Blaise Cendrars

Panorama de la pègre

À bord de *Normandie*
Chez l'armée anglaise
Articles et reportages

VOLUME 13

DENOËL

BLAISE CENDRARS

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI
13

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

Nouvelle édition
des œuvres de Blaise Cendrars
dirigée par Claude Leroy
professeur à l'université Paris X-Nanterre

Cet ouvrage a été publié avec l'aide de PRO HELVETIA,
Fondation suisse pour la culture,
et le soutien
du CENTRE NATIONAL DU LIVRE (Paris).

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

© 1960, Éditions Denoël, pour *Panorama de la pègre*
© Miriam Cendrars pour *À bord de Normandie,*
Chez l'armée anglaise et *Reportages de guerre*
© 2006, Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi 75006 Paris
ISBN 2-207-25559-X
B 25559.0

BLAISE CENDRARS

PANORAMA DE LA PÈGRE

À BORD DE *NORMANDIE*

CHEZ L'ARMÉE ANGLAISE

Textes présentés et annotés
par Myriam Boucharenc

DENOËL

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

Les œuvres complètes de Blaise Cendrars ont été rassemblées pour la première fois chez Denoël, entre 1960 et 1964. La parution de ces huit volumes sous couverture verte fut un événement. Quarante ans après, cette édition historique mais dépourvue de tout appareil critique ne répond plus aux exigences des lecteurs modernes. Une nouvelle collection prend la relève sous un titre emprunté au poète : « Tout autour d'aujourd'hui » ; elle présente des textes révisés, préfacés et annotés, accompagnés, suivant le cas, des illustrations originales ou d'une iconographie nouvelle, ainsi que d'une bibliographie propre à chaque volume. Enrichie d'un certain nombre d'inédits, cette collection constitue la première édition critique des œuvres de Blaise Cendrars.

PRÉFACE

« Le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir » : cette boutade du satiriste Alphonse Karr – romancier et journaliste fameux sous la monarchie de Juillet – était devenue, dans les années 1930, une devise à l'usage des jeunes auteurs. Pas de meilleure école que le reportage, répétait-on à l'envi, à qui saura toutefois n'y pas laisser sa plume. Le conseil, au vrai, ne concerne Cendrars que de loin : il y a beau temps qu'il a fait ses classes et ses preuves, lorsqu'il se lance, à quarante ans passés, dans le journalisme. Le grand blessé de la Première Guerre mondiale qui, dans *Profond aujourd'hui*, célébrait en 1917 sa renaissance d'écrivain de la main gauche, a déjà plus d'une vie et d'une œuvre derrière lui. Il n'en est pas non plus à sa première escapade hors les Lettres, tant domine chez lui le goût d'être « partout à la fois ». Tandis qu'au poète du *Panama* et du *Transsibérien* s'est attachée une solide mais confidentielle réputation d'avant-garde, le succès de l'auteur de *L'Or*, en 1925, a franchi les frontières, sans que l'on puisse fixer pour autant le portrait de celui qui, l'année suivante, révèle avec *Moravagine* un tout autre visage. Un de plus : car il faut aussi compter avec celui du directeur littéraire – aux éditions de La Sirène et Au Sans pareil –, du fou de cinéma, de l'amoureux du Brésil, de l'amateur de littérature nègre... Si mobile est l'homme et l'écrivain si imprévisible que l'on ne sait plus à laquelle de ses œuvres le vouer tout entier. Et moins encore lorsque – fanfaronnade ou prophétie ? – il déclare à

qui veut l'entendre que tous ces livres ne sont « qu'une mince préface à ses œuvres futures ».

Devant une telle frénésie de métamorphoses, comment faire la part du trop-être et du mal-être ? Dès le milieu des années vingt, cette effervescence créatrice commence à donner quelques signes de fléchissement. Depuis que le succès a fondu sur lui avec « La merveilleuse histoire du général Johann August Suter », Cendrars a tendance à travailler ses œuvres « au pochoir » et à ciseler son personnage plutôt qu'à peaufiner son original. À quoi va-t-il se consacrer, s'interroge en 1926 Fernand Divoire ? « À du commerce en Russie, par temps de révolution ? À du cinéma en Italie ? À des plantations de café au Brésil ? Aux littératures nègres ? À des voyages au Klondike ou à des chasses au crocodile sur le Mississippi ? » Pour le moins, voilà qui vous destine un homme à la carrière de « coureur des continents », périphrase parmi tant d'autres pour désigner alors le reporter. L'image du « chasseur de nouvelles » n'aura guère de peine à prendre greffe sur celle du poète-aventurier. Celui que John Dos Passos baptisa « l'Homère du transsibérien » serait-il en train de se muer en « vagabond patenté du monde moderne », selon la formule de Paul Guth ?

La première publication de Cendrars pour la grande presse remonte à « L'Affaire Galmot » qu'il écrivit en 1930, avec la collaboration discrète de Nino Frank, pour l'hebdomadaire photographique *Vu*, créé par Lucien Vogel deux ans plus tôt. Le feuilleton n'est pas encore terminé que paraît chez Grasset, fin 1930, le livre qui le recueille, dépouillé de son abondante iconographie, sous le titre que retiendra la postérité : *Rhum*. Aussitôt affilié à l'œuvre, il y prend naturellement la suite de *L'Or*. Cette « Vie secrète de Galmot » – ainsi s'appelle-t-elle dans la réédition de 1934 – sonne le glas de plusieurs destinées « aventureuses » ou « mirobolantes », que le romancier-biographe avait en chantier à cette époque et qui toutes sont restées inachevées : celle de Jim Fisk le héros d'un volume demeuré en plan, qui devait s'intituler *L'Argent*, celle de l'amiral John Paul Jones, du Soldat inconnu... Ni tout à fait bio-

graphie, ni tout à fait enquête – deux genres au goût du jour –, *Rhum*, texte entre deux factures, marque l'entrée en journalisme et amorce le tournant vers le reportage.

L'année suivante paraît *Aujourd'hui*, livre-bilan des années foisonnantes avec lequel se clôt un cycle d'écriture. Suivra un silence de trois années, seulement interrompu, en 1932, par la parution d'un récit de souvenirs, *Vol à voiles*. Atteint d'une mystérieuse maladie au cours de l'été 1931 – une affection de la moelle épinière ou un sort qu'on lui aurait jeté à Bahia ? – Cendrars, physiquement épuisé, cesse d'écrire, sauf pour confier à Féla, l'épouse dont il s'est séparé, qu'il doit « se soigner – ou crever ». Quand il revient sur la scène publique, c'est à la une des journaux. Son premier grand reportage, « Les Gangsters de la Maffia », paraît en 1934 dans le quotidien *Excelsior*, racheté durant la guerre par le groupe du *Petit Parisien* à son fondateur, Pierre Laffite. S'ouvre alors la période du journalisme, qui l'occupe jusqu'à l'Armistice : le 18 juin 1940, il signe son dernier article pour *Paris-soir*, le quotidien qui, sous la houlette de Jean Prouvost et Pierre Lazareff, révolutionna la presse française des années trente. Retiré à Aix-en-Provence, Cendrars s'acagnarde alors dans sa cuisine, pour ne pas, cette fois, « crever de froid », ainsi qu'il en fera confidence en 1952 à Michel Manoll. Seconde période de mutisme : jusqu'en 1943, il n'écrit plus une ligne. « Une éclipse de ma personnalité », écrit-il à Édouard Peisson dans une lettre placée en ouverture de *L'Homme foudroyé* (1945), le livre par où renaît de ses cendres le feu de l'écriture et s'accomplit la prophétie : après le temps des préfaces, voici celui du grand œuvre.

Ne serait-ce qu'en raison de l'évidente charnière qu'elle constitue, la période du reportage, qui s'étend de 1934 à 1940, ne saurait être négligée. Ces six années, resserrées entre deux « éclipses », sont elles-mêmes hantées par le silence de l'œuvre. Cendrars n'écrit plus que pour les journaux, et écrire pour les journaux, est-ce toujours « vraiment » écrire ? Malgré le vif engouement de l'époque pour la figure du grand reporter

qu'Henri Béraud baptisa le « flâneur salarié », la hiérarchie persiste qui, en termes de dignité littéraire, fait jouer au journaliste le rôle de second couteau. Cendrars le premier n'a pas manqué de se faire l'écho de cette inégalité de prestige, lui qui, très vite, s'est trouvé à l'étroit dans le carcan de l'écriture de commande : n'aimant guère être bousculé par l'échéance, déplorant que la vérité historique « coupe les ailes au romancier » et détestant par-dessus tout « écrire par métier ». En 1937, c'est la rupture avec Raymone qui le laisse, comme il le dit à son ami Jacques-Henry Lévesque, « foudroyé » et « le cœur creux ». Désert de l'amour, désert de l'œuvre. Cendrars journaliste est un homme en peine et un écrivain en panne dont la débâcle personnelle entre en résonance, à l'orée des années quarante, avec le destin de la France.

Bien que l'hypothèse n'ait rien de saugrenu – c'est ainsi que l'ont découvert plusieurs lecteurs –, il y aurait maldonne à entrer dans l'univers de Cendrars par la porte du journalisme, sauf à ne connaître de lui que l'image médiatique et souvent séduisante – mais combien égarante – de l'aventurier moderne, mi-bandit des lettres, mi-héros de la France patriote. Autant en convenir d'emblée : la rencontre de l'écrivain et de l'actualité sur la scène du « profond aujourd'hui » n'a pas révélé le « profond Cendrars ». Dans le journaliste, l'auteur est bien présent – on reconnaît sa signature –, mais à la façon dont un fantôme viendrait hanter le corps qu'il a abandonné. Il s'y fige plus qu'il ne s'y renouvelle, et parfois s'y plagie. Au risque de la caricature, le personnage tend à vampiriser l'auteur et la légende, en s'accusant, à occulter l'écrivain. Il serait, à coup sûr, aussi impertinent de chercher à magnifier des textes qui valent précisément pour leur statut second, mobile et incertain en regard de la littérature, que de les rejeter hors du processus créateur. Si ces écrits irréguliers, hybrides autant qu'inégaux, ne brillent pas au firmament de l'œuvre, du moins éclairent-ils à ciel ouvert cette part de tâtonnements et de fourvoiements, d'erreurs et d'errance, sans laquelle on ne saurait concevoir une vie d'écriture.

Comme dans ces toiles cubistes qui nous ont appris à prendre la mesure d'un objet sous ses angles contradictoires, le portrait de Cendrars journaliste se prête au moins à deux approches, selon qu'on le considère dans la perspective de l'œuvre vive, ou dans celle du journalisme de son temps. Rien n'assure, après tout, qu'il faille à tout prix juger de la réussite du journaliste à l'aune de la littérature. Pour frères qu'ils soient, l'écrivain et le reporter ne sont pas jumeaux. Dans la grande et éphémère famille des écrivains-reporters – ils furent nombreux, de Colette à Cocteau, de Mac Orlan à Saint-Exupéry, à s'être lancés dans l'aventure de la grande presse –, Cendrars occupe une place médiane : ni reporter heureux, à la manière d'un Kessel qui fit de l'enquête l'aliment principal et durable de son œuvre, ni – quoi qu'il ait pu dire *a posteriori* – reporter malheureux, comme a pu l'être Roger Vailland, qui vécu sur le mode du divorce le dédoublement de sa plume. Pas plus qu'il n'est le plus mal loti de ces Janus de l'écriture, dont la postérité s'est le plus souvent empressée de couper l'une des têtes. Que donneraient aujourd'hui à songer les noms d'André Salmon, de Roland Dorgelès ou de Philippe Soupault, s'ils n'avaient été écrivains? Leurs articles, pourtant abondants, se sont envolés en fumée au purgatoire de la postérité. Tel n'est pas le cas de Cendrars.

Grâce à ses soins, sa production journalistique a pour partie échappé à l'oubli qui menace ces écrits éphémères enclins à s'effacer avec l'actualité qui les avait suscités. Ses principaux reportages *Panorama de la pègre* (1935) et *Hollywood, la Mecque du cinéma* (1936) – qui, pour des raisons thématiques, a rejoint le troisième volume de la présente édition, consacré aux écrits de cinéma – ont abouti à des livres, revendiqués comme tels et qui prennent place dans l'œuvre. *Chez l'armée anglaise*, paru chez Corrêa en 1940, aurait connu semblable sort si le livre n'avait été aussitôt pilonné par les Allemands, à l'exception de quelques rares exemplaires, aujourd'hui introuvables. Ce qui n'a pas empêché ce texte, voué aux gémonies par l'Histoire, de rejoindre l'œuvre cendrarsienne dès la première édition

des *Œuvres complètes,* dans les années soixante. N'eût été un second concours de circonstances, plusieurs autres de ses articles auraient bénéficié, encore que sous une autre forme, d'une postérité littéraire. En 1953, Cendrars projetait en effet de faire paraître chez Denoël *La Rumeur du monde,* un livre somme de sa vie et de son œuvre, dans lequel il envisageait de rassembler plusieurs de ses contributions pour la presse : la série rédigée pour *Paris-soir* à l'occasion de la traversée inaugurale du paquebot *Normandie,* ainsi que deux chroniques parues dans *Le Jour,* « Une voix remonte pour vous du fond des mers » et « La dernière chevauchée des Peaux-Rouges ». Pour d'obscures raisons, le projet n'aboutit pas et l'ouvrage ne vit jamais le jour. Un manque en partie réparé par Miriam Cendrars et Francis Lacassin qui, en 1986, ont réuni, dans la collection 10/18, la plupart des écrits de journalisme.

La présente édition doit beaucoup à ces prédécesseurs, même si, outre l'ajout de quelques inédits, nous avons adopté une règle éditoriale différente pour l'établissement des textes. Ceux-ci ont été transcrits dans leur dernier état connu : celui du livre, lorsqu'il en existe un, plutôt que celui du journal. Et, le cas échéant, en tenant compte des corrections portées par Cendrars, coutumier du fait, sur l'exemplaire original. Quant aux articles qu'il prévoyait de reprendre dans *La Rumeur du monde,* c'est au manuscrit de ce livre, conservé aux Archives littéraires suisses de Berne, que nous nous sommes référées. On aurait pu préférer la version du journal, celle que le lecteur a eu sous les yeux. Ç'eût été cependant ignorer ce qui constitue l'une des caractéristiques du reportage à la Cendrars : son intégration immédiate ou différée à l'œuvre. Sans doute Cendrars doit-il pour une large part sa pérennité en tant que journaliste à cette façon de ne pas désolidariser les textes de presse de ceux que, par un contraste significatif, l'on dit « d'auteur ». Alors que Kessel publie volontiers deux versions d'une même enquête, la série journalistique elle-même et le roman qu'elle lui inspire, Cendrars évite avec soin ce type de doublets, en fondant ou en refondant ses articles dans l'ensemble de ses

écrits : soit sous la forme d'un livre à part entière, soit en les insérant dans *La Rumeur du monde* ou encore dans *Bourlinguer* (1948), où réapparaît un chapitre de *Chez l'armée anglaise.* Une manière ambiguë, comme on voit, de conserver le reportage, tout en l'effaçant comme tel.

Ces raccords, ces empiècements ne vont certes pas sans chutes et certains articles, mais peu nombreux au bout du compte, ont échappé à ce système de reprises : la série, très « tricolore », sur « le noble visage » de la France mobilisée, ou celle, tout aussi circonstanciée, sur les dernières heures de l'aviation anglaise. Cendrars exerce sur ses textes un jugement sûr : il sait en reconnaître les faiblesses. Ainsi s'éclaire, en demi-teinte, la relation que l'écrivain a entretenue avec le journalisme. Relation de complicité conflictuelle, pour le moins, si l'on a en mémoire l'ambiguïté de son attitude. Dévaluant d'un côté l'écriture pour les journaux, il n'a pourtant pas manqué d'en soigner l'image en la marquant au poinçon de l'œuvre. À la différence d'un Albert Londres ou d'un Henri Béraud, qui publiaient aussi leurs enquêtes, il s'est bien gardé de faire paraître les siennes dans les florissantes collections – Albin Michel et les Éditions de France en tête – qui se sont lancées dans l'exploitation systématique de ce genre à succès. Prenant ses distances vis-à-vis d'une mode qui aurait pu l'assimiler de trop près aux standards de la « littérature industrielle », il a préféré, semble-t-il, opter pour une stratégie éditoriale plus concertée, de nature à préserver le capital littéraire de sa renommée. Par le choix, varié et sélectif, des éditeurs – Arthaud, Grasset, Corrêa –, ses reportages tranchent sur la masse de leurs homologues. Mais c'est surtout le soin apporté à l'iconographie ou à l'illustration qui distingue ses livres des éditions courantes : la belle couverture de Cassandre et les photographies de *Panorama de la pègre,* les superbes dessins de Jean Guérin accompagnant *Hollywood, la Mecque du cinéma,* contribuent aujourd'hui à susciter la convoitise des bibliophiles.

Plus surprenant encore, Cendrars – à qui pourtant la tentation n'était pas étrangère quant il s'agissait de romancer les

grandes existences – n'a pas exploité les vertus sérielles d'un genre qui pour le moins s'y prêtait. Alors que bien des reporters n'ont pas hésité à user jusqu'à la corde leurs thèmes de prédilection – Carco les prisons, Kessel les bas-fonds, Dekobra les madones avec ou sans sleeping –, les reportages de Cendrars se suivent mais ne se ressemblent pas. À telle enseigne que la variété des formules a longtemps égaré ses lecteurs bien incapables de distinguer le faux reportage de la fiction vraie dans le foisonnement de sa production journalistique.

C'est qu'il y a plusieurs reporters en Cendrars : celui de *Panorama de la pègre* pose dans *Paris-soir* en borsalino ; pour la traversée inaugurale de *Normandie*, il adopte le béret ; avec l'armée anglaise, l'uniforme et le képi ; et sans doute l'eût-on vu coiffé du bob des navigateurs, si la guerre n'était venue couper court au voyage autour du monde à bord de l'un des derniers grands voiliers, qu'il projetait de réaliser pour *Paris-soir* en compagnie d'Élisabeth Prévost. C'est ce qui s'appelle avoir plusieurs casquettes. À chacune d'elles correspond, pour ainsi dire, un style différent. La relation de la première traversée du transatlantique français est un authentique reportage, le seul en réalité, à avoir été conçu dans les règles d'un art qui s'accommodait, au demeurant, de bien des entorses. *Panorama de la pègre* est un ouvrage de compilation pour l'essentiel, un documentaire médité et construit, où la part de l'enquête sur le terrain semble pour le moins réduite à la portion congrue. Les articles du correspondant de guerre exaltent encore une autre facette du journaliste : de moins en moins écrivain, de plus en plus professionnel. Un Cendrars qui s'engage en témoin, comme il s'engagea volontaire dans l'armée française, en 1914. Il suffit de le voir, bien sanglé dans son uniforme anglais, pour comprendre que Blaise prend sa tâche très au sérieux. Il possède des cartes de visite de « *War-Correspondent* au G.H.Q. anglais en France » et on ne le sent pas peu fier d'égrener, à l'occasion, la liste de « ses » journaux : *La Petite Gironde, Le Petit Marseillais, Le Républicain orléanais, La Dépêche algérienne, La Vigie marocaine, Le Mémorial de Saint-Étienne,*

La Dépêche de Brest... « Mon métier de correspondant de guerre est le plus passionnant, mais le plus ingrat métier qui soit. » Passionnant, « parce que l'on n'est pas impunément mêlé à des milliers et des milliers d'hommes en armes, venus d'outremer à la conquête des temps nouveaux, sans participer à leur vie, sans être chipé par le pittoresque du spectacle ». Ingrat, car « le correspondant n'a pas le droit de raconter tout ce qu'il a vu ou appris dans sa journée, ni de tout dire [...] à cause de l'ennemi qui est à l'affût de la moindre précision qui pourrait échapper à la plume d'un journaliste en campagne », écrit-il dans *Le Républicain orléanais* du 11 décembre 1939.

L'ingratitude du métier, Cendrars n'a cessé, au fond, de la ressentir. Si l'ancien combattant accepte, par temps de guerre, les contraintes exigées par la censure, dont il lui arrive même de faire l'éloge, l'écrivain, lui, ne demande qu'à déborder du cadre imposé par le journal et à enfreindre les règles du métier. Comme si Cendrars reporter n'avait cessé, en somme, de fuir le reportage, cherchant à s'en échapper par la porte dérobée de la fausse ou de la pseudo-enquête, quand ce n'est pas par la grande porte de la chronique qui, moins tributaire de l'événement, lui convenait probablement mieux, parce qu'elle l'autorisait à papillonner, à rêver, à « divaguer », comme aurait dit Mallarmé. En témoignent les articles, inédits pour la plupart, que l'on trouvera dans ce volume sur la visite des souverains britanniques à Paris, l'exploit de William Beebe ou le peyotl des Indiens d'Amérique.

Que dire enfin des « Histoires vraies » qui, bien que ne figurant pas ici – elles sont réunies dans le huitième volume de la collection « Tout autour d'aujourd'hui » –, en sont inséparables. Contemporaines des reportages et parues dans les mêmes journaux, elles sont parfois passées, grâce à la complicité du rédacteur en chef, pour d'authentiques enquêtes : comme ces « Pénitenciers pour Noirs » (repris dans *La Vie dangereuse* sous le titre « Fébronio (*Magia Sexualis*) ») qui suscitèrent l'émotion des lecteurs brésiliens choqués par l'image qu'on leur renvoyait de leur pays. Tout ce que l'on peut lire

dans cette nouvelle n'est pas faux : Fébronio a bel et bien existé, ainsi que son livre et sa folie, mais Cendrars ne l'a, selon toute vraisemblance, jamais rencontré, sinon en imagination. L'histoire qu'il relate a certes été vécue, mais non l'enquête censée lui avoir permis de la recueillir. Cette forme de vécu conté où le conteur maintient le principe de vérité sans s'embarrasser des contraintes de la vraisemblance, voilà ce qu'il appelle « l'histoire vraie » et voilà comment l'écrivain reprend, avec elle, le pas sur le journaliste.

Pourquoi Cendrars s'est-il tourné vers le journalisme ? Ce n'est pas sans enthousiasme qu'il s'y est lancé, comme dans le cinéma au début des années vingt. Sans doute ne faut-il pas se hâter de confondre l'aventure réelle que furent ces années d'écriture pour les journaux avec le jugement rétrospectif qu'il en fournit, assombri par les épreuves de la Seconde Guerre mondiale, et qui les accuse d'avoir laissé l'écrivain en sourdine et l'écriture en veilleuse.

Pour qui aime voyager et ne dispose pas, comme Valery Larbaud, des revenus d'une source thermale, le mieux n'est-il pas de se faire « Barnabooth au mois et à la pige » ? De l'argent, Cendrars n'en a pas. Il en manque même cruellement : « Voici plus d'un an que je n'ai pas gagné un sou », avoue-t-il à Féla le 9 novembre 1932 : « J'ai été malade tout ce temps-là ; j'ai des dettes mais on me doit aussi de l'argent mais avec la crise impossible de me faire payer. Actuellement, l'argent à rentrer dépend de mon travail, et mon travail de ma santé, etc. » Cercle vicieux dont il faut sortir. Trois enfants qui comptent sur lui pour vivre, sa pension de mutilé de guerre pour seule ressource fixe et l'inspiration qui tarit : avait-il vraiment le choix ? Le reportage était bien payé, sans compter les coquettes notes de frais que concédaient les journaux aux écrivains de renom. Ses déclarations d'impôts nous indiquent que, pour l'année 1935, Cendrars touche 20 000 francs de « piges », correspondant probablement aux articles sur la traversée inaugurale de *Normandie* pour *Paris-soir*, voyage – et non des

moindres – payé. L'année précédente, il avait reçu 5 000 francs d'avance sur droits d'auteur pour les 20 000 premiers exemplaires de *Panorama de la pègre* (qui n'a pas dû beaucoup dépasser ce tirage déjà important), alors que la seule note de frais pour son voyage à Hollywood s'élève à 10 000 francs. Les revenus du journalisme permettent ainsi à Cendrars de percevoir environ l'équivalent du salaire d'un modeste rédacteur de l'époque dans un grand quotidien. Que le reportage ait été pour lui, comme pour bien d'autres écrivains, un gagne-pain ne fait pas de doute mais, à coup sûr, n'explique pas tout.

> *J'ai le goût du risque. Je ne suis pas un homme de cabinet. Jamais je n'ai su résister à l'appel de l'inconnu. Écrire est la chose la plus contraire à mon tempérament et je souffre comme un damné de rester enfermé entre quatre murs et de noircir du papier quand, dehors, la vie grouille* [...].

S'étonnera-t-on en lisant ces lignes, par lesquelles débute « La femme aimée », l'une de ces « histoires vraies » écloses dans les pages de l'hebdomadaire *Candide* en 1938, que Cendrars ait pu être tenté par le « journalisme de grand air », comme les frères Tharaud appelaient alors le grand reportage ?

Bien avant que les surréalistes ne s'en fissent un mot d'ordre, Cendrars s'était fait le porte-parole d'une littérature en acte. « *Primum vivere. Deinde philosophari* » : telle est toujours sa devise, tracée à l'encre sur une feuille à l'en-tête du *Central Hôtel* de Nantes, le 15 mars 1931. « Je vis d'abord. » En ces lendemains de catastrophe, le journalisme lui est certainement apparu comme une valeur de rechange, ainsi que semble le confirmer la dédicace de *Rhum* : « Aux jeunes gens d'aujourd'hui fatigués de la littérature pour leur prouver qu'un roman peut aussi être un acte ». Un éloge de l'acte en parfait accord avec cette forme de journalisme que Mac Orlan qualifiait de « littérature active ». Après la grande tuerie de 14-18, les tours d'ivoire s'effondrent et l'affabulation ne tient plus. Le besoin

de se retremper dans le réel, de s'immerger dans la vie est la rançon des époques de transition. L'homme de lettres se doit alors d'être un « témoin », proclame Paul Morand avec d'autres. Or, l'une des vertus de la parole journalistique est d'être performative : ce qu'elle dit, elle le fait. « Être correspondant de guerre, note Cendrars dans l'un des ses articles, ce n'est pas écrire pour ne rien dire : c'est écrire pour renseigner le grand public. » Cette parole agissante est une parole efficace. Et dans les années trente il ne jure que par le « principe d'utilité », grand ressort, croit-il, de la beauté moderne.

Comme l'automne fut la « saison mentale » d'Apollinaire, « le monde moderne », déclare-t-il dans *La Vie dangereuse*, est son « climat d'écrivain ». Le journal, qui a vocation à exalter « l'actualité vivante, palpitante, récalcitrante », compte à ses yeux, à côté de la T.S.F., du cinéma, du moteur à explosion ou du roulement à billes, parmi les phénomènes les plus éclatants de ce « profond aujourd'hui » vers lequel le porte son désir sans cesse renouvelé d'y adhérer. Qu'il s'agisse de « La Mecque du cinéma », des performances d'une bathysphère à 1 000 mètres sous la mer, ou de celle du plus grand transatlantique du monde parti à la conquête du ruban bleu, Cendrars n'a d'yeux que pour les manifestations de cette modernité qui, dans le reportage, continue de le requérir. Lorsqu'il s'enfonce dans les soutes de *Normandie*, c'est pour mieux en atteindre le cœur. Plus on descend dans les profondeurs du « Palace flottant », plus le prodige du moderne s'y révèle. Avant même que les historiens de l'art naval ne s'en soient avisés, Cendrars prit conscience que le « géant des mers » était plus audacieux dans la technique que dans la décoration. Et de semblables merveilles « qui meurent et qui naissent tous les jours », le monde moderne en recèle plus qu'il n'en faut – Cendrars en dénombre 700 ou 800 –, si ce n'est pour remplir une existence, du moins pour occuper le terrain de l'écriture, quand l'écrivain vient à se taire.

« Les journaux qui ignorent la grammaire et la syntaxe pour mieux frapper l'œil avec les placards typographiques

des annonces » contribuent au reste à la septième de ces merveilles : la publicité. Cendrars la considère volontiers en son sens étymologique : « ce qui rend public ». Elle représente pour lui la forme élargie de la publication. Le désir d'augmenter son audience ne fut pas étranger à la séduction qu'exerça sur lui le reportage. Quand l'écrivain ne peut compter que sur quelques milliers de lecteurs, le journal, surtout quand il s'appelle *Paris-soir*, le fait connaître en un jour à deux millions de personnes. En cette période de repli et de solitude, il y a fort à parier qu'il éprouve un vif réconfort à toucher en si grand nombre celui qu'il nommera le « Lecteur inconnu ». Dans l'une de ces fameuses « notes » rédigées à son intention dans *Bourlinguer*, il avoue avoir échappé, grâce à lui, « à cette sensation d'écrire dans le vide, sensation vertigineuse à la longue, qui est trop souvent le lot de l'Auteur. » Et il ajoute : « Merci, donc, à l'Inconnu qui m'accompagne et reste en communication. » L'écrivain aurait-il horreur du vide ? Le fondu-enchaîné des engouements et des textes, caractéristique de sa manière capricante, en pourrait bien être le symptôme et le journalisme une forme de fuite en avant.

Quelle conception Cendrars se faisait-il du reportage ? Il n'a guère été disert sur le sujet. Quelques mots dans la correspondance, quelques allusions dispersées ici ou là... Le seul texte de réflexion dont nous disposions fut rédigé pour l'édition en volume d'*Hollywood*, dans laquelle il prend place. À l'évidence, Cendrars tenait à ce manifeste qu'il demande à Jacques-Henry Lévesque d'introduire dans la préface aux *Poésies complètes* dont il lui avait confié le soin : j'aimerais, lui écrit-il le 31 mai 1943, « que vous ajoutiez en note, au bas de la page [28], mon texte sur "L'importance de l'Actualité" [...] sinon *in extenso*, du moins les trois derniers paragraphes de ce texte, qui est très important ». Lévesque le reprendra finalement en son entier. En voici les principaux passages :

Un reporter n'est pas un simple chasseur d'images, il doit savoir capter les vues de l'esprit.

Si son œil doit être aussi rapide que l'objectif du photographe, son rôle n'est pas d'enregistrer passivement les choses. L'esprit de l'auteur doit réagir avec agilité, son tempérament d'écrivain, son cœur d'homme. [...]

Rien n'est aussi émouvant pour un enquêteur qui vient de partir incognito à l'étranger que de rapporter de cette plongée une actualité vivante, palpitante, récalcitrante, mais de signification générale et qui est le seul témoignage réel que nous puissions donner de la vie de l'univers, cet inconnu. [...].

Il ne s'agit pas d'être objectif. Il faut prendre parti. En n'y mettant pas du sien, un journaliste n'arrivera jamais à rendre cette vie actuelle, qui elle aussi est une vue de l'esprit.

Aussi, plus un « papier » est vrai, plus il doit paraître imaginaire. À force de coller aux choses, il doit déteindre sur elles et non pas les décalquer. [...].

Cet éloge de la subjectivité peut surprendre touchant un genre qui se voulait « peinture fidèle de la réalité », prétendant s'en tenir à la « vérité des faits », pour ne citer que quelques-unes des proclamations d'impartialité dont sont émaillés les reportages du temps. En opposant à cet idéal du « fait brut » la vieille formule réaliste de la « réalité vue par un tempérament », Cendrars semble, pour une fois, à contre-courant de l'enthousiasme de son temps pour la Muse Objectivité. C'est que la sienne est tout autre, qui lui vient de Schopenhauer, dont on reconnaît ici la leçon : « Le monde est ma représentation. » De cette formule aux conséquences décisives quant à l'art du reportage, il intitulera l'un des chapitres du *Lotissement du ciel*. Pas de réalité en dehors du sujet qui la perçoit. Pas de vue sans vision. Le reporter, comme le poète selon Rimbaud, doit aussi « se faire voyant ». Une conception du reportage qui s'inscrit dans le prolongement

du Victor Hugo des « choses vues », mais aussi de Baudelaire et de son « Peintre de la vie moderne ». Car ce que Cendrars nomme le « profond aujourd'hui » n'est-il pas, à l'instar du beau selon l'auteur des *Petits poèmes en prose*, un aujourd'hui *double* : vrai *et* imaginaire, actuel *et* éternel, perceptible *et* inconnaissable tout à la fois. Ou si l'on préfère physique *et* métaphysique. On comprend mieux dès lors que sa préférence soit allée, plutôt qu'à l'actualité immédiate, cette écume du temps, à l'actualité de fond qui appréhende les événements dans la profondeur d'une perspective.

Telle est précisément l'optique du *Panorama de la pègre*, contemporain de l'affaire Stavisky. Tandis que Simenon enquête à la même époque sur les méandres de ce scandale à rebondissements qui ébranla la République, Cendrars choisit, lui, d'en éclairer l'arrière-plan, en révélant les rouages du système qui l'a rendu possible. Renonçant à faire concurrence au modèle romanesque qui était encore le sien dans « L'Affaire Galmot », il inaugure la vision panoramique en procédant par découpage et montage, alternance de plans rapprochés et de plans larges, de manière à situer le détail dans un ensemble, à hisser l'anecdotique au niveau du principe. Un mode de construction qui doit beaucoup au modèle cinématographique. En sorte qu'on ne s'étonne guère qu'un scénario de film pour Jean Vigo, *Contrebandiers*, soit né dans le sillage des « Gangsters de la Maffia ». Ce rêve de cinéma dont Cendrars fait apparaître l'ombre portée dans le journalisme, il le partage avec Pierre Mac Orlan et André Malraux qui, au même moment, pensent que le reportage devra s'affirmer en empruntant ses moyens plastiques au septième art, s'il ne veut pas rester une forme abâtardie du roman.

Prenant le contre-pied de la scénographie traditionnelle du genre, Cendrars privilégie dans ses articles un point de vue résolument paradoxal. Dans les premières pages de *Chez l'armée anglaise*, il déclare n'avoir que « très peu de goût pour les tournées en commun ». Tandis que le gros des correspondants de guerre ira « dans le Midi voir débarquer un premier

convoi de mules arrivant des Indes », Cendrars, qui a tiré le mauvais numéro, se retrouvera sur les bases anglaises de l'Ouest. « Vous ne verrez pas de soleil », lui lancent ses confrères avec un rien de commisération. Qu'importe, puisque c'est l'éclairage intérieur qui l'intéresse. Quand ce n'est pas le sort qui décide de l'envoyer où personne ne veut aller, il s'empresse de prendre les devants. À bord de *Normandie*, il fait bande à part, préférant les soutes au *sundek*. Un angle d'approche qui contraste non seulement avec le royaume des salons dorés et le faste des mondanités qui se déploient aux étages supérieurs, mais aussi avec la sempiternelle descente aux basfonds du navire qu'on rencontre chez les écrivains de la mer. Loin de ces monstres vomissant le feu qu'alimentaient jadis des hommes nus jusqu'à la ceinture, la salle des machines offre le spectacle abstrait de surfaces lisses et ripolinées, d'engins automatiques et de tableaux de contrôle, d'où l'on pourrait croire toute vie absente, n'étaient le bruissement des dynamos et le bourdonnement des turbos. À Hollywood, la véritable Mecque du reportage en ces années trente, Cendrars ne pourra pas pénétrer dans les studios. Qu'à cela ne tienne ! Il aura ainsi tout loisir d'observer « la cité interdite » sous son éclairage de prédilection : loin des feux de la rampe. Un sujet est-il à la mode ? Voit-on se presser en cohorte vers les basfonds – Francis Carco et Pierre Mac Orlan en tête – tout ce que la presse compte de grandes plumes, que Cendrars se démarque aussitôt du « filon ». C'est la pègre de 1935, issue de la crise, et non le mythe suranné de l'Apache, auquel il entend bien tordre son cou, qui fait l'objet de son enquête et en signe l'originalité. Pas d'exotisme de l'objet sans un exotisme du point de vue : pour peindre « la nouveauté », il faut, affirme-t-il, « une mentalité et une sensibilité nouvelles ».

Alors que ses comparses s'y entendent pour mettre en scène une information directement recueillie de l'observation, Cendrars se plaît à interposer des écrans ou des filtres entre les faits et lui : références littéraires inattendues – Mathurin Régnier surgissant en plein *Panorama de la pègre*,

Shakespeare et *Les Mille et une Nuits* dans *Chez l'armée anglaise* –, allusions à ses propres livres ou très longues listes, qu'il s'agisse de l'énumération des studios d'Hollywood ou bien du recensement de tous les appareils électriques commandés par le tableau central de *Normandie*. Cette façon de noyer le référent dans l'excès de références sert à l'évidence une anti-poétique de l'enquête sur le vif, qui le conduit parfois à glisser vers la chronique imaginaire. Comme ce voyage au pays des Peaux-Rouges qui n'aura été accompli qu'en plein livre, dans les pages d'Alexandre Rouhier sur « la plante qui fait les yeux émerveillés ».

De même, progressant à rebours du récit d'enquête dont le propre est de procéder au dévoilement progressif d'une réalité constituée en énigme, le reportage cendrarsien est en quête de mystère. Plus il progresse, plus le réel s'opacifie au lieu de s'éclairer. Il cherche le point aveugle. Et plus l'écrivain tente de le cerner, plus celui-ci se dérobe. C'est parce que la pègre de 1935 est exposée en pleine lumière, comme la lettre volée d'Edgar Poe, qu'on ne la voit pas. Tel est le paradoxe non seulement de la mafia moderne mais, en dernière instance, du reportage lui-même. Croit-on pouvoir élucider le fonctionnement de « l'arche du génie français » en s'introduisant dans son « cœur » et son « cerveau » ? C'est le contraire qui se produit. Cendrars a beau se faire expliquer les rouages des machines et en décrire le mécanisme à son lecteur, la magie irréductible de cette « Force invisible » n'en sera que plus sensible. La tâche du reporter n'est pas de résoudre l'énigme du monde mais bien de la révéler et de la délimiter. L'image du colosse aux pieds d'argile, qu'un rat suffirait à anéantir, sur laquelle se termine la série des articles sur *Normandie*, figure la part d'aléa qui échappe à toute maîtrise et la force irréductible de l'irrationnel par où s'exprime toute la puissance du merveilleux moderne. Car « tout devient facilement extraordinaire dans l'enchevêtrement de la vie moderne », s'enthousiasme Cendrars, qui n'aime pas, pour cette raison, conclure ses reportages. Soit qu'il nous laisse,

comme ici, en suspens, soit qu'il nous promette, pour finir, à la façon de Kipling, une « autre histoire », ainsi qu'il le fait dans *Hollywood.* Il existe, dans le manuscrit des « Gangsters de la Maffia », une conclusion didactique en forme de solution au problème du banditisme, à laquelle Cendrars, qui avait sacrifié sur le moment à la rhétorique du genre, a renoncé, préférant laisser le mot de la fin à la discrétion de son lecteur. Cette part de secret qui toujours échappe à l'investigation comme au recensement pour tenir l'imagination en alerte, n'est-ce pas le ressort même de l'écriture, et ce qui distingue le reporter de l'écrivain ?

Dans l'une de ses « histoires vraies », Cendrars se présente en cicérone faisant visiter le pénitencier de Rio de Janeiro à Albert Londres. Le Prince des reporters est venu chercher au Brésil le complice présumé de la bande à Bonnot, Eugène Dieudonné, qui, après sa célèbre évasion du bagne de Cayenne, séjourna quelque temps dans la même prison que Fébronio. S'étonnant de tout, mais ne s'intéressant à rien d'autre qu'à l'objet de sa visite, Albert Londres repart après avoir mesuré la cellule vide de Dieudonné, « prétextant que c'était l'heure du câble quotidien ». Les deux hommes se séparent au moment où Cendrars s'apprête à rencontrer le « nègre illuminé » qui lui fournit le sujet de son récit. On ne saurait mieux dire que l'« histoire vraie » commence exactement là où finit l'enquête. Tandis que le reporter « colle » à la réalité de si près « qu'il n'y a rien à voir au-delà », comme le déplorait André Breton, l'écrivain n'a de cesse qu'il n'ait « décollé » vers l'imaginaire. Si les histoires vraies exploitent systématiquement cette échappée belle, les reportages ne sont pas exempts de ruptures de pacte qui signalent la montée en puissance de la vision. Le temps d'une embardée, le ton glisse ou dérape alors vers le lyrisme, l'épopée ou le fantastique. En titrant le premier article de sa série, « Veillée d'armes sur le plus grand navire du monde », Cendrars présente de façon implicite la traversée à bord de *Normandie* comme une épreuve, le reporter comme un chevalier des temps modernes et le

reportage comme une initiation. Dès le second article, le cliché du « géant des mers » déclenche la métaphore filée du colosse qui peu à peu se métamorphose en monstre fabuleux. L'écriture prend alors le rythme du verset scandé par la répétition litanique de la première personne. L'image du labyrinthe sur laquelle s'achève l'ensemble vient corroborer l'amplification mythique.

Ces exemples de trouées vers le mythe, il est loisible de les multiplier à l'envi. Rappelons-en plutôt les vertus. Parce qu'il explique tout en conservant une part d'équivoque, le mythe ménage un compromis entre les exigences de dévoilement propres à l'enquête et la nécessité du secret chère à Cendrars. Ce qu'il éclaire, par ailleurs, ce n'est pas seulement « la chose vue » mais, par réflexion, l'imaginaire de celui qui la voit.

> [...] *depuis la nuit des temps que les hommes se forgent des dieux, pourquoi les forgent-ils tous à leur image, sinon pour suivre, comme vus à une échelle plus grande, les jeux et les travaux de leur propre destinée ?*

Tel est selon Cendrars « le sens de la mythologie ». Ne pourrait-on en dire tout autant du reportage tel qu'il le conçoit ? La rencontre avec le réel ne peut avoir lieu que si l'écrivain le porte déjà en lui. C'est sans doute pourquoi il se fond si aisément dans le décor de ses enquêtes : fraternisant avec les mécaniciens à bord de *Normandie* tout aussi naturellement qu'« avec ceux de la R.A.F. », vibrant avec la foule de Paris venue accueillir les souverains anglais, flirtant ici avec la figure du bandit, là avec celle de « l'Homme rouge »... Affirmer sa subjectivité, c'est s'absorber dans son sujet. Ce qui aurait pu sembler une approche réductrice et égotiste est en réalité un merveilleux moyen d'appréhension de l'autre. Si par le paradoxe Cendrars cherche à s'évader du lieu commun, c'est en fin de compte pour mieux y revenir sous la forme, sublimée, de l'universel.

À une époque de moindre codification où le reportage était encore tiraillé entre le modèle factuel à l'américaine et le goût tout français du récit romancé, Blaise Cendrars ne s'est pas privé d'exploiter la souplesse de ce genre instable sur lequel il a fait souffler un vent de modernité. Mais un vent qui parfois retombe. Si son *Panorama de la pègre* se détache aujourd'hui des mille et un « romans » des bas-fonds dont était envahie la presse du temps, ce n'est pas toujours avec la même *maestria* qu'il a su se soumettre l'actualité. Le correspondant de guerre, lui, semble plutôt s'y être assujetti, qui a bien du mal à conserver cette distance et cet art du contre-pied que l'écrivain cultive en d'autres occasions. Le ton consensuel et l'exaltation parfois cocardière qui signent ces témoignages de circonstance les font paraître aujourd'hui datés. C'est que – une fois n'est pas coutume – Cendrars aborde la seconde guerre avec les yeux du passé, celui de l'ancien combattant de la première. Sa subjectivité s'accorde mal, en l'occurrence, avec son goût du paradoxe.

Jusqu'à quel point, d'ailleurs, le journaliste peut-il se dispenser de pactiser avec la *doxa*, cet autre nom du *lieu commun*, s'il veut rencontrer le grand public et le toucher? Cendrars est contraint d'y avoir recours. Au reste, n'est-il pas jusqu'au paradoxe lui-même qui ne soit partie intégrante d'un protocole obligé? Promettre la nouveauté, pour mieux relancer la curiosité du lecteur sur des sujets qui, eux, ne sont pas toujours neufs et justifier ainsi le renouvellement de l'enquête, est à coup sûr l'une des lois du reportage. Le journal est une chambre d'écho, dans laquelle le point de vue paradoxal trouve nécessairement ses limites. À moins que ce dernier ne les porte en lui. Parce qu'il se résume à un simple renversement, le paradoxe demeure une forme de subversion mécanique, qui, surtout, à se reconduire d'un reportage l'autre, risque de se dégrader à son tour en procédé rhétorique. Or, Rimbaud l'a appris aux Modernes : « les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles ». Au demeurant, n'est-ce pas parce que ces dernières se dérobaient à lui que Cendrars s'est

vu contraint d'en surexposer les signes? Lui qui, comme écrivain, inventa tant de nouveaux lieux et de nouvelles formules, ne se trouve-t-il pas condamné, en tant que journaliste, à n'afficher que la thématique de la modernité – la modernité, en somme, moins son expression? On entend bien dans ses articles la littérature cogner à la vitre. On perçoit bien la présence d'amorces mais qui ne font pas long feu. Tout au plus cet éloge de la vie moderne signale-t-il la permanence d'un désir : celui de faire du reportage une écriture d'attente.

Faudrait-il imaginer Cendrars à bord de *Normandie* comme un écrivain naufragé sur le radeau de la *Méduse*? Si le journalisme ne l'a pas comblé, s'il n'a pas réparé les déficiences de l'énergie créatrice, en ces années de creux, du moins a-t-il joué le rôle d'une écriture de survie, dans tous les sens du terme. Et si l'écrivain ne s'est pas trouvé dans le reportage, comme il l'avait peut-être espéré dans l'euphorie de la conversion, du moins ne s'y est-il pas quitté. Le journalisme lui aura tout de même permis de se maintenir dans son « climat d'écrivain », de conserver un lien avec l'écriture de la modernité, quand la modernité de l'écriture faisait défaut.

En 1943, Cendrars écrit à Jacques-Henry Lévesque à propos de la préface aux *Poésies complètes* :

> *Je désirerais que vous ajoutiez : « des reportages » à l'énumération de ce que j'ai publié; ce qui donne page 29 : « ... il nous a donné des romans, des reportages, des vies, des nouvelles... »*

Même s'il a eu, comme lui, ses « années profondes » en regard desquelles celles du journaliste ont pu lui paraître, comme il l'a dit, « stupides », Cendrars n'est pas Pierre Jean Jouve : il rompt mais ne renie pas. Peut-être parce qu'il continue de se reconnaître dans ces moindres écrits, paroles bruissant « dans le silence de la nuit », eaux souterraines perpétuant et assurant une continuité entre celui qu'il fut et celui qu'il

allait devenir : un écrivain que le détour par l'autre, qu'il s'agisse de la biographie, du cinéma ou du reportage, reconduira finalement vers lui, par la voie des Mémoires et du voyage dans « le monde intérieur ». Le journalisme ramènerait donc à l'œuvre, à condition de rester toujours, quoi qu'il y paraisse, en contact avec elle.

Myriam BOUCHARENC

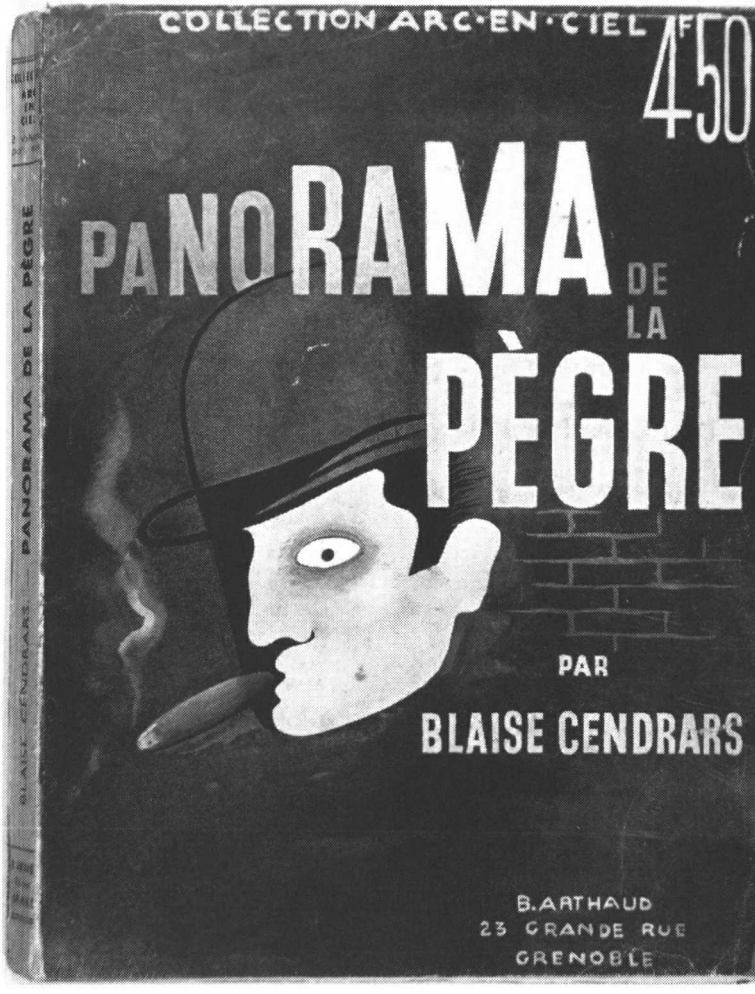
La plupart des documents qui nous ont permis d'établir cette édition appartiennent au Fonds Blaise-Cendrars conservé aux Archives littéraires suisses de Berne. Nous remercions vivement les responsables de ce Fonds pour leur précieuse et constante obligeance, en particulier Mme Marie-Thérèse Lathion, M. Marius Michaud, ainsi que Mme Stéphanie Cudré-Mauroux.

AVERTISSEMENT RELATIF AUX NOTES

Les notes appelées par astérisques sont de Blaise Cendrars.
Les notes appelées par chiffres supérieurs sont de Myriam Boucharenc et renvoient au Dossier critique en fin de volume.

Photographie de Blaise Cendrars parue en frontispice des Poésies complètes *(Denoël, 1944).*

PANORAMA DE LA PÈGRE



Cassandre, couverture de Panorama de la pègre *(Arthaud, 1935).*

I[1]

CHAMPS-ÉLYSÉES 1935

Depuis le suicide de Stavisky, ce *suicidé de la main gauche*[2], je me demande avec angoisse qui, parmi les gens que je connais de vue, songe dès aujourd'hui et se prépare silencieusement à prendre sa place ; de même, depuis de longs mois, je guette avec beaucoup de curiosité l'apparition du premier « nouveau riche de la crise ».

La crise.

On en parle et on en parle. Dans le monde entier. Chômage, marasme des affaires, booms et krachs. Scandales retentissants : Lœwenstein[3], Kreuger[4], Insull[5]. Finances, politique, révolution, rien n'est stable, tout s'écroule. La vie n'est plus statique. Son dynamisme vous emporte. Avec ses actualités sensationnelles, la vie n'est plus un songe, mais bien un film extravagant qui nous arrache brutalement à nos habitudes, nous secoue et nous violente, et qui nous force à prendre parti, à participer à son action démesurée, démente... Et chacun se reconnaît sur l'écran et prend conscience d'un drame imminent, collectif.

De l'autre côté des mers, des pays tout neufs, dont chacun est plus grand que plusieurs pays d'Europe, et dont plusieurs sont plus vastes que l'Europe tout entière, renoncent, déçus, aux formules étriquées du vieux monde. Même dans les États les plus paisibles, les plus neutres, les plus reculés, on entend quelque chose de vermoulu qui se disloque : les croyances en

lutte, les consciences en travail, les théories, les imaginations et les systèmes aux prises de toutes parts avec l'utile.

On ne recherche plus une vérité abstraite, mais le sens véritable de la vie.

Jamais le cerveau humain n'a encore supporté un tel courant d'idées à haute tension. Pas plus en art qu'en politique, qu'en économie générale, les formules classiques ne sauraient suffire. Tout craque, tout cède, les armatures les plus séculaires et les échafaudages provisoires les plus audacieux. Dans la fournaise d'une guerre libératrice et sur l'enclume sonore des journaux, se tordent, se refondent et se reforgent les membrures du corps politique.

Dans ce désordre apparent, une force de société humaine s'impose et domine le tumulte. Elle travaille, elle crée. Elle transforme toutes les valeurs. Elle a su jaillir des contingences. Aucune théorie classique, aucune conception abstraite, aucune idéologie n'avait pu la prévoir. C'est une force formidable qui aujourd'hui étreint le monde entier, et le façonne, et le pétrit.

C'est le développement de la grande industrie moderne à base capitaliste qui, accordée au rythme d'un progrès frénétique, a multiplié les besoins matériels de telle manière que les hommes, quelle que soit leur condition, ne peuvent plus leur échapper.

En somme, notre société est devenue une société anonyme.

En quelque dix ans, cette société anonyme a su planter son décor.

Sur la surface du globe, partout, les routes, les autostrades, les voies ferrées, les canaux, les usines, les ponts, les tunnels, les ports, les gares, les quais incurvés ou rectilignes ont transformé le paysage. Dans toutes les villes du monde, les boulevards, les vitrines, les affiches, les palaces, les dancings, les cinémas, les enseignes lumineuses, colorées, mobiles, les boniments des haut-parleurs donnent au peuple le sentiment de la richesse, de la surabondance, de la profusion des biens de ce monde.

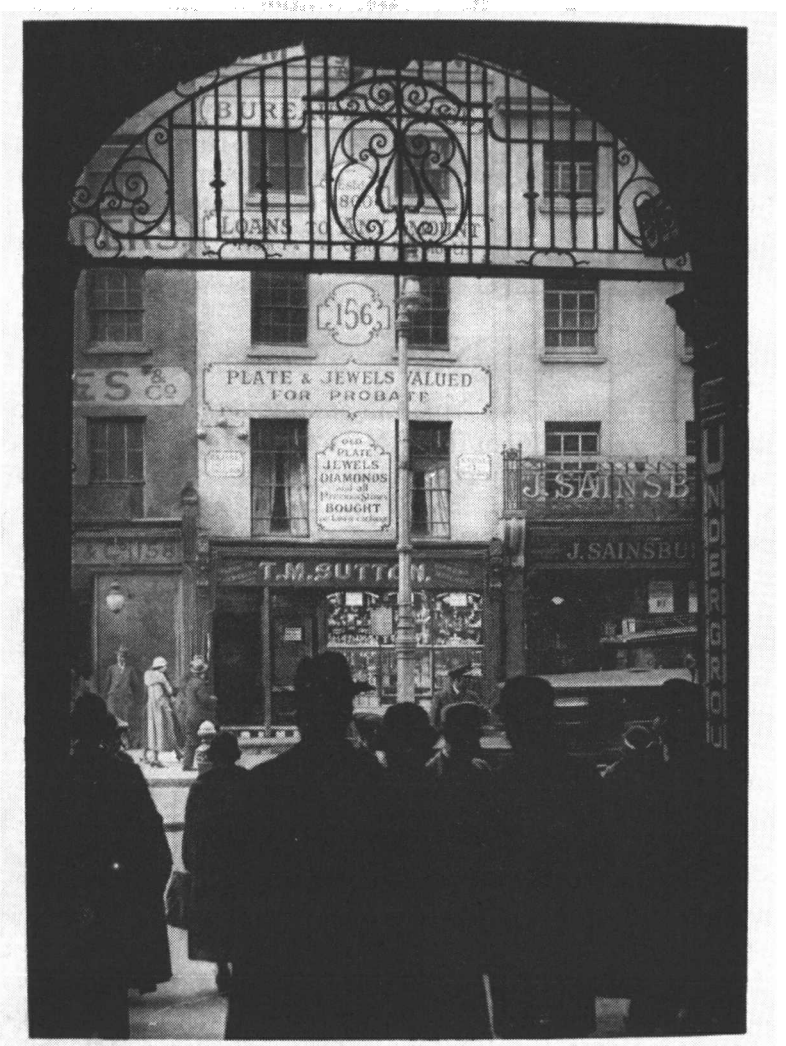
Le confort, le luxe, l'hygiène compénètrent la vie domestique, dont le travail ménager est soulagé par une foule de petits appareils quasi automatiques.

Mais une transformation aussi radicale, aussi rapide du décor séculaire de l'homme ne peut pas s'accomplir sans un ébranlement général de la conscience et un détraquement intime des sens et du cœur, ébranlement et détraquement qui auront leur répercussion profonde sur les mœurs d'aujourd'hui[6].

*

À Paris, cette transformation complète du décor, de l'habitat, des mœurs et coutumes d'une société s'est accomplie en quelques années aux Champs-Élysées, et cela d'une façon si inattendue qu'aucun arrêté préfectoral, qu'aucune intervention des Amis du Vieux-Paris, qu'aucun appel à l'opinion d'architectes ou d'urbanistes alarmés n'a pu en retarder la marche foudroyante. On a eu beau faire démolir des coupoles, imposer un gabarit aux immeubles modernes, réglementer la publicité sur les toits, l'avenue a fait peau neuve, avec fièvre et avec une telle rage qu'allant dernièrement chez un éditeur ami qui venait de s'installer dans de somptueux bureaux ultra-modernes, celui-ci put me dire en me recevant : « Savez-vous où vous êtes, ici ? » Et, à mon ahurissement, il me déclara : « Dans l'ex-salle de bains de Boni de Castellane[7] ! »

Étonnez-vous, après cela, que le *gangsland*[8] se trouve justement des deux côtés de cette voie triomphale et que l'on ne s'y reconnaisse pas. Vous poussez une porte, vous croyez entrer dans un endroit familier, et à peine êtes-vous engagé dans le tambour de cette porte tournante que vous vous rendez compte, à travers les glaces rutilantes, que vous pénétrez dans un pays inconnu. C'est aussi par cette porte que s'est introduit le *gang*.



La bijouterie Sutton, à Londres, où Stavisky négocia les bijoux qu'il avait volés.

La bijouterie Sutton, à Londres, où Stavisky négocia les bijoux qu'il avait volés, héliogravure en frontispice de Panorama de la pègre (*Arthaud, 1935*).

II

UNE NOUVELLE ZONE DE TERREUR

En remontant l'avenue des Champs-Élysées, à gauche et à droite, toute personne qui touche une de ces mobiles portes tournantes qui sont les innombrables embouchures du *gangsland* sur la ville et qui fonctionnent comme des ventouses, est happée et perd pied avant d'avoir fait un tour entier sur elle-même. C'est un drame vertigineux qui se déroule en un clin d'œil et que Charlot a admirablement illustré dans un de ses films[9]. Le passage est si brusque de la réalité de la rue au climat brûlant, artificiel, qui règne à l'intérieur du bar, du dancing ou du palace où l'on vient de pénétrer, qu'en en franchissant le seuil on a la sensation de s'être dépouillé de sa personnalité pour lutter corps à corps avec son double, car on ne se reconnaît plus dans les glaces qui vous aveuglent, renvoient les feux d'un projecteur et les lueurs diffuses des plafonniers qui effacent vos traits. On a le vertige. On se trouve soudainement cramponné à une table qui surnage comme une épave au milieu des couples qui vous bousculent et du raz de marée débordant d'un jazz-hot[10]. Le premier alcool bu, rien ne vous aide encore à vous retrouver et à savoir où vous êtes, tant le décor est abstrait.

Êtes-vous à Shanghaï, à Buenos Aires, dans un *speakeasy*[11] de New York ou à Paris ?

Vous êtes tout simplement, à votre insu, en plein *gangsland,*

cynique, triomphant, féerique avec ses rampes au néon et qui, pas plus qu'une salle d'opération éclairée à giorno, n'offre aucun mystère, mais est tout aussi inquiétant.

Tout se passe en pleine lumière et l'on ne voit rien.

Les guéridons de verre et d'acier poli sont soigneusement astiqués et ne gardent aucune empreinte, pas plus que les épais tapis.

*

Il y a quelques lustres à peine, un amateur de sensations violentes, suraiguës, rares, Jean Lorrain[12], était obligé d'aller les chercher fort loin du centre de Paris, sur les berges d'Auteuil, après minuit, ou jusqu'en banlieue, dans les rues désertes de Levallois-Perret, lugubrement éclairées par des rangées de becs de gaz et où, à chaque coin de rue, il pouvait s'attendre à recevoir un coup de couteau dans le dos.

Aujourd'hui, ce romantisme est bien suranné. Aux bandes de malandrins en casquette, aux terreurs de quartier, aux apaches armés d'un surin ont succédé les bandes de gangsters en chapeau gris, les hommes de main en smoking, les chevaliers du chloroforme, de la seringue, les rats d'hôtel et la dernière génération des danseurs mondains qui vont tête nue, les cheveux gominés. Tout ce monde plastronne dans les boîtes à la mode et habite officiellement dans les grands hôtels, où il se mêle, depuis la guerre, aux gens du monde et aux riches étrangers. Cette promiscuité bien moderne est à l'opposite de tout romantisme[13].

Mais cela, cette familiarité, ce coudoiement quotidien avec ce que l'avenue offre de plus dangereux comme clients anonymes, n'a pas supprimé la peur, car, tout au contraire, ces sensations ambiguës, frelatées, rares, de terreur et de dépaysement, qu'un Jean Lorrain recherchait avec une curiosité malsaine, n'importe qui, même l'être le plus rassis qui habite un palace à demeure, peut les éprouver quand il s'y attend le moins, par exemple quand, en se rendant à sa chambre, il

se trouve assailli au tournant d'un corridor, reçoit un coup de matraque caoutchoutée, est chloroformé, dépouillé en un tour de main.

*

J'ai eu la curiosité d'interroger un détective privé qui m'a communiqué la statistique suivante : de 1921 à 1931, il a été chargé de 611 enquêtes, et cela dans trois hôtels situés aux abords immédiats de l'Étoile. La plupart de ses enquêtes n'aboutirent pas.

Et comment en serait-il autrement[14] ?

Les mœurs, les habitudes, les coutumes du « milieu » ont évolué de pair avec la modernité. Comme l'ensemble de la société contemporaine, la pègre, elle aussi, tend à s'organiser dans l'anonymat.

Aujourd'hui déjà il n'y a presque plus d'isolés qui travaillent pour leur compte personnel, il n'y a plus de petits patrons, chefs de bandes rivales qui pratiquaient la cambriole comme un art, tous ont été absorbés par des organisations plus vastes, souvent des associations internationales de malfaiteurs, spécialisées, outillées, qui se complètent les unes les autres et qui, sur le modèle des grands *konzern*[15] industriels, ont su mettre leurs intérêts en commun pour s'assurer l'exclusivité et l'exploitation du crime dans tel ou tel port, gare, ville, région, zone frontière, littoral ou pays.

C'est dans ce sens que l'on peut parler d'une véritable *maffia*.

Et c'est pourquoi, en dépit de la faveur croissante dont semble jouir le roman policier, il faut bien convenir que la poésie du « milieu » est morte et que dans ce domaine tout romantisme littéraire est périmé. Car, quels que soient les noms dont on les pare, les *gangsters* sont de vulgaires bandits, et malgré le surnom ou le sobriquet désuet et suranné (« Très 1900 ! », dirait Paul Morand) dont peut s'affubler encore tel malandrin ou tel voleur, par ailleurs dénué de pittoresque,

qui s'habille comme tout le monde, parle comme tout le monde, est à la page, conduit son auto, fait des sports d'hiver, prend des bains de soleil, et danse, et boit, et flirte, élégant, voire mondain, le bandit 1935 qui fréquente les Champs-Élysées est avant tout un homme d'affaires, tout comme ses émules de Chicago.

III

LE CONSEIL DES « 33 »

– Salut, Dante.

– Eh, salut!

Un homme entre dans un bar, rue de Douai. La nuit tombe. C'est dans la partie la plus escarpée de la rue, dans ce dernier tronçon long de trente mètres et le plus mal éclairé, qui débouche place Clichy[16].

Un bar.

Un bar modeste. Les murs, noircis par la fumée des cigarettes, portent des éraflures roses comme des cicatrices toutes fraîches. Le parquet, lui non plus, n'est pas intact. Dans le coin du fond, « à main droite », il est perforé comme une passoire. Un œil exercé reconnaît immédiatement les petits trous ronds des balles de revolver. On peut en mesurer le diamètre : 6 mm 35.

En entrant dans ce bar, si l'on pousse trop fort la porte, on heurte le « zinc » bancal derrière lequel, manches retroussées, se tient le patron, carré d'épaules, avec du muscle saillant de partout.

Dante est un homme sain, calme, équilibré, très maître de soi. Il se tient dans son coin sans jamais élever la voix et comme un qui n'a rien vu. Pourtant, son œil est mobile et son regard est à l'affût. Si jamais il se mettait à « gueuler », on sent, tant cet homme donne une impression de force concentrée, que les vitres n'y résisteraient pas.

Si la clientèle de ce bar n'est pas nombreuse, c'est qu'elle se compose exclusivement des plus habiles trafiquants d'opium et de la traite des Blanches.

Admirables au revolver, ces hommes sont inimitables dans le maniement du « surin » ou couteau à cran. Marseille ne fait pas mieux.

D'ailleurs, ils en sont ou ils en viennent : c'est la délégation, ou mieux la légation du *gang* dont ce bar est le siège. L'accent les trahit, bien que, chez la plupart d'entre eux, il soit plus âpre, plus chaud, plus saccadé qu'il n'est coutume de l'entendre à Marseille.

Ils parlent peu, ces hommes, car ils sont susceptibles, chatouilleux, méfiants et détestent la raillerie. Et puis ils connaissent tous le prix du silence, comme tous ceux qui mènent une vie dangereuse...

*

La légation compte trente-trois membres : des Corses, quelques Marseillais, un Italien menu, frêle, remarquable par son chapeau vert et, paraît-il, par la précision et la rapidité de sa lame. Dans le nombre, deux bagnards, qui n'ont d'ailleurs jamais abordé aux rivages guyanais Officiellement ils doivent être trépassés. Mais lesquels sont-ils, parmi ces beaux messieurs qui plastronnent, portent beau et montrent une si belle assurance ?

*

Protégeant leurs protecteurs, les « 33 » ont de puissants appuis, et c'est humain, car, dans une époque aussi embrouillée que la nôtre, quel est l'homme politique aux abois qui, une fois mis en rapport avec ces gaillards qui ont toutes les audaces, se priverait de leur concours[17] ?

Citerons-nous le cas de cet orateur éminent[18] qui ne pouvait tenir aucune réunion électorale tant l'obstruction des

communistes était passionnée ? Il fit appel aux « 33 » qui vinrent un soir à la rescousse. Deux mille braillards avaient déjà envahi la salle. En arrivant à la porte, les « 33 » déchargèrent leurs revolvers en l'air, puis les rechargèrent ostensiblement et entrèrent dans la salle de réunion où ils s'installèrent autour de l'orateur, qui époussetant le revers de son veston d'une chiquenaude, qui rectifiant soigneusement le pli de son pantalon. Dans l'assemblée, on aurait pu entendre voler une mouche, et l'orateur put enfin parler, ce soir-là et tous les autres soirs, et devant des publics ouvriers encore plus nombreux[19].

*

Que font les « 33 » de leur journée ?

Eh bien, ils dorment. Ils dorment beaucoup, la sieste étant leur principale occupation et la première condition à l'optimisme insouciant des races méditerranéennes. Et après avoir dormi tout leur saoul, ils se mettent dans la soirée au travail, n'oubliant jamais que le travail est une malédiction.

Travail dur, travail mystérieux s'il en fut !

La drogue (opium et cocaïne) arrive par courrier spécial. *Ils ne la détiennent jamais.* Sitôt parvenue, elle est redistribuée aux demi-grossistes qui sont *d'un tout autre monde* et qui la répartissent à leur tour.

C'est là l'explication d'un curieux manège auquel les habitués de ce bar se livrent sans discontinuer. Ils ne tiennent pas en place, vont et viennent, disparaissent à tour de rôle et reparaissent par une petite porte basse qui se trouve au fond du bar. S'il vous arrive de franchir cette porte qui donne dans une cour, vous trouvez immédiatement à gauche un petit réduit et dans ce réduit un vieux téléphone fatigué. C'est par cet instrument que sont fixés les rendez-vous à tous ceux qui ont passé commande.

Dans ce négoce, on se fait confiance, on se fait crédit, on accorde même de longs délais pour les paiements. Mais si

jamais un client manque à la parole donnée, malheur ! car s'il oublie, s'il tente de s'éclipser, alors... il paiera d'une autre façon... et de temps en temps on fait « un exemple »...

Des tueurs de métier ? Non, ce n'est pas parmi eux que l'on pourra recruter des spécialistes de cet ordre. (D'ailleurs, il n'y a pas d'ex-fous parmi eux, et pour être impunément tueur professionnel, il faut d'abord avoir été interné chez les fous[20].) Par contre, pour une expédition punitive qui présente des aléas, ils n'hésiteront pas à engager, pour un prix forfaitaire, un de ces sombres exécuteurs professionnels...

Eux, s'ils tuent, pour une autre raison que celle d'un règlement de comptes, ce sera alors soit pour une affaire strictement personnelle et délicate, une affaire d'honneur, soit pour payer un gros service antérieurement reçu, et, dans ces deux cas, ils n'agiront jamais par cupidité...

*

De temps en temps, il arrive que deux ou trois de ces messieurs partent pour un grand voyage. Le recrutement des femmes devient difficile en France. Aussi a-t-on trouvé un autre centre de ravitaillement. Pensez donc, dans certains ghettos de Pologne, dans certains petits villages de Hongrie on achète une fillette de quinze ans pour cinquante francs ! C'est là que se rendent nos voyageurs, dûment munis d'un lot de passeports en blanc...[21]

IV

LES « 33 » ET LEURS AMIS

Sais-tu pour savoir bien ce qu'il nous faut savoir ?
C'est d'affirmer le goût de connaître et de voir.

Dans ces vers, le vieux Mathurin Régnier[22] présageait le voyageur moderne, animé par la nécessité parfois dure, mais chaque fois plus pathétique, d'une insatiable curiosité. L'itinérant, qui va ainsi de par le monde pour découvrir du nouveau, se fait, à la longue, des différents types d'humanité une conception universalisée, qui ne va pas sans comporter une fameuse dose de dédain sinon de mépris. À trop voir, un esprit inquiet ne voit plus. À trop connaître, un esprit méprisant connaît moins. D'avoir pratiqué les morales les plus contradictoires, un homme qui a le goût du risque finit par ne plus bien situer sa morale particulière, et il lui arrive de ne plus croire à rien. Si son individualité est forte, un beau jour, d'aventureux il devient aventurier.

C'est là le seul fil ténu, et combien fragile, mais qui soit encore nettement perceptible et qui suffit pour tracer une démarcation, frontière combien facile à franchir pour un intellectuel, entre certains d'entre nous (je pense à toi, jeune ami-poète, baron Jean Van Heeckeren[23], toi qui viens d'embarquer sans argent pour la Chine, je te souhaite bonne Aventure !) et ces gaillards frustes, ces costauds qui boivent le *pastis* chez Dante. Eux n'ont plus de morale, ne connaissent plus de frein,

sinon quelques préceptes élémentaires et d'ordre sentimental : le dévouement à l'ami, la piété filiale. Ils croient encore en une seule chose : au courage.

*

La plupart de ces hommes ont beaucoup bourlingué, sont « sortis », ont vu du pays. Presque tous ont navigué en qualité de chauffeur, de matelot, de garçon de cabine, de pilotin ou tout simplement de mousse. Celui-ci a connu Buenos Aires et ses *casitas*[24] ; celui-là a longuement séjourné à Barcelone, ce grand repaire international, où tout ce qui a grouillé dans les bas-fonds de n'importe quelle capitale du monde trouve asile pour se faire oublier après une « sale histoire ». Tous ont voulu secouer cette emprise, sortir un beau jour de l'ombre, briser un joug, quitte à en accepter un autre, souvent beaucoup plus dur, mais celui-là librement consenti et qui fera leur fierté, car tous ces hommes ont un solide mépris de la mort.

Ils ont un solide mépris de la mort, donc de la vie.

Ils ont le goût du risque et sont toujours prêts à payer.

Leur indolence apparente est trompeuse, car elle cache de farouches réserves d'énergie. Et ils ne rusent pas avec la vie, ils l'acceptent, telle que. Ils jouent. Ils jouent franc jeu. Hors la loi.

En ce sens, ils sont purs si on les compare à cette clique sournoise, hypocrite et lâche d'officiels et de gens en place qui trafique de son influence et qui ne sait plus que se défiler, geindre, quand l'heure est venue de payer. L'air vicié que l'on respire dans certains salons politiques ou littéraires du grand Paris, on ne le retrouve pas, ici, dans ce petit bar montmartrois.

Oui, je me le demande, qui, parmi tant de personnalités qu'a traitées princièrement Stavisky, qui, parmi tant de grands personnages, a eu, à la nouvelle de la mort de l'escroc, un sentiment autre que celui du soulagement ?

Les gars qui entrent et qui sortent de chez Dante, qui vont et viennent par la petite porte du fond, qui marchent à pas comptés, les mains aux poches du pantalon pour mieux tendre le pli du vêtement, sont des *gangsters*, c'est entendu. Le mot est à la mode et peut leur être appliqué. Mais eux, ils ne s'en cachent ni ne s'en vantent. Ils ont leur « métier ». Ils sont fiers de leur *business*... Et pour le reste, ils s'en fichent, ils s'en moquent et méprisent.

*

– Ô Virgile ! Écoute un peu...

Encore un nom de poète, ou plutôt un prénom, car la coutume ici est de ne jamais s'interpeller par le patronyme, si bien que les amis finissent par l'oublier (et c'est ainsi que naissent les sobriquets).

– Virgile ! Tu sais que ton cousin, il est là !...

– Oh ! et lequel ?

– François !

En entendant ce nom, Virgile se fâche tout soudainement, et son accent, du coup, devient plus âpre.

– Ne m'en parle jamais, de ce voyou, si tu veux que nous restions amis. C'est un « indic »...

Je m'approche.

– Dis donc, Virgile, ils te font donc si peur les « indics » ?

– À moi ? Qu'est-ce que tu veux qu'ils me fassent ? Non, ils me dégoûtent, tout simplement. Ce ne sont pas des hommes. D'ailleurs, ils se valent tous, eux, leurs patrons et tous ceux qui s'en croient tant et plus et ne sont que des pauvres types...

Cette indignation est très sincère. Il faut voir la pauvre mise et la triste mine de l'indicateur qui, de temps en temps, s'aventure, obéissant à une consigne, dans ce bar.

On le reconnaît rien qu'à la façon dont il pousse la porte. Il entre, il se glisse au bout du comptoir, il se fait tout petit. Il voudrait passer inaperçu. S'il n'était d'emblée repéré, il se dénoncerait lui-même par sa timidité, son hésitation, ses gestes

rentrés, sa pleutrerie. Les autres, les maîtres de céans, tournent autour de lui, le reniflent, ricanent. S'il est corse, il entend dans son langage natal les réflexions les plus féroces. Puis, brusquement, quelqu'un s'approche de lui et paie le prix de sa consommation. L'autre, en général, comprend et s'éclipse aussitôt. Il faut qu'il prenne bien garde de ne pas remercier, ce qui le mettrait en très fâcheuse posture. S'il insiste, celui qui l'a régalé l'aborde gentiment, lui marche sur les pieds et murmure entre ses dents et comme s'il ne s'adressait à personne en particulier :

– Té ! File, ou je te brise...

Les soirs de rafle (il y en a !) sont des soirs de haute comédie.

On est toujours prévenu d'avance. Ceux qui ne tiennent pas à rencontrer ces messieurs de la police n'ont qu'à tout simplement aller dîner en ville. (Évidemment, l'arsenal aussi est ailleurs.) Donc, quand les policiers arrivent, ils sont reçus le plus civilement du monde. On connaît les usages. Il s'agit de n'importuner personne. Tout se passe en douceur. Vu l'absence de tout élément de délit, il arrive que les policiers, après avoir accompli minutieusement leur devoir (fouille, perquisition, interrogatoire), ne résistent pas à tant de politesse, et ne refusent pas de se désaltérer en compagnie. Mais il n'en est pas toujours ainsi, et les traces des balles sur le mur rappellent aux uns et aux autres le souvenir de frictions épiques.

Parfois on festoie richement chez Dante, et les petits plats sont mis dans les grands pour traiter comme il convient « certains » amis et connaissances, accompagnés de demi-mondaines gourmandes de cuisine pimentée. On leur sert des moules farcies, l'ailloli, une soupe aux poissons, un poulet au carry, le tout arrosé d'un fameux petit vin corse. Ce sont pour la plupart des relations de tripot, d'élections ou de correctionnelle. Certain jour mes oreilles ne m'ont-elles pas abusé quand j'ai cru entendre chuchoter des « cher Maître » ou des

« Monsieur le Député » accompagnés des marques du respect le plus admiratif et de certains petits clins d'œil amusés !... Mais un autre spectacle beaucoup plus réjouissant est de voir comment, au contraire du lion de la Fable[25], les lions dantesques savent se débarrasser et faire taire un moucheron, si par hasard quelque petit maître chanteur s'est faufilé parmi leurs invités...

D'autres soirs encore, ce sont des cris et des chants. Des amis, des vrais, sont « montés » de Marseille.

Les questions d'intérêt réglées – et l'opération n'est jamais longue entre gens du « milieu » qu'aucune contestation ne divise jamais – on ne pense plus qu'à la joie du revoir. C'est alors qu'il est permis de relâcher un peu les règles de la prudence et de la réserve habituelles. On est entre soi, entre « vrais de vrais », entre pays. Quelle noce ! quelle ribouldingue[26] !

On s'en va la nuit, par groupes prodigues, retrouver d'autres amis fervents, ceux sur lesquels on peut toujours compter dans les plus graves conjonctures : les tenanciers des tripots et des maisons de société du grand Paris, seconde ville de France après Marseille, Marseille la jolie, Marseille la belle, Marseille où il fait si bon vivre, parce qu'on la tient bien, qu'on l'a admirablement asservie[27].

La rue Bouterie à Marseille, héliogravure illustrant Panorama de la pègre *(Arthaud, 1935).*

V

MARSEILLE, MARCHÉ MONDIAL ET SECRET DE L'OPIUM

Toute la puissance du *gang* a été édifiée sur l'opium et ne s'explique que par l'organisation mystérieuse des trafiquants de la drogue.

Le siège de cette organisation est à Marseille, Marseille premier marché de l'opium du monde, bien que marché clandestin, Marseille grand centre de redistribution qui ne craint aucune concurrence à cause des prix imbattables, inouïs de bon marché qu'on y pratique !

L'alcaloïde que l'on extrait des pavots du Yunnan, de Kénitra ou dans tel autre centre de production, on peut le suivre à la piste en Égypte, dans toute l'Afrique et jusqu'en Amérique ; mais, chaque fois, il aura d'abord touché Marseille. Des îles Fidji ou des Hébrides aux pays producteurs, il y aura toujours ce crochet inévitable, incompréhensible, par Marseille. C'est que Marseille est le centre d'un réseau invisible qui s'étend sur le monde entier.

Mais il y a encore plus fort. *La drogue coûte, à Marseille, moins cher que dans son pays d'origine,* et c'est plus particulièrement cela qui reste incompréhensible.

C'est ainsi que l'on pouvait se procurer au cours du premier trimestre de 1934, à Marseille, de l'opium de Kénitra à 650 francs le kilo, alors qu'il se vendait 100 francs plus cher sur le marché d'origine, et le même opium que la régie indo-

chinoise vendait 1 100 francs sur place, on l'acquérait au Yunnan pour 900 francs et à Marseille pour 800, et même, à un moment donné, pour 750 francs ! Depuis, les cours se sont légèrement relevés.

Je connais des opiomanes – fonctionnaires coloniaux, officiers de marine – retournant en Indochine ou dans quelque lointaine station qui, embarquant à Marseille, en profitent pour acheter une forte provision d'opium en vue d'un long séjour outre-mer, les prix pratiqués à Marseille leur permettant de réaliser de sérieuses économies – chose fort appréciable par ces temps de décrets-lois et de vie chère.

Quant au mystère de cette différence de prix, il est pour le moment *absolument impénétrable,* aussi bien à Marseille qu'au pays d'origine*. Mais il permet de constater, d'une part les facilités de la contrebande de l'opium, d'autre part la minutie de son organisation et la perfection, la maîtrise de son fonctionnement.

*

Accessoirement, pour contenter une clientèle aussi dispersée et aussi diverse que celle des trafiquants d'opium, il a fallu pouvoir se procurer d'autres drogues : cocaïne, héroïne, morphine, dont le marché et le centre de distribution est situé à Paris.

Paris est, certes, un centre intéressant de distribution de l'opium : primo, parce qu'il s'y trouve de nombreux intoxiqués et quelques fumeries ; secundo, parce que Paris commande aux pays de faible trafic maritime. L'Allemagne s'y ravitaille en opium, via Bruxelles (et malgré Hambourg qui est un port assez difficile pour la contrebande), la Suisse, voire l'Angleterre (car l'opium marseillais concurrence avec succès

* Probablement que l'opium est sorti en quantité frauduleuse des magasins et des dépôts de l'État dans son pays d'origine à l'aide de bons de livraison réguliers, mais surchargés ou falsifiés après coup. (Cf. HENRY DE MONFREID : *La Poursuite du Kaïpan,* chap. VIII, « Duty Paid », pp. 121 à 127 ; Grasset, éd., Paris, 1934.) (*Note de B. C.*)

sur le marché de Londres le chanvre indien des importateurs anglais). Enfin, aussi étrange que cela puisse paraître, la province française se fournit plutôt par Paris que par Marseille. Mais la spécialité de Paris est avant tout la cocaïne et la morphine qu'introduisent les contrebandiers du Nord, poisons venant des usines M..., de Darmstadt, et qui rivalisent, tant au point de vue qualité qu'au point de vue prix, avec tous les produits d'Orient, aussi fameux soient-ils!...

Au surplus, Paris est aussi le lieu, l'entrepôt, la gare par où passent toutes les malheureuses que l'on expédie des ghettos de Pologne et des villages de Hongrie ou d'Ukraine vers l'Afrique du Nord, l'Asie et l'Amérique du Sud. Et s'il est vrai de dire qu'à Marseille les organisations des trafiquants sont nettement distinctes selon la spécialité à laquelle chacune d'elles s'adonne, à Paris, par contre, les membres des organisations les plus diverses fusionnent en quelque sorte en une seule et vaste association dont les trente-trois chefs sont connus, tandis que les innombrables exécutants s'éparpillent dans tous les bars de Montmartre.

*

Il n'entre pas dans notre sujet de nous étendre sur les détails de ce vaste négoce. Il est aisé de s'imaginer quelle masse d'hommes il met en branle et quelle somme de richesses il procure aux habiles qui en sont les instigateurs. Je n'insisterai pas davantage sur les corruptions, les compromissions, les complicités qu'il présuppose dans tous les milieux et jusque dans les organismes de l'État pour pouvoir réussir avec une telle ampleur, car cela, on le devine.

*

Dans ce quartier grouillant du Vieux-Port[28], on pouvait voir naguère un beau garçon de dix-huit ans dont la vigueur, le cran, le courage indomptable étaient légendaires dans tous

les quartiers excentriques de Marseille. Un jour, il disparut. Buenos Aires, les Indes, l'Indochine, la Chine, la Turquie, l'Égypte, l'Afrique du Nord eurent à connaître de ses exploits, et dans plus d'un port du monde on parle encore aujourd'hui de ses aventures. De cette tête brûlée, la guerre devait faire un héros[29].

De retour à Marseille, il retrouva les amis de sa jeunesse et les amis de ses amis.

À tous il disait :

– Toi, qui voyages sur tel navire, à telle escale tu iras chez un tel. Tu lui diras mon nom et il te donnera de la drogue. Pour la sortir, voici ce que tu auras à faire. Tu la paieras tant, je te l'achèterai *deux cents francs* plus cher.

Ou bien :

– Tu vas aux îles Fidji ? Je t'apporterai à bord dix kilos de drogue. Tu la cacheras à tel endroit. Dans tel port, tu iras voir un tel, tu lui diras mon nom, et tu lui en remettras deux kilos à *deux mille francs* le kilo. Ailleurs, tu verras tel autre, qui te la paiera *deux mille deux cents.* À ce troisième, tu n'en demanderas que *seize cents,* c'est un ami.

Ce faisant, le cercle de ses relations, de ses débouchés, de ses trafics allait s'agrandissant, et lui faisait tout simplement fortune.

Il voyait toujours plus grand.

Tout lui réussissait.

On venait le consulter. On lui demandait son avis. On l'écoutait. À chaque nouvelle « combine » on venait lui proposer d'y participer, car chacun, dans la pègre, croyait à la chance de cet homme.

Il s'associait aux uns, il se liait aux autres, avançant, prêtant, risquant de l'argent dans une foule d'entreprises toutes plus hasardeuses les unes que les autres, souvent pour rendre service, d'une façon absolument désintéressée, et plus souvent encore par goût du risque, par jeu.

C'est ainsi qu'il se trouva un beau matin avoir des intérêts dans tous les tripots de Marseille, dans plusieurs grands cercles

de Paris et dans la plupart des lupanars de France, d'Espagne, d'Argentine. Comme il n'avait pas l'âme d'un accapareur, il se contenta de contrôler les organisations déjà existantes et d'établir, plutôt qu'un trust, une certaine harmonisation entre elles toutes, basée sur la bonne entente de chacun, l'« honneur de la corporation », et en vue d'un rendement maximum pour des risques minimisés.

Chez lui, cet homme est tranquille, de bonne humeur, compatissant, complaisant. Il vit avec sa mère. S'il lui prend la lubie de vous traiter, il le fera grandiosement, vous entraînera dans un palais phocéen sur le Prado, et, pour ne pas avoir l'air de vous épater, il s'excusera gentiment d'avoir été obligé d'emprunter à la dernière minute cette somptueuse demeure à un sien ami qu'il appelle, dans un grand éclat de rire, son *alter ego*!... Il distribue volontiers des bourses à de jeunes étudiants pauvres, à condition qu'ils soient studieux et se destinent au barreau. De temps en temps, il quitte sa bonne mère, son petit appartement fruste pour le confort d'un luxueux palace parisien, sis dans les parages de l'avenue de l'Opéra, et qui lui appartient en partie.

Aujourd'hui cet homme n'est pas seul. Il a des amis innombrables et quelques intimes qui sont ses pairs et qui dirigent, au même titre que lui, des organisations similaires à la sienne. L'accord est parfait entre eux : pas de déloyauté, pas de rivalité ; mais si jamais une lutte intestine s'allume entre eux, ce ne sera jamais pour une question de concurrence ou de trafic, mais toujours, mais exclusivement pour une question *d'ordre politique,* car d'une belle affaire de trafic on passe tout naturellement à une belle affaire d'élection, et alors les passions s'allument, même entre compères.

Toutes ces organisations marseillaises, dont les membres, le plus souvent, s'ignorent entre eux, sont puissantes et solidement unies entre elles par deux sentiments particulièrement forts dans le « milieu » du Vieux-Port : la passion que

l'on porte à la chose publique quand il s'agit des intérêts de la politique locale et l'amitié qui lie les chefs.

On verra plus loin comment les chefs du trafic font les élections; mais il est typique de remarquer que ces hommes mystérieux issus de rien, qui ont instauré leur règne souterrain à force d'astuce, dont l'obscur et souvent lourd passé est connu des chancelleries et de la police internationale, traitent d'égal à égal avec les représentants du peuple souverain issus de leur suffrage.

Dirons-nous, par exemple, que la commandite de certain spectacle pugiliste et publicitaire fut supportée à parts égales par Venture*, dont on n'a pas oublié les retentissants démêlés avec l'inspecteur Bonny[30], et par le directeur d'un des plus grands quotidiens de la région provençale? Enfin, citerons-nous le cas de cet immodeste tenancier de maisons publiques que sa soudaine richesse et ses vieilles accointances transformèrent du jour au lendemain en un député jovial, mais... illettré[31]?

* Pour la biographie de Paul Ventura, *alias* Pedtelli, dit Carbone, consulter : *Rapport annuel 1932 du Bureau Central d'Information des Narcotiques du Gouvernement égyptien,* 1 vol. Le Caire, Imp. Nationale, 1933. (*Note de B. C.*)

VI

AU HASARD DES RENCONTRES[32]

Tout comme les Champs-Élysées, la Canebière a eu sa crise de croissance. Auparavant, elle partait du quai des Belges pour finir au cours Saint-Louis. Mais, d'un seul coup, elle a absorbé la rue Noailles. Puis, sournoisement, elle a attendu qu'on ait bien fini de mutiler les allées de Meilhan d'une magnifique rangée de platanes centenaires, et elle a soudainement conquis les allées à leur tour. Aujourd'hui, la Canebière grimpe, suivant une douce inclinaison, du Vieux-Port aux Réformés, et sur cette longue rampe c'est une pagaïe invraisemblable de voitures, de taxis, d'autobus, de tramways-tortues[33], de voitures à bras, de fardiers[34], de motos, de bicyclettes, diaboliquement enchevêtrés, pagaïe qui s'accompagne d'un réjouissant charivari fait des mille cris des camelots, des coups de sifflet et de trompette, des cornes des bicyclettes et des klaxons des autos, des sonneries des tramways, de la pétarade des motos que dominent, depuis peu, les hurlements des haut-parleurs, – et tout cela grouille, cavale, tire à hue et à dia, avance par à-coups, se croise, se mêle, s'embrouille sous l'œil des agents hilares qui ne consentent pas à « s'encolérer ».

Cette crise de croissance n'a pas été sans inconvénients pour les habitués des trois anciennes artères dont beaucoup ont dû émigrer, tel que ce « roi des books[35] » qui tenait ses assises dans un bar discret des « allées » qu'une triple ran-

gée d'arbres mettait à l'abri des regards importuns, et qui a dû changer de ressort, émigrer place de la Préfecture, non pas qu'il craignît personnellement la curiosité des passants, mais c'est sa clientèle qui en était gênée, sa clientèle, c'est-à-dire tous les godelureaux, les coquebins[36], les greluchons de la ville, bref tous les blancs-becs que leur « aîné » tient encore en laisse ou que leur « papa » surveille de loin, car à Marseille, comme l'on dit, on « se mélange »... et aller trop vite c'est tourner mal, car il faut de la patience en tout, surtout quand on s'initie à la vie « des mauvais garçons » ou que l'on fait son apprentissage de « nervi ».

*

Si l'on a porté une hache sacrilège dans les platanes des allées de Meilhan, grâce aux dieux, il en reste encore une double rangée qui font l'ornement du tronçon supérieur de la Canebière, où il fait bon flâner[37].

C'est sous ces ombrages, autour des petites tables chargées de boissons versicolores, que se tiennent, aux heures tièdes de la journée, les vedettes du « milieu » marseillais.

Ils devisent peu entre eux, les as. Leurs cercles sont plutôt silencieux. Chacun pour son compte médite ou rêve. Mais ce silence n'est pas pesant. Il n'est pas morne.

Si vous sollicitez la conversation et si vous y montrez un intérêt soutenu, vous connaîtrez de belles histoires. Vous entendrez des récits pleins d'action et d'aventures. Vous verrez scintiller de feux nouveaux Djibouti, Singapour, Colombo, Shanghaï et Yokohama. Vous apprendrez des traits de mœurs que vous ignoriez, des coutumes bizarres, tout un folklore inattendu, surprenant et pourtant bien moderne que le conteur vous racontera avec simplicité, avec puérilité, comme un que l'aspect du monde n'a pas déçu, qui en est resté émerveillé et dont le rêve est resté comme en suspens.

De leur mode particulier d'existence et sur leurs tractations, ces hommes n'auront rien à vous dire. Cette réserve ne

tient pas à une prudence excessive. Non, trafic et combines, cela est pour eux si normal et si banalement quotidien ! En quoi cela peut-il avoir de l'intérêt pour vous que le prix de l'opium monte, que diminue la marge des bénéfices ou que de soudaines difficultés administratives[38] viennent de surgir à l'occasion de l'embarquement de trois « faux-poids[39] » dont une maison close de Montevideo réclame la livraison avec insistance ?

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire des 7 000 kg de drogue saisis ce matin par la douane ?

– Oh ! rien... ça s'arrangera...

À peine un pli soucieux a-t-il barré le front de votre interlocuteur.

Si vous insistez, prétextant qu'une telle quantité de drogue représente un gros capital, on vous répondra que cela n'est rien par rapport à la masse du trafic annuel qui passe par Marseille à raison de 600 à 1 000 kg d'opium par semaine.

– Une fortune perdue ? Allons donc ! C'est tout simplement une affaire délicate qui mangera les bénéfices escomptés, mais sans toucher au capital... Tout s'arrangera... Mieux vaut parler d'autre chose...

Parler d'autre chose, je veux bien, moi, mais parler de quoi ? Depuis que les journaux de Paris annoncent l'épuration de Marseille et une grande rafle sur la Côte d'Azur, tous ces hommes ont un bœuf sur la langue[40].

Je vais dans un autre bar.

*

Un peu plus haut, sous les platanes, un homme rêvasse devant un guéridon. C'est « l'Éintellétuel », ou encore « Excrément de la terre », un *fada.*

Le premier de ses sobriquets lui vient du fait que, depuis quelque quinze ans, il est inscrit à la faculté, aux cours de la première année de droit. Le deuxième, parce qu'il adore les vers, les citations, et que durant un certain temps son mor-

ceau de prédilection et qu'il déclamait à tout venant, dès qu'il avait un verre dans le nez, était la fable de La Fontaine qui débute ainsi :

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre... [41]

fable qu'il faisait volontiers suivre des imprécations de *Camille*[42] ou de telle tirade particulièrement agressive de *Ruy Blas.*

Depuis, « l'Éintellétuel » a découvert les poèmes de Jean Cocteau, et il faut l'entendre, à la campagne ou au cabanon, après boire, quand vient son tour d'en « pousser une », déclamer à ses camarades enthousiastes quelque poème tortueux d'*Opéra* :

Le Sphinx avait des doigts.
Le Sphinx trichait aux cartes...

Les copains en sont tout éberlués, eux qui connaissent « la maison de la bête[43] », boulevard Edgar-Quinet, à Paris, et qui en sont revenus éblouis. Ils se demandent comment on peut dire tant de choses en si peu de mots...

Au surplus, « Excrément de la terre », il « fait » quelque peu dans la basoche[44] et s'intéresse aux questions municipales : hygiène, lotissements, etc. Mais comme on comprend qu'avec tant de connaissances cet écornifleur sache parler aux femmes et convaincre même la plus récalcitrante de la fortune qui l'attend par-delà les mers !

*

Mais voici que traverse la chaussée, avançant à petits pas comptés, la mine satisfaite, la cravate lâche, des bouclettes de cheveux gris s'échappant d'un large feutre noir à la Renaudel[45], un homme aussi large que haut et qui ressemble à un toton[46]. Il passe, trottinant menu, tend une main molle à la ronde, renouvelle son manège à toutes les tables et s'en

va sans s'être arrêté, sans avoir regardé personne, de peur de faire perdre l'équilibre à son pince-nez cerclé d'or.

C'est le « Braillard Rouge », ainsi que le nomment ses adversaires politiques qui le tiennent pour un fléau social, car, s'il ne desserre jamais les dents dans le privé, il clame, il glapit dans toutes les réunions publiques qu'il ne se lasse pas d'organiser. Aux prolétaires qui ont la patience de l'écouter, il propose les revendications les plus folles, prêche la grève permanente et reproche avec fureur aux révolutionnaires de tout crin d'être trop mous. Je l'ai entendu un jour mettre Trotsky sur la sellette, et je vous assure qu'il lui a fait passer un fichu quart d'heure, tant sa diatribe était vitupérante.

En plus de son activité de démagogue brouillon, cet important « Topaze » est accaparé par les réunions du conseil municipal ou par les assemblées de la jeunesse sportive qu'il entend régenter. C'est en cette qualité qu'il a pu prendre une part active au scandale récent qui éclata à l'occasion d'un match de boxe.

Marseille est vraiment une ville bien mystérieuse.

Autodrome, vélodrome, asinodrome, ratodrome[47], stades, courses cyclistes, courses de taureaux, matchs, pugilats, tournois, toutes ces réunions spectaculaires, populaires, où le public se rue et parie, sont l'occasion de combinaisons inextricables.

Pour les six jours cyclistes, par exemple, les coureurs sont engagés à forfait et les primes qui pleuvent sont encaissées par les organisateurs ! Le match Kid Francis-Al Brown est une histoire si compliquée que personne n'a jamais pu, je pense, la tirer au clair, pas même les intéressés eux-mêmes, tant ils l'avaient embrouillée avant de se partager les bénéfices !

Le bruit courait dernièrement à Marseille – mais je ne sais pas s'il ne s'agit point d'une « galéjade » – qu'un des trois hommes mis hors de cause par le juge d'instruction de Dijon dans l'affaire de l'assassinat du conseiller Prince auquel on les accusait d'avoir participé, aurait pu invoquer l'alibi suivant pour prouver sa présence à Marseille dans la journée du 20

et dans la nuit du 20 au 21 février :

Dans la journée du 20, le gangster, dit-on, aurait acheté ferme à un éleveur de la Camargue six taureaux en vue d'une prochaine mise à mort, taureaux qu'il lui paya comptant. Cet argent déboursé, le gangster l'aurait regagné dans la nuit du 20 au 21, durant une partie de cartes qui eut lieu dans un tripot de la Canebière, dont le gangster était grand patron et où il avait entraîné son trop confiant marchand de taureaux. Naturellement, les cartes lui furent favorables, et le marchand ne se douta de rien. *Se non è vero...* [48]

VII

DANS LES BAS-FONDS

J'errais depuis des heures dans ces ruelles tortueuses du quartier de la Mairie qu'a si magistralement décrites un Nègre originaire de la Jamaïque, le génial romancier américain Mac Kay, dans un livre étourdissant de couleur, de truculence, de vie, livre que je signale à l'attention d'un cinéaste qui chercherait un sujet à la fois pittoresque, simple, grand et humain, une joyeuse histoire se déroulant entièrement dans le cadre de Marseille et de son Vieux-Port, livre dont la traduction française a paru il y a quelques années déjà et dont le titre trop modeste, qui l'a fait passer inaperçu, est *Banjo**.

J'étais passé déjà plusieurs fois devant « Le Panier », devant « La Belle de Mai », devant chez « Aline », j'avais fait déjà plusieurs stations dans le bar des scaphandriers où se réunissent les ravageurs du port, les « rats des quais » ; dans cet autre, qui n'est déjà plus un bar, mais une sorte d'agence où se rendent, entre chien et loup, venant de tous les coins de la France, les parents, les amis, les femmes, les maîtresses des forçats, agence d'évasion, dont le siège social est officiellement fixé à Paramaribo, en Guyane hollandaise ; dans cet autre encore, qui est un sombre repaire d'apaches où se préparent les coups

* Claude Mac Kay : *Banjo* (trad. d'Ida Treat et Paul Vaillant-Couturier) ; 1 vol. Rieder, éd., Paris, 1931. (*Note de B. C.*)

durs, tels que l'agression des bandits de la Bourse, du bureau de poste de Saint-Barnabé, des encaisseurs des abattoirs, etc., coups de main sanglants qui sont encore dans toutes les mémoires et qui ont valu à Marseille la renommée peu enviable d'égaler Chicago par la fréquence et l'horreur des crimes crapuleux qui s'y commettent.

Errant dans ces ruelles, poussant la porte de bouges de plus en plus infâmes, miséreux, découvrant dans des trous d'ombre des Arabes teigneux, des Nègres grelottants, des Orientaux loqueteux en mystérieux conciliabules, m'attendant à chaque instant à entendre le crépitement d'une « revolverade » et à voir détaler et tourner le coin des Espagnols fuyant sur leurs semelles d'espadrilles, ou chanceler un matelot scandinave blessé à mort, je me disais que, pour ne pas perdre de vue le but de mon enquête, je devais descendre beaucoup plus bas ou viser beaucoup plus haut.

Je m'attendais, certes, à tout, mais non pas à la rencontre que je devais faire cette nuit-là.

Ai-je eu affaire à une folle ou à une « gangsterette » ? Au lecteur d'en juger, mais, certes, cette femme était « piquée ».

*

J'étais planté devant un restaurant chinois.

Ce restaurant, je le connaissais de longue date, ainsi que son arrière-salle sordide, puante, où l'on peut voir des Célestes[49] gavés d'opium, à la face hideuse, zébrée de cicatrices, contractée, grimaçante, au corps à demi nu, suant, gluant, suintant, vautrés sur leur cadre parmi des rats énormes, apprivoisés. C'est une fumerie pour intoxiqués impécunieux, qui consomment là une drogue sophistiquée dont l'usage et l'abus qu'ils en font les mènent directement à la camisole de force ou à la mort foudroyante[50]. J'étais debout sur le trottoir, pensant à l'ami qui m'avait fait découvrir cette boîte infernale – le poète André Gaillard[51], qui est mort il y a deux ans – et j'évoquais les circonstances mystérieuses sinon suspectes

dont la fin de mon ami est restée entourée... quand je vis la porte du bouge chinois s'ouvrir et une femme bondir sur moi, l'air halluciné.

Au lieu de me voler mon chapeau, comme je m'y attendais, cette femme me mit les mains aux épaules et me dit, les yeux dans les yeux, fiévreusement :

– Tu n'es pas corse ? Ça se voit ! Mais ça ne fait rien. Viens !... Je te raconterai mon histoire. Je suis Zette. Tu sais bien, Zette. Tu as dû entendre parler de moi ! Sûrement, tu l'as...

Elle m'entraîna. Je la suivis sans parler.

*

Dans sa chambre, la femme alluma une bougie. La pièce était vide. Il n'y avait pas un meuble. Mais, par terre, étaient rangées des centaines et des centaines de bouteilles de cocaïne, des petites bouteilles brunes, les fameux bouteillons de Darmstadt.

Dans un coin, un tapis.

Au coin du tapis, le bougeoir.

Devant le bougeoir, un vieux livre à reliure de maroquin.

Et rien d'autre.

La femme était debout sur le tapis.

J'écoutais.

Elle disait :

– Avec un tailleur bleu marine, trois paires de gants frais, un œillet rouge, on est toujours chic, pas ?

Puis :

– Tiens, regarde !...

Elle s'accroupit devant le bougeoir et tendit ses deux mains à la lumière.

Je me penchai sur ses mains.

Comme celles d'une stigmatisée, chacune d'elles, et la droite, et la gauche, portait trace d'une large cicatrice dans la paume.

– Tu vois, hein ! Tu vois, disait la femme.

Alors elle se mit à jurer. Puis elle cracha, fit un grand signe de croix par terre et se mit à me raconter :

– Tu vas savoir toute la vérité. C'est mon homme qui m'a fait ça. Il était beau. J'avais seize ans. Je vivais dans la montagne. Mon père était gardien d'un fort, quelque part dans l'Est. Enfin, cela ne te regarde pas. Un soir, mon homme arrive. Il me prend dans ses bras, me caresse, me cajole gentiment. Et tout à coup il me dit : « Zette, tu vas m'aimer toujours, sinon !... »

Et il me fait mettre les mains à plat sur la table... et me les cloue à la table, de deux coups de couteau...

Long silence.

Puis la femme ajoute :

– *Ils* me l'ont fusillé durant la guerre, il paraît que c'était un espion.

Puis elle me raconte d'une traite, comme on fait une confession :

– C'est celui-là qui m'a donné du courage pour souffrir et faire souffrir. Ah ! si tu connaissais ma vie ! Les hommes, quels salauds ! Tiens, je me suis mariée. Je vis avec mon mari ! Je ne l'aime pas, non, je le hais. Chaque minute est un cauchemar. Je trafique pour lui. Il me tanne. C'est un dur. Tu sais, il faut avoir le cœur solide dans le métier. Mais je tiens le coup et je n'ai pas peur. Lui non plus. C'est un as...

Long silence.

– Tu veux savoir comment je dors ? Tiens, regarde.

La femme s'étendit tout du long sur le tapis, sortit de son sac à main un petit « rigolo[52] » qu'elle garda dans la poigne gauche, tira le vieux livre à soi, l'ouvrit.

C'était une boîte contenant un gros Colt.

Elle mit cette arme sous sa nuque.

Alors, elle désagrafa légèrement le haut de son corsage et me montra un paquet enveloppé d'une toile de lin et qui ressemblait à un cataplasme, maintenu par une ficelle qui faisait plusieurs fois le tour de son buste et par tout un jeu d'épingles de nourrice. Ce paquet contenait des papiers pelure...

– Voilà ma vie, dit-elle. Il faut du courage. Personne ne se doute que l'existence de plusieurs hommes est entre mes mains. *Ils* ont cherché partout, *ils* n'ont pas trouvé. Et ce n'est pas encore aujourd'hui qu'*ils* me tiendront. Mais je ne dors pas. Quand j'ai sommeil, je prends ma Bugatti et je file. Je me couche dans un champ et alors... le bel officier arrive... qui me fait dormir... et je lui en donne ! Mais n'essaie pas de me dénoncer. Je le saurais avant toi, et alors... D'ailleurs, je vous brûlerai tous. On rira bien le jour où je ferai pincer le capitaine qui vient soi-disant pour de la drogue dans les champs. Quel micmac ! Il s'imagine que je ne sais pas ce qu'il cherche. C'est à crever de rire ! D'ailleurs, je *les* donnerai tous quand j'en aurai marre. Et je me tuerai après. Ce sera ma vengeance. Et le jour où j'en aurai marre, le premier, c'est mon mari qui y passera... Maintenant, va-t'en, j'ai trop parlé et je t'ai assez vu...

Je m'en allai, comme j'étais venu, sans avoir prononcé un mot[53].

CONTREBANDIER ET SON CHIEN.

Contrebandier et son chien, héliogravure illustrant Panorama de la pègre (*Arthaud, 1935*).

VIII

LA « BONNE VIE »

À Marseille, quand un jeune gaillard, qui gagne douze mille francs par an, peste contre un avancement qui lui en procurera quinze mille et lui fera changer d'air, vous pourriez croire qu'il s'agit d'un homme précocement sage. Mais, à y regarder de plus près, le problème n'est pas aussi simple que le voudrait une apparence fallacieuse. En outre, une semblable modestie, un renoncement si précoce seraient trop manifestement en opposition avec les mœurs nouvelles.

La vérité est moins belle.

En gagnant plus, notre homme y perdrait. Il perdrait tout ce qu'il perçoit ici clandestinement : des mensualités « de la main à la main », récompenses de longs moments de distraction et de rêverie, alors que, sous ses yeux, des commissionnaires transportent des caisses de thé ou des sacs de riz qui contiennent de longs tubes cylindriques en fer-blanc remplis de « drogue ».

Car notre homme est employé aux douanes.

Regardons-le vivre : la vie est belle.

Il a sa voiture, un beau petit cabriolet flambant neuf qu'il renouvelle chaque année pour être en harmonie avec la coupe raffinée de ses vêtements, de son feutre gris clair, de sa cravate chatoyante, de ses chaussures bien astiquées.

Notre gaillard aime le luxe, les bijoux, il est séduisant, séducteur.

Les belles ne lui sont point cruelles, car il sait à point distribuer les cadeaux ou les horions.

Pourquoi s'en irait-il vers d'autres rives, où il lui faudra se restreindre longtemps avant de retrouver la bonne « combine » ? Car, ailleurs, il le sait, elle est plus rare, plus aléatoire, moins profitable qu'ici, à Marseille.

Au surplus, ses amis seront aussi marris que lui de son départ. Et ils sont puissants, ses amis... Notre homme est bien noté, ses chefs l'estiment. Tant pis ! Il attendra plus longtemps son avancement, mais *il l'aura sur place.* C'est tout ce qu'il désire, et ses amis, ses serviables amis aussi. Ouf ! l'alerte aura été chaude !...

Son collègue, d'un autre dock, n'aura pas ses goûts dispendieux. Mais ne soyez pas surpris qu'à la fin d'une carrière sans histoire il se retire avec de bonnes petites rentes dans une calanque où il fera construire, ou sur des terres fécondes, un « bastidon », du beau bien au soleil, lui et sa famille.

Un employé aux douanes résiste-t-il à la séduction ? Qu'importe ! On évitera de frauder dans son rayon pendant quelque temps. Oh ! pas très longtemps ! Il est sûr, en effet, grâce à de secrètes influences et qui agissent à son insu, de se voir rapidement déplacé, soit dans un service où il est mis hors d'état de nuire, de gêner, soit dans une autre ville où, abandonné, il attendra, promis à une vieillesse sans réconfort, la maigre retraite due à un fonctionnaire scrupuleux.

De telles pratiques sont devenues si courantes que de voir quelqu'un y résister longtemps paraît aujourd'hui anormal.

Et encore faut-il distinguer entre le chef, les patrons qui savent à quoi s'en tenir, et le simple exécutant qui, le plus souvent, ignore même qu'il appartient à une organisation.

*

Expliquons-nous sur ce dernier point.

Il arrive souvent qu'un inscrit maritime profite des facilités qu'il a à son bord pour ajouter à sa maigre solde les béné-

fices d'un trafic clandestin. Quand il navigue sur une ligne qui va aux pays de production, il est acheteur ; vendeur lorsqu'il navigue vers un port de consommation.

Acheteur, il ne revend pas directement. Non. En débarquant, il porte directement sa marchandise dans un bar, bar *qui est toujours le même.*

Changeant de ligne, il change de position et se procurera alors la matière de son négoce au *même bar* où, à son retour, il s'était délesté de son sac.

Vendeur, cet homme, qui aura reçu une fois pour toutes ses directives dans ce bar, soit directement du patron, soit d'un autre navigateur de ses amis, se rendra *toujours chez le même fournisseur,* avec le *même mot de passe,* et, changeant de direction, *rencontrera toujours les mêmes consommateurs* aux ports désignés par avance où il fera escale.

Que lui importe que cette même drogue, qu'on lui aura payée 700 francs, lui soit revendue 1 400 francs, puisque sa marge de bénéfices sera toujours aussi importante et que, entre-temps, il n'aura pas eu à supporter les risques de la détenir !...

Du bar, on passe sans transition aux grands patrons de l'organisation, et de ceux-ci au chef, dont les grands patrons sont les lieutenants.

*

Maintenant, regardons d'un peu plus près les habitués de ce bar.

Sa clientèle comprend quatre catégories d'individus : des trafiquants, des policiers, des douaniers, des agents électoraux. Chacun a sa fonction bien définie. Brassez le tout, il en sortira une combinaison nouvelle, un corps bien homogène, dont nous dirons, pour simplifier les choses, qu'il a deux propriétés essentielles, qui sont sa raison d'être : le trafic, l'élection.

Par le trafic, l'argent. Par l'argent, l'élection. Par l'élection, la puissance. Par la puissance, l'impunité. Par l'impunité, le trafic.

Le cycle est bien fermé.
Étudions la loi de son mouvement.

*

Le bar est le siège d'un comité électoral, cellule dans laquelle l'agent d'élection a une destination bien définie. Il s'occupe de tenir à jour son cahier d'électeurs, d'animer le zèle de ceux qui faiblissent, de faire droit aux requêtes des fidèles, de se tenir en liaison constante avec les intimes collaborateurs de l'élu.

L'autre, l'homme X..., qui voyage, tient le personnage du militant. Il l'est très sincèrement, avec fougue, avec passion. Survienne une élection, s'il est absent, il votera, n'en doutez pas. Sa carte est dans le tiroir du mastroquet. De plus, le navigateur a père, grand-père, oncles et cousins. Autant de voix. Que l'un d'eux vienne à trépasser, parent d'un « ami », il est sacré immortel : il votera quand même et même – pourquoi s'arrêter en si bonne voie ? – il continuera à percevoir sa pension, s'il y a lieu...

Quant aux autres, les fonctionnaires, ils sont les « protégés » du chef. Ils n'ont qu'à se laisser vivre : il pense à eux, à leur place. Les avancements, les distinctions viendront en temps voulu, sans trop de retard. Les policiers auront toujours du gibier à se mettre sous la dent : les imbéciles, qui se croient assez malins pour faire cavalier seul, les traîtres, qui tentent une affaire autonome, les excités, les gaffeurs, ceux qui assassinent...

Qu'on se garde cependant d'une généralisation trop grande. Il y a des indépendants, des stoïciens qui entendent faire scrupuleusement leur métier et même certains qui poussent le zèle jusqu'à monter eux-mêmes, par des indicateurs à leur service, des affaires de fraude, pour le rare plaisir et le mérite d'avoir à les dénoncer. Il arrive parfois que ces affaires tournent à leur confusion. De récents débats aux assises d'Aix ont mis en lumière cet étrange état d'esprit!...

*

Quant à l'instigateur du trafic, au chef de l'organisation, au corrupteur, au combinard, brasseur d'affaires de toutes sortes, tellement déformé par l'exercice constant de son art spécial qu'il arrive à rendre louches même les affaires les plus honnêtes du moment qu'il y est mêlé, c'est lui qui est le grand fournisseur des fonds électoraux. Certes, chacun y verse son obole, mais ce qui manque, c'est lui qui le récoltera et l'apportera...

Le plus souvent, le candidat proposé aux suffrages de la masse, cet ami que l'on aime et que l'on admire sera un homme absolument net de toute compromission, pur, ardent, passionné.

Il entre dans le tempérament méridional de se griser, de se laisser prendre au jeu.

C'est ainsi que pendant les luttes électorales les grands mots sont lâchés dans des mouvements oratoires de sincérité totale. Les maquignonnages, les tractations, tout le passé, l'origine de ces batailles, leur raison d'être, tout cela ne devient plus que contingences, est sans intérêt, indigne même de considération devant ce flot tumultueux d'enthousiasme et de flamme, qui submerge tout, qui passe au premier plan, subjugue, inhibe toutes les consciences, exclusif, puissant, primordial.

Il ne faut pas oublier non plus l'élément corse qui intervient, ici, avec tous ses défauts et ses qualités, avec ses audaces et ses traditions, avec une passion qui brise toute résistance.

Les élections marseillaises sont fortement influencées par les procédés en usage dans l'île de Beauté, où la violence mise à atteindre le but, aveugle sur les moyens employés. En Corse une simple élection cantonale met en branle des isolés souvent dispersés à travers le monde et l'on me citait récemment le cas d'une élection dont le sort ne dépendait que d'une seule et unique voix, ce qui avait contraint un électeur à faire le

voyage d'Argentine en Corse pour décider de la victoire de son parti. D'ailleurs, il n'est pas rare que le même citoyen vote au même instant dans son village natal et, par personne interposée, à Marseille.

Les élections, voilà la grande passion du « milieu » phocéen, sa grande préoccupation et le plus clair résultat de son activité.

On comprend maintenant pourquoi.

*

Un soir d'élections, un médecin ami, de service à l'Hôtel-Dieu, vit arriver sur un brancard un homme qui avait reçu une balle dans la tête et dont l'état fut jugé désespéré. Néanmoins, l'intervention chirurgicale eut lieu, d'extrême urgence.

Après la trépanation, le blessé fut installé dans une petite chambre solitaire qui donnait derrière l'hôpital, sur la colline. Le blessé n'allait ni mieux ni plus mal. Mais, au moins, il était tranquille.

Il était là depuis trois, quatre jours, dans un état comateux, quand il fut tué d'une douzaine de coups de fusil, tirés de la colline par la fenêtre... Sans doute ses adversaires politiques étaient-ils impatients d'assister à son enterrement...

Un mort, ça ne parle pas... et ça vote[54].

IX

CHEZ LES CONTREBANDIERS DU NORD

Si Marseille a la Canebière – où fréquentent tous les « mauvais garçons » de la ville –, dans le Nord, Roubaix, par exemple, a sa rue Pierre[55], qui traverse toute l'agglomération et où habitent les contrebandiers.

C'est une rue longue, interminable, mal pavée, triste et d'une désespérante monotonie les jours de pluie.

Les petites maisons qui la bordent, serrées les unes contre les autres, dont très peu ont deux étages, mais dont la façade de chacune est ravalée, repeinte ou passée à la chaux tous les ans, respirent l'aisance, le calme, le repos, avec leur toit de tuiles rouges et le roucoulement des pigeonniers.

On imagine, dans chacune de ces maisonnettes, une famille d'ouvriers économes, prudents, sérieux, sages, et lentement, mûrement embourgeoisés.

Eh bien, dans ce cadre petit-bourgeois vivent des familles de contrebandiers, dont chaque membre, depuis l'aïeule jusqu'au chien spécialement dressé, ne respire, n'agit, ne travaille, ne pense qu'en fonction du rôle qui lui est imparti, dans le métier.

La principale particularité, qui donne son cachet à la contrebande dans le Nord et qui l'oppose au trafic pratiqué sur les quais de Marseille, c'est qu'elle est fragmentée, disloquée, au point de pouvoir être considérée comme une

manœuvre individuelle, à laquelle se livre un chef de famille, par tradition plutôt que par goût.

En effet, il n'y a pas de vastes associations de contrebandiers dans le Nord, mais simplement des groupes de huit à dix hommes qui travaillent toujours de pair, « en voisins », sous la conduite d'un chef expérimenté et habile, qui sait « son métier » comme un vieux renard. D'ailleurs, il y a une multitude de petits contrebandiers qui travaillent seuls et se contentent de subvenir juste à leurs besoins.

Ainsi, les vrais contrebandiers du Nord le sont de père en fils, le premier entraînant durement le second, le soumettant à un dressage intensif, quotidien, pour développer sa résistance physique, son flair, son astuce, car la moindre défaillance, la moindre erreur dans la nuit sont payées par des amendes exorbitantes, sans compter les mois de prison.

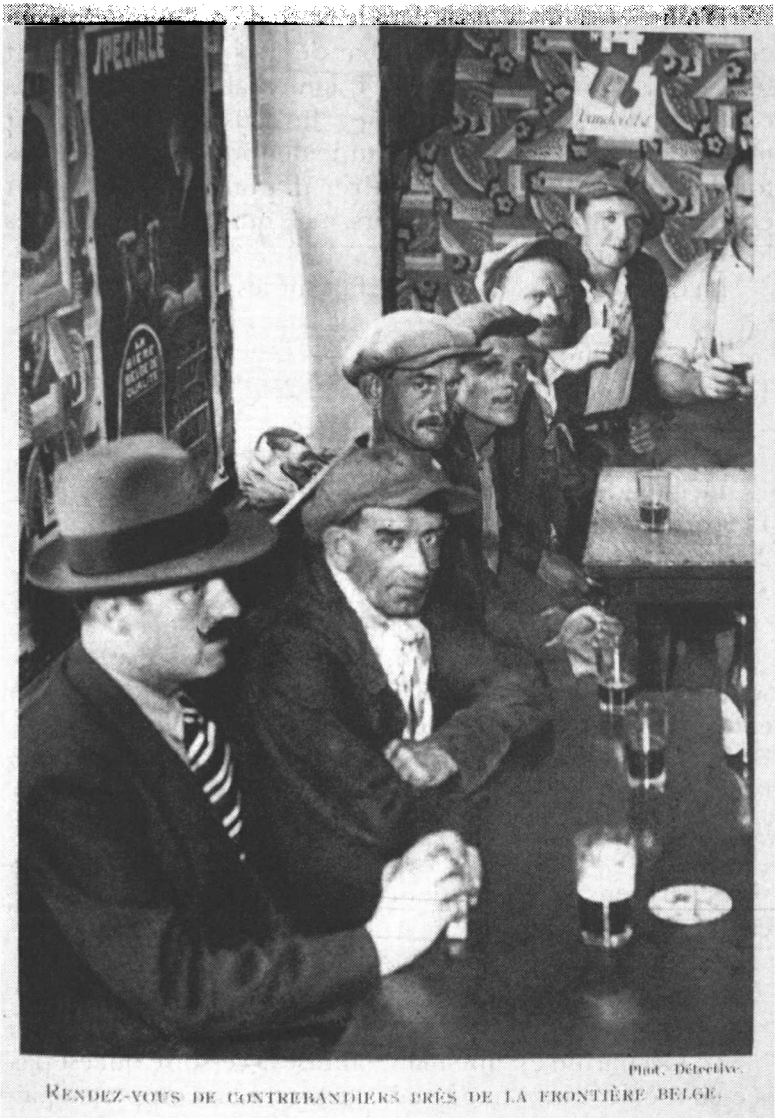
L'autre caractère particulier à la contrebande dans le Nord, c'est qu'il n'y a pas de spécialisation. *N'importe quel contrebandier passera n'importe quoi,* et, si quelques-uns travaillent depuis longtemps ensemble, cette petite bande passera indifféremment du tabac, de la saccharine, de la coco, de la morphine, des armes.

Seules, les circonstances du trafic changeront selon la marchandise, les commandites ou les commandes, mais les hommes seront toujours les mêmes contrebandiers.

*

En règle générale, une bande ne fait jamais de mise de fonds.

Tandis que les trafiquants marseillais sont leurs propres banquiers, que même un simple exécutant est tenu de payer de ses propres deniers la marchandise dont il prend livraison, les contrebandiers du tabac sont commandités, soit de l'un, soit de l'autre côté de la frontière, par de gros négociants dont certains ont parfois à leur service deux, trois équipes attitrées. Des « écuries ».



Rendez-vous de contrebandiers près de la frontière belge, héliogravure illustrant Panorama de la pègre (***Arthaud, 1935***).

D'autre part, il n'y a pas dans le Nord de collusion évidente entre la politique et la contrebande. Les douaniers y sont féroces. Cela vient du caractère fragmentaire, individuel des organisations. Les contrebandiers les plus connus peuvent tout juste compter sur la sollicitude des polices municipales locales, qui réussissent à les tirer d'affaire lorsqu'ils ont échappé aux mains des douaniers, mais qui sont impuissantes lorsqu'ils sont pris.

La contrebande du tabac se fait sur les bases suivantes :

Le commanditaire fournit :
1° Les fonds (entre 100 000 francs et 250 000 francs) ;
2° L'entrepôt.

Le chef de bande :
1° Son expérience et ses hommes ;
2° Ses camions ;
3° Sa clientèle (locale ou extérieure).

La clientèle locale est constituée par des particuliers qui se fournissent toujours chez le même contrebandier et par certains mastroquets qui tiennent des débits pour ouvriers. D'où une différence de prix, selon que l'on se ravitaille chez le contrebandier ou que l'on est seulement client du mastroquet.

La clientèle extérieure est constituée surtout par des grossistes parisiens, qui revendent à des demi-grossistes ou à des camelots.

*

La saccharine est une marchandise accessoire qui est passée en même temps que le tabac et entre en compte de pair avec lui.

Les bénéfices sont répartis de la façon suivante :

50 % pour la rétribution du capital ;
50 % pour la bande des contrebandiers qui partagent entre eux à parties égales, exception faite d'un boni pour le chef d'équipe.

En cas d'échec, le commanditaire perd son capital. Les contrebandiers supportent de leur côté les frais des poursuites, les amendes et la prison (cas de récidive ou d'insolvabilité).

Le plus souvent, d'ailleurs, le contrebandier se soustrait à ces inconvénients en passant la frontière et en allant s'installer en Belgique. L'extradition ne joue pas dans son cas. Il ne reviendra donc en France que de nuit, pour frauder, livrer sa marchandise, et regagnera aussitôt après la Belgique.

*

Pour « la came », cocaïne et morphine, le client verse directement la somme au chef de bande qui lui rapportera sa marchandise dans un délai de deux à cinq jours.

On peut juger de la marge des bénéfices que laisse cette opération.

Le gramme de cocaïne est vendu à Paris entre 25 et 50 francs, suivant les endroits et les vendeurs. Les plus bas prix se pratiquent chez les trafiquants, dans les bars de Montmartre. Des prix plus élevés : chez les dames de lavabos, dans les boîtes de nuit. Les prix les plus chers : chez les péripatéticiennes de Montparnasse et du Quartier Latin.

Pourquoi ces différences de prix ? Parce que les premiers achètent au grossiste, client du contrebandier ; les secondes aux premiers et les troisièmes aux secondes. En outre, en passant des deuxièmes aux troisièmes mains, ce gramme diminue de qualité, et, pour ne pas perdre de poids, s'augmente d'autant de borax[56] que ces dames et demoiselles ont prélevé de cocaïne pour leur usage personnel. Si bien que le dernier client, qui paie le prix fort, n'obtient plus, par gramme, que :

0,15 de cocaïne,
0,85 de borax !

Ce gramme de cocaïne aura été payé de 3 francs à 3,50 francs (à un moment 2,50 francs) par le contrebandier, qui le cédera pour 7 francs au grossiste. Le grossiste le revend entre 12 et 18 francs, selon la quantité qu'on lui prend, la fréquence des acquisitions et les liens affectifs qui l'unissent au trafiquant.

*

Pour les armes, on ne passe jamais commande au chef des contrebandiers. On s'abouche avec lui ou on le fait pressentir pour effectuer le passage d'un stock au sujet duquel les tractations sont déjà terminées. Si le chef consent, il fixe son prix et donne sa date de livraison, et c'est seulement alors qu'on le met en rapport avec un centre d'exportations d'armes.

Ces armes proviennent généralement de la liquidation des stocks de guerre.

Mauser modèle 1888 et 1898, Mauser standard serbe, Mauser modèle mexicain, chassepots, Lebel, mousquetons, fusils anglais, fusils russes, fusils américains, on trouve de tout parmi ces armes d'occasion qui s'achètent à Hambourg, à Rotterdam ou à Anvers. Mais on trouve également en vente des armes toutes neuves et des engins bien modernes, tels que des fusils antitanks, un grand choix de mitrailleuses et de mitraillettes, avec bipied repliable, affût-traîneau, tambour-chargeur ou chargeur-escargot à 32 coups « pouvant également servir pour pistolet automatique Parabellum », comme s'exprimait aimablement un prospectus que j'ai eu sous les yeux.

*

Le passage des armes s'effectue selon trois procédés :

1° Les hommes, chacun chargé d'un sac contenant fusils, revolvers, pièces détachées, munitions, passent la frontière par petits groupes de cinq ou six. Ils attendent une nuit sans lune et partent à travers champs. Après avoir parcouru 500 à 800 mètres, selon les points de passage, « les gués », ils obliquent vers une route, un chemin de traverse, un chemin creux, où les attendent une ou deux voitures ordinaires de tourisme. Ils chargent les sacs sur les voitures qui sont conduites immédiatement à l'entrepôt où l'acheteur viendra en prendre livraison. Les hommes, eux rentrent banalement chez eux, à Tourcoing ou à Roubaix, par le tramway de nuit ou sur des vélos qu'ils ont eu soin de mettre en consigne dans l'estaminet le plus proche.

Ce système étant le plus sûr est donc le plus usité.

2° On charge au départ les armes sur un camion, puis on roule doucement vers la frontière. À 300 mètres, le conducteur se lance à travers champs. On franchit les fossés sur des planches. Si le camion s'embourbe, toute l'équipe pousse. Ainsi, on arrive à éviter le poste des douaniers. On le contourne. La frontière passée, on revient sur la route, et alors, on fonce. Droit devant soi.

Ces camions ont des pneumatiques pleins. Sous la bâche, ils sont blindés. Le moteur est poussé. On appuie sur l'accélérateur. On fonce.

Barbelés, barricades, tous les obstacles que les douaniers peuvent dresser sur la route sont franchis et l'on ne craint pas non plus le serpentin d'acier qu'ils peuvent projeter dans le train avant. Le camion se cabrera, mais reprendra sa route, tellement son moteur est puissant!

On file plus vite que la voiturette des douaniers. On est à l'abri des balles. Le seul danger, c'est d'être aveuglé par un projecteur et d'aller s'assommer contre un arbre. Tant pis. On fonce.

Si l'on a une panne, on plaque tout, on se planque, on s'égaille, on abandonne armes et camion. Mais jamais on ne se fait prendre. Et si l'on est pris, on ne se défend pas, car jamais le contrebandier ne tue.

3° On fait un gros colis. On l'expédie par le train. On déclare qu'il contient des parapluies ou des mandolines. On l'adresse à un faux destinataire et on fait signe à son correspondant d'aller le dédouaner. Il y a à Paris deux ou trois agences d'importation-exportation spécialisées dans ce genre de trafic. Le dédouanement réussit quatre-vingt-dix fois sur cent.

*

– Mais, ces armes, à qui sont-elles destinées? demandai-je, cassant la croûte en compagnie d'un fort gaillard en vareuse de cuir qui me parlait de ces randonnées nocturnes et de son camion avec enthousiasme.

– Ouais! me répondit cet homme, moi, j'n'sais pas, j'connais pas le client...

– Mais tu les livres où?

– Au dépôt, pardine.

– Et le dépôt?....

– C'est... c'est dans des fermes, tu sais!...

– Tu n'es pas descendu vers Paris, ces temps-ci?

– Non, si j'descends, j'descends plutôt dans le Sud-Ouest... Tu sais, y paraît que les Espagnols font la révolution.

Puis, ayant bu, il ajouta :

– Moi, j'm'en balance, tu sais, j'fais mon métier, j'fais pas de politique...[57]

X

DANS LE PAYS BASQUE

Comme dans le Nord, jusqu'à ces dernières années, la contrebande dans les montagnes basques était pratiquée par les gens du pays, traditionnellement, de père en fils.

C'était une espèce de grand jeu, dont tout le monde connaissait la règle, et où il s'agissait avant tout de jouer au plus fin avec les douaniers. C'était une sorte de grande farce à laquelle tout le monde participait et dont les épisodes les plus célèbres, qui se transmettent oralement d'une génération à l'autre durant les longues veillées d'hiver, constituent une épopée paysanne, une espèce de *Roman de Renart*[58] qui ne manque pas d'une certaine grandeur, de beaucoup d'allure, mais qui est surtout plein de bonne humeur. Il fourmille de traits caustiques, d'observation vraie, d'irrévérence. La malice, l'ingéniosité, la ruse intrépide s'allient plus volontiers au rire qu'aux larmes. C'est pourquoi les multiples péripéties de la contrebande dans la montagne ont, le plus souvent, comme conclusion une réussite joyeuse, voire drôlatique, plutôt qu'une fin tragique, fatale.

Le drame est rare, le drame sanglant l'exception, entre contrebandiers et douaniers basques.

Par la force des choses, il y a une manière d'entente tacite qui s'établit entre contrebandiers et douaniers qui habitent les mêmes petits villages perdus sur la frontière, dans les mon-

tagnes, mènent la même vie fruste, sont voisins et souvent parents.

Il n'y a pas de haine, pas de vendetta possible dans ces conditions.

On se connaît familièrement. On ne se tire pas dessus.

Les blessures que l'on se fait sont surtout d'amour-propre.

Quand les contrebandiers du pays tombent dans une embuscade, ils abandonnent les sacs et « se cavalent[59] » – et les douaniers se contentent de confisquer la camelote.

On évite autant que possible toute effusion de sang et on ne veut pas de mort d'homme.

Si les douaniers font leur devoir, les contrebandiers, ayant chacun maison, famille, champs, métier, et étant par ailleurs honorablement connus au village, évitent de se compromettre ou de se laisser impliquer dans des histoires qui pourraient faire « du vilain ».

On se livre à la contrebande non pas tant pour faire fortune que pour pratiquer une espèce de sport national, encore plus passionnant que la pelote[60], et qui vous donne de plus fortes émotions tout en vous permettant d'améliorer votre ordinaire.

Le petit contrebandier, qui passe régulièrement sa « pacotille », le fait plus par passion que par calcul. Dans la journée, il travaille sa terre, il garde son bétail, et le soir venu, il passe...

Cette joie sauvage de passer seul, de vaincre les obstacles multipliés d'une nature toujours difficile – montagnes, cols, précipices, torrents –, de lutter avec les intempéries, de fournir sans défaillance un énorme effort physique, de tromper la vigilance des douaniers, de braver le danger, cette joie se suffit à elle-même. Elle permet à l'individu isolé de savourer sa victoire.

Le contrebandier basque, ardent, leste, infatigable, qui peut faire chaque nuit 50 kilomètres à pied avec 70 livres sur le dos, est fier de sa race, car, comme on dit en Pays basque : « *On naît contrebandier, on ne le devient pas.* »

*

Voici quelques anecdotes de contrebandiers basques :

Le douanier, le maire et le curé

Le veilleur de nuit d'un garage de Biarritz, ex-brigadier des douanes, m'a raconté qu'ayant été, durant de longues années, le seul préposé aux douanes dans un petit poste sur le chemin de la frontière, il n'a jamais pu dresser procès-verbal, ni prendre en flagrant délit un seul des habitants du village, qui se livraient tous, et souvent en plein jour, à la contrebande du bétail espagnol.

Comme par hasard, chaque fois qu'une « passe » lui était signalée – troupeau de moutons, de mulets, de chevaux – le maire ou le curé du village avaient besoin de lui comme témoin officiel, soit à la mairie, soit à la cure, pour apposer sa signature dans un registre, au bas d'un contrat ou d'un état-civil. Puis on allait boire de compagnie une bouteille de vin, un cruchon de cidre ou un verre de « rancio[61] ».

Pendant ce temps-là, le bétail espagnol « passait », était enfermé dans les écuries du village, mené à l'abreuvoir ou au pacage...

Le douanier et le contrebandier

À l'auberge d'Animania, des douaniers sont attablés. Ils fêtent l'arrivée d'un nouveau brigadier en buvant du vin blanc. On trinque, on rit. On demande combien de jours mettra le nouveau brigadier pour coffrer Paco, un as de la contrebande, et en débarrasser le pays...

À ce moment passe sur la place un cavalier monté sur une superbe mule grise.

Un douanier pousse le nouveau brigadier du coude :

– Tiens, le voilà, c'est justement lui, Paco...

– Laisse-moi faire, répond le brigadier.

Et il appelle le cavalier :

– Venez ici, mon brave, j'ai justement à vous dire un mot.

Paco s'arrête, contemple la tablée, met posément pied à terre et va attacher sa mule à un anneau devant l'auberge.

Le brigadier le fait asseoir à côté de lui, remplit un verre et lui dit :

– Tu sais qui je suis, moi ? Je suis le nouveau brigadier, et à moi on ne me la fait pas. Il paraît que tu te fiches de nous, toi ? Hé bien, si j'ai un conseil à te donner, tiens-toi peinard, je t'aurai à l'œil ; c'est compris, hein ?

Paco le remercie de son bon avis, trinque avec lui, explique qu'il a beaucoup trop d'estime pour le nouveau chef, qu'il suivra son conseil, prend congé, va détacher sa mule, pendant que le brigadier dit à ses hommes :

– Je crois que je l'ai maté, hein ! Qu'en pensez-vous, vous autres ?

Ayant enfourché sa mule, Paco se retourne vers le brigadier et lui crie :

– En voilà toujours une que tu n'auras pas, hé, gros père !

Et il flanque une tape sur la croupe de sa mule, pique des deux et l'enlève au galop.

C'était une mule qu'il venait de passer d'Espagne, une bête de prix !...

Comment un vieux contrebandier procure une dot à sa fille

Ce fut un beau *tollé* au village quand on apprit que le vieux Hiscalar, le plus fameux contrebandier à cent lieues à la ronde, avait accordé la main de sa fille, la belle Mayi, au brigadier des douanes Jean Bonvin, le chef de poste d'Itxassou.

– Comment, se disaient les gens du village, la belle Mayi accordée à Jean Bonvin, au brigadier des douanes, à notre

plus mortel ennemi, à celui qui s'est vanté « d'avoir » le vieux et de le laisser moisir en prison, c'est impossible !

Aux camarades, aux amis consternés, à ses concitoyens qui venaient aux informations, cherchaient des explications, l'accusaient de trahison, le vieux Hiscalar répondait avec un malin sourire :

– Laissez-moi faire, j'ai mon idée.

Et l'on ne put rien obtenir d'autre de lui, et cela durant des mois, tant que durèrent les fêtes des fiançailles, pas plus aux réunions des *cascants,* qui sont les garçons d'honneur de la fiancée, que le grand jour de l'*Etche-sartzia,* qui est le jour de l'arrivée des meubles du fiancé, et Dieu sait si l'on boit à ces occasions et si les langues se délient !

Le fin mot de l'histoire, on ne devait l'apprendre que le soir même de la noce, et chacun alors proclama que le vieux Hiscalar était le plus fameux renard d'Itxassou !

Donc, le soir des noces, le village était en liesse. Tout le monde s'était rendu dans la ferme d'Hiscalar, les hommes, les femmes, les jeunes gens, les vieux, les enfants, tout le monde était venu, car tout le monde voulait savoir ce qui allait se passer ; trop de bruits avaient couru dans la région, on avait fait trop de suppositions, tous, même les gens des autres villages, voulaient savoir le sens de cette énigme qui les avait trop longtemps intrigués.

La vieille demeure était pleine de monde, et comme le repas avait été copieux et les libations innombrables, elle retentissait de cris, de chants, d'*irrintzinas*[62] joyeux qui montent et fusent.

Si tous les amis d'Hiscalar et de sa fille étaient là, étaient également présents tous les amis de Jean Bonvin, c'est-à-dire les subordonnés, les hommes du brigadier des douanes, si bien qu'à l'entrée du village le poste était désert, sans un gabelou...

On s'était mis à danser, d'abord le fandango, puis l'*arin-arin* et le *multicouk*[63] ; puis, après le *potakurri,* qui est le baiser qui, parti de la mariée, fait le tour de toute l'assemblée,

les jeunes et les vieux s'étaient pris par les mains et tournaient dans une folle farandole, entraînant avec eux les douaniers qui n'étaient pas, bien au contraire, les moins joyeux, ni les moins animés !

La fête dura toute la nuit.

Alors que l'on dansait chez lui, le vieux Hiscalar était discrètement sorti par une porte de derrière. Accompagné de ses valets, il s'était rendu dans la montagne, où l'attendait un immense troupeau de moutons espagnols. En toute hâte, il avait fait franchir la frontière à ces bêtes, les avait rudement chassées devant lui dans une combe et menées à sa ferme.

Une fois ce grand troupeau dûment enfermé dans son étable, il était revenu se mêler aux invités, l'air tout réjoui.

À un ami qui lui demandait s'il n'était réellement pas ennuyé d'avoir un douanier pour gendre, et quel douanier ! le brigadier Jean Bonvin, qui l'avait toujours défié, Hiscalar répondit en se frottant les mains :

– Ça m'est bien égal, je lui ai gagné la dot de Mayi ; viens voir !...

Et il l'entraîna dans son étable pour lui montrer ses moutons.

C'est ainsi que cette bonne histoire se sut.

Hélas ! ces mœurs pastorales ne sont pas les seules sur la frontière...

XI

SUR LA FRONTIÈRE ESPAGNOLE

La liberté est pour le Basque un droit divin. Peuple noble et fier, il a toujours combattu ceux qui ont voulu le soumettre ou l'imposer durement. Les rois de France avaient accordé à ce pays privilégié de larges exemptions d'impôts. Louis XI et Henri II se montrèrent fort libéraux. Louis XIII, en 1617, conférait au Pays basque *la grâce à perpétuité.* En 1664, Colbert proclama le tarif uniforme d'imposition, dont la province basque du *Labourd*[64] demeura exempte, comme... *province réputée étrangère.* Mais cette politique ne fut pas suivie, et bientôt, en 1750, des troubles éclatèrent au sujet de l'impôt sur le tabac. Louis XVI, au vu du rapport favorable du gouverneur d'alors, Bachaumont, conserva la franchise à Bayonne et à Saint-Jean-de-Luz. Le régime de *liberté contrôlée* instauré par la République ne put modifier le tempérament frondeur, indépendant du Basque, qui se livre aujourd'hui encore à la pratique de la contrebande par atavisme, tradition, mœurs et coutumes locales, et sur une si vaste échelle que la contrebande est la première, voire la seule industrie du Pays basque.

*

La modernité, qui a changé l'aspect des Champs-Élysées, de la Canebière, est également venue troubler les mœurs séculaires des paisibles contrebandiers basques, au point que, telle

qu'elle se pratique aujourd'hui dans ce pays frontière, dans ces villages perdus, dans ces chemins de terre où passent, criards, les chars à bœufs, la contrebande peut être comparée à une vaste organisation de « transport rapide », avec ses agences, ses sous-agences, ses dépositaires, ses convoyeurs, ses itinéraires, ses horaires, barèmes, assurances et prix[65].

Le Parisien, le touriste peut essayer en vain de satisfaire sa curiosité à ce sujet. S'il interroge les indigènes, il ne verra qu'étonnement sur leurs faces basanées. Les vieux hocheront la tête, les jeunes ne comprennent pas ce que l'on veut dire. Personne ne sait rien. Mais si vous vous rendez dans certain quartier de Saint-Jean-de-Luz avec un paquet, un ballot « à faire passer », et si vous dites simplement : « Je suis très ennuyé, j'ai là un petit colis pour l'autre côté... », si votre tête « leur revient », vous verrez les gens sourire et des mains vous tendront des imprimés, barèmes de transport de ville à ville, en deçà et au-delà des Pyrénées.

Ces tarifs sont établis compte tenu du poids, du volume, de la destination, de la valeur de la marchandise.

Vous pouvez être tranquille, votre colis arrivera à destination et sera remis en mains propres. Mais si vous manifestez la moindre crainte à ce sujet, vous pouvez le faire assurer « tous risques », moyennant un léger supplément. Il existe, en effet, une mutuelle d'assurances entre les grands contrebandiers, et elle fonctionne à merveille : perte, vol, accident, destruction, bris, tout est prévu, même la saisie de votre colis par la douane !

Ces vastes organisations de « transports rapides » sont nombreuses et contingentées. Elles se font une concurrence acharnée. Chacune d'elles a son secteur, sa zone, sa région de passage, ses « passes ». Elles tendent depuis quelque temps à se spécialiser chacune dans un genre bien déterminé de marchandises, dont le choix est conditionné par les besoins et les difficultés de la zone frontière que chacune d'elles exploite.

Au sein de chaque organisation, le transport de la marchandise s'effectue par étapes : des sous-agences et agences,

la marchandise est d'abord conduite « à pied d'œuvre » ; puis elle est confiée aux « vedettes », qui lui font franchir la frontière et assurent le passage difficile ; enfin, les « apprentis » la relaient de l'autre côté de la frontière et assument son acheminement ultérieur, ainsi que sa distribution et sa livraison.

*

Que passe-t-on en contrebande ? Tout ce que l'on a intérêt à passer, selon les régimes douaniers, le contingentement, les prix comparés en France et en Espagne, le cours de la peseta – et les événements politiques : l'effervescence des partis en Espagne ou au Portugal.

Néanmoins, les marchandises le plus souvent passées sont :

a) *D'Espagne en France :*

Les denrées de première nécessité ; puis, l'alcool, le tabac, les dentelles, les bas de soie, les draps ; le bétail (chevaux, mulets, moutons, cochons) ; les stupéfiants (cocaïne et morphine) ; la poudre, les cartouches (tout récemment, les armes de guerre) ; les capitaux (depuis la révolution espagnole) ; les hommes (ouvriers portugais).

b) *De France en Espagne :*

Les denrées de première nécessité ; puis, les draps français, les spécialités pharmaceutiques, les autos volées en France, les armes de guerre (dans un but politique), les femmes (traite des Blanches).

Comme on le voit, les « passages » d'Espagne en France sont de beaucoup les plus nombreux et les plus importants ; aussi le système de défense douanière diffère-t-il du tout au tout d'une nation à l'autre, l'espagnol étant rigide, brutal, éta-

bli sur une seule ligne fortement occupée, mais offrant de nombreux trous par où l'on s'échappe, l'on passe ; le français, établi en profondeur, souple, flexible, efficace comme un filet, un chalut : il ramasse.

*

En Espagne, un cordon de *carabineros* tient la frontière.

Dans des cabanes, de 50 en 50 ou de 100 en 100 mètres, tels des guetteurs, les carabiniers surveillent un petit secteur.

Quand on passe en auto du côté espagnol, la nuit, notamment de Vera à Béhobie, on peut les voir dans leurs cahutes, dans leurs guérites, tout le long de la route, et l'on est étonné de leur nombre.

Ces hommes assurent des gardes de nuit et font jusqu'à seize heures de service continu. Avec cela, ils ne touchent que 200 pesetas par mois !... Les heures sont longues... Quand arrive le matin, après une nuit de veille, coupée d'assoupissements plus ou moins prolongés, la contrebande a fait son œuvre nocturne... et l'on comprend que ces hommes exténués, et si mal payés, ferment volontiers les yeux, de fatigue, même si un chef contrebandier n'est pas venu la veille au soir leur graisser la patte, comme on a trop souvent tendance à l'insinuer...

D'ailleurs, si dense que soit ce cordon de surveillance, il ne le sera jamais assez, car, dans ce pays frontière, le relief est tel à certains endroits qu'un carabinier tous les deux mètres serait nécessaire pour boucher tous les trous qu'un tel système monocorde comporte.

*

Du côté français, le système est tout différent.

Il est plus souple, il est articulé.

Il ne comporte pas de cordon de douaniers.

Notre réseau douanier est fonction du relief du sol.

L'orientation des vallées a permis de substituer au cordon unique un réseau en profondeur, des petits postes d'alerte qui nécessitent beaucoup moins de douaniers.

Sur la frontière, quelques postes de surveillance assez éloignés les uns des autres. Des patrouilles fréquentes les relient par des itinéraires différents, variant selon les heures de la nuit.

À l'arrière, un deuxième cordon de surveillance, avec des postes de garde établis de préférence aux carrefours des routes de pénétration – et si le relief l'exige, on établira encore plus loin à l'intérieur une troisième, une quatrième ligne de postes, à l'entrée des ponts, aux bifurcations, aux croisements des routes.

Entre tous ces points stratégiques circulent continuellement des patrouilles volantes, prêtes à intervenir là où l'exigeront les événements.

On voit que, par sa structure, le réseau douanier français est comparable à un immense filet mobile dont l'action est sensible jusque très loin dans l'arrière-pays.

*

Mais, avec un tel réseau de douaniers, par où peuvent donc passer nos contrebandiers?

Partout.

Partout où il y a un trou, partout où une maille du filet s'est relâchée.

Ils se renseignent à l'avance sur l'heure, l'itinéraire des patrouilles, des petits postes prévus, des embuscades dressées. Ils ont leurs espions. Ils font suivre tous les mouvements des douaniers par des hommes – un berger, un bûcheron, un garnement qui a l'air de se rendre à l'école – chargés de les tenir au courant de leurs moindres faits et gestes et qui correspondent avec eux par signal convenu : un feu, une fumée, du linge à sécher disposé d'une certaine façon à une fenêtre, ou accroché à une haie, ou étendu dans un pré, etc.

De l'Océan à la forêt d'Iraty, sur plus de 100 kilomètres, du niveau de la mer jusqu'à 2 000 mètres d'altitude, par les rivières, les torrents, les landes, les éboulis, les rochers, les forêts, les cheminements inconnus, les cols réputés les plus dangereux, le contrebandier passe. Il est partout chez lui. Il se cache, il épie, dans les épaisses, les complices fougères.

L'heure du contrebandier est douce... dans l'enchantement du crépuscule... quand le contrebandier basque part en chantant, se dirigeant vers la montagne, des espadrilles aux pieds, une paire de rechange au cou, et qu'il monte insouciant vers la « cache », vers la « borde[66] » qui recèle la marchandise qu'il s'apprête à passer cette nuit.

« Le meilleur chemin pour le contrebandier est celui où il n'y a pas de douaniers ! »

Et notre homme le connaît, ce chemin, il est écrit dans sa tête depuis plusieurs générations et plusieurs fois déjà il l'a parcouru à toutes jambes, le sac ou le bidon au dos.

C'est, de Biriatou, par le col de la perdrix, d'où l'on commande toute la basse vallée de la Bidassoa, le sentier qui mène à la Croix des Bouquets, où l'on verra venir des petits chevaux déboucher du sud d'Ibardin et gagner Urrugne ou Olhette à travers les forêts de châtaigniers.

C'est le col d'Ibardin ou le terrible passage par Endarlaza, la route qui serpente vers le col de Saint-Ignace pour atteindre la *venta* de l'Aragonais, une masure sinistre, où les « bidonards[67] » se ravitaillent en alcool.

De Sare, La Mecque des contrebandiers basques, les chemins rayonnent qui mènent au col de Lizarieta, soit par Astigaraga, en venant de Lesaca, Yanci ou Echalar, ou ceux qui contournent Les Palombières par Laurietako Borda, ce champ de manœuvres de la contrebande classique. Par Dancharinéa et ses chemins forestiers ne passent, par contre, que les grands as, tellement la région est réputée difficile.

C'est, par Bidassay et sa zone franche, la Nive, aux gués trop surveillés, et dans les eaux tumultueuses de laquelle il ne faut pas craindre de se jeter pour passer, quitte à faire la chaîne,

à se nouer les uns aux autres pour ne pas être emporté. Seuls, les plus téméraires s'y risquent.

C'est, dans la région de Saint-Jean-Pied-de-Port, Arnéguy, Valcarlos, Andarotte avec les sentes tragiques d'Urepel et des Aldudes, par lesquelles « on fraude » les ouvriers portugais qui viennent travailler en France et qui, souvent, n'arrivent jamais.

Enfin c'est, par Mendine, la sinistre forêt d'Iraty, à travers laquelle passe toute la contrebande des armes.

XII

DES TRAFIQUANTS D'HOMMES AUX CONTREBANDIERS DU DIMANCHE

Dans un des *barrios*[68] les plus populeux de Saint-Sébastien existe un bar mal fréquenté qui est le siège d'une organisation chargée d'effectuer « le passage » des ouvriers portugais en France.

Cette organisation agit pour le compte de certains trafiquants internationaux.

Elle se compose de quatre-vingts membres, dont bon nombre sont d'anciens détenus ou repris de justice portugais qui ont fui leur pays.

À sa tête est un aventurier d'envergure – Allemand ou Canadien, je ne sais – qu'on retrouve dans beaucoup d'histoires louches qui se sont déroulées des deux côtés de la frontière, car c'est un homme de poigne.

Cette vaste organisation comporte de nombreux services spécialisés :

Un service de propagande, de prospection et de recrutement au Portugal.

Un service de voyage, de ravitaillement, d'hospitalisation, d'hébergement et d'exploitation au premier degré à Saint-Sébastien.

Un service de jeux.

Un service de renseignements et d'espionnage.

Un atelier de fabrication de faux papiers (passeports, certificats de travail, papiers d'identité).

Un atelier de fausse monnaie.

Un service de passage en France, etc.[69]

*

Comme on le sait, la France est un pays où il fait bon vivre. Il n'est donc pas difficile aux rabatteurs de l'association des « 80 », qui parcourent le Portugal en tous sens, d'entreprendre, de circonvenir des paysans, des ouvriers agricoles, des petites gens qui sont prêts à s'expatrier et de leur promettre les hauts salaires, le travail facile, la vie large, aisée, la fortune qui les attend en France. Ces braves gens, qui ne demandent qu'à se laisser convaincre, ramassent alors toutes leurs économies, vendent tout ce qu'ils possèdent, terres, champs, petite maison, bétail, outils, réalisent tout ce qu'ils peuvent d'argent liquide, font des dettes, prennent une hypothèque s'il leur reste encore du bien, et se confient, eux et leur magot, à ces agents beaux parleurs qui leur ont fait miroiter monts et merveilles...

Le passage du Portugal en Espagne s'effectue très facilement, mais une fois rendu à Saint-Sébastien les difficultés commencent.

À l'auberge de Saint-Sébastien, on tient les Portugais sous clef. On les rançonne. On leur soutire tout ce que l'on peut. On les saigne à blanc. Prix de séjour, prix de pension. Prix fantastique des faux papiers. Prix exorbitant du passage en France... S'ils protestent, on argue de difficultés à la frontière pour les tenir séquestrés ; s'ils manifestent, on les menace de dénonciation. Bref, les malheureux émigrants sont à la merci de la bande avide qui les dépouille par surcroît, au jeu, de leurs bijoux, de leurs colifichets, de leurs frusques. Quand ils n'ont plus le sou, on les lâche... et on leur fait passer la frontière française, de nuit, par petits groupes de trois ou quatre.

On les emmène dans la montagne, et à partir de ce moment les guides, les « passeurs », opèrent pour leur propre compte. Ils les menacent, ils les terrorisent. Ils arguent de la présence des douaniers, des gardes-frontière, des *carabineros*, des gendarmes, évoquent mille dangers imaginaires pour les faire trembler, les tromper, les épuiser de fatigue à force de marches et de contremarches, de tours et de détours. Ils les tiennent souvent un jour ou deux dans une cachette en pleine montagne et leur montrent de loin la terre promise...

Quand ces bandits jugent ces malheureux à bout de forces, épuisés, ils les exhortent à reprendre courage et ils profitent de leur stupeur pour les entraîner séparément en des endroits écartés, en des lieux sauvages, sous prétexte de leur faire passer la frontière un à un, ce qui leur permet de les rouer de coups, de leur faire les poches, de se faire remettre ce qu'ils ont pu encore jusque-là dissimuler sur eux d'argent ou de précieux...

Ceux qui se sont laissé faire sans trop de résistance sont conduits sur le versant français, où on les laisse se débrouiller; les autres sont tout simplement abandonnés en pleine montagne; certains sont assassinés... et ceux qui passent tombent généralement entre les mains de la maréchaussée ou des gabelous qui les refoulent impitoyablement sur la frontière.

De temps en temps les journaux du Sud-Ouest relatent, donnent des échos, des détails terribles sur ces sombres drames de la frontière dont les malheureuses victimes sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croit.

*

Les sinistres individus qui trempent dans « la traite des Portugais » se livrent presque tous, en gens industrieux qu'ils sont, au trafic de la contrebande des armes de guerre... civile qui, depuis quelques années, a pris beaucoup d'ampleur grâce aux événements d'Espagne, et c'est cette branche particulière de leur activité qui a donné toute son étendue, toute son déve-

loppement, ses débouchés, ses accointances, ses ramifications à travers toute la péninsule, à l'association des malfaiteurs internationaux de Saint-Sébastien. Ces ramifications souterraines, ces accointances politiques avec tous les extrémistes de gauche et de droite expliquent l'audace, la puissance mystérieusement financée, l'impunité flagrante de cette bande.

Comme je l'ai dit, la bande des « 80 » se compose en grande partie de repris de justice portugais quant à « la traite des Portugais », mais pour la contrebande des armes de guerre civile, elle a fait appel à une racaille composée de déserteurs de la marine et des troupes d'occupation du Maroc, d'employés civils ou militaires révoqués, de transfuges politiques ayant appartenu tour à tour à tous les partis, et c'est ainsi que l'on a vu s'abattre sur le Pays basque, après l'équipée mémorable du colonel Macia[70] et de ses vaillants volontaires catalans, une tourbe suspecte « d'étrangers », dont beaucoup de réfugiés espagnols venus de Bordeaux, de Toulouse, de Perpignan, des têtes chaudes et des têtes brûlées, des ratés, des exaltés, des mécontents, des espions, des agitateurs, des agents provocateurs, des traîtres, des capons, escomptant tous un prochain bouleversement de l'état des choses en Espagne pour pêcher en eau trouble, tous plus ou moins intéressés à l'avènement, puis à la chute de la République, à la prise du pouvoir par les Soviets, au retour du Roi, ou au triomphe de l'Anarchie.

En attendant, comme il fallait vivre, ces hommes « se collèrent » au trafic de la contrebande des armes de guerre civile et à ses à-côtés : intrigues et propagande politiques, passe d'imprimés, de pamphlets, de « courrier », fabrication de bombes, exportation des capitaux, sortie d'objets précieux, chasubles, calices, ciboires, ce que l'on a appelé sur la frontière « la passe du trésor des Jésuites » !...

Quoi d'étonnant, dans ces conditions, que la frontière d'Espagne soit aujourd'hui la plus brûlante de toutes et que les habitudes, les coutumes des contrebandiers basques subissent actuellement une profonde transformation ? Leur tradi-

tionnelle bonne foi a été mise à une trop dure épreuve. Cela devait se terminer par un conflit!

*

Au mois de mars dernier, une bataille rangée a eu lieu, de nuit, en pleine forêt d'Iraty, dans cette sauvage forêt, une des moins connues d'Europe, qui s'étend d'Orion à Orhy, sur près de 6000 hectares, des deux côtés de la frontière (un tiers en France, deux tiers en Espagne), escaladant des montagnes escarpées qui ont jusqu'à 1800, 2000 mètres d'altitude, cachant dans son enceinte des vallons censément vierges, des lacs, des torrents inconnus, sous ses frondaisons, de mystérieux cheminements, dans l'épaisseur de ses taillis, des défilements et des clairières inattendues que hantent les seuls contrebandiers.

Cette bataille s'est livrée entre soixante contrebandiers basques associés pour la circonstance et deux bandes « d'étrangers » à la solde des « 80 » de Saint-Sébastien.

Les Basques prirent le camp des resquilleurs d'assaut. Il y eut de nombreux blessés et trois morts.

Les Basques, qui avaient mis le camp des « étrangers » à sac, trouvèrent dans les « caches » qu'ils pillèrent des armes et des munitions de guerre civile, dont un stock de fusils à canon scié, facturés : « Type gangster, Chicago, F. M., à bandes ou à rouleaux » *(sic)*.

Or, chose étrange et fait peut-être unique dans les annales de la contrebande, ces armes avaient été « passées » récemment de France en Espagne, se trouvaient donc être « fraudées » une deuxième fois, sur leur chemin de retour, en France. À qui pouvaient-elles bien être destinées, chez nous?...

*

Tout au bout du cap Figuier, derrière le phare, dans un chaos invraisemblable de blocs de granit entassés, éboulés, jetés les uns sur les autres, dans un décor tragique qui res-

semble à un cirque géant détruit par un tremblement de terre ou à une arène antique où aurait eu lieu une lutte impitoyable entre Titans, une patrouille de douaniers espagnols, faisant une ronde dans ces décombres énormes, découvrit sur une éminence, attaché à un arbre mort et les pieds dans une fourmilière, le squelette d'un homme, debout, face à la grande houle de l'Atlantique.

Ce squelette fut identifié grâce à son râtelier. Il s'agissait d'un faux-monnayeur, d'un individu surnommé « l'Americano », un membre connu et des plus suspects de la bande des « 80 », un faux frère, qui avait déjà eu plusieurs fois maille à partir avec la police de Saint-Sébastien et qui avait voulu « donner » le patron...[71]

*

Le dimanche et les jours de courses de taureaux à Saint-Sébastien, les ponts internationaux d'Hendaye et de Béhobie sont embouteillés par les autocars, les taxis de Bayonne, de Biarritz, de Saint-Jean-de-Luz, les voitures particulières, les motos, les vélos et la foule des badauds qui se rendent en Espagne pour rentrer le soir en tentant de « passer », qui une douzaine de bas de soie, qui une bouteille de « verte ».

C'est la cohue des bons bourgeois frontaliers, surnommés ironiquement « les contrebandiers du dimanche ».

Dans cette cohue, un jeune homme avait été signalé au service des douanes pour se livrer à la fraude du platine.

C'était un jeune homme d'une excellente famille de la région. Il passait tous les dimanches matin, de bonne heure, dans une voiture grand sport, et rentrait le soir, à l'heure d'affluence, souriant, cosmétiqué, élégant, comme un grand routier qui est allé passer sa journée en Espagne et qui rentre satisfait de sa virée, un *puro*[72] effrontément planté dans le bec.

Chaque fois, on l'arrêtait, on le faisait descendre de voiture, vider ses coffres, démonter sa carrosserie, ses pneus de rechange, etc. On le fouillait, on le déshabillait et l'on ne trou-

vait jamais rien, et l'on ne trouva jamais rien !

Au lieu de transporter des lingots dans sa voiture, de la limaille, de la soudure en vrac, ou une coiffe de platine dans son chapeau, ce garçon si sympathique avait eu l'idée de génie d'assortir chaque fois sa trousse d'automobiliste d'un outillage en platine pur que lui livrait un fondeur de Pampelune. Jeu complet de clefs anglaises, de clefs à bougie, limes, marteau, tournevis, maillet, cric, démonte-roue, arrache-pneu, sa trousse de mécanicien était en platine, mais noir de cambouis, et c'est pourquoi il ne fut jamais pincé.

À chaque voyage ce garçon si distingué gagnait 75 000 francs, argent qu'il s'empressait de porter dans les tripots[73].

XIII

LES TRIPOTS DE PARIS

Ah ! que d'histoires, que d'histoires infâmes, que de scabreuses histoires se chuchotent dans les escaliers, dans les corridors qui mènent aux tripots !

Les tripots !

Que l'on se garde bien d'imaginer une cave sinistre, enfumée, maigrement éclairée par des quinquets, où sont réunis autour d'une table poisseuse des bandits hirsutes, des malheureux, des damnés, des maudits, toujours sur le qui-vive, angoissés, alertés, de crainte d'une soudaine irruption de la police !

Non, ce romantisme est bien mort.

Les tripots d'aujourd'hui n'ont rien de clandestin. Tout au contraire, ils font flamboyer dans la nuit parisienne leur enseigne lumineuse et multicolore.

Il y en a dans toutes les voies très fréquentées, dans tous les quartiers qu'anime la vie nocturne de la capitale, sur les grands boulevards, aux Champs-Élysées, à Montparnasse, à Montmartre, et ils sont ouverts jusqu'au petit jour.

Ils occupent des étages entiers dans de luxueux immeubles, et leur installation est du dernier confort : moelleux tapis, épais rideaux, fauteuils profonds, lambris dorés, enfilade de salons inondés de la lumière des lustres, riche mobilier, tableaux de maîtres et tapisseries de prix. Dès la porte, un chasseur en uniforme vous accueille avec une parfaite bonne grâce, et, comme dans les clubs les plus honorables, le per-

sonnel y est remarquablement stylé. Rien ne décèle la moindre inquiétude, la moindre angoisse dans les propos qu'échangent les personnes présentes, dont beaucoup de messieurs décorés; on n'attend aucune irruption brutale de la police, mais peut-être la visite de quelque inspecteur poli qui viendra faire un tour, sans s'attarder trop dans les salons, et c'est à peine si cette paisible, cette calme, cette correcte atmosphère s'enfièvre un peu dans les salles de jeu...

D'ailleurs, un tripot moderne s'appelle aujourd'hui un cercle[74], et c'est même une des caractéristiques du brigandage contemporain que de prendre en toutes choses, communément, les allures, les apparences de la correction. Mais le nom ne change rien à l'affaire : cercle ou tripot, il s'agit tout de même d'un antre sournois, d'une des plus dangereuses, d'une des plus insidieuses organisations du *gang*.

*

Avant tout, le patron de tripot doit savoir choisir, sélectionner, trier son comité, et, quand il l'a constitué, il sait le pousser, le mettre en avant, en vedette, s'en servir comme d'une couverture, d'un paravent derrière lequel il reste dissimulé. Son président sera de préférence un colonel en retraite ou, à son défaut, un grand fonctionnaire civil. Il lui versera une « indemnité » minima de cent francs par jour, en sus de quelques pourcentages. Les membres du comité sont des négociants, des rentiers, des fonctionnaires retraités, dont beaucoup d'ex-policiers. Chacun d'eux perçoit une rétribution mensuelle variant, suivant l'importance de la maison, de 1 000 à 5 000 francs. Naturellement, ces messieurs sont parfaitement honorables, ils sont là pour inspirer confiance, mais font néanmoins partie du personnel au même titre que le croupier ou le changeur, au même titre que les rabatteurs[75].

N'est pas rabatteur qui veut. Il y faut de l'entregent, une absence complète de dignité, peu de scrupules et beaucoup, beaucoup de bagout.

Un bon rabatteur, un rabatteur-chef, est payé aussi cher qu'un président momifié d'honnêteté. Un rabatteur ordinaire reçoit des appointements supérieurs à 75 francs par jour (il est vrai que « les frais de représentation » sont à sa charge).

Enfin, un rabatteur occasionnel (le plus souvent un joueur impécunieux dès le troisième jour du mois, qui entraîne à sa perte soit un ami, soit un autre joueur qui vient de gagner gros dans un autre tripot) reçoit une commission d'environ 10 % sur les sommes abandonnées sur le tapis par son « protégé », commission qu'il s'empressera de reperdre à son tour, à la première partie qui suivra la perception de sa ristourne.

Le rabatteur professionnel a un rôle bien déterminé. Il abordera les gens dans la rue, à la terrasse des cafés, dans les réunions, sur les champs de courses, dans le hall des grands hôtels. Sa fonction est de les faire parler, de les jauger. S'il sent que leur portefeuille est bien garni, il les entraîne, leur fait visiter le cercle, leur offre quelques consommations, leur fait risquer quelques deniers sur le tapis, histoire de voir si l'on a de la chance. Quand on en est là, le rôle du rabatteur est terminé : la nature, propre de l'homme, fait le reste...

Pour jouer, il faut être membre du cercle.

À moins d'être journaliste (et ce, sur les recommandations toutes récentes des inspecteurs de la police des jeux), on obtient sa carte dans les cinq minutes qui suivent l'introduction et la présentation par rabatteur.

En réalité, peut donc jouer qui veut.

Entrons donc dans la salle de jeu où se tient la partie de baccara ou de chemin de fer[76] dans un silence morne, accablant – pour celui qui n'a pas le virus, la démangeaison du jeu.

*

Avant d'entrer dans ce cercle qui fonctionne en plein cœur de Paris, sur les Grands Boulevards, j'avais reconnu à la porte la belle limousine gris perle appartenant à l'un des « 33 » de la rue de Douai. En haut, cet homme tenait la banque.

– Banque à tout va! annonçait le croupier d'une voix basse.

Je le reconnus aussi, le croupier, pour l'avoir déjà rencontré sur la Côte d'Azur et sur la Côte d'Argent, et même au casino de Copacabana, à Rio...

C'est un être exceptionnel que ce croupier, un prestidigitateur, un magicien, et sa renommée est telle qu'on « se le prête » d'un cercle à l'autre chaque fois qu'une « partie sérieuse » est en vue, avec des vrais pontes.

Spécialiste du *coup du boudin,* il était en train de l'exécuter.

*

Voici comment le coup du boudin se pratique. On pourra juger de la virtuosité de l'exécutant.

Au cours d'une partie, les cartes utilisées tombent dans un récipient que l'on nomme « le seau » jusqu'à épuisement du « sabot ».

Cette première phase de la partie s'effectue normalement.

Mais lorsque le « sabot » est épuisé, il faut reprendre dans le « seau » tout le stock de cartes, et c'est alors qu'intervient le croupier complice du banquier.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, tandis que le croupier, après les avoir battues, aligne les cartes en une rangée, « le boudin », destinée à réintégrer le « sabot », il les dispose de telle façon que la plupart des coups gagnants, et surtout les derniers, seront favorables au joueur qui tient la banque et avec qui il a partie liée.

Cela se passe sous les yeux et à l'insu de tout le monde.

On a beau être prévenu et le surveiller de très près, rien, pas un tic du visage, pas un mouvement anormal des mains ou des doigts qui travaillent en pleine lumière sur la table ne laisse deviner le tour extraordinairement difficile que ce croupier unique au monde est en train de réussir. Évidemment, c'est un maître. Je crains qu'il ne trouve pas beaucoup d'élèves pour atteindre à sa dextérité et à sa prodigieuse maîtrise de soi[77].

*

Un autre coup est celui des cartes « transparentes », dont l'emploi sert, cette fois, à ruiner le joueur qui tient la banque.

En réalité, ces cartes ne sont pas transparentes au vrai sens du mot. Quelques-unes sont seulement *très légèrement décolorées* sur le revers.

À l'œil nu on ne peut pas distinguer celles qui le sont de celles qui ne le sont pas. Il y faut des *lunettes spéciales,* à peine teintées, très peu fumées. Les cartes faibles, « les bûches », ont leur couleur normale un peu plus accusée que les cartes fortes.

Jouant contre le banquier, se tiennent autour de la table « les pontes », et derrière eux, debout, misant par intermittence, ceux qu'on appelle en argot de tripot « les faisans ». Lorsque cette tricherie se pratique, un ou deux « faisans », *munis comme le croupier de lunettes spéciales,* misent ou ne misent pas, selon qu'une « bûche » est ou n'est pas tirée. Ainsi, par degrés, et avec la connivence du croupier qui laisse aux « faisans » le temps de miser, alors que les cartes sont déjà tirées, on arrive insensiblement au point mort de la partie, quand les « faisans », encaissant à chaque coup qu'ils ont « tenu », sont en mesure de tenir « seuls » le « banco » final, fatal au banquier.

C'est l'habileté de pratiquer ce coup qui fit exclure Stavisky des salles de jeu.

*

Les cartes « biseautées » sont des cartes dont une tranche a été *très finement limée* au moyen d'un outil spécial de façon que le donneur pourra séparer les cartes de couleur noire (non limées) des cartes de couleur rouge (limées). Ces cartes sont surtout profitables à la belote où, quoi qu'on pense, se risquent des fortunes. Le joueur qui a « manœuvré » les cartes connaît ainsi parfaitement le jeu de son adversaire et, sur cette donnée, règle le sien.

*

Quant au « montage », ce n'est pas tant une tricherie qu'un don.

Certains Corses, mais plus particulièrement des Grecs, des Turcs, des Arméniens, sont de si experts manipulateurs de cartes qu'après trois tours de jeu ils connaissent parfaitement, rien qu'au toucher, le jeu de cartes en entier. Ils ont vraiment une conformation intellectuelle tout à fait spéciale, mais surtout des mains extraordinaires, fines, longues, légères, fluettes, d'une tactilité hypersensible et d'une agilité telle du bout des doigts qu'on ne peut pas plus suivre leur jeu éblouissant que les mouvements des ailerons d'une guêpe.

J'ai connu un « grec[78] » qui était si habile, si rapide, qu'on ne put jamais le prendre en défaut, malgré la surveillance la plus intense. C'est tout à fait arbitrairement qu'on interdit à la fin à ce tricheur professionnel l'entrée des grands cercles. Dans le « milieu », à cause de la maigreur, de la nervosité extraordinaires de ses longs doigts, on l'avait surnommé « La Serre ». Un jour, cet homme fit devant moi la démonstration suivante :

Ayant pris un paquet de cartes encore enveloppées, il arracha le paquetage, fit sauter la bande et me demanda :

– Combien en veux-tu ?

– Dix-sept.

J'avais à peine formulé ma réponse que devant moi s'étalaient les petits cartons en éventail. Je les comptai. Il y en avait exactement dix-sept.

L'homme rebrassa le tout.

– Quelle carte veux-tu que je tire ?

– Le sept de pique[79].

– Voilà !

– L'as de trèfle.

– Voilà !

– La dame de cœur.
– La voici !
– Le dix de carreau.
– Le voici !
– Le sept de cœur.
– Tiens !

En un clin d'œil j'étais servi, et il renouvela l'expérience autant de fois qu'il me plut.

Quelle peut bien être encore la part du hasard quand on s'avise d'affronter au poker un lascar de cette force-là[80] ?

XIV

« L'ANGE BOUFFARÉO »

Le « milieu » a son académie, son cercle particulier, son tripot spécial. Quoique jalousement réservé, ce tripot n'a rien d'occulte. Il se situe en plein cœur de Montmartre, place Blanche.

C'est même, à l'enseigne de *L'Ange Bouffaréo,* le seul tripot de Paris où l'on joue honnêtement, car y vouloir tricher serait signer son arrêt de mort quand on joue entre soi, entre « réguliers ».

C'est un privilège très rare que de pouvoir y pénétrer. Les policiers eux-mêmes n'en franchissent jamais le seuil. Ils se tiennent à peine un instant dans l'antichambre lors de leurs rares visites, jettent un coup d'œil inquiet et rapide à l'intérieur, tandis que le cerbère du lieu soulève discrètement la portière et entr'ouvre la porte à leur intention ; puis ils s'en vont sur la pointe des pieds, soulagés... C'est qu'à l'intérieur les revolvers partent tout seuls à la moindre alerte, à la moindre contestation...

Comme l'oiseau phénix qui renaît de ses cendres, le tripot du « milieu » disparaît, renaît, ouvre, ferme, déménage, change d'enseigne, « n'est tout à fait un autre, ni tout à fait le même », et c'est ainsi que *L'Ange Bouffaréo,* le dernier-né, a succédé lui-même à toute une série d'anges coloriés, le *rouge,* le *vert,* le *bleu,* et à toute une série de bêtes peintes, au *Chien rouge,* à *L'Âne jaune,* fermés soudainement pour « des raisons

qui ne regardent personne », ou au *Vif argent,* tripot acculé tout récemment à la faillite pour un motif inattendu : par excès de scrupule !

Cette histoire semble une gageure, et pourtant elle est vraie, l'histoire du grand rajah... Oyez plutôt :

*

Il était une fois un riche rajah qui arrivait tout droit des Indes et qui s'était égaré à Montmartre.

Abordé dans la rue, sollicité avec habileté, entraîné par un rabatteur obséquieux, amusé, intrigué, légèrement inquiet, mais la bourse bien garnie, il s'en vint frapper aux huis du tripot du « milieu », qui était pour lors *Le Vif argent.*

À sa vue, tout le monde fut unanime : le coup du « boudin » s'imposait.

L'as vint et le prince se montra enchanté de l'avoir pour partenaire.

Le prince perdait.

Jamais le croupier ne s'était autant distingué. Le prince perdait toutes les nuits, car chaque nuit il revint, durant quinze jours, et laissa modestement 1 500 000 francs[81] sur le tapis vert, car il s'amusait follement.

Un matin, le rajah s'excusa de devoir partir plus tôt que de coutume :

– Je dois déjeuner avec Sa Majesté, expliquait-il gentiment. Je voudrais me coucher de bonne heure pour être frais à midi.

Et il s'en alla.

Alors, le patron prit peur.

En effet, les journaux de Paris annonçaient l'arrivée de têtes couronnées et ne parlaient que de fêtes, de galas, de réceptions officielles...[82]

Quand le rajah revint dans le « milieu », il ne perdit jamais plus, car personne ne voulait plus jouer avec lui. Personne ne désirait détrousser un si grand personnage. Personne ne se risquait à être son partenaire...

Avec de pareils scrupules, la maison ne pouvait durer. Elle fit faillite et, un beau soir, le rajah trouva porte close. *Le Vif argent* avait vécu.

*

La clientèle habituelle d'un tripot du genre de l'actuel *Ange Bouffaréo* constitue à proprement dit le « milieu ».

Cette clientèle se compose d'abord de « certains » étudiants étrangers qui viennent régulièrement perdre sur le tapis, dès sa réception, la totalité de leur mensualité et qui reviennent les jours suivants voir si l'occasion se présentera pour eux de « fricoter » encore; sinon, très prosaïquement, ils reviennent uniquement pour se faire nourrir... car, dans les tripots, depuis le dernier des membres jusqu'au président, en passant par le plus abject des rabatteurs, par les croupiers et les changeurs, tout le monde est nourri « à l'œil » et, ma foi, fort bien traité, car on est gourmand dans le « milieu ».

En plus de ces étudiants étrangers qui constituent pour le tripot une véritable rente, il y a dans la clientèle foule de petits souteneurs et de barbeaux[83] que l'on reçoit, mais avec une nuance de mépris[84]; sans parler d'une collection d'ex-grands bourgeois décavés, flasques et plus ou moins véreux ou ruinés que l'on surveille, ni des fils de famille extravagants, vicieux ou noceurs, rigolboches[85] ou fatigués, que l'on tient à l'œil.

Les vrais clients, les piliers de la boîte sont les diamantaires marrons, les receleurs, les laveurs de titres et les escrocs, les maquilleurs d'autos et les voleurs, les pickpockets et les cambrioleurs, tous les maîtres chanteurs, tous les repris ou remis de justice ou interdits de séjour qui hantent la capitale et parmi lesquels on recrute les « tueurs » et les hommes de main, sinon les indicateurs et les « condés[86] ».

De temps en temps viennent les tenanciers des maisons de tolérance et les grands chefs des organisations de trafiquants, soit qu'ils entraînent un client qu'ils veulent faire « plumer », et alors ils exigent la présence et l'arbitrage intéressé des plus

fameux croupiers, soit qu'ils aient eu vent qu'il vient de se commettre en ville un vol considérable et qu'ils savent trouver les voleurs et leur butin – de préférence des bijoux – dans la salle. Nos hommes se procurent alors, pour des prix dérisoires, des joyaux de valeur qu'ils écouleront, eux, avec une belle tranquillité et avec gros bénéfices, sur les marchés de Londres, d'Amsterdam ou en Amérique du Sud, tandis que le voleur, hagard, fiévreux, perdra au jeu la mince galette qu'il vient de « palper ». C'est ainsi que le produit des plus audacieux cambriolages vient échouer sur le tapis vert, dans cette salle...[87]

*

Pour comprendre tout ce que l'on peut tirer d'une clientèle aussi mélangée et comment on peut « l'exploiter » dans tous les sens, il suffit d'imaginer l'état de transe dans lequel se trouve un joueur en train de perdre.

En voici un qui perd sans mesure : il lui faut des jetons, encore des jetons, et encore...

Admettons que c'est un homme honorable.

Il n'a plus rien sur lui. Déjà, il a signé un chèque. Et puis un autre. Et puis un autre... Et voici le dernier, qu'il signe et qui ne vaut rien : un chèque sans provision.

Cet homme est perdu. Il est pris dans un engrenage. Il est tombé dans un piège dont il ne se dépêtrera jamais, sinon par le suicide. Mais il ne se suicidera pas. Il deviendra pire qu'un mort : *un esclave.*

En effet : ou bien cet homme est un être médiocre, de petite condition, et alors le caissier remettra le chèque à la police. Et si celle-ci s'empare du malheureux croquant, elle ne le relaxera qu'à la condition *sine qua non* de devenir « indicateur », et s'il accepte, il se trouvera dans l'obligation de travailler gratuitement pour son « protecteur », de lui procurer des affaires, quitte à les monter de toutes pièces pour faire du zèle. Ou bien cet homme a une situation, est un personnage, un homme en place, influent... Alors, le patron du tripot range

précieusement ce chèque dans son coffre-fort et ne se privera pas par la suite de demander à cet homme des services, pour lui, pour sa maison, pour ses amis, pour leurs affaires ; des services parfois terriblement compromettants. Si l'homme rechigne, s'il refuse, il verra refleurir aux doigts de son bourreau le chèque sans provision, émis tel jour, refusé à telle date par les guichets de la banque – chèque dont à chaque service rendu on lui avait assuré qu'il était en morceaux !

On m'a raconté l'histoire d'un magistrat que l'on « tenait » ainsi sous la menace d'un chantage depuis de nombreuses années et qui avait rendu d'innombrables services à son tortionnaire. Un jour, on lui demanda un service exorbitant, qu'il accepta de rendre contre remise du chèque. La condition fut acceptée et l'échange eut lieu... forfaiture contre chèque... Notre homme se croyait enfin libéré. Depuis quelque temps déjà, il n'avait plus eu aucune nouvelle du « milieu », quand, un beau jour, on frappa à sa porte, et il vit entrer dans son bureau un tortionnaire, au visage nouveau, qui le « tenait » à son tour... par la photographie du chèque[88] !

Il arrive aussi que l'émetteur faussaire soit un industriel, un chef d'entreprise. Alors, à chaque fin de mois, un émissaire du tripot se présente à la caisse et touche le prix du silence. C'est le coup classique, dit du « tarif de publicité ».

S'agit-il d'un souteneur ou d'un barbeau sans envergure qui ne peut pas payer ses dettes de jeu ? on le livre sans vergogne à la police qui, le tenant déjà comme « indicateur », est tout heureuse d'avoir quelqu'un à se mettre sous la dent.

S'agit-il d'un cambrioleur, d'un voleur de bijoux à qui on vient d'acheter son butin, qui a tout perdu sur le tapis, qui fait mine de sortir en faisant de la rouspétance ? on lui restitue quelques bijoux ou deux, trois pierres parmi les moindres...

Qu'il sorte donc en paix, qu'il s'en aille, le pauvre !...

Il a été repéré.

Dans la rue, quelqu'un le file. Un inconnu surveille son domicile. Le lendemain, le malandrin est arrêté. Le patron aura rendu service à la police qui n'aura garde de l'oublier.

S'agit-il, par contre, d'un as, d'un adroit perceur de coffres ou d'un débutant ayant montré du cran et de l'audace ? on ne le « vend » que pour avoir l'occasion de le sauver. Par exemple, après avoir alerté la police, le patron se ravise. Il enverra quelqu'un prévenir le malfaiteur qu'il est sur le point d'être pris. On le tire d'affaire « à moins une ». On le « planque ».

Voilà qui vous lie un homme « régulier » pour la vie.

Quand on aura besoin de quelqu'un, on sait qu'on peut compter sur lui... et le patron d'un tripot a tant de besognes sur les bras, tant de combines en tête !...

*

On imagine difficilement le nombre de combinaisons louches, toutes plus astucieuses, toutes plus entortillées les unes que les autres qui ont leur point de départ, qui ont leur point d'aboutissement dans un tripot du « milieu ».

Un tripot dans le genre de celui de *L'Ange Bouffaréo* est tout à la fois la tête et le ventre de la pieuvre géante qu'est la maffia, pieuvre dont les tentacules s'étendent dans toutes les directions, obéissant à de mystérieuses impulsions, à des appétits, à des instincts qui la font agir, dérouler ses bras, et dont la zone d'action recule, se déplace, se trouble, se noie au fur et à mesure que l'horrible bête, ramenant sa proie enlacée, coule avec elle dans les bas-fonds[89].

XV

LES « HOMMES DE CONFIANCE »

Les *confidence-men* ou *con'-men,* comme ils se nomment amicalement entre eux, employant un terme d'argot londonien, sont une catégorie assez curieuse d'escrocs internationaux qui battent le pavé parisien et qui sont les plus fidèles clients des grands cercles et des tripots quand ils viennent de « sucer » une poire[90].

Confidence signifie, en anglais, en outre de la confiance, la hardiesse, et voilà une définition du dictionnaire qui tombe à pic, car, en plus de la confiance que ces escrocs doivent savoir inspirer à tout venant, ils doivent aussi savoir en user avec hardiesse pour pouvoir en tirer parti à toute heure.

Les *confidence-men* constituent une sorte d'élite de la haute pègre internationale.

Ce n'est pas une association d'escrocs, à peine une confrérie, car, au contraire, chaque *con'-man* travaille pour soi, s'isole le plus longtemps possible, exploite son « truc » jusqu'à la gauche, n'en vend pas la mèche tant que « ça rend » et n'a recours aux bons offices d'un confrère que lorsqu'il ne peut faire autrement. Et alors l'association n'est jamais de longue durée, car le *con'-man* ne la supporte qu'avec répugnance, tellement il se méfie. Il s'adjoint plutôt un aide qu'un complice, et cela dans la mesure du strict nécessaire, et cette collaboration qu'il a sollicitée, contraint et forcé, neuf fois sur dix il se la fait payer cher, car il la considère comme une espèce d'initiation.

Un escroc est aussi jaloux d'un « truc » nouveau qu'il vient de trouver qu'un inventeur de son invention, et comme il ne peut pas prendre des brevets, faire patenter, s'assurer l'exclusivité de son escroquerie, chaque membre de cette aimable corporation est un être maladivement vindicatif, extraordinairement sournois et merveilleusement secret, car chaque membre est un artiste en son genre, un artiste indépendant. Chaque escroquerie nouvelle porte une signature.

Cependant, malgré ce besoin farouche d'indépendance, de liberté, qui est le trait principal de leur caractère et à quoi on les reconnaît, des liens, mais des liens purement utilitaires, unissent tous les *confidence-men* entre eux. C'est ainsi que, dans chaque capitale, ils ont une banque corporative (à Paris, elle est située dans le quartier de la Madeleine), qu'ils ne fréquentent que certains cafés bien déterminés et qu'ils choisissent leurs rabatteurs, leurs indicateurs, ainsi que les comparses qu'ils ont à leur dévotion, exclusivement dans le personnel des hôtels, des agences de voyages, des interprètes, des guides, des conducteurs de cars et des propriétaires des voitures de luxe qui font le taxi. (Sur la Côte d'Azur, ils ont même organisé une espèce de bureau de placement et de centrale de renseignement dont le siège social est à Nice.) Ils entretiennent également dans chaque grande ville d'Europe un homme de loi exclusivement occupé du soin de leurs affaires, et qui leur procure les complicités et les intelligences nécessaires à leur sauvegarde s'ils ont la malchance d'être conduits devant un juge.

Partout ils disposent d'un luxe étonnant de moyens pour se tirer d'un mauvais pas, car ce sont gens ingénieux, cyniques, observateurs, malins, dissimulés, grands contempteurs du genre humain, qui ne reculent devant aucune corruption tant ils ont l'argent facile.

Le fin du fin, pour un escroc, est de savoir toujours se tirer d'affaire et d'arriver à prendre le large même dans les situations les plus désespérées, les plus inextricables – car la liberté prime tout.

*

Il y a quelque temps, un aigrefin trop audacieux, qui avait escroqué à Paris un couple d'Anglais pour une somme considérable, finit par se faire prendre.

Son dossier de police était de ceux qui ne pardonnent pas. Or, quand on en eut besoin, ce dossier se trouva être vide !... Néanmoins, l'homme fut inculpé, et le héros de cette affaire dut comparaître en correctionnelle.

Les plaignants vinrent spécialement de Londres pour témoigner.

Arrivés au Palais, les deux Anglais furent accueillis par un charlatanesque robin[91] qui, au vu de leur convocation, les conduisit d'impromptu à la 13e chambre et leur tint longtemps compagnie, en attendant que l'affaire fût appelée...

Pendant ce temps-là, l'affaire se plaidait à la 10e chambre, où quelqu'un se présenta au nom des plaignants et déclara que ceux-ci abandonnaient les poursuites, qu'ils avaient jugé inutile de venir de Londres après les renseignements qu'ils avaient reçus sur l'honorabilité et la bonne foi (c'est lui qui le disait, ce farceur d'avocat, parlant au nom des deux Anglais qui se morfondaient dans la 13e chambre) de leur adversaire !...

L'habileté du défenseur de l'escroc fit le reste ; notre homme fut acquitté.

Il en coûta au *confidence-man* la bagatelle de 200 000 francs, mais le propre d'un escroc de ce genre c'est justement de ne pas « s'en faire » pour l'argent, puisqu'il sait comment « en faire » dès qu'il est libre, et la liberté, n'est-ce pas, c'est de l'argent... l'argent des autres.

Ça, c'est un principe élémentaire.

*

Ces hommes, pour qui la liberté est une notion égoïste, amorale, féroce, rapace, puisque le premier usage qu'ils en

font consiste justement à limiter celle d'autrui en essayant de « mettre tout le monde dedans », bien que farouchement individualistes, observent entre eux d'autres principes.

C'est ainsi qu'on ne piétine pas les plates-bandes d'un confrère, qu'on ne marche pas sur ses brisées, qu'une poire, qu'un gogo déjà entrepris par l'un d'eux devient un être intangible pour les autres, qu'on ne se gruge pas entre escrocs, mais qu'il n'est interdit à personne de faire une bonne affaire, même aux dépens d'un collègue, si on a eu l'ingéniosité et le plaisir raffiné de lui apprendre un « truc » qu'il ne connaissait pas, tout en le faisant tomber dans le panneau. Il est vrai que ce dernier cas est rare, mais il peut fort bien arriver qu'un *con'-man* devienne la dupe d'un autre escroc, si cet escroc, dans les remous, les possibilités sans cesse renouvelées de la vie, des promiscuités contemporaines, a su tirer une « combine » inédite, qu'il est seul à connaître et qu'il a le droit d'exploiter envers et contre tous.

Tant pis pour le confrère qui ne devine pas. Le voir payer est une des plus belles joies du métier.

*

Quelqu'un de très averti peut reconnaître un *confidence-man* à quelques petits signes presque imperceptibles qui dévoilent sa personnalité, mais il faut un fameux don d'observation pour les déceler.

D'abord, il y a une certaine nuance, tout à fait spécifique, dans sa manière d'aborder les gens, manière féline, faite d'audace et de retenue, de franchise, mais larvée, de sournoiserie, mais souriante. Ce mélange déjà devrait vous mettre en garde, car on sent l'homme inquiet, avide, curieux, prêt à vous entreprendre, mais en se retenant. Il y a en lui quelque chose qui vous épie, peut-être à son insu. Il vous jauge, c'est son métier. Il vous estime. Il vous soupèse. Il se demande ce que vous valez et ce qu'il va tirer de vous. Et, tout à coup, un désir naît en lui dont on sent l'impatience grandir. Sans vous inter-

roger, car il doit avant tout vous inspirer confiance, cet homme vous violente déjà et cherche à vous subjuguer. Il voudrait vous faire avouer d'un seul coup les faiblesses de votre caractère. Il vous provoque obscurément, et comme rien ne lui dénonce de prime abord votre point faible, qu'il ne sait par quel bout vous entreprendre, on sent son observation devenir aiguë, se tendre, et, bien que de plus en plus discrètement exercée, on la sent de plus en plus hostile. Enfin, cet homme vous adresse la parole. Il est fébrile. Il ne sera pas tout de suite à l'aise. On le verra croiser, décroiser ses jambes, jouer des doigts, parler fort, rire haut, mais durant toute sa conversation son œil dur s'insinuera en vous, cet œil qui a peut-être un sens spécial de pénétration.

Le premier contact avec un escroc est toujours une chose crispante, désagréable, pénible, voire épuisante pour un être sensible, tant il se dégage de cet homme de nervosisme, d'ondes troubles, d'électricité contraire, mais bientôt son charme agit et vous êtes séduit par ses bons mots, sa drôlerie, ses phrases, car tout escroc est une espèce de fantaisiste et de poète qui ne demande qu'à briller et faire la roue.

Évidemment, tout cela échappe au gogo, qui ne verra qu'un homme élégant dans celui qui l'aborde à la terrasse d'un café. Il sera peut-être impressionné par sa mise simple et correcte et ses manières distinguées. Peut-être aussi remarquera-t-il la perle de valeur plantée dans une cravate toujours de ton uni, perle qu'il estimera valoir une fortune. Mais si vous lui demandez d'autres particularités, c'est à peine s'il se souviendra d'un chapeau gris, dont le bord antérieur est fortement pincé, comme s'il avait été coincé entre deux portes. Pourtant ce détail est typique, car sous ce pli brillent les yeux qui donnent toute sa physionomie à l'escroc, des yeux brûlants, des yeux de bête de proie, des yeux mauvais – des yeux qui fascinent, des yeux qui hypnotisent, et c'est peut-être pourquoi les victimes d'un escroc ne s'en souviennent pas.

*

Quant à leur champ d'action, il est celui de la niaiserie universelle. Autant dire qu'il est illimité.

*

– Les gogos, les poires, les *succers*[92] se renouvellent, se perpétuent indéfiniment; ils sont de tous les temps, de toutes les races, de tous les pays, me disait un *con'-man* philosophe.

Cependant, j'ai pu remarquer que les victimes des chevaliers d'industrie ne se recrutaient pas sans un certain éclectisme.

S'il faut avoir du « fric » pour « appâter » un escroc, cette condition n'est pas suffisante. Une dupe, un gogo, une poire, un *succer* ne doit être ni trop bête, car il ne comprendrait pas, ni très fin, car alors il risquerait de trop comprendre. Mais, surtout, il ne doit pas être d'une probité par trop scrupuleuse, mais plutôt d'une conscience un peu lâche, intéressée, avide...

C'est par le choix de leurs victimes que les *confidence-men* se révèlent de grands psychologues, de profonds connaisseurs de la nature humaine.

XVI

« DANS LES RUES »

La rue, la rue de Paris, quel film !... Balzac prétendait que les gens qui courent, le matin, à Paris, dans les rues, courent tous après de l'argent.

Connaissez-vous spectacle plus captivant, plus amusant, plus passionnant que de contempler de la terrasse d'un café – mettons, place de l'Opéra ou place du Théâtre-Français, vers onze heures du matin – ce prodigieux mouvement d'hommes qui vont et qui viennent, qui entrent et qui sortent des maisons, qui descendent et qui montent en voiture, qui s'en vont, qui reviennent, qui se bousculent, qui se renouvellent sans cesse sur les trottoirs, qui passent, qui passent, qui passent... et que l'on suit des yeux en s'imaginant les affaires, les amours, les occupations, les histoires, les complications auxquelles ils peuvent se livrer ou qui peuvent leur arriver dans la journée !

N'avez-vous jamais eu envie de vous arracher à votre siège, de fendre la foule, de jouer des coudes, de rattraper et de ne plus perdre de vue un inconnu à qui vous emboîteriez le pas pour savoir où il va, quel rendez-vous l'attend et ce qu'il peut bien faire, tellement cet homme vous a intrigué au passage ?

J'avoue que cela m'est arrivé, un matin...

*

C'était une merveilleuse journée de printemps, j'étais là, à la terrasse d'un café, au coin d'une rue, quand je vis passer d'abord... un jeune homme qui ressemblait à Douglas Fairbanks junior[93], divinement bien habillé, qui se mirait dans toutes les vitrines, sous les arcades, rue de Rivoli ; puis... un homme d'âge, d'apparence cossue, sévère, bien qu'en redingote dès le matin, manifestement un universitaire étranger (un universitaire, vu sa tenue, son allure, sa démarche ; il allait à petits pas, les mains derrière le dos, se tenant très droit, la tête haute, les yeux clairs sous des lunettes à branches d'or, mais sans monture, le chapeau négligé ; étranger, vu son chapeau, à la Haeckel[94], de professeur allemand, et la décoration étrangère, un ruban encore plus bleu pâle que ses yeux, qu'il arborait à la boutonnière de sa redingote ; – d'ailleurs, un congrès international de médecine ne se tenait-il pas, en ce moment-là, à Paris ?) vieux monsieur que je jugeai être danois ou suédois ; et... immédiatement derrière cet homme, à moins de trois pas, un être ahurissant, qui faisait se retourner les gens et qui les faisait rire, s'exclamer sur son passage comme si c'eût été le clown Grock, ou Fatty[95] en personne qui déambulait dans la rue, hirsute, baragouinant, un bon père irlandais... le père Patrick !

Le père Patrick, je le connais bien et de longue date. Je sais aussi qu'il est le plus rusé des hommes. Alors, je me hâtai de payer... et je me mis à courir pour rejoindre le trio... car je sentais que le grand jeu était commencé...

*

Montez sur le plus haut sommet du monde et hurlez à tous les vents : « Qu'y a-t-il de plus sot sur la terre qu'un Irlandais ? » et la rumeur du monde[96] vous répondra : « Un autre Irlandais ! »

Cette rumeur est une calomnie répandue à la surface de la terre par l'humour rancunier des Anglais, car le monde entier devrait répondre : « Plus bête qu'un Irlandais est un

father irlandais, et le plus bête parmi les *fathers* d'Irlande, c'est le père Patrick ! »

Eh bien ! cette réponse serait encore une calomnie, car, en réalité, le père Patrick n'est pas plus *father* qu'irlandais, bien qu'il joue et l'un et l'autre (et encore bien d'autres choses !) pour faire la bête et inspirer confiance, et il ne s'appelle pas même Patrick, puisqu'il est de Belleville !... Mais c'est tout de même un grand homme que l'inventeur du *rosary game,* dit le « coup du chapelet », escroquerie connue de la pègre de tous les pays.

*

– Il est beau, n'est-ce pas ? quelle lumière, quelle puissance ! quelle facture ! mais venez donc par ici admirer la merveille des merveilles !

Baudelaire soutient qu'un tableau accroché à la cimaise dans une exposition est la chose au monde qui fait dire le plus d'imbécillités aux gens. Je doute fort que le jeune élégant dont je surprenais les exclamations admiratives eût jamais lu cette boutade de Baudelaire[97], mais je puis affirmer qu'il connaissait bougrement bien les règles du « jeu » et qu'il le menait grand train.

Ayant quitté le café en hâte, je n'avais pas tardé à retrouver, sous les arcades de la rue de Rivoli, le père Patrick trottinant toujours derrière le passant cossu que j'avais pris pour un universitaire étranger et, me mettant à mon tour à leur remorque, je n'avais pas été long à remarquer que le jeune homme si élégant, qui ressemblait à Douglas Fairbanks junior et qui nous précédait quelque peu dans la foule, devait être complice du père.

Ce jeune homme se livrait à un manège qui consistait, chaque fois qu'il faisait semblant de se mirer dans une vitrine, à échanger des furtifs clins d'œil, des signaux imperceptibles, des menus gestes comme un qui prend des repères, donne avis, secrètement. J'avais deviné que les deux hommes étaient

de mèche, qu'ils « encadraient » quelqu'un, et étant donné la personnalité de Patrick, je m'étais demandé quelle était, dans la foule des passants, « leur » victime ?

L'universitaire étranger avait traversé la chaussée, pénétré dans les Tuileries, grimpé la rampe de l'Orangerie, se rendant manifestement à l'exposition Renoir qui était ouverte ce matin-là, et j'avais vu les deux compères traverser la chaussée derrière lui, pénétrer comme lui dans les jardins et, après un court conciliabule au bas de la rampe, se séparer, le père Patrick pour aller benoîtement s'installer sur un banc ensoleillé, le jeune dandy pour courir à l'Orangerie.

J'étais entré presque sur ses talons à l'exposition, mais déjà il avait abordé l'étranger et le menait d'une toile à l'autre en poussant les exclamations admiratives que j'ai dites, et déjà il jouait la comédie des présentations :

– James Dingley, bachelier, de Cambridge, passionné d'art, de littérature, fils de...

Cela je l'entendis de mes oreilles, tant ce jeune menteur parlait fort dans la salle déserte ; quant au nom de l'universitaire étranger, je ne l'entendis pas devant les Renoir, alors que le jeune escroc pétillait, moussait, paradait autour du vieil homme, mais je devais l'apprendre quelques jours plus tard, par les journaux, ainsi que l'épilogue de cette histoire...

Suivons donc pas à pas l'aventure de M. le professeur Grigioer Knut de Kœningstrand, de l'université de Helsingfors, docteur en médecine, bourgeois aisé, homme cultivé et par surcroît amateur éclairé et collectionneur de peinture moderne, et voyons comment il a été « plumé ».

*

James Dingley, bachelier, de Cambridge, passionné d'art, de littérature, fils de... (naturellement, son père est riche, c'est lui qui le dit !)..., etc., guide le docteur finlandais à travers la salle de l'exposition. Son cœur est jeune, innocent et pur. Il a des élans, de l'enthousiasme. Son bavardage est brillant

et son admiration pour Renoir est juvénile, passionnée. Quelle spontanéité ! quel feu ! quelle fougue !

Le vieux docteur ne peut qu'envier son brillant compagnon. Son innocence, son rire, sa pétulance le séduisent, lui, dont la vie, toute de travail et d'austères études, a été une longue lutte entêtée, acharnée, souvent fort difficile pour se faire un nom, une situation, gagner de l'aisance, des loisirs, car, au contraire du jeune bachelier qui l'entraîne maintenant vers la sortie, lui était un étudiant pauvre...

Dehors, dans les jardins, il admire son élégance, son aisance, son naturel, son allure si distinguée, la coupe de ses vêtements, ses gants, l'impertinence avec laquelle il coupe les bourgeons d'un coup de badine. Quel enfant ! pense-t-il, tout l'intéresse, tout l'amuse. Il est pris d'une ardente sympathie pour le jeune Anglais. Shelley[98], il pense à Shelley, le bon docteur finlandais.

Justement, voilà son jeune ami qui éclate de rire et qui se met à agiter ses longs bras d'adolescent qui a poussé trop vite, et qui trépigne, et qui se trémousse. Quel gosse ! Le docteur cherche la cause d'une telle hilarité. Il voit, et ne peut, lui non plus, résister à la cocasserie du spectacle qui s'offre à sa vue.

Installé sur un banc, un clergyman bedonnant, une héroïque caricature qui a fait fuir tous les moineaux et a attiré tous les gosses des jardins et leurs nounous, regarde, effaré, à la ronde, ronchonne, grommelle, tient des propos en un anglais que personne ne comprend. En vérité, ce n'est qu'un pauvre père irlandais, mais sa dégaine est inimaginable. D'abord il est gros, gras, boudiné, avec une trogne toute plantée de cheveux roux. Ses manches ne lui arrivent pas aux poignets et ses pantalons trop étroits s'arrêtent à mi-jambes, découvrant des souliers énormes qui bâillent comme des gueules de crocodile. Son veston élimé, verdâtre, est aussi luisant de crasse que d'usure.

Évidemment, il est de mauvaise humeur, le pauvre *father*. Le jeune Dingley trépigne de joie et tient absolument à faire immédiatement sa connaissance.

Le hasard fait bien les choses. Jugez plutôt.

Le *father* irlandais tire de sa poche un immense mouchoir à carreaux rouges et bleus. Et il se mouche bruyamment. Mais le mouchoir a entraîné avec lui un chapelet qui est tombé sur le sol.

L'élégant Dingley se précipite, ramasse l'objet et le rend pieusement au bon père.

Et voici que le « jeu » bat son plein, que nous sommes en plein dedans.

*

Nous sommes dans le « jeu ». Le jeu se joue à trois. Il n'y a qu'un perdant, toujours le même. Il n'y a pas de cartes. Le chapelet suffit. C'est lui qui est la cause de tout ce qui arrive...

*

Le bon mouvement, la grâce, l'ardeur, l'empressement de cette jeune fripouille de Dingley ont su amadouer le père ronchonneux. Les jours suivants, la bonhomie, la patience amusée du Finlandais, l'incroyable de la situation, le quiproquo où il se trouve mêlé feront le reste, mais cela n'ira pas toujours tout seul, car le *father* Patrick a un fichu caractère.

Tantôt il est confiant, tantôt il se méfie. Tantôt il maudit cet immense Paris où il s'est égaré, où il se sent perdu, ne connaissant rien à la vie, tantôt il laisse entendre qu'il a un vœu à remplir, qu'il est chargé d'une lourde mission.

À ces deux compagnons qui ne le quittent pas, qui ne veulent pas l'abandonner, qui le réconfortent par leur présence, qu'il considère comme des envoyés du ciel pour les avoir rencontrés sur sa route, il s'ouvre enfin de son secret. Et voilà de quoi il s'agit :

Pauvre petit clergyman de campagne, le *father* a reçu d'une de ses paroissiennes, récemment trépassée, un legs fabuleux de 50 000 livres ! Il doit distribuer cette fortune à des œuvres

de charité et voyage pour cela à travers le monde. Il avait cru bien faire en commençant sa mission par Paris, mais voilà... Il a peur de se tromper, d'être trompé. Comment distinguer une bonne œuvre d'une œuvre pas sérieuse ? Il y a tant de filous dans cette ville. Les gens sont des hypocrites. On ne sait plus comment placer sa confiance, aujourd'hui.

En attendant, et ne sachant que faire, il voulait déposer cette somme énorme dans une banque. Mais ces établissements sont peu sûrs. Ils sont instables. Il a craint de tout perdre à la fois et de trahir ainsi sa mission et la confiance d'une âme charitable qui avait placé toute sa foi en lui. Plein de scrupules et de craintes, ne sachant plus à quel saint se vouer, *il porte tout cet argent sur lui* et, maintenant, il a peur, peur d'être volé.

Voilà le drame simple et poignant qui déchire le cœur du pauvre père irlandais. Il est vraiment la plus malheureuse et la plus tourmentée des créatures !

Le jeune Dingley est ému aux larmes. Il lui propose son aide, sa protection, son expérience du monde, ses relations, offre de le mener chez le banquier de sa famille.

Le vieux docteur pense tout simplement que le *father* Patrick est un saint homme.

Et le « jeu » continue, mais sans atout maintenant.

*

Un matin, le *father* a une lubie, une lubie qui montre bien la prodigieuse naïveté de son âme en peine.

– J'ai décidé, dit-il à ses chers compagnons qui sont venus le chercher à son hôtel, derrière le Panthéon, j'ai décidé que je confierai à chacun de vous 10 000 livres pour secourir, vous, Dingley, des pauvres étudiants, et vous, docteur, des pauvres malades dans votre pays, car je ne puis pas aller partout. Mais à ce don je mets deux conditions. La première : vous m'établirez un rapport fort circonstancié sur la distribution que vous comptez chacun effectuer. La deuxième va me donner une preuve de notre mutuelle confiance, de plus elle ser-

vira d'épreuve à votre honnêteté. Je vais vous confier, docteur, les 5 000 livres que voici. Vous allez vous en aller avec votre ami et, de vingt-quatre heures, je ne veux plus vous voir ni l'un ni l'autre. Si vous êtes honnêtes vous ne manquerez pas de me rapporter cet argent demain matin.

Conçoit-on rien de plus stupide que cette épreuve? Le docteur a beau vouloir démontrer l'absurdité du procédé, le père Patrick n'en veut pas démordre, au contraire, il est fier de son ingéniosité.

Ah! ce qu'il est bête, le pauvre homme, bête, entêté, confiant, un triple Irlandais! Le docteur ne peut s'empêcher de sourire en empochant les 5 000 livres, et s'en va avec le jeune Dingley que la naïveté du père Patrick met en joie.

De vingt-quatre heures Dingley et le docteur ne se quittent plus. Si le Finlandais sort par hasard, de nuit, de sa chambre, il est sûr de rencontrer dans le couloir de l'hôtel le jeune Anglais, toujours aussi bruyant, qui lui manifeste sa joie et la surprise d'une telle épreuve. Le lendemain, fidèle au rendez-vous, le docteur rapporte les 5 000 livres.

Mais le « jeu » n'est pas fini. Il commence. Il s'appelle chassé-croisé. Car maintenant c'est Dingley qui se voit confier les 5 000 livres du père pour vingt-quatre heures. Puis, le surlendemain, s'étant brillamment acquitté de sa charge, c'est au tour de Dingley de confier 5 000 livres au père qui les lui rend vingt-quatre heures après, mais exige que Dingley confie également 5 000 livres au docteur. Quand le Finlandais les rapporte vingt-quatre heures plus tard, son tour est enfin arrivé.

Il a compris.

Avec un sourire amusé, il remet au père Patrick une liasse de 5 000 livres, fraîchement retirée de sa banque.

Et le « jeu » finit là. Brusquement.

Je vous avais bien dit que les *confidence-men* étaient des fantaisistes et des poètes[99]!

XVII

LES RECELEURS DE BIJOUX

Les innombrables combinaisons imaginées par les *confidence-men* pour soutirer de l'argent à leurs contemporains ne sont pas toutes aussi ingénument simples, inédites et aussi démunies d'accessoires que le « coup du chapelet ». Au contraire, certains de ces « trucs » sont aussi classiques et archiconnus que, par exemple, le coup dit de « la malle du prisonnier espagnol » dont on va prochainement pouvoir célébrer le deuxième centenaire et qui fait toujours des dupes dans tous les pays du monde, ou celui, très moderne, mais qui comporte de nombreux accessoires – presse, châssis photographiques, appareils compliqués émettant des rayons X, laboratoire chimique, nombreux assistants en blouse blanche –, qui est une escroquerie à mise en scène scientifique, du genre de celle pratiquée tout récemment par Dunikowsky[100] à l'aide de sa machine à fabriquer de l'or synthétique, coup assez répandu et connu dans la pègre sous le nom de *the Roumanian Box,* mais qui fascine les petits rentiers et les capitalistes qui croient mordicus au « Progrès », à la multiplication infinie du « Capital », aux miracles de la « Science » pour qui rien n'est impossible, et Dieu sait si le nombre de ces gogos-là, capables d'avaler les pires bobards de cet ordre et de « marcher » à fond, est aujourd'hui illimité, surtout si des sociétés savantes font mine de vouloir examiner l'affaire sérieusement et se mettent à discuter sur ses possibilités et sur ses impossibili-

tés scientifiques, sans se douter que, dans le meilleur des cas, il s'agit tout au plus de la « variante » d'une vulgaire escroquerie déjà cataloguée !

Vraiment, malgré la publicité donnée à ces sortes d'entreprises, il semble bien que la jobardise, que la naïveté des gens soient sans bornes, tant ces escroqueries sont fréquentes et tellement elles réussissent bien à chaque coup, ainsi qu'on peut le lire tous les jours dans les faits divers dont la chronique s'allonge, s'allonge...

*

Des *confidence-men* on passe insensiblement aux voleurs de bijoux, des voleurs aux receleurs, des receleurs aux tenanciers de tripots et, comme je l'ai déjà démontré, tous les produits d'un vol viennent échouer dans le tripot – l'argent sur le tapis vert, les bijoux dans les mains du patron – notre enquête aboutit une fois de plus aux tripots et tourne une deuxième fois autour des tenanciers, des patrons de tripots qui semblent bien être les profiteurs, les organisateurs, les principaux personnages, en un mot, les « barons » de la pègre.

*

Beaucoup de *confidence-men* se sont spécialisés, ont mis au point des « tours », des « trucs » qui consistent à gagner, non plus de l'argent, mais des bijoux, soit qu'ils s'adressent à des particuliers, soit qu'ils « mettent dedans » des bijoutiers. En effet, y a-t-il « jeu » plus passionnant que d'arriver à se faire remettre un bijou, par exemple un beau solitaire, par quelqu'un qui le porte au doigt, ou de se faire confier par un bijoutier, professionnellement sur ses gardes, et souvent sous le nez d'un détective privé qui n'y voit que du feu, un beau lot de bijoux longuement convoités dans une vitrine ! Il faudrait des volumes pour raconter les exploits et les hauts faits de ces chevaliers d'industrie, dont l'ingéniosité, l'adresse, le culot, sans

cesse en éveil, se jouent de toutes les difficultés et éventent tous les pièges.

Mais tout le monde en a entendu parler, ainsi que d'une autre classe de voleurs de bijoux qui, au lieu de perfectionner des « trucs », des « tours », a su perfectionner son « outillage », qui, de simples cambrioleurs, sont devenus des spécialistes du chalumeau oxhydrique, de la scie et de la foreuse électriques, les « perceurs de murailles » et les « souffleurs » de coffres-forts qui appartiennent généralement à des bandes internationales aux nombreuses ramifications et puissamment organisées.

S'il est vrai que certains bijoux magnifiques sont aisément identifiables et leurs propriétaires connus, rien n'est, par contre, aussi *anonyme* qu'un bijou écrasé, réduit à l'état de mince lamelle d'or ou de platine dont il est toujours facile de se défaire, ainsi que d'un assortiment de « cailloux », perles que l'on vend isolément, ou beaux « diames », qui conservent toute leur valeur et peuvent atteindre un bon prix. C'est pourquoi, à tous ces « spécialistes du bijou », ingénieux, outillés ou organisés, déjà mentionnés, il faut encore ajouter le voleur à la tire, le pickpocket, le monte-en-l'air – et le receleur[101].

*

Les receleurs de bijoux sont légion, depuis le simple particulier qui acquiert par hasard une belle pièce à vil prix jusqu'au grand trafiquant de Londres, d'Amsterdam ou de Berlin (avant la révolution russe, Berlin ne comptait pas comme marché des bijoux volés) qui dirige des ateliers de maquillage pour les joyaux célèbres, en passant par le diamantaire marron ou le marchand du marché aux puces.

Négligeons les petits receleurs et les receleurs occasionnels pour donner aux grands spécialistes l'attention qu'ils méritent, car ils font partie de la *maffia internationale,* et pour cela suivons à la trace des différentes destinations qu'il peut

prendre un lot de bijoux provenant du cambriolage d'une importante bijouterie.

Immédiatement, deux cas se présentent : ou bien les malfaiteurs qui ont commis le vol font partie d'une bande organisée, ou bien ce sont des isolés.

Dans le premier cas, la totalité du rapt sera remise entre les mains du chef de bande qui la déposera immédiatement en lieu sûr, avant de se rendre sur les hauteurs de Montmartre quérir le receleur que son dépôt pourra intéresser.

Supposons qu'à l'estimation du receleur le produit du vol s'élève à 2 millions. Pour cette somme le receleur proposera 100 000 à 150 000 francs. Marché conclu, il paie en billets de banque, dont il a eu soin de se munir, et s'empare du butin.

Avec son butin, le receleur se rend sans désemparer chez l'un des cinquante diamantaires marrons qu'il connaît et qui tiennent échoppe à Paris, soit dans les rues La Fayette et avoisinantes, soit dans le quartier du Temple, ou qui sont « en meublé », rue des Martyrs, rue de la Tour-d'Auvergne et encore, au fond des Batignolles.

S'il tient boutique, ce spécialiste baisse son rideau de fer pour écarter tout importun et se met au travail sans perdre une seconde ; sinon, il opère tranquillement à domicile.

En quoi consiste ce travail ? Il a pour but de démonter toutes les pièces de joaillerie et de séparer les pierres du métal précieux. Le métal est fondu en menues plaquettes et les pierres sont triées selon leur grosseur et leur pureté.

En rétribution de son travail, le « fondeur » reçoit 10 % de la valeur totale en marchandise. Puis il fait un choix de ce qui peut lui convenir dans le lot pour son commerce particulier. Un rabais lui est consenti, il choisit les modalités de paiement qui lui plaisent, un large crédit lui est accordé.

Ces tractations achevées, le « fondeur » alerte ses confrères amis qui viennent, le lendemain, se fournir à leur tour. Ces « commerçants » avisés se seront ainsi approvisionnés avec un bénéfice de 50 % sur le prix courant en ce qui concerne les

pierres et de 10 % sur le cours du jour pour ce qui est de l'or ou du platine.

Cependant, ils n'auront pas tout pris.

Le reliquat du lot des bijoux volés sera constitué par les « cailloux » d'un placement difficile parce que trop gros, trop purs, trop aisés à identifier, et par certaines pièces de choix.

Voilà le point où la tâche du receleur devient délicate. Il sait que ces bijoux sont activement recherchés. Il sait que la *maffia* alertée dispose d'intelligences qui le mettent à l'abri d'une surprise, de protections qui feront peut-être hésiter les enquêteurs, mais il n'en a pas moins le devoir, lui, membre actif de l'organisation internationale, d'être avant tout prudent. Aussi ces bijoux précieux, il ne va pas les garder, il va les « planquer ».

La « planque » est, neuf fois sur dix, un mont-de-piété londonien, ce qui est aussi une « assurance »[102].

*

Pendant que les bijoux vont « prendre l'air » de l'autre côté de la Manche, le « planqueur », prudemment, s'est mis en rapport avec ses « correspondants » de Londres, d'Amsterdam ou de Berlin.

Ces « correspondants » sont des répliques de notre homme. Même genre de vie, mêmes relations, mêmes ressources, mêmes méthodes ; bref, ce sont des *gangsters*. Ils subissent à l'étranger un exil volontaire ou provisoire : ils sont dans la nécessité de se faire oublier, souvent, le temps nécessaire à une prescription. C'est pourquoi ils se tiennent « peinards », n'agissent qu'avec prudence et beaucoup, beaucoup de discrétion. Ils ne tiennent pas à se faire remarquer, mais ont néanmoins de « riches relations » qu'ils ont su choisir exclusivement parmi les courtiers en bijoux et les usuriers... C'est dans les coffres de l'un de ceux-ci qu'iront les dernières pièces du lot. Cet acquéreur jugera alors si ces pièces sont négociables telles qu'il les détient ou s'il y a lieu de les « maquiller », de leur

faire subir quelque transformation, comme, par exemple, de modifier la taille de la pierre ou de changer la présentation du joyau[103].

Quand il s'agit d'une pierre rare, unique, on la vend à quelque maniaque dont la passion de collectionneur obscurcit la conscience, ou bien on l'écoule en Amérique du Sud ou aux Indes, ou alors on commet le crime de la fragmenter[104].

*

En qualité de membre actif de la *maffia* internationale des bijoux volés, le premier receleur est toujours membre dirigeant, sinon patron d'un tripot, et c'est encore chez lui qu'il verra venir le ou les voleurs si le vol des bijoux a été commis par des « isolés » n'appartenant à aucune bande organisée, tels que les « tireurs », les pickpockets ou un débutant.

Nous avons déjà indiqué, dans un précédent chapitre, comment la racaille est dépouillée et jetée à la porte du tripot, et comment, au contraire, le patron sait mettre le grappin sur un « as », un « dur », un « homme ».

Mais il y a dans le monde des voleurs des êtres si souples que même le patron du tripot n'arrive pas à les « posséder ». Ce sont des oiseaux rares, qui ont plus d'un tour dans leur sac et qui, par l'indépendance dont ils jouissent, s'apparentent aux *confidence-men.*

*

Parmi ces voleurs émérites, l'un d'eux, surnommé « le danseur mondain », s'est fait une célébrité par le coup suivant :

Il avait réussi à dépouiller d'un magnifique collier de perles une richissime Américaine avec qui il avait dansé. Le coup fait, le voleur s'adresse à un bijoutier de la rue de la Paix et lui achète, après un marchandage serré, une perle identique aux plus belles du collier dérobé. Notre homme a soin de se faire remettre une attestation de son achat. Rentré chez lui, comme

il était aussi adroit faussaire, il reproduisit autant de fois cette attestation d'achat que le collier volé avait de perles, et depuis il vend sur le marché, une à une, les perles volées, chacune munie d'un certificat irréprochable... Et cet homme vit de ses rentes, en famille, en toute tranquillité, et loin du « milieu ».

C'est un cas unique[105].

XVIII

LES TUEURS

Le tueur est un instrument, ni plus ni moins qu'un couteau de cuisine, une cordelette de soie ou un revolver.

Mettons seulement que le tueur est plus perfectionné que ces instruments, puisqu'il est capable d'être manœuvré à retardement ou à distance et de se transporter *proprio motu*[106] sur le terrain, selon les ordres reçus et sans compromettre celui qui les lui a donnés.

Un pistolet automatique ne part que si l'on presse sur la gâchette. Un pistolet ne sait pas sur qui il est braqué. Un pistolet ne sait pas qu'il tue.

Le tueur ne se distingue de l'arme aveugle dont il se sert que parce qu'*il sait qu'il tue,* mais tout autant que l'arme automatique, *il ignore qui il tue* et n'a cure de sa victime, puisqu'il est manœuvré. On lui a dit de tirer et il tire. Un point, c'est tout.

Cette passivité différencie à son tour le tueur de l'assassin qui, lui, sait *quelle est* la personne qu'il assassine et *pourquoi* il l'a tuée.

*

On peut diviser les tueurs professionnels en quatre catégories : les « réguliers », qui paient un « service » rendu et qui savent *grosso modo* de quoi « il en retourne », parce que le crime intéresse « le milieu » ; les « volontaires », qui exécutent contre

argent comptant sans s'occuper ni de quoi ni de qu'est-ce ; les « esclaves », qui ne peuvent pas faire autrement que d'obéir et qui ignorent tout de l'affaire ; enfin, les « tireurs », sélectionnés, entraînés, spécialisés, sur le modèle de ceux de Chicago, qui sont de dangereux hommes de main à la disposition et qui n'opèrent qu'en service commandé et dûment encadrés, mais sans discuter.

Dans certains cas, Al Capone[107] faisait venir ses « tireurs » les plus émérites de Sicile, où il en tenait toujours quelques-uns en réserve et à l'entraînement ; en France, malgré l'américanisation évidente des mœurs et des organisations de la pègre, nous n'en sommes pas encore là, et, jusqu'à preuve du contraire, on peut affirmer que les quatre catégories de tueurs professionnels se recrutent, tout au moins *théoriquement*, exclusivement chez les fous.

Les tueurs sont donc, par définition, des fous dont on se sert, et ils n'en sont peut-être que plus dangereux, car ils savent, eux, n'avoir rien à craindre de la loi.

Quand un individu, pour une raison quelconque, a été interné dans un asile d'aliénés, puis libéré par les autorités compétentes, il vit hors la loi, et la société est dorénavant indulgente à ses manies, à ses faiblesses, à ses rechutes, même s'il fait passer un de ses semblables de vie à trépas, car le pire qui puisse lui arriver dans ce cas-là, c'est de réintégrer l'asile.

Les fous de cet acabit ne manquent pas dans les rues de Paris, où tout le monde est à leur merci, surtout si on leur a mis dans la main un revolver.

Suivons un de ces fous au passage.

*

C'est un homme qui s'était livré à des excentricités, ce qui lui avait valu de séjourner deux ans environ dans un asile d'aliénés, asile dont il vient de sortir avec des papiers et des certificats médicaux constatant sa folie, son séjour à l'hospice, le traitement suivi, sa guérison et l'autorisation de circuler.

Le voilà donc en liberté, mais « sans un ».

Il traîne la savate dans les ruisseaux de la capitale, la nuit, aux Halles, à Montparnasse, à Montmartre, aux Ternes, jusqu'au moment où ses pérégrinations dans les bas-fonds le conduisent à la porte d'un bar, d'une fumerie ou d'un tripot.

Il découvre le « milieu ».

Il voit vivre et agir le monde interlope avec qui il est dorénavant en contact et, comme il n'est pas aussi fou qu'on veut bien le croire, il tire, des observations quotidiennes qu'il fait, des inspirations de l'ordre de celle-ci qui lui paraît susceptible de lui donner une « chance » :

« Si je me "mouille", qu'est-ce que je risque ? Si je passe "au travers", je fais un coup cent pour cent. Si je suis "fait", ça me coûte deux ans d'infirmerie spéciale, nourri, logé, chauffé, blanchi. Pépère, somme toute... »

Quand il a bien mûri son idée, notre vésanique bonhomme, de plus en plus lassé du sot métier de pique-mégots, intrigue pour s'intégrer dans une bande.

Pour y parvenir, il excipe de sa qualité d'ex-fou, insiste sur les sauvegardes qu'elle comporte, montre ses papiers, parle d'abondance, crâne, réclame un poste dangereux, est impatient de faire ses preuves, de montrer qu'il est « un homme ».

Ses vantardises ne suffisent évidemment pas à le faire admettre, car il faut d'autres qualités que d'excentricité et de « grande gueule » pour faire un bon tueur, mais s'il semble avoir de l'étoffe, la bande ne le décourage pas.

Sous prétexte d'apprentissage ou d'épreuve, on lui confiera des petites besognes comme de transporter des sachets de « coco » ou de surveiller les allées et venues des femmes ou d'espionner un type qui a l'air de vouloir flancher, et voici que la vie de notre homme devient moins dure, car il reçoit en rémunération de ces menus services quelques subsides suffisants pour se l'attacher.

... Et un jour viendra peut-être où la bande aura besoin d'un homme de main, d'un homme de sang pour une sale

besogne qui peut conduire à l'échafaud – alors l'ex-fou entre en scène et exécute, aveuglément...

Si le fou a bien réussi son coup, on le « planque » jusqu'au classement de l'affaire. Si au contraire celle-ci se présente mal, on fera commettre au fou quelque excentricité sur la voie publique comme, par exemple, de défoncer la vitrine d'un magasin ou de gifler un sergent de ville.

La police est ainsi obligée de constater que des gestes aussi déraisonnables sont manifestement un réveil de la folie de cet homme et conduira le déséquilibré à l'infirmerie spéciale.

Si, par la suite, la police découvre que ce malade est, par surcroît, un assassin, *comme son crime aura été préparé de telle façon qu'on n'y puisse relever aucun mobile,* on sera bien obligé de conclure par un non-lieu, d'autant plus que le fou, dûment chapitré par les instigateurs du crime, croira qu'il subit une nouvelle épreuve ou se réfugiera dans un système de divagations.

Voilà comment on trouve sur la place de Paris des tueurs à partir de cinq cents francs!...

*

De tout ce que l'on sait déjà, de tout ce que l'on apprend de nouveau chaque jour, de tout ce qui se raconte dans les journaux, de tout ce qui se chuchote dans le public, des confidences qui nous sont faites en petit comité, des anecdotes surprises, de tout ce que l'on peut deviner des agissements et des ramifications du « milieu », raisonnant par induction, on arrive fatalement à la conclusion que pour agir d'une façon aussi universelle, à Londres, à Paris, à Constantinople ou à Berlin, avec autant de cynisme et d'innombrables complicités avouées, braver l'opinion, les lois, la police, battre monnaie, avoir pignon sur rue, se vanter publiquement de leurs hautes relations, les grands chefs des *gangsters* et des hors la loi, les « barons » de la pègre doivent jouir de puissantes protections personnelles.

Naturellement, ces protections ne sont pas gratuites; il est donc légitime de se demander comment ils les paient et à quel prix?

D'abord, les « barons » paient en argent comptant, argent qui tombe parfois, et sans bruit, dans les caisses électorales, si ces protections sont d'ordre politique; argent qui est remis de la main à la main, « sous enveloppe », donc sans laisser de traces, si les personnages qui accordent ces protections peuvent être considérés comme des amis de toujours ou d'occasionnels associés; et encore, par chèque, s'il s'agit, par contre, de personnalités haut placées, que l'on « tient » ou que l'on fait « marcher ». (D'ailleurs, l'argent que distribuent certains tenanciers pour s'assurer des complaisances, des tolérances ou étouffer un scandale, l'est exactement de la même façon, sauf qu'il va à de moins grands personnages, et souvent, tout simplement, au propriétaire de l'immeuble ou aux voisins de la rue, et qu'il est offert dans une boîte de cigares, les cigares gisant sur une couche de billets de mille.)

Ensuite, les « barons » paient en fournissant des renseignements, des informations, en livrant des documents, en exerçant, nuit et jour, une surveillance qui ne se relâche pas autour d'un homme désigné, rival politique, ennemi personnel de leur protecteur, homme que l'on veut couler ou dont on veut se défaire, gêneur que l'on traque jusqu'à ce qu'il se rende, fonctionnaire intègre que l'on désire compromettre, magistrat dont on a juré d'avoir la peau ou l'hermine, financier imprudent sur lequel on veut mettre la main, député, sénateur dont on veut connaître les dossiers, les secrets, fantoche mondain dont on envahit le salon, qui vous subit, qu'on désoriente et qui devient littéralement la possession d'un homme ou d'un groupe : une chose.

Ils paient, en outre, en menus, menus services, comme celui qui consiste à freiner le chantage exercé par un ami d'un autre clan ou à faire tenir tranquille un bavard qui vient de lancer une gazette.

Enfin, dans les circonstances difficiles, comme celles que la France traverse actuellement, les grands chefs du *gangsland* n'hésiteront pas, par dévouement et par dévotion pour leur permanent protecteur, d'avoir recours à l'assassinat le plus brutal s'il n'y a pas d'autre moyen de tirer d'affaire ou de sauver l'honneur – et la fonction, la place, la puissance, l'influence – de leur grand homme compromis. Alors, ce n'est plus une question d'argent. Leur intérêt réciproque est si intimement mêlé, confondu que, dans ces cas-là, leur existence à tous est en jeu.

To be or not to be.

Voilà à quoi se résume pour les *trustee*[108] un événement que l'Histoire appellera peut-être, quand il aura eu lieu, un secret d'État, événement qui fera sans doute date et qu'ils exécuteront, eux, les « barons », les chefs, froidement, avec les hommes, les moyens, les instruments dont ils disposent dans la pègre et qu'on tient toujours parés en vue d'un « coup de chien[109] ».

CONTREBANDIERS

Jean Vigo et sa femme Lydou.

Première esquisse succincte d'un film à réaliser avec Messieurs Jean Vigo[1], Nounez[2], Meunier-Codin, la firme Gaumont et le concours de M. Carlo Alamon pour la documentation sur le Pays basque.

PERSONNAGES

A) DE PREMIER PLAN

1) Ramuntcho, jeune homme basque[3]
2) Mahi, jeune fille basque
3) L'Américain, un type de cynique farouche et brutal
4) Mimi, une grue[4]

B) DE SECOND PLAN

5) La sotte du village (comique)
6) Jean Bonvin, le brigadier des douanes (gros comique)

PROLOGUE

À notre époque de grand tourisme, d'avions, d'autos, de trains rapides internationaux, il est bien désagréable et ennuyeux de perdre son temps :

> *douaniers sur un terrain d'aviation faisant attendre des touristes pressés d'embarquer (bruit d'hélices) ;*

ou de subir la fouille

en gare : malles Innovation que l'on vide pêle-mêle, fragile lingerie féminine que des grosses mains de douaniers maculent (bruit de locomotive) ;

ou d'être obligé de faire demi-tour à la frontière d'Espagne parce que (moteur d'autos)

on a oublié son passeport : autocar moderne se rendant aux courses de taureaux de Saint-Sébastien (affiches) ; type de distrait ahuri (père de famille nombreuse) que l'on fait descendre avec sa ribambelle de gosses ;

on a négligé de remplir une formalité administrative : voiture espagnole obligée de faire demi-tour et qui embouteille le pont international ;

on n'est pas en règle avec le fisc : M. et Mme Durant dans leur 5 HP[5] sans confort, qui protestent, mais que l'on refoule impitoyablement ;

ou que l'on ignore la curiosité et le flair des douaniers : « N'avez-vous rien à déclarer ? » – femme élégante sur qui l'on trouve des mètres et des mètres de dentelle ;

ou que l'on est trop gourmand : gibiers, vins d'Espagne ;

ou que l'on est trop vaniteux : robes, souliers neufs ;

ou ivrogne : un Anglais dans une Rolls, bouteille d'absinthe.

Mais tout cela est le menu fretin, les contrebandiers du dimanche (rumeurs de foule).

.....

Béhobie un dimanche. Embouteillage, cohue, foule des villageois pour qui ce spectacle est la grande distraction du dimanche.
(Gags) Ceux qui passent. Ceux qui ne passent pas. Ceux qui passent en fraudant : un jeune reste dans une voiture de course. Visite. Il passe. Un peu

plus loin sur la route il allume un gros cigare de fraude qu'il tire de la manche de son chandail. Barrage à Urrugne. Contre-visite. Il passe encore et, le barrage franchi, allume un deuxième cigare de fraude qu'il tire de sa trousse à outils.

Le nouveau bâtiment de la douane à Béhobie. Un fraudeur dans la foule : « C'est avec notre argent qu'ils se paient ça ! »

.....

En semaine, les douaniers surveillent la population frontalière qui va se ravitailler de l'autre côté et qui fraude menu et serré.

Mais on tient particulièrement à l'œil les suspects signalés : bas de soie dans le réservoir à essence d'une très vieille Renault.

Bas de soie : *prix pratiqués dans une petite voiture au marché de Bayonne ;*
prix pratiqués dans la vitrine d'une boutique de luxe.

Plainte réitérée des commerçants patentés.
Rage et impuissance de l'inspecteur des douanes dans son bureau.
Rapports. Paperasses.
D'ailleurs, depuis quelque temps, la Sûreté signale une recrudescence dans le trafic des stupéfiants et le chef de la douane est sur les dents.

Vue panoramique du Pays basque.
Renchaîner sur une ferme isolée.
Dans la cour boueuse de la ferme une somptueuse voiture.
Dans la voiture l'Américain. Un pied sur le marche-pied, Ramuntcho (?).
Les deux hommes viennent de conclure un marché.
– « Tope là.
– Ça colle !
– Alors, à ce soir ?
– À ce soir ! »
La voiture démarre.

La voiture file à toute allure dans le paysage. Elle traverse un village. Un type la remarque.
Le même type au téléphone. Dénonciation téléphonée.

Le chef de la douane donne des ordres de surveillance renforcée.

.....

Ramuntcho quitte sa ferme, descend au village.
En conciliabule avec le père et le frère de sa fiancée.

Rappel du chef de la douane donnant des ordres.

Ramuntcho qui prend congé de Mahi (sa fiancée).

Carabiniers allant prendre leur poste le soir sur les bords de la Bidassoa.
Gabelous en embuscade.

Rappel de Ramuntcho et de ses deux compagnons en conciliabule.

L'Américain qui arrive dans un bar de Biarritz.

Une frontière bien gardée, car il n'y a pas que des amateurs.
Dans la montagne et au bord de l'eau c'est sérieux.

Crépuscule tragique.

.....

La nuit tombe.
Une passe dans la montagne.
Contrebandiers professionnels franchissant une crête à contre-jour. La nuit tombe. Ils dévalent les pentes, pénètrent sous bois, au galop, chacun avec sa charge de tabac, chacun avec son bouteillon d'alcool.

Nuit noire.
Lumières de Fontarabie.
Renchaîner sur la lampe à pétrole d'une venta[6].
Ramuntcho, un as de la contrebande, prend livraison de coco et se prépare à passer l'eau avec ses deux compagnons.
Dehors, il pleut à torrents.
Rappel des carabiniers et des gabelous[7] *embusqués.*

.....

Une boîte de nuit à Biarritz.

Mimi, une grue de Paris, demande de la coco à la femme du vestiaire et lui passe un billet de mille. Cette femme au chasseur de l'établissement. Le chasseur au barman. Le barman s'adresse à un client, gros homme cossu, cynique. C'est l'Américain. Celui-ci tire sa montre, fait comprendre que son fournisseur habituel est en retard, qu'il n'a pas de coco.

Rappel des carabiniers et des gabelous.

Fontarabie. Intérieur de la venta. *Ramuntcho tire sa montre. C'est l'heure de partir. Il s'embarque avec ses deux compagnons. Nuit noire. Pluie. Ils tentent de franchir la Bidassoa dans un canot.*
Coups de feu dans la nuit.
Deux hommes tombent à l'eau.
Coups de feu.
Le troisième, Ramuntcho, se sauve à la nage.
Balles qui crépitent dans l'eau autour de lui (sonorisation).
Alerte à Hendaye.
Coups de feu dans la nuit.

À l'aube, deux cadavres sur la plage.

.....

Le lendemain, à l'heure des apéros et des cocktails. La terrasse du Royalty *à Biarritz.*
Mimi. L'Américain.
Passe le marchand de la Gazette. *Il crie.*
En manchette : LE DRAME DE LA BIDASSOA.
Des désœuvrés s'arrachent le journal.

Renchaîner sur deux cadavres à l'aube sur la plage.
L'Américain qui passe de la coco à Mimi.

Rappel des coups de feu (sonorisation).

En gros plan. Au vestiaire, Mimi fébrile qui prise de la coco. Puis se met à rire, à rire.
Sa tête se détache sur un fond d'affiche annonçant une grande partie de pelote, avec le nom des champions, dont celui de Ramuntcho.

Sonorisation du rire de Mimi qui s'enchaîne sur la sonorisation d'une partie de pelote.

Entre l'Américain qui embrasse Mimi sur la bouche.
Il l'invite à aller assister ensemble à la partie de pelote.
Ils sortent ensemble.
Grosse auto sur une route en lacet. Klaxon.
Sonorisation de la vitesse qui rappelle le crépitement des coups de feu.
Dans la voiture, l'Américain qui embrasse Mimi à pleine bouche.
Gros plan de Mimi qui rit aux éclats.
Sonorisation de son rire de détraquée qui rappelle les coups de feu en crescendo *et la pelote sonorisée en* crescendo.

PREMIÈRE PARTIE

Sonorisation *fortissimo* de la pelote.

Un village de la montagne.
Grande place, fronton, foule bigarrée. La jeunesse du pays en effervescence.
Ramuntcho, le champion du village, n'est pas encore arrivé et la partie va commencer sans lui !
Sur les gradins, parmi les jeunes filles, Mahi et sa sœur.
On interpelle Mahi.
Elle ne sait pas pourquoi Ramuntcho est en retard.
La partie commence. Basques et Espagnols.

.....

Quand la partie bat son plein arrive la patache[8] du pays avec les journaux.
En manchette : LE DRAME DE LA BIDASSOA ! Deux morts !

Le journal passe de main en main.
Émotion à la mairie, à l'auberge. Tout le monde sait que l'expédition de la nuit était entreprise par trois hommes du village.
Le journal circule parmi les spectateurs sur les gradins. On chuchote.
Malgré l'intérêt de la partie, certains quittent leur place.
Un petit groupe commence à se former sous les platanes devant l'auberge.
On discute. On est inquiet. Les vieux quittent leur partie de *muss*[9] pour commenter la nouvelle.
Quelqu'un est allé prévenir le curé.
Les femmes commencent à apprendre la chose.

.....

Dans un taillis, un homme essoufflé.
Les bruits de la partie de pelote, les cris des assistants parviennent jusqu'à lui. Il n'ose rentrer au village. C'est Ramuntcho qui hésite à s'engager sur la grand-route.

L'auto de l'Américain qui s'engage dans la route en lacet.
Dans un virage Ramuntcho bondit. La voiture qui s'arrête.
Bref dialogue.
L'Américain. – Eh bien ?
Ramuntcho. – Une sale combine que votre truc ! Je ne marche plus !
L'Américain. – Et le Vieux ?
Ramuntcho. – Tué.
L'Américain. – Et le fils ?
Ramuntcho. – Tué !
L'Américain. – Monte, vous n'êtes que des crétins !
Ramuntcho s'installe contre l'Américain et Mimi, cependant que la voiture démarre en quatrième.

.....

Au village, la partie de pelote tourne mal pour l'équipe du village. Les jeunes gens sont indignés. On déplore à haute voix l'absence de Ramuntcho. On l'accuse de n'être pas là. On proteste. Cependant que l'agitation croît à l'auberge du pays, où le groupe des hommes qui commentent la nouvelle du journal se fait de plus en plus nombreux. Le curé envoie un gamin chercher Mahi. Il l'interroge. Il lui fait lire le journal.

Consternation, inquiétude de la jeune fille et de sa sœur.
« Et Ramuntcho ? demande Mahi.
– Et le père ? demande la sœur.
– Et le frère, on ne sait rien de lui ? » demande Mahi.
Les hommes secouent la tête. Il n'y a pas de noms dans le journal. Les détails manquent. On ne sait pas.
Ces trois-là faisaient équipe. Tout ce que l'on sait, c'est que l'un des trois s'est échappé.
L'équipe se composait du père, du frère des jeunes filles et de Ramuntcho, le fiancé de Mahi.
Les femmes qui ont eu vent de la terrible nouvelle entourent les

deux jeunes filles, veulent les entraîner chez elles.
Mais Mahi veut savoir. On lui cache quelque chose.
Elle interroge chacun.
Elle relit le journal.
Elle veut savoir, cependant que sa sœur court à l'église allumer des cierges. Puis revient en pleurant.

.....

La partie de pelote se termine par la défaite de l'équipe du pays, devant des gradins aux trois quarts vides.
Bruyant triomphe des Espagnols.
Consternation, protestations de la jeunesse du village. Ils sifflent les Espagnols.
Ah, si Ramuntcho avait été là !

« Votre Ramuntcho, nous l'enquiquinons ! Qu'il vienne, mais qu'il vienne donc chez nous, on verra bien ! » jubilent les Espagnols, en lançant un nouveau défi.
La rivalité est intense entre joueurs de pelote. Si le triomphe des Espagnols est provocant, les gars du village sont prêts à céder à la colère, car les Basques sont passionnés. On va en venir aux mains, quand l'auto de l'Américain arrive plein gaz sur la place du village et crée diversion.
Mahi a poussé un cri : « Ramuntcho ! et le père ? et mon frère Albert ? »
Mais Ramuntcho est sinistre.
On le presse. On l'entoure. On lui pose mille questions à la fois.
Personne ne s'occupe plus des Espagnols qui commencent à monter dans leurs petites voitures enrubannées.

« Le vieux Irazabal[10] s'est noyé », explique Ramuntcho, tandis que les hommes le poussent à l'auberge et lui font boire un coup. Et il ajoute : « Quant à Albert, il a été tué d'une balle entre les deux yeux. »
Et il s'effondre sur un banc.

Maintenant tout le monde connaît la fatale nouvelle et les villageois sont atterrés. Et c'est sur cette foule consternée que retentit soudain, agressif, blessant et moqueur, un dernier défi lancé par les

Espagnols s'éloignant maintenant en fouettant leurs petits chevaux.
« Ramuntcho ! Ramuntcho ! crient les triomphateurs de la journée. Eh, Ramuntcho. Eh, l'as ! Eh, le foireux ! Eh, le vantard ! Quand tu viendras chez nous, les filles te flanqueront la fessée ! »
Et de taper sur leurs petits chevaux.
Les gamins du pays courent après les carrioles qui s'éloignent à fond de train et leur envoient une volée de cailloux, mais tout le village a ressenti l'injure.

.....

À l'intérieur de l'auberge, c'est un beau tollé. On discute avec violence. Les uns rendent l'Américain responsable du drame. Les autres critiquent âprement Ramuntcho de s'être abouché avec cet homme. Deux morts ! De mémoire d'homme cela n'était pas encore arrivé au pays.
Et tous les ennuis que cela va valoir au village, enquête de la gendarmerie, surveillance renforcée. Ramuntcho encaisse les reproches sans dire mot.

.....

Dehors, la sœur de Mahi se lamente à haute voix. Les femmes la soutiennent, reconduisant les deux jeunes filles chez elles.
En passant devant l'auto de l'Américain, Mahi aperçoit Mimi qui se met du rouge aux lèvres.
« Garce, je te maudis », fait-elle en passant. Mimi éclate de rire.
Elle suit des yeux le groupe de femmes qui s'éloigne dans la ruelle, derrière l'église. Puis elle se trousse très haut, prend un petit paquet de coco dissimulé dans sa jarretelle et prise furtivement.

.....

Tard dans la nuit.
Mahi qui boucle la porte de sa maison, puis qui va et vient dans sa cuisine tandis que sa sœur se lamente.

À l'intérieur de l'auberge. L'Américain pérore devant la cheminée.
« Tout ce qui est arrivé est votre faute, apostrophe-t-il les hommes réunis. Vous ne savez pas y faire. Ah ! Si vous m'aviez vu mettre ça à Chicago. On n'y allait pas par quatre chemins. C'est par camions qu'on passait la bière et le whisky. Et merde pour la flicaille ! On leur

rentrait dedans, à coups de carabine et de mitrailleuse ! Si seulement vous étiez des mecs, on en ferait du bon boulot par ici au lieu de votre misérable petite combine à la flan ! »
Et sortant un paquet de dollars de sa poche : « Tenez, j'embauche. C'est pas le moment de flancher. Je fais équipe. Je paie d'avance. Je vais vous apprendre les méthodes américaines, moi ! – Tu marches, toi ? toi ? et toi ? », interroge-t-il autour de lui.
Les hommes hésitent, la plupart se récusent. Seuls, cinq types acceptent les propositions de l'Américain. Les autres s'en vont un à un, sortent, gênés.
On les voit traverser la place solitaire, puis rentrer individuellement chez eux et verrouiller leur porte.

« Et toi, Ramuntcho, tu en es, hein ? »
Long silence.
Mais Ramuntcho, l'œil vide, secoue imperceptiblement la tête et ne répond pas.
Silence.

« Viens, chéri, dit Mimi en entraînant l'Américain, mettons-les, c'est pas un homme. » Et elle sort en éclatant de rire (rappel, sonorisation du crépitement des balles qui se transforme en tintamarre, le démarrage pétaradant de l'auto).

L'aubergiste et les cinq partisans de l'Américain sont sur le seuil de l'auberge.
Au bout d'un long moment, Ramuntcho, qui est resté prostré, sort à son tour. Il les bouscule sans leur dire un mot.
Il traverse la place.
Les hommes le suivent des yeux. Ramuntcho disparaît dans la ruelle derrière l'église.
Les hommes se dispersent à leur tour en rasant les murs.
L'aubergiste rentre, boucle sa porte.
Sur la place déserte il sonne minuit.

.....

La maison de Mahi sous la lune.
Une ombre sur un mur. L'ombre siffle. On siffle encore.
C'est Ramuntcho.

Il hésite.
Il attend.
Il avance.
Il frappe à la porte, doucement, puis de plus en plus fort.

À l'intérieur.
La sœur folle de terreur qui dit à Mahi : « Tu l'entends ?
– Oui.
– Il t'appelle.
– Oui.
– Tu y vas ? »
Pas de réponse.

On frappe encore à la porte et l'on entend la voix de Ramuntcho qui appelle : « Mahi, ouvre-moi ! J'ai à te parler. Je dois te dire...
– J'ouvre ! », fait la sœur à Mahi.
Mahi bondit. Elle bouscule sa sœur. « Grande sotte, laisse ça ! »
Elle se plante devant la porte.
Et comme Ramuntcho insiste dehors :
« Va-t'en, lui crie-t-elle à travers la porte. Va-t'en ! Je te déteste ! C'est toi qui me les as tués ! »

.....

Quelques jours plus tard.
Cloches.
Double enterrement au village.

La gendarmerie a rendu les corps à la famille. Il y a eu enquête, mais entre contrebandiers on ne se donne pas, et tout le monde est contrebandier dans ce village frontière. Les pandores[11] sont repartis bredouilles.

Mais après les cérémonies d'usage, quand les gens reviennent du cimetière, les villageois ont la stupeur de voir un poste de douaniers venir s'établir à la sortie du pays.
Ainsi en ont décidé les autorités.
Et pour les villageois, c'est une vilaine surprise.

DEUXIÈME PARTIE

Depuis l'affaire de la Bidassoa la vigilance des douaniers s'est renforcée des deux côtés de la frontière.

.....

Ouvrir sur des contrebandiers du village qui chargent leurs ballots ; qui partent en chantant.
La pause.
Dans la montagne.
On éteint les pipes.
Le dernier coup de collier avant de franchir la frontière.
Ils tombent dans une embuscade (dressée par Bonvin), laissent tomber leurs charges et se sauvent.

Renchaîner sur gros plan de l'Américain riant aux éclats.
Plan américain : une *venta* espagnole.
L'Américain, qui a distribué des brownings à son équipe, se tord parce qu'un de ses hommes s'est pincé le doigt en voulant glisser un chargeur dans son arme.
L'équipe de l'Américain boit sec, trinque.
Ils partent furtivement.
Dernière pause.
On boit un dernier coup avant de franchir la frontière.
Eux aussi tombent dans une embuscade dressée par les douaniers espagnols.
Ils déchargent leurs brownings.
Les douaniers espagnols ripostent à coups de carabine.
La bande de l'Américain passe.

.....

La ferme isolée de Ramuntcho.
Le matin.
Ramuntcho au travail (occupation typique et de saison).
Mais il n'a pas le cœur à l'ouvrage.
Depuis le double enterrement (auquel il a assisté), il n'a pas le cœur à l'ouvrage, car il n'a pas revu Mahi.
Les camarades viennent le trouver, les contrebandiers de la nuit.
On vient lui demander conseil. On se plaint.
La contrebande devient de plus en plus difficile dans la région, du fait de l'activité insolite de la bande de l'Américain et des méthodes brutales qu'il emploie.
Ce qui fait que la frontière est gardée comme elle ne l'a encore jamais été.
Mais, depuis l'affaire de la Bidassoa, Ramuntcho ne veut plus entendre parler de contrebande.
Alors un homme prétend qu'on est trahi, que quelqu'un du village donne des indications.
– Ne serait-ce pas la sotte, la sœur de Mahi?
Le brigadier Bonvin la courtise.
On compte sur Ramuntcho pour éclaircir ça.
Ramuntcho descend au village avec les gars.

.....

Au village.
Bonvin qui courtise la sotte. La sotte est à son établi de sandalière.
Scène gaie.
Mahi charge un gros paquet de sandales.
Depuis la mort du père et du frère, les deux sœurs travaillent à leur métier de sandalière pour vivre. Elles travaillent souvent jusqu'à fort avant dans la nuit, car elles ont beaucoup de mal à joindre les deux bouts. Comme Mahi est énergique, elle fait les foires et les marchés de la région (ce qui permet de montrer des sites et des coutumes basques).
Ce jour-là elle prépare son paquet pour aller à une foire.
Elle va sortir. Elle est lourdement chargée. Quand Ramuntcho arrive avec les gars. Mais Mahi ne lui adresse pas la parole et part.

.....

Ramuntcho – Bonvin.
Scène où Bonvin, imbu de son importance et convaincu qu'à lui seul il mettra fin à la contrebande dans le pays, houspille les contrebandiers qui accompagnent Ramuntcho.
Il se vante de sa réussite de la nuit.
Puis il prend Ramuntcho à part et le prévient qu'il aura particulièrement l'œil sur lui et qu'il le pincera à la première occasion.
Sur ce il s'en va.

.....

Ramuntcho – la sotte. Elle lui raconte que la vie est dure.
Que Mahi se crève à courir les foires ; que son grand panier est trop lourd, qu'elle aurait besoin d'un âne.
À une question de Ramuntcho qui l'interroge au sujet du brigadier, elle avoue aimer Bonvin.

Dans sa naïveté, elle n'arrive pas à comprendre ce que Ramuntcho insinue.
– Non, elle ne lui parle de rien. C'est Bonvin qui parle tout le temps, car il est drôle, bon vivant. Il lui a parlé mariage, et c'est tout.

.....

Ramuntcho à l'auberge avec ses camarades.
– Non, la sotte est trop bête. Elle ne trahit pas. Mais il faut tout de même se méfier de Bonvin.

.....

Quelques scènes drolatiques de contrebande, dont plusieurs où Bonvin est joué et rentre bredouille avec ses hommes.
Tout cela se manigance au village.

Jusqu'à présent la contrebande était pratiquée par les gens du pays, traditionnellement, de père en fils.
La contrebande était une espèce de grand jeu, dont tout le monde au pays connaissait la règle et où il s'agissait avant tout de jouer au plus fin avec les douaniers.
C'était une espèce de grande farce, à laquelle tout le monde participait et dont les épisodes les plus célèbres se transmettent généralement d'une génération à l'autre et qui pour les Pays basques

constituent une sorte d'épopée paysanne, un Roman de Renart, qui ne manque pas d'une certaine grandeur, de beaucoup d'allure, mais qui est surtout plein de bonne humeur et où la malice, l'ingéniosité, la ruse intrépide s'allient plus volontiers au rire qu'aux larmes. C'est pourquoi les multiples péripéties de la contrebande dans la montagne ont, le plus souvent, comme conclusion une réussite joyeuse, dont tout le monde profite au village, plutôt qu'une fin tragique, fatale. Le drame est rare, le drame sanglant l'exception entre contrebandiers et douaniers.

Une espèce d'entente tacite s'est établie entre contrebandiers et douaniers qui habitent les mêmes petits villages perdus, mènent la même vie fruste, sont voisins et souvent parents.
Il n'y a pas de haine entre eux, pas de vendetta.
On se connaît trop familièrement pour se tirer dessus.
Les blessures que l'on se fait sont surtout d'amour-propre.
Quand les contrebandiers du pays tombent dans une embuscade, ils abandonnent leurs marchandises et se cavalent – et les douaniers se contentent de confisquer la camelote. On évite autant que possible toute effusion de sang et l'on ne veut pas de mort d'homme.
Si les douaniers font impitoyablement leur devoir, les contrebandiers, ayant chacun maison, famille, champs, métier et étant honorablement connus au village, évitent de se compromettre ou de se laisser impliquer dans des histoires qui pourraient faire du vilain.
On se livre à la contrebande non pas tant pour faire fortune, que pour pratiquer une espèce de sport passionnant, qui donne beaucoup d'émotion et permet en outre d'améliorer son ordinaire, tout en mystifiant la douane[12].
Depuis toujours les principaux articles de la contrebande sont chevaux, mulets, cochons, moutons, alcool, tabac, etc.
(Tout ceci à illustrer avec des anecdotes typiques choisies par M. Alamon.)

.....

Mais depuis l'arrivée de l'Américain dans le pays, son besoin pressant de drogue, l'argent qu'il distribue largement, il y a eu :
Le drame de la Bidassoa, mort d'homme, et maintenant qu'il a constitué une bande particulière, qu'il a racolé des types sans foi ni loi, la plupart étrangers au pays, qui ne reculent devant aucun

mauvais coup à faire et qu'il se livre à toutes espèces de trafics louches : passe de pesetas, de réfugiés ou de suspects politiques, la traite des Portugais, armes clandestines, et qu'il n'hésite pas à employer des moyens criminels, les incidents se multiplient dans le pays.
(À illustrer par des faits d'actualité fournis par M. Alamon.)

.....

Opposition de ces deux conceptions, de ces deux pratiques de la contrebande. Présentations rapides et graduées des deux façons d'agir qui aboutissent à des épisodes de plus en plus violents entre les contrebandiers des deux clans.
Rivalité commerciale, qui dégénère rapidement en menaces, voies de fait, défis, accrochages sérieux.
(Qui aboutissent au pillage d'un convoi par la bande de l'Américain et à la grande bataille générale entre les deux bandes de contrebandiers de la troisième partie.)

.....

À intercaler dans cette action principale des contrebandiers qui constitue le sujet premier du film :
des scènes villageoises :
Mahi aux marchés, aux foires, aux fêtes du pays ;

des scènes de tendresse comique entre la sotte et Bonvin ;
des scènes de sentiment triste entre Mahi et Ramuntcho ;
Ramuntcho qui poursuit Mahi ;
qui veut l'aider dans son commerce ;
qui veut lui rendre des menus services ;
Mahi qui le repousse ;
qui est insensible ;
qui lui tient rigueur ;

deux scènes de drôlerie où Ramuntcho passe et fraude au nez et à la barbe de Bonvin qui n'y voit que du feu
(l'anecdote de la mule[13] contée par M. Alamon)

Une scène de passion :
Un soir, revenant d'une foire, Mahi rencontre l'Américain,

qui la presse, veut l'embrasser : Ramuntcho intervient; bataille entre les deux hommes.

.....

Graduer les sentiments de Ramuntcho.
Depuis le drame de la Bidassoa, il a perdu confiance.
Il ne veut plus entendre parler de contrebande.
Il rabroue ses anciens camarades qui viennent lui demander conseil.
Il ne prend aucune part active aux événements qui bouleversent le pays, et qui sont motivés par la concurrence de plus en plus acharnée entre les deux bandes rivales.
Il erre. Il boit. Il court la gueuse des deux côtés de la frontière.
Il ne sait comment tuer le temps, car il n'a plus le cœur à l'ouvrage.
C'est ainsi qu'il court les foires, qu'il a l'occasion de rencontrer Mahi, mais chaque fois qu'il tente de l'approcher, il se fait rudement éconduire.
Mais plus Mahi est cruelle, insensible, plus Ramuntcho l'aime et cherche l'occasion de lui rendre service, de se faire pardonner.

Après son intervention entre Mahi et l'Américain, voyant que Mahi lui tient toujours rigueur, n'agrée pas plus ses hommages que ses services, lui fait même renvoyer tous ses menus cadeaux par la sotte, il devient cafardeux et quitte la région pour descendre sur la côte.

.....

Intercaler également pour faire contraste avec les scènes villageoises quelques scènes crapuleuses (jusqu'où peut-on aller?) entre l'Américain et Mimi : boîtes de nuit, types de drogués, types de marchands de coco, etc.

.....

Saint-Jean-de-Luz.
Ramuntcho a le cafard. Il traîne dans les cafés, sur le port.
Bal populaire sur la place.
Il rencontre Mimi au bras d'un matelot.
Elle le fait encore boire.
L'Américain cherche un homme de confiance pour aller chercher un lot de drogue particulièrement important.
Pourquoi est-ce qu'il n'irait pas lui, Ramuntcho? N'a-t-il pas une

revanche à prendre sur les gabelous de la côte ? Il n'y a aucun risque à courir.
La drogue est à bord d'un cargo qui arrive la nuit au large. L'Américain a un bateau à moteur. Il n'y a qu'à aller prendre livraison et revenir sans quitter les eaux territoriales. Ce type-là le piloterait, c'est un matelot du cargo.
Aucun danger.
Mimi l'embobine si bien que Ramuntcho finit par embarquer.
Départ de Soccoa.
(Jusqu'où peut-on pousser une scène de séduction vache ?)

.....

Mimi a rejoint l'Américain (au casino ?).
Celui-ci voit l'occasion de faire coup double. Prendre livraison de la coco et se débarrasser de Ramuntcho.
Quand Ramuntcho lui délivre le lot important de drogue qu'il est allé chercher, l'Américain l'abat traîtreusement d'un coup de revolver.
La scène se passe à l'aube, à la Chambre d'Amour.

Ramuntcho blessé se traîne jusqu'au refuge d'Anglet.
Les pins de Chiberta.
La solitude.
Les sœurs.
La rebouteuse.
Le désert.

TROISIÈME PARTIE

La terreur règne dans la montagne.
Tous les sentiers de la contrebande sont occupés par des hommes à l'Américain.
Ils sont maîtres de toutes les passes.
Ils houspillent, violentent les habitants du pays et ont eu quelques rencontres tragiques avec les douaniers.

.....

Une nuit chez Mahi.
Les contrebandiers du pays se sont réunis chez elle pour avoir des nouvelles de Ramuntcho.
La situation est trop tendue, on a besoin de lui.
Mahi fait taire la sotte qui veut parler, car Mahi a reçu une lettre de Ramuntcho disant qu'il est en traitement au Refuge d'Anglet et de se méfier de l'Américain.
Les hommes préparent un grand coup. Les ballots se sont accumulés à la frontière. Ils ont un lot très important à passer.
Ils auraient besoin de quelqu'un pour aller espionner la bande à l'Américain.
En plein conciliabule on frappe aux volets. Alerte ! Puis la sotte va ouvrir, c'est Bonvin qu'elle attendait. Elle sort.

.....

Les hommes accusent la sotte de les trahir.
Mahi défend sa sœur et pour convaincre les hommes s'offre d'aller elle-même surveiller l'Américain.

Dehors, Bonvin et la sotte.

Bonvin raconte à la sotte de prévenir les hommes du village de ne pas partir, que la bande de l'Américain est à l'affût.

.....

Mahi arrive trop tard au quartier général de l'Américain.
La bande est déjà partie.
Un type, un faux-monnayeur, gardien de cette maison perdue dans un site sauvage, retient Mahi prisonnière.

Traîtrise.
Les contrebandiers du village, qui ont réussi à passer un lot très important de marchandises, tombent, quand ils se croient rendus, dans une embuscade dressée par l'Américain.
Violente échauffourée entre les deux clans contrebandiers.
La bande de l'Américain pille le convoi des contrebandiers du pays.

Retour des vaincus au village.

Retour triomphant de l'Américain dans son repaire.
Violente scène entre lui et Mahi. Il la séquestre.

Désolation de la sotte au village. Elle raconte tout à Bonvin. Celui-ci lui dit d'aller chercher Ramuntcho.

.....

Comme il y a eu mort d'hommes dans cette affaire, les autorités sont alertées.
On veut en finir et compromettre le plus de monde possible dans une affaire de contrebande d'armes.
Types d'espions, d'agents louches, d'agents provocateurs.

La sotte chez les sœurs. Elle vient chercher Ramuntcho. Elle le met au courant des derniers événements qui viennent de se produire au pays. Il doit retrouver Mahi. C'est Bonvin qui l'envoie. C'est Bonvin qui a repéré le repaire de l'Américain.
Bonvin veut faire revenir Ramuntcho dans la région pour qu'il n'échappe pas au grand coup de filet que les autorités préparent.

.....

Une chambre d'hôtel.
Violence scène entre l'Américain et Mimi, jalouse.
Mimi est jalouse de Mahi.
L'Américain la rudoie.

.....

Un agent de la Sûreté s'abouche avec Mimi. Il la circonvient.
Mimi donne son homme.

L'Américain en grand conciliabule avec des conspirateurs espagnols.
Il s'agit d'une importante livraison d'armes de guerre.

.....

Préparation de cette livraison (d'après les documents précis de M. Alamon).
La passe se fera en forêt d'Iraty.

.....

Ramuntcho en grand conciliabule avec ses anciens camarades, les contrebandiers du pays. Il s'agit d'aller délivrer Mahi, de prendre d'assaut le quartier général de l'Américain. Il a rôdé sur place. Il a étudié les abords du repaire. Il sait comment procéder.
(D'après une histoire de M. Alamon.)

.....

Grand conciliabule des autorités, gendarmerie et Sûreté.
Rapports des agents.
Dispositions prises (d'après les documents précis fournis par M. Alamon).

.....

Tous les camps sont alertés pour la bataille finale.

.....

La sotte folle de joie raconte à Bonvin que tel jour Ramuntcho ira sauver sa sœur.

.....

En forêt d'Iraty.

Choisir un défilé sauvage (le défilé des Échelles).
C'est là que se livre la grande bataille entre les autorités et la bande de l'Américain, dont la plupart des membres sont faits prisonniers et quelques-uns tués[14].

Simultanément.
Attaque du repaire de l'Américain par les contrebandiers du pays, avec Ramuntcho à leur tête.
La maison est prise sans coup férir.
Mahi est délivrée.
Le faux-monnayeur qui la gardait a réussi à s'enfuir. Il rejoint Mimi qui fait ses valises et part avec lui.
Quand Bonvin, qui pensait prendre Ramuntcho dans un piège, arrive sur les lieux avec son escouade, la maison est vide.
Il dresse l'inventaire d'un immense stock de camelote de contrebande.
Sa satisfaction.

.....

Après ce grand coup de filet, la vie reprend son cours normal au village.
Ramuntcho est rentré au pays.
Revanche de la partie de pelote du début.
Cette fois-ci l'équipe du village gagne.
Revenant triomphateur de cette partie, Ramuntcho en profite pour passer dans sa carriole un petit tonneau d'alcool.
Il rencontre Mahi sur une route.
Comme il pleut, il la fait monter dans sa voiture.
Ils sont arrêtés par Bonvin qui conduit la carriole au poste. Mais Mahi a débondé le petit tonneau en cours de route, arrivé au poste, il est vide.
Déconfiture de Bonvin qui croyait enfin tenir Ramuntcho (d'après l'anecdote vraie d'Elissague).

Ramuntcho et Mahi se réconcilient.

.....

Cependant, l'Américain, qui avait disparu durant la bataille en forêt d'Iraty, est traqué par les autorités.

Il en est réduit à passer en Espagne, après plusieurs avatars.
Lui aussi a un compte à régler.
Il est sur la piste de Mimi.
Il la retrouve à (une course de taureaux?) à Saint-Sébastien. Elle est en compagnie du faux-monnayeur. Il les épie. Il rage.
Sous prétexte de lui faire tenir de la coco, l'Américain a attiré Mimi dans une chambre d'hôtel borgne. Il la roue de coups.
Terrorisée, Mimi ment. Elle accuse le faux-monnayeur d'avoir donné tout le monde.

.....

Fête au village. Double mariage. Celui de Ramuntcho et de Mahi. Celui de Bonvin et de la sotte.
Aux gens du village qui expriment leur surprise à Ramuntcho de le voir célébrer sa noce en même temps que celle du brigadier Bonvin, et d'accepter comme beau-frère son ennemi déclaré, Ramuntcho se contente de sourire[15].
Il a préparé un bon tour de sa façon.

(Pour la noce, cérémonie, repas, danses, musique basques, voir les documents fournis par M. Alamon.)

.....

Dans un des coins les plus sinistres du cap Figuier.
L'Américain a préparé un sale tour de sa façon.
Il a donné rancart au faux-monnayeur.
Il lui saute dessus quand il arrive. Il le bâillonne, le ligote, l'attache à un arbre mort, les pieds dans une grande fourmilière[16].
Coucher de soleil tragique. La nuit tombe.
Les phares s'allument.

.....

Fin du repas des noces. Les douaniers, réunis autour du brigadier, chantent, trinquent, font un raffut de tous les diables.
Ramuntcho en profite pour faire entrer à l'étable un troupeau qui a passé la frontière en fraude (anecdote vraie de M. Alamon).
« Ce sera la dot de la sotte », dit-il aux villageois qui s'esclaffent.

On allume les lampions.

On danse.
Vertige de la danse.

.....

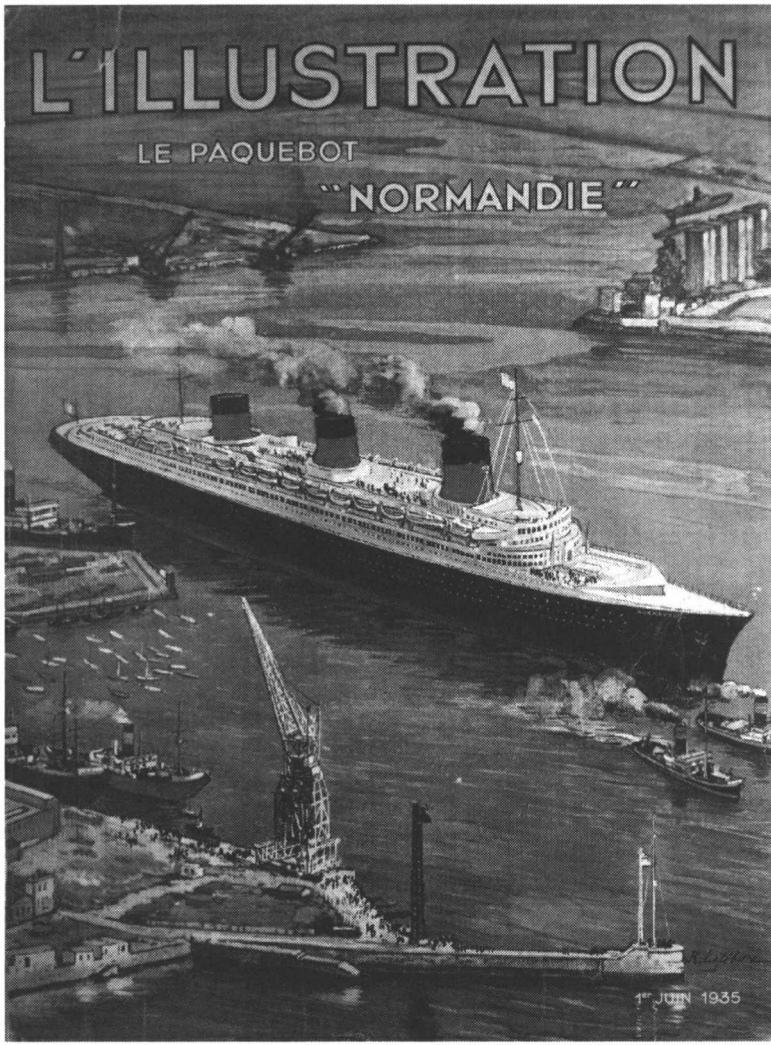
Dans une chambre d'hôtel borgne.
Très rapide. L'Américain qui se verse des rasades de whisky. Vertige de l'ivresse. Dans un mauvais lit de fer, Mimi : vertige de la drogue. Rappel *fortissimo* de la musique de danse du village.

Carabiniers qui démolissent la porte à coups de crosse, qui font irruption, qui passent les menottes à l'Américain, qui l'entraînent en le passant à tabac.
Au village, les douaniers qui bourrent les côtes à leur chef, qui l'entraînent à la danse. Danse, danse, danse. Tout le village danse. Vertige de la danse.

On escorte en dansant une farandole les mariés chez eux ou cortège aux flambeaux avec chants.

.....

Vertige de la musique de danse. Tourbillon sonorisé. Coups de vent à l'aube. Bourrasque dans les lampions, et les guirlandes de noces que le vent emporte.
Bourrasque sur le Pays basque.
Débandade de nuages.
Cimes d'arbres dans la tempête.
Ultra rapide, un squelette grimaçant dans une fourmilière[17].
Tempête.
Les vagues qui déferlent au cap Figuier.
Vision tragique, renchaîner sur les Rochers de la Vierge dans les embruns.
Fondu.



Le Normandie, *couverture de* L'Illustration, *1er juin 1935.*

À BORD DE *NORMANDIE*[1]

Blaise Cendrars sur le pont de Normandie, *photographie Roger Schall.*

I

VEILLÉE D'ARMES

Le Havre, 29 mai[2].

Ils m'avaient donné rendez-vous dans un bar mais ils ne sont pas venus car cette nuit tout l'équipage de la *Normandie*[3] est consigné à bord. J'aime autant cela car au lieu d'écouter des histoires je les verrai à l'œuvre dans les fonds, les soutiers, les huileurs, les graisseurs, les mécanos, tous les gars de la machine qui sont prêts à en mettre un bon coup et à faire équipe pour s'attribuer le fameux Ruban bleu[4] en battant avec leur « sabot[5] » le record de la traversée de l'Atlantique.

N'ayant pu rencontrer les hommes, je vais voir leur bateau. Solidement amarré à quai, surchargé de chaînes, de liens, de câbles et de cordages, le géant des mers[6], la *Normandie,* me fait penser à Gulliver ligoté par les Lilliputiens, livré qu'il est, à la veille de son appareillage, à une armée d'ouvriers qui l'assiègent, le battent, le frappent, le cognent, sont suspendus à ses flancs, l'attaquent à bout portant avec d'étranges outils qui pétaradent, ou braquent et dirigent sur lui d'immenses grues silencieuses semblables, quoique marchant à l'électricité, à d'antiques machines de guerre, à des catapultes. Le spectacle est réjouissant, infernal, chahuté et semble irréel à cause de la lumière crue déversée par les projecteurs et les ombres qui s'agitent, s'embrouillent, s'emmêlent, tombent à l'eau. D'où

l'impression de surprendre sur le vif l'activité fiévreuse d'une fourmilière.

Le coup de feu

Cela est passionnant et donne le vertige. Deux, trois mille ouvriers sont à bord, martèlent, cisaillent, liment, soudent, entrent, sortent, montent, descendent, vont et viennent. Et pendant ce temps-là on charge à l'avant et à l'arrière des montagnes de denrées et de marchandises les plus hétéroclites : des caisses de champagne et des sacs postaux, des quartiers de viande et de l'ébénisterie, des tonneaux, des paniers, des légumes verts, de la farine, des portes, des tuyaux de cuivre, des plaques de fer, d'amiante, de cloisonné, car bien des fournitures arrivent à la dernière heure et certaines installations ne sont pas terminées[7]. Cependant que de nouvelles files de camions, de wagonnets, de chariots arrivent, trépident et se déchargent dans un grand tintamarre.

C'est le coup de feu ! Sera-t-on prêt à temps ? Partira, partira pas ? Les bruits les plus sinistres circulent, en ville, dont le moindre est celui d'une nouvelle grève déclenchée à la dernière minute[8]. Mais à la Compagnie on a confiance. Le bateau partira à l'heure dite.

Les quais sont noirs de monde. La moitié du Havre est là et, par chaque train[9], arrivent de nouveaux et de nouveaux curieux. Beaucoup de Parisiens, venus par la route, s'apprêtent à passer la nuit dans leur voiture, car les hôtels sont au complet.

Un malin, qui a de la veine, est un Espagnol bossu qui a improvisé une cantine en plein vent et qui débite des mètres de saucisses, du pain, du vin, de la bière et de la limonade. Cette nuit, ses affaires sont tellement prospères qu'il charge un taxi d'aller en ville au ravitaillement.

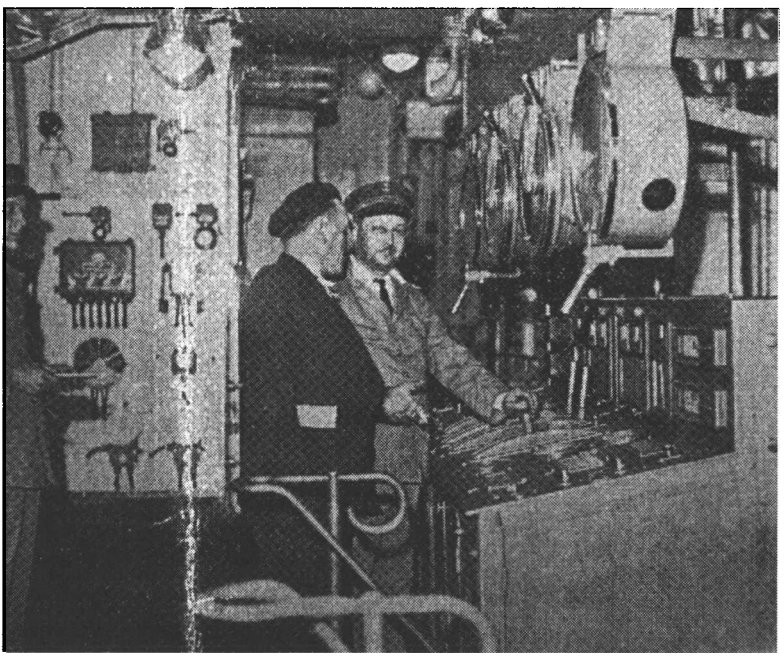
Dans toute sa grandeur...

Au coin d'un hangar, assis sur une caisse renversée, je découvre un couple de vieux qui contemple la *Normandie* avec extase. C'est un vieil ouvrier et sa femme arrivés ce matin de Jeumont, pour voir appareiller le navire « car, me dit le vieux, j'ai travaillé à la fabrication des ancres. Nous en avons loupé six avant de réussir la première, alors je suis venu voir si elle tient ».

J'attends l'aube en compagnie de ce brave homme aussi bavard qu'ingénu. Enfin, la *Normandie* sort de la brume, et je puis la contempler dans toute sa grandeur. Je pensais être impressionné par les dimensions du plus grand paquebot du monde. Certes, la *Normandie* est un géant, mais comparé à l'*Ile-de-France* et au *Paris,* qui sont également à quai aujourd'hui, ses dimensions ne surprennent pas. Il ne s'agit en somme que de quelques dizaines de mètres de plus ou de moins.

Par contre, ce qui vous frappe d'étonnement en contemplant cette masse, c'est la forme nouvelle de ce transatlantique, et c'est surtout par sa ligne audacieuse et si heureuse dans sa perfection que la *Normandie* fait grand[10]. De tout temps, les long-courriers français, comme les navires de haut bord de l'ancienne marine royale, se sont toujours distingués par la finesse et l'élégance de leurs lignes, et la *Normandie* ne fait pas exception à cette règle qui est de tradition française et que les autres marines du monde nous envient.

L'œil ne se lasse pas d'admirer les proportions harmonieuses et immédiatement intelligibles de ce beau navire, proportions qui font de cette ville flottante, de cet immense engin pratique, conçu par des ingénieurs et destiné à une fin utile, une œuvre d'art, un chef-d'œuvre de l'esthétique contemporaine au sens le plus profond, le plus aigu, le plus moderne du mot[11].



« M. Cendrars dans la salle des machines », photographie Roger Schall (Paris-soir, *31 mai 1935*).

II

DANS LES ENTRAILLES DU BON COLOSSE...

Première nuit de quart dans la chambre de chauffe ou la mélodie de la Force

À bord de la *Normandie*, 30 mai *(Par radio maritime)*.

J'ai vu tourner les arbres d'hélice[12] qui pèsent trente tonnes et dont le jeu est réglé à deux dixièmes de millimètre.

Je viens de passer ma première nuit de quart dans les chambres de chauffe.

J'ai suivi la circulation du mazout, des soutes jusqu'aux trente chaudières, où il se déverse en un torrent de feu. À plus de trente mètres de profondeur sous le sundeck[13], dans les fonds où les bruits des jazzbands n'arrivent pas, j'ai assisté au travail mystérieux des graisseurs, debout devant les yeux bleus, blancs, rouges, des chaudières.

Puis, d'étage en étage, j'ai grimpé aux échelles, en me faufilant sous le ventre tiède des immenses condensateurs tout argentés et semblables à un troupeau d'éléphants agenouillés.

Accueil fraternel

Enfin, poussant une lourde porte où je faillis être renversé par un courant d'air, je débouchai dans la salle des dynamos

bruissante, ronflante et toute remplie d'un rythme continu, qui est le seul témoignage de la Force invisible, car nulle part on ne voit tourner une roue ni travailler une bielle, et ce bourdonnement qui va du grave à l'aigu et qui à la longue est quasi-musical est le seul témoignage d'une puissance de cent soixante mille chevaux qui anime ce navire de soixante-dix-neuf mille tonnes, le pousse et jette cette masse en avant à la vitesse de près de soixante kilomètres à l'heure sur la route de New York à la conquête du Ruban bleu.

Quand j'arrive sur la passerelle de manœuvre, le balcon de fer bien astiqué qui domine la centrale électrique et qui est le poste de commande de toute cette machinerie automatique, l'humble correspondant de *Paris-soir* que je suis est reçu fraternellement et, oserais-je dire, avec gratitude, par les officiers mécaniciens.

Demain, je vous dirai qui sont ces hommes dont plusieurs ont non seulement assisté depuis le début à la construction de *Normandie,* mais ont collaboré d'une façon intime avec les ingénieurs et sont même les auteurs des perfectionnements, les plus audacieux comme solution, apportés à des problèmes techniques qui se posaient pour la première fois. Je vous dirai aussi quels sont leurs responsabilités, leurs inquiétudes et leur espoir, leur fierté, leur dur travail.

En remontant, vers sept heures du matin, je me perds dans des couloirs qui me font traverser les cuisines et la boulangerie où règne une douce odeur de chocolat et de croissants chauds.

La route est libre, tout va bien à bord.

III

NOUS AVONS EMBARQUÉ UN MYSTÈRE

Ce mystère, c'est la formidable machine électrique où s'élabore, comme par magie, la force qui anime le navire géant

31 mai (*par radio*)[14].

La vitesse est à la mode. Plus que cela, la vitesse est une nécessité des temps modernes. Pour pouvoir répondre à la demande de la vitesse exigée aujourd'hui, on a équipé la *Normandie* d'une machinerie électrique des plus perfectionnées. Mais plus une machine est perfectionnée, voire automatique, plus elle devient mystérieuse aux yeux du profane et du non-initié. C'est pourquoi j'appellerai la *Normandie* le Bateau-Mystère[15]. Car il y a un mystère à bord de la *Normandie.* C'est sa machine. Déjà, au départ du Havre, un surveillant du bord m'avait dit :

– Monsieur, les concurrents de la *Normandie* peuvent toujours s'aligner. Nous leurs réservons une fameuse surprise car nous avons embarqué un mystère, un grand secret...

Ce sentiment de mystère que ce brave homme exprimait, nul ne le ressent autant que moi qui, depuis que je suis à bord, passe la plus grande partie de mon temps dans la machine et qui assiste durant des heures à l'élaboration d'une force, d'une puissance, d'une énergie mystérieuse enregistrée sur des cadrans et dont je puis constater les effets, les applications

aussi innombrables que variées, mais dont la source n'est nulle part visible.

Je ne suis pas le seul à être sensible à ce que dégage le mystère, l'activité continue, formidable, souple, aisée, quasi consciente de cette machinerie électrique. Les rares passagers qui se risquent dans la centrale électrique marchent sur la pointe des pieds comme s'ils venaient de pénétrer dans une église où chantent et jubilent les dynamos et les turbines.

Si l'on interroge, sur ce mystère, les officiers mécaniciens de quart, sur la plate-forme de commande des appareils-moteurs, ils sourient et n'hésitent pas à vous expliquer tout.

C'est ainsi que l'on apprend que l'appareil-moteur de la *Normandie* se compose de 4 turbo-alternateurs, de 40 000 chevaux[16], alimentés par 29 chaudières à tubes d'eau, de 1 000 mètres carrés chacune, produisant de la vapeur à une pression de 28 kilogrammes et à une température de 350 degrés[17].

Cela, on le comprend et on peut l'apprendre, mais cela reste néanmoins magique[18], car si la chaudière alimente la turbine, la turbine fait tourner la dynamo, la dynamo donne le courant électrique, qui active ventilateurs et brûleurs sous la chaudière pour la maintenir à cette haute température.

On boucle un cercle vicieux. On obtient un mouvement perpétuel[19] dont le circuit est très fragile et nécessite une surveillance de tous les instants. Cette surveillance est exercée dans les fonds par un état-major de quinze officiers mécaniciens, dont cinq spécialistes électriciens. Ils ont, avec eux, deux cent vingt hommes, au service de la machine. C'est une équipe de jeunes pleins d'allant et de cran, sélectionnés et personnellement désignés un à un par leur chef, M. Hazard, chef mécanicien principal, premier officier embarqué à bord de la *Normandie* et qui, depuis trois ans, nuit et jour a travaillé à la mise au point de la formidable machine.

IV

IL N'A FALLU QUE 3 MINUTES...

Au cours de la manœuvre sensationnelle
les hommes de la machine, officiers et mécaniciens, ont prouvé
leur admirable entraînement et leur dévouement

À bord de la *Normandie*, 2 juin (*par radio*).

Dans la nuit du 31 mai au 1er juin, vers la fin du premier quart de nuit, sur les 23 heures, une panne, due à la présence un peu trop élevée d'eau salée dans un tube condensateur, mit hors série un groupe de six chaudières et obligea le navire de stopper un instant pour changer la combinaison d'accouplement de ses turbo-alternateurs afin de pouvoir reprendre sa route, à une vitesse hélas ! légèrement ralentie, mais qui approchait tout de même de 28 nœuds.

Ce simple incident de route ne vaudrait pas la peine d'être relaté si la *Normandie*, à son premier voyage, ne devait battre le record de la traversée de l'Atlantique et gagner le « Ruban bleu ».

Aussi l'alerte fut-elle chaude chez tout le personnel de la machine alors que les passagers, ignorant ce qui se passait dans les fonds, s'en donnaient à cœur joie et dansaient jusqu'à quatre heures du matin dans le grill-room[20] qui venait justement d'être inauguré ce soir-là. Quand ils apprirent l'incident, vers midi, l'avarie du condenseur était déjà réparée et la *Normandie* avait repris son allure triomphante et atteint à

l'heure où je vous télégraphie une vitesse avoisinant 32 nœuds, soit 60 kilomètres à l'heure, et sa chance de gagner le trophée n'est nullement compromise.

Par contre cet incident de mer met en évidence la fragilité du circuit générateur producteur de l'énergie électrique, que j'ai déjà signalée aux lecteurs de *Paris-soir,* et d'autre part prouve l'excellence du principe de l'accouplement turbo-générateur et l'ingéniosité de l'installation et de l'appareillage électrique du bord qui permet cinq combinaisons possibles d'accouplement des éléments moteurs pour assurer la propulsion en cas d'avarie.

Trois minutes au chronomètre

Le changement de régime des turbo-alternateurs nécessita le déverrouillage des cellules de haute tension pour passer de la combinaison 3, qui est la normale, à la combinaison 2, qui consiste à brancher les deux moteurs tribord sur le seul alternateur latéral tribord, les deux moteurs bâbord et les deux alternateurs bâbord restant accouplés normalement. Cette manœuvre sensationnelle qui mobilisa toute l'équipe des mécaniciens fut chronométrée et s'effectua exactement en trois minutes. Cette manœuvre est tout à l'éloge de M. Hazard, le chef mécanicien principal, de son adjoint M. Kerdoncuff, de leurs officiers et de leurs hommes. Le moment est donc venu de parler d'eux.

Quinze officiers mécaniciens et deux cent vingt et un hommes, comprenant des premiers-maîtres et des seconds-maîtres mécaniciens, électriciens et chauffeurs, assurent le service si complexe des machines. Ils font trois quarts de quatre heures dans les 24 heures. De 7 à 11, de 11 à 15, de 15 à 19, de 19 à 23, de 23 à 3 et de 3 à 7. Chaque quart comprend un second officier mécanicien chef de quart, un officier électricien, deux officiers mécaniciens et quarante et un hommes. L'officier chef de quart a la surveillance générale des machines

et des chaufferies. L'officier électricien a la surveillance des alternateurs moteurs et la partie électrique en général. Un officier mécanicien se tient en permanence sur la passerelle de manœuvre de la centrale électrique et assume la surveillance des différents indicateurs de pression de température, vapeur et huile de compteurs de tours, des compteurs d'énergie électrique, etc.

L'autre officier mécanicien a la surveillance générale des chaufferies. Vingt-trois hommes sont répartis dans les chaufferies, les moteurs et alternateurs. Deux officiers mécaniciens et dix-neuf hommes, plus un officier mécanicien et vingt-deux hommes, sont détachés au service extérieur et assurent la surveillance du fameux tableau situé sur le pont, tableau dont dépend toute la vie hôtelière et le confort du bord.

Comment les ordres sont transmis

Pour les manœuvres d'entrée ou de sortie dans les ports quinze officiers mécaniciens et électriciens sont en permanence aux deux pupitres de manœuvre dans la centrale et exécutent les ordres qu'ils reçoivent de la passerelle du commandant par des transmetteurs d'ordre électriques. Ces ordres sont répétés par téléphone par un premier maître mécanicien. En cours de route un officier mécanicien se tient en permanence sur la passerelle de manœuvre des machines, prêt à exécuter les ordres qui pourraient lui être donnés par le commandant.

En cas d'alerte, l'officier mécanicien, chef de quart, exécute les premiers ordres, tout en faisant prévenir les autres officiers mécaniciens de quart, et appelle l'officier mécanicien principal et le chef-adjoint. M. Hazard a la lourde charge de cette grande usine électrique qui navigue. C'est une immense responsabilité qui lui incombe. Lui et son adjoint, M. Kerdoncuff, ne sont jamais de quart, mais sont perpétuellement sur pied. On les trouve à chaque instant dans les

différents compartiments du bord, regardant, écoutant, auscultant le cœur du navire.

Si le personnel des machines est quelquefois appelé à faire 10 et 12 ou 14 heures de service par jour, les deux chefs responsables dorment à peine une ou deux heures dans les vingt-quatre heures et ceci depuis le début de la traversée. Aussi comprend-on que tous les hommes, officiers et mécaniciens, les entourent d'une espèce de vénération faite d'estime et d'affection et qui s'exprime, quand cela est nécessaire, par un admirable dévouement.

V

LA CONQUÊTE DU RUBAN BLEU

Les vainqueurs : ceux de la machine et Jean Hazard, leur chef

3 juin (*par câble*).

Aujourd'hui la *Normandie* a battu le record de vitesse des 24 heures sur la ligne Nord-Amérique en parcourant 748 milles, ce qui représente une moyenne de 29 nœuds 8. On peut donc prévoir que demain matin, vers onze heures, la *Normandie* se sera attribué le Ruban bleu. Si l'on est content dans les machines, je puis vous affirmer qu'il ne s'y passe rien d'extraordinaire, que tout le monde s'affaire comme d'habitude à sa besogne de vigilance et de surveillance, que les « turbos » ne ronflent pas plus fort que les autres jours, qu'aucun geste ne révèle l'inquiétude ou la fièvre. Tout est calme, bien ordonné, comme dans une usine. Avant d'être une ville flottante, avant d'être le plus luxueux palace naviguant sur les océans, la *Normandie* est avant tout une véritable usine électrique.

L'usine flottante

Une comparaison et quelques chiffres montreront l'importance de cette centrale électrique. Il n'y a pas besoin de faire appel à l'imagination pour comprendre, car ces chiffres par-

lent d'eux-mêmes. La ville du Havre, port d'attache de la *Normandie,* et son arrondissement reçoivent le courant électrique de deux usines, celle du Havre et celle de Yainville. Pour cette agglomération de 300 000 habitants, ces deux usines produisent environ 98 millions de kilowatts-heure en un an, soit une moyenne horaire de 11 000 kilowatts-heure. La *Normandie* en marche exige 130 000 kilowatts-heure pour la propulsion à plein régime, plus 1 000 kilowatts de courant continu. La production d'électricité de la centrale de la *Normandie* est donc douze fois plus grande que celles des deux usines terrestres qui fournissent Le Havre et son arrondissement. Et c'est cette usine flottante qui vient aujourd'hui de battre un record de vitesse.

M. Jean Hazard[21]

M. Jean Hazard, l'officier mécanicien principal, qui dans les fonds du navire a toute la responsabilité du bon fonctionnement de cette usine géante, est un homme simple, extrêmement sympathique. Il est plutôt petit de taille, vif et très leste. Son œil est tout à la fois souriant et grave et son visage intelligent est très expressif. À aucun moment et malgré sa fatigue extrême à la fin de cette première traversée, jamais je ne l'ai vu se départir de ce calme, de ce sang-froid, de cette retenue, de cette politesse obligeante qui font de lui un chef très distingué et un homme d'un commerce des plus agréables.

De l'aveu de tous ceux qui servent sous ses ordres, dans les pires circonstances, ses ordres sont toujours donnés sans brusquerie. Je sais moi, pour en avoir souvent abusé, depuis que je suis à bord, que son obligeance et sa patience sont sans limite. C'est aussi l'homme le plus discret que je connaisse. Il ne parle jamais de ses mérites, loue sans cesse les jeunes officiers qui l'entourent et attribue le succès de cette première traversée au dévouement et au travail de ses mécaniciens ainsi qu'à la qualité extraordinaire des machines conçues par les ingénieurs de la société qui a construit ces machines dans ses

ateliers de Belfort. J'ai dû faire parler son chef-adjoint, M. Kerdoncuff, pour savoir quelle est la part qui revient à M. Jean Hazard dans la mise au point des machines depuis leur construction à Belfort jusqu'à leur installation et leur réglage à bord et j'ai été témoin, nuit et jour, du mal qu'il s'est donné durant cette traversée-record qui constitue les véritables essais de la *Normandie.*

Un chef

À force d'interroger et de chercher j'ai fini par découvrir à bord un journal donnant le curriculum vitæ de cet officier qui honore le corps entier des mécaniciens de la marine marchande. Je sais que je mets sa modestie à une rude épreuve et je lui demande pardon de publier la note que voici :

M. Jean Hazard, officier mécanicien de première classe de la marine nationale, est né à Armentières (Nord), le 8 octobre 1882. Il a fait ses études à l'École professionnelle de cette ville et en est sorti en 1900. Il s'est alors engagé dans les équipages de la flotte, a fait la campagne de Chine à bord d'un torpilleur et à son retour, en 1905, est entré à la Compagnie générale transatlantique comme officier mécanicien. En 1914 il était chef électricien du paquebot France. *Après trois voyages, d'août à octobre 1914, ce paquebot fut désarmé pour une période indéterminée. M. Hazard s'engagea alors pour la durée de la guerre, au 3e Génie. Il en sortit en mai 1919 avec quatre citations, la Légion d'honneur et le grade de sous-lieutenant. Depuis il a successivement été chef mécanicien des vapeurs* Mont-Ventoux, Ontario *et des paquebots* Cuba, Suffren, Rochambeau, Lafayette *et enfin de la* Normandie.

Une équipe photogénique

Tels sont les titres de cet officier choisi par les ingénieurs de la Compagnie pour assumer la responsabilité de la bonne marche des machines du plus beau, du plus grand, du plus

rapide, du plus nouveau navire du monde, cet homme modeste qui me répondit cette nuit quand je vins le féliciter dans la chaufferie :

– Nous aurons droit à des félicitations au bout d'un an, pas avant.

Et c'est aussi l'avis de son second.

– Le chef a raison, revenez à bord dans un an, cher monsieur. Après quelques voyages les machines rivaliseront de beauté avec les salons.

Dans le ventre de la *Normandie,* il y a une centrale électrique éclairée a giorno, propre, aérée, disciplinée. Les hommes qu'on y rencontre sont immobiles à leur poste et surveillent des petits appareils automatiques de contrôle. Tous ces hommes sont jeunes, sympathiques, gaillards. Leur tenue est le bleu de chauffe ou la combinaison kaki. Toute l'équipe est, chose extraordinaire, photogénique.

La seule note pittoresque m'a été donnée justement cette nuit par un jeune officier mécanicien en cotte blanche. Il relevait les chiffres des compteurs dans un carnet et se tenait, le crayon à la main, à l'affût. Les chiffres du compte-tours des hélices tremblaient des pulsations de l'énorme navire. 230 tours à la minute. À nous New York !

VI

CEUX DES MACHINES VEILLENT À LEUR POSTE

New York, 4 juin (*par câble*).

New York est la ville la plus jeune, la plus moderne, la plus enthousiaste, mais aussi la plus généreuse du monde. L'accueil délirant que le port de New York a fait à la *Normandie* défilant devant les gratte-ciel de Manhattan est allé droit au cœur de tous les Français qui étaient à bord[22]. De l'embouchure du fleuve Hudson au môle 88, le nouveau quai maritime de la Compagnie générale transatlantique, une ruée de remorqueurs, de canots moteurs, de ferry-boats, de grands steamers, de yachts, d'embarcations de toutes sortes, voiles dehors, ont fait escorte à la *Normandie* qui remontait lentement le fleuve sous grand pavois et parée du Ruban bleu, une banderole de 25 mètres de long, flottant à la pomme du mât arrière.

Les sirènes de tous les bateaux amarrés dans les bassins du port hurlaient, sifflaient, chuintaient à qui mieux mieux. Et à ces cris se mêlaient les hourras des équipages et les mugissements d'un million de klaxons ! Trois cents avions, des hélicoptères, de nombreuses escadrilles d'hydravions de la marine remplissaient le ciel du vrombissement de leurs moteurs, tandis que du haut du ciel un énorme biplan laissait tomber sur les ponts de la *Normandie,* l'hymne de la

Marseillaise qui sortait par rafales d'un gigantesque haut-parleur...

La rive du fleuve, le front de mer, les quais, le toit des magasins et des entrepôts, les grues auxquelles étaient accrochés des hommes par grappes, tout cela était noir de monde, tout cela frémissait, agitait bras et mouchoirs par dizaines, par centaines de mille. Du haut des gratte-ciel tombaient des myriades de petits papiers blancs et tricolores. Un dirigeable venait à notre rencontre, évoluait, piquait du nez, se rapprochait, s'éloignait, virait encore, revenait.

Welcome the Normandie

Un avion de chasse tournait dangereusement autour de nous, traînant derrière lui une longue banderole transparente, portant en caractères énormes l'inscription « The city of New York welcome the *Normandie* ». Les bateaux-lames des pompiers du port faisaient marcher leurs bouquets au maximum[23] dont l'eau retombait comme les jets d'eau de Versailles et malgré la présence dans ce cortège de nefs et d'aéronefs, d'un Mickey-Mouse[24] en baudruche, d'un serpent de mer en caoutchouc et d'autres trucs modernes et publicitaires, malgré le tapage et la cacophonie, cette remontée du fleuve avait l'allure d'un triomphe et une dignité royale.

N'en pouvant plus d'émotion et de joie, je courus rejoindre les mécaniciens dans les fonds pour les remercier. Je poussai une porte dans le grand salon doré[25] et fis fonctionner l'ascenseur des machines qui descend dix étages dans les profondeurs du navire. Dans la salle des turbines, dans les chambres de chauffe, je trouvai tout le monde à son poste, l'équipage au grand complet, comme toujours calme et veillant à la manœuvre.

Ils ignoraient comment New York recevait leur bateau. Ils n'avaient rien vu, rien entendu, mais chaque homme avait

« Dans la cage de l'escalier de fer, Blaise Cendrars, le dur, descend prendre son quart », photographie Madeleine Jacob (D. R.).

le sourire, était content. Je serrais des mains et remontais en hâte sur le pont.

À ce moment, la *Normandie,* qui virait lentement pour entrer dans son bassin et venir se ranger le long du quai que l'on a construit spécialement pour elle, fut drossée par le courant du fleuve qui est très violent à cet endroit et sa masse énorme vint porter contre l'angle du môle 88. Dans un grand craquement on vit se tordre les gros troncs d'arbre qui servent de revêtement et garnissent les angles des quais en béton. Le choc fut des plus violents. La minute fut pathétique. Je vis se tordre une poutrelle de fer et un ponton voler en éclats. L'alerte fut vive mais les dégâts se bornèrent à quelques pilotis arrachés qui plongèrent dans un remous, créé par les hélices qui tournaient à toute vitesse en arrière, et que je vis disparaître au fil de l'eau. Puis le bateau vint se ranger doucement le long du quai où son étrave, dressée parmi les gratte-ciel, est à l'échelle des choses de New York[26].

VII

RECORD DE LA CURIOSITÉ

New York, 6 juin (*par câble français, via P. Q.*)

Si la *Normandie* a battu le record du monde, ravissant le Ruban bleu au *Rex,* je crois que la magnifique unité de la Transat est en train de battre le record de la curiosité, de l'intérêt et de l'attraction, que jamais bateau amarré dans la North River ait suscité à New York.

Dès 10 heures du matin, chaque jour, une foule innombrable se presse et fait queue pour monter à bord. Hier, à la fin de l'après-midi, ils étaient encore plus de 150 000[27] qui attendaient leur tour.

Les admissions se font par lots de 1 500 visiteurs. Deux cents policiers en uniforme, dix policiers montés et soixante-dix détectives assurent le service d'ordre.

Dix mille billets à un demi-dollar furent délivrés dans la première journée. Toutes ces sommes sont versées à la caisse de secours des marins américains et des marins français.

Un peuple de badauds

J'adore le peuple de New York parce que c'est un peuple de badauds. Déjà l'écrivain O'Henry, ce Maupassant américain, a défini le New-Yorkais comme un gourmand des yeux insatiable qui userait le monde à force de le regarder.

Mêlé à la foule se composant de curieux et de flâneurs, je suis retourné à bord, suivant un groupe et écoutant les observations.

– Dieu ! c'est un palace flottant, disait un jeune homme à son amie.

– Un hôtel ! s'exclamait la jeune fille, manifestement une dactylo en chômage. Dis que c'est plutôt une cathédrale flottante.

Ils étaient alors dans le grand salon d'honneur tout reluisant d'or. Dans la salle à manger[28], la jeune fille dit :

– Ce n'est pas une salle à manger, mais un musée.

La foule se pressait dans les coursives, les gens s'égaraient dans les corridors longs, interminables comme les couloirs du métro. Il y avait foule dans les machines et l'on ne pouvait plus avancer dans le jardin couvert[29], la piscine[30] avait tous les suffrages et la salle à manger des enfants[31] faisait pousser aux gens des cris de surprise. Deux hommes sortant de la bibliothèque[32] échangeaient leurs impressions.

– Tu sais, disait l'un, il paraît qu'il y a là-dedans 5 000 volumes.

– Ils exagèrent, répondit l'autre, on ne lit pas 5 000 volumes en quatre jours de traversée...

Et tout le monde s'en allait content, émerveillé et surexcité.

Une cérémonie émouvante s'est déroulée à bord. Les cent sœurs de l'hôpital français et cent cinquante missionnaires de l'ordre de Notre-Dame ont assisté aux vêpres que l'on célébrait spécialement pour eux dans la chapelle du bord[33].

Chaque soir, grand dîner de gala à bord. Cinq cents, six cents, sept cents couverts. Le personnel est sur les dents. Il n'en peut plus.

En ville, on ne parle plus que de la *Normandie.* Ce bateau parle à l'imagination des foules et son image ou sa reproduction ou son nom sont dans toutes les vitrines. On vend même des jouets *Normandie* et, dans un bar, un cocktail *Normandie,* où le calvados remplace le gin. C'est un engouement qui va crescendo... et qui fait tourner les têtes.

VIII

D'OUEST EN EST

Saintes-Maries-de-la-Mer, 12 juin (*par radio*).

Malgré un vent debout constant et aujourd'hui une assez forte houle, la *Normandie* poursuit depuis son départ de New York sa marche triomphante à une allure-record dont la moyenne quotidienne est de 30 nœuds 31 à l'heure.

Le record de la traversée de l'Atlantique ouest, établi entre Ambrose, le feu américain à la sortie de New York et Bishop Rock, le premier bateau-feu anglais, est pulvérisé à son tour. *Normandie* se l'est adjugé à 23 h. 58 par 4 jours, 3 heures et 28 minutes, ce qui représente une vitesse moyenne de 3 nœuds 31. Il avait été établi précédemment en 4 jours, 16 heures, 15 minutes, ce qui représentait une moyenne quotidienne de 28 nœuds 51 à l'heure, par le *Bremen* de la North-Deutch Lloyd, qui le détient depuis plus de deux ans, malgré une lutte acharnée qui lui a été livrée depuis pour le lui ravir par l'*Europa,* allemand, le *Rex* et le *Comte di Savoia,* paquebots italiens.

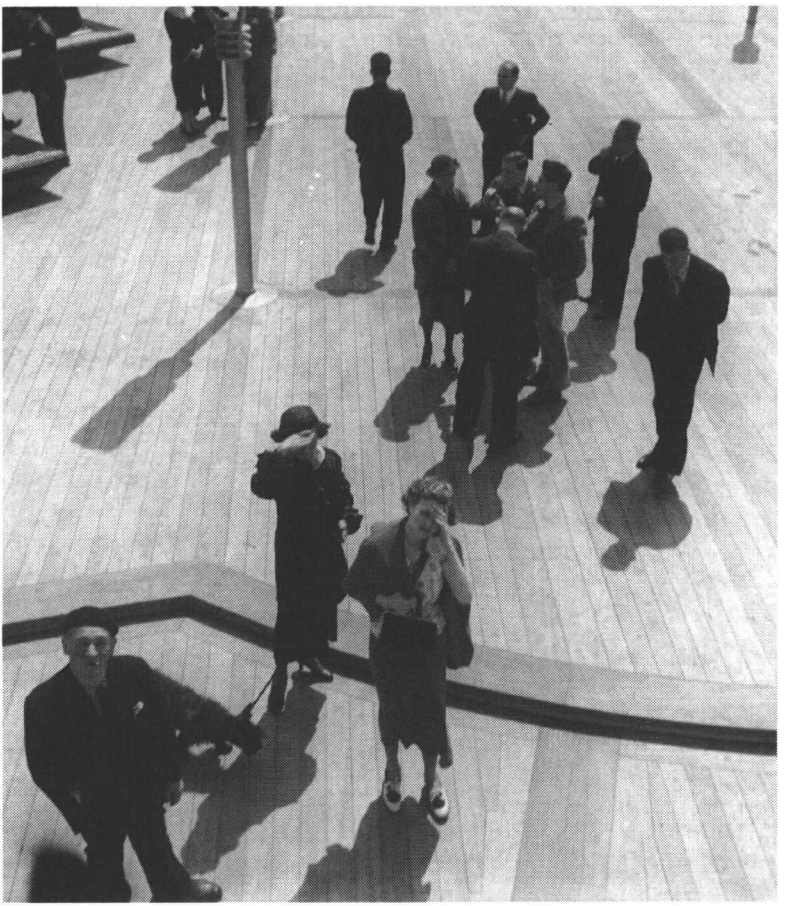
Beaucoup de bruits circulent dans les ports au sujet de la vitesse que peuvent atteindre ces différents navires. À New York, beaucoup de marins prétendent que les deux navires allemands n'ont jamais donné leur plein de puissance et qu'ils peuvent facilement dépasser 31 nœuds.

Le Bremen *nous réserve-t-il une surprise ?*

Quand le *Rex,* bateau italien, établit le record de la traversée est-ouest, on s'étonnait de ne pas voir le bateau allemand essayer de lui ravir ce fameux Ruban bleu. Pourtant, l'occasion était tentante de pousser les feux pour gagner un ou deux nœuds ? Néanmoins, les Allemands n'en firent rien, prétextant que le *Rex* faisant la ligne du Sud n'était pas un concurrent dangereux. Leurs partisans prétendaient même que les Allemands marchaient à une allure économique de 27 à 28 nœuds, afin de tromper le premier concurrent sérieux qui se présenterait pour lui ravir le trophée sur le trafic Atlantique Nord.

Beaucoup de gens croient dur comme fer que le *Bremen* ou l'*Europa* vont enfin montrer ce qu'ils ont dans le ventre et qu'ils nous réservent une grande surprise. Personnellement, je n'en crois rien : 1° On ne peut jamais obtenir un renseignement précis d'un marin ou d'un ingénieur sur la vitesse que peut atteindre tel ou tel navire ; probablement que marin et ingénieur n'en savent rien eux-mêmes, la vitesse pratique d'une croisière dépendant de tant d'inconnues en dehors des *maxima* théoriques que l'on peut demander à la puissance et à la résistance de la machine ; 2° J'ai peine à croire qu'un paquebot déjà en service sur la ligne Atlantique Nord, qu'il s'agisse du *Bremen* ou de l'*Europa,* voire du *Rex* ou du *Savoia,* puisse sérieusement concurrencer, quant à la vitesse, la magnifique performance de la *Normandie* et lui ravir le titre de champion du monde qu'elle vient de s'attribuer à son voyage inaugural, qui est aussi un voyage d'essai où il s'agissait, non pas de gagner un ou deux nœuds sur un concurrent, mais de tenir aussi bien à l'aller qu'au retour une vitesse moyenne voisine de 31 nœuds, en vue surtout de prouver une formule nouvelle pleine d'avenir, le navire électrique. L'épreuve a été concluante.

L'avenir appartient à cette formule, et c'est dans l'avenir que la *Normandie* aura à défendre son titre de *Queen of the sea.*



Blaise Cendrars à bord du Normandie, *photographie Roger Schall.*

Mais le Ruban bleu flottera encore longtemps au pommeau de son mât arrière, et je ne surprendrai personne en déclarant que loin de donner son maximum durant ce premier voyage d'essai, jamais *Normandie* n'a marché à toute puissance, et que ses hélices n'ont pas tourné à plein régime. Cette réserve est le meilleur gage de l'avenir[34].

IX

UN RAT POURRAIT...

Mais toutes les précautions sont prises pour l'empêcher de pénétrer au tableau E, cerveau du géant des mers[35]

À la veille de débarquer, j'étais encore à la recherche du fameux tableau électrique du pont E, tableau dont dépendent tout le confort et la vie à bord de *Normandie* et dont j'ai déjà signalé la présence aux lecteurs de *Paris-soir.*

Quand je remontais des fonds, quand je voulais exprimer mon émerveillement de la machinerie que j'avais vue fonctionner durant des heures, quand je voulais me faire expliquer tel ou tel détail ou la fonction de tel ou tel appareil automatique, les officiers mécaniciens, les électriciens du bord, les ingénieurs de la société de Belfort[36] qui a construit les machines électriques de *Normandie,* et les cent autres spécialistes civils, monteurs-électriciens, ingénieurs, téléphonistes, sans-filistes, etc., etc., qui ont installé les mille et un appareils, tous plus ingénieux les uns que les autres, qui font de *Normandie* le navire le plus scientifique et le plus mystérieux du monde, officiers du bord et spécialistes embarqués incognito, tout le monde, après m'avoir donné le renseignement demandé, me disait :

– Comment, vous n'avez pas encore vu le tableau E ? Allez le voir, allez le voir. C'est la merveille du bord, le saint-des-saints, le tableau qui distribue la vie...

Et je descendais en toute hâte dans les fonds à la recherche

de cette septième merveille du monde, à la recherche du dernier miracle de la science.

On m'avait souvent offert de m'y conduire, mais je m'entêtais à vouloir le découvrir tout seul pour ne pas perdre le choc de la surprise, le bénéfice de la rencontre, de la révélation quand je me trouverais devant lui.

En errant dans un dédale

Perdu dans les entrailles du navire, trébuchant, glissant dans des corridors souvent pleins d'eau, entendant à travers le compartimentage des cloisons d'une part le glissement de l'océan contre la coque et d'autre part la vibration de la machine à l'intérieur et sous mes pieds, je poussais des portes de fer, je traversais des chambres suffocantes de chaleur ou encombrées d'appareils aux formes bizarres, tous ronronnants, tous l'haleine chaude et dont beaucoup, au passage, clignaient des yeux et avaient tendance à vouloir m'expulser ou me retenir, voire m'aspirer. Je savais que le tableau E était situé à bâbord, mais à force de monter et descendre des marches de fer et des bouts d'échelles, à force de tourner à gauche, à droite, de faire un tour prudent autour de certains engins, je ne savais plus si j'étais à bâbord ou à tribord et j'avais beau suivre des câbles pour chercher à m'orienter, j'étais souvent obligé de revenir sur mes pas.

Dans les entrailles de *Normandie,* dans tous ces compartiments-oubliettes, dans ces chambres-caissons reliées entre elles par des brassées de câbles qui percent plafond, plancher et cloison de fer, on ne rencontre âme qui vive. Parfois, au détour du passage pareil à un sentier qui se faufile entre tant d'appareils difformes et souvent renflés, on aperçoit, couché sous le coude d'un gros tuyau ou accroupi sous le ventre d'un ventilateur, un mécano en veste bleue, une burette ou une clef anglaise à la main. Cet homme est tellement absorbé par sa besogne qu'il ne vous voit pas passer et n'entend rien si vous

l'interpellez. J'hésitais aussi à aller les rejoindre dans leur coin, à cause des appareils signalisateurs, voire sonores, que l'on peut mettre en branle à son insu en frôlant ou en s'approchant trop de certains engins.

J'errais ainsi, durant tout le voyage retour à la recherche du mystérieux tableau E, et je désespérais de le trouver quand j'appris, par des potins à la cuisine, que *Normandie* avait perdu un pont durant la traversée et que le pont E était devenu le pont D. En effet, au reçu d'un radio émanant d'un des services de la Compagnie et pour une raison que personne n'a pu m'expliquer, mais probablement de bureaucratie, on a modifié le numérotage des ponts en cours de route, on a amputé *Normandie* d'un de ses ponts. Le pont E étant devenu le pont D, j'avais cherché le fameux tableau durant quatre jours un étage trop bas!

Le cerveau du navire

Le fameux tableau électrique qui distribue la vie et le confort à bord ne se distingue extérieurement, ni par ses dimensions, ni par un nombre plus grand de compteurs ou de cadrans lumineux, des autres tableaux électriques que j'avais eu l'occasion de visiter à bord de *Normandie.* Intérieurement, il est peut-être plus vaste que les autres, en tout cas on y circule avec plus d'aisance. Pour les techniciens, il est surtout remarquable parce qu'il y figure un inverseur de 20 000 ampères à 220 volts qui est l'inverseur le plus puissant construit à ce jour. Certes, quand M. Cordier, le chef mécanicien chargé de ce tableau électrique, vous en explique le service et la multiplicité de ses commandes, on reste bouche bée. C'est ainsi que ce fameux tableau commande, régit et contrôle le fonctionnement de :

12 éjecteurs Horsnitz avec leurs compresseurs;
4 réchauffeurs;
34 colonnes de distribution d'eau;

71 thermos-tanks;
26 tables chaudes, 12 froides;
81 ventilateurs aspirants;
91 ventilateurs refoulants;
168 calorifères vapeur;
50 moteurs (ateliers);
8 cabestans[37];
35 portes étanches automatiques;
30 vannes hydrauliques avec leurs commandes à distance;
20 chambres froides;
41 frigidaires;
11 pompes de 50 à 300 tonnes;
30 moteurs (cuisines, moulin à café, épluche-légumes, etc.);
306 batteries de robinets de salles de bains;
147 chasses d'eau;
360 robinets de lavabo;
450 douches;
200 robinets ménagers, etc., etc.,
et toutes les serrures de sûreté du bord[38].

Mais ce qui m'a le plus étonné c'est qu'un rat peut arrêter tout ça!

En effet, le jour où je visitai le fameux tableau électrique dont dépendent la vie, le confort et en partie la sécurité à bord, je trouvai le premier-maître électricien de service à ce tableau automatique en train d'occuper son quart à confectionner des collets pour attraper les rats qui infestent le tableau E.

Le « moustachu »

– Ce sont des rats de Saint-Nazaire. Il y en a un qui a des moustaches blanches. Je l'ai surnommé le « Moustachu ». C'est un gros malin, qui a bouffé l'appât la nuit dernière et qui a emporté le collet...

– Mais, dites-moi, ils sont en quoi, vos collets?

– En fil de cuivre.

– Mais alors, si le « Moustachu » se trotte dans votre tableau, traînant derrière soi un fil de cuivre, ne peut-il pas se perdre dans vos contacts et bobinages et créer un court-circuit?

– Certes, oui. Mais cela n'offre aucun danger. On n'en retrouverait traces. Il serait réduit en cendres[39], pulvérisé!...

– Mais encore, le « Moustachu » ne pourrait-il pas créer une panne?

– Ça serait rigolo, par exemple. Mais il y a mieux. Tenez, passez par ici...

Et le premier-maître électricien de quart me fit passer derrière le tableau.

– Voyez, me dit-il, un rat, le « Moustachu » ou un autre, qui monterait le long de ce fil et qui appuierait sur cette bobine en se débattant ou en embrouillant à cet endroit le collet que « Moustachu » m'a emporté la nuit dernière et en tirant dessus pour se sauver, peut établir le contact de déclenchement de la compensatrice, ce qui arrêterait tout à bord...

– Comment, dis-je, un rat peut tout arrêter à bord?

– Oui, monsieur. Un rat ou telle autre cause fortuite qui établirait ce contact et qui déclencherait ce bouton. Tout stopperait. Aussi bien le tourne-broche à la cuisine que le moteur de cabestan pour la manœuvre des ancres. Il n'y aurait plus de ventilation à bord, pas plus dans les postes d'équipage que dans les cabines de luxe, et aucun des 51 ascenseurs ne marcherait plus. C'est pourquoi je passe mon temps à tendre des collets. C'est une sale engeance que ces rats. Ils sont montés à bord à Saint-Nazaire où les quais en sont infestés. En plus du « Moustachu », que j'ai manqué, il y en a un autre avec une tache blanche sur les fesses. Il est gras comme un cochon d'Inde. Je me demande ce qu'il peut bien bouffer, ici. Peut-être de l'électricité?...

Le rat-proofing system

Remonté sur le pont, je me mis à la recherche de M. Delorme, un ingénieur civil qui a fait le montage de toute l'installation des machines électriques à bord. M. Delorme est un petit monsieur tout en nerfs et en intelligence. Ayant eu souvent, durant la traversée, recours à ses lumières, j'ai pu me rendre compte que son esprit logique, déducteur, mathématicien, clair et précis, se double d'une forte dose de malice. Qu'allait penser cet homme de mon histoire de rats? N'allait-il pas se moquer de moi?...

Il n'est pas facile de trouver quelqu'un à bord de *Normandie.* Quand on cherche au salon, la personne que l'on cherche est au fumoir. Quand on arrive au fumoir, on apprend qu'elle est allée au cinéma. À l'entracte, on la voit filer par l'autre bord ou prendre un ascenseur. Le meilleur parti, pour être sûr de rencontrer quelqu'un, c'est de s'installer n'importe où, dans un fauteuil, et d'attendre que passe le personnage que l'on cherche. Mais je ne pouvais attendre dans un fauteuil. Cette histoire d'un rat maître du navire me turlupinait.

Après avoir fait plusieurs kilomètres et monté et descendu je ne sais combien d'étages de palace, je finis par rencontrer M. Delorme dans une coursive.

Il avait l'air plus pince-sans-rire que jamais et j'étais fort embarrassé. Je ne savais comment lui exposer ma surprise de voir ce chef-d'œuvre de la science et de la technique modernes qu'est *Normandie* livré à la merci d'un rat. Je tenais également à lui faire sentir d'une façon ou d'une autre que les ingénieurs en général et lui en particulier n'avaient pas pu tout prévoir et qu'ils étaient en sommes désarmés vis-à-vis des rats. Mais dès qu'il eut compris où je voulais en venir, M. Delorme m'interrompit :

– Détrompez-vous, cher monsieur. Cette question des rats a été étudiée et moi-même j'ai voyagé à bord de quelques navires américains pour voir comment ils étaient équipés. Le *Rat-proofing*...

– Le quoi ?

– Le *rat-proofing-system,* cher monsieur. C'est bête comme chou et d'une simplicité enfantine. Seulement, il fallait y penser. De quoi s'agit-il en somme ? De tenir le rat prisonnier. Le rat profite et prolifère seulement s'il peut se balader. C'est une gent essentiellement vagabonde. S'il ne peut se promener, le rat meurt rapidement d'ennui. Alors, à bord des bateaux à propulsion électrique, où des rats se baladant dans les tableaux électriques pourraient facilement faire des blagues et être la cause de mille surprises, on a eu l'idée non seulement d'isoler les fils d'une façon particulière pour résister à la dent des rongeurs, mais encore de cloisonner et de sectionner les tableaux à l'infini. Ce compartimentage absolu qui consiste, une fois l'installation faite, à boucher tous les trous, toutes les voies par lesquels les câbles passent est un travail du tonnerre de Dieu. Il demande autant de patience que d'attention et de minutie. Si durant l'installation des fils et des câbles un rat a réussi à se glisser dans le compartimentage, il n'en pourra plus sortir après l'installation du *rat-proofing,* et il ne lui reste plus qu'à crever.

– Et vous avez installé le *rat-proofing system* à bord ?

– Partout. J'y ai attaché un soin particulier. J'ai tout contrôlé moi-même. J'y ai consacré des mois.

– Mais alors ?

– Alors quoi ?

– Les rats du tableau E ?

– Vous les avez vus ?

– Oui... non... c'est-à-dire... j'ai vu les collets tendus...

– C'est qu'alors il y a des rats...

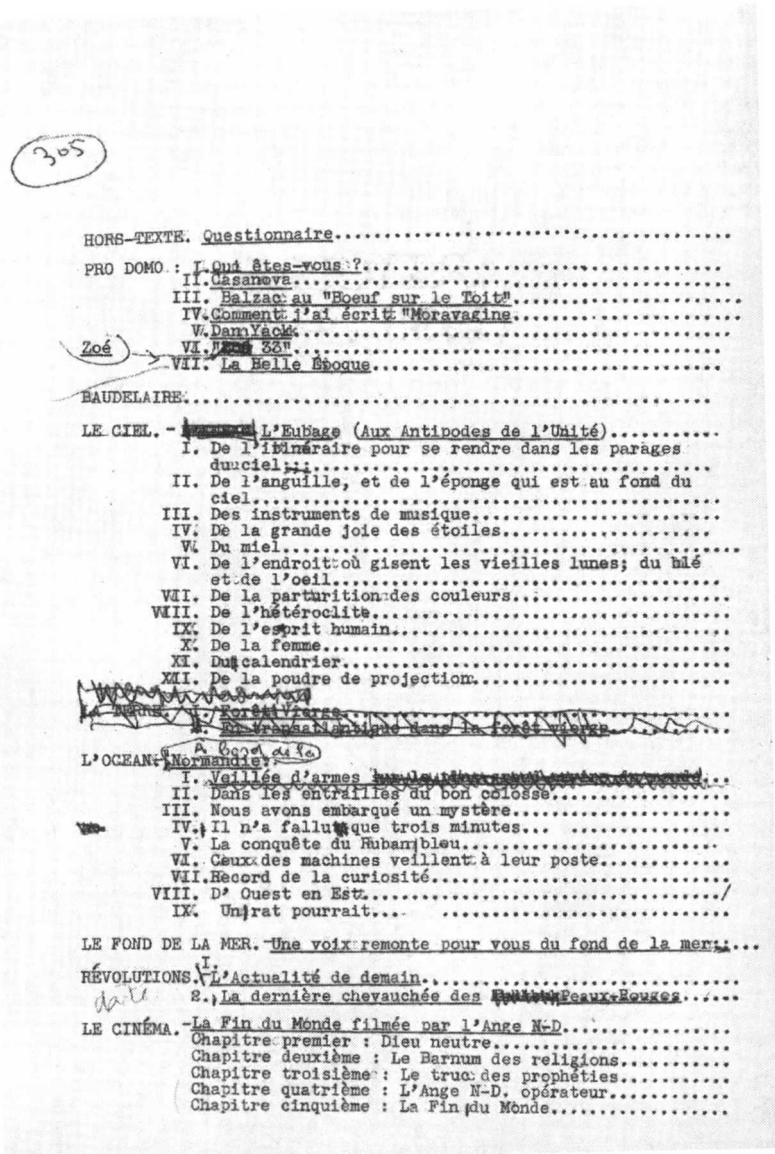
– Et votre *rat-proofing system,* monsieur Delorme ?

– Je veux vous faire un aveu, monsieur Cendrars. Je garantis mon installation libre de tout rat. J'y ai passé des mois. Je n'ai eu confiance en personne. J'ai tout revu, tout contrôlé moi-même. Je vous le répète : il n'y a pas un rat à bord dans mon système et si jamais un rat pénètre dans mon système, il y crève. D'ennui, vous m'entendez, d'ennui...

– Et le tableau E... ?

– Le tableau E ? Ce n'est pas moi qui l'ai installé. C'est une autre maison. Peut-être ne connaissaient-ils pas le *rat-proofing*. Peut-être ont-ils un autre système. Mais puisque vous me dites qu'il y a des rats, j'irai voir...[40]

ARTICLES
(1935-1938)



305

HORS-TEXTE. Questionnaire.....

PRO DOMO : I. Qui êtes-vous ?.....
II. Casanova.....
III. Balzac au "Boeuf sur le Toit".....
IV. Comment j'ai écrit "Moravagine".....
V. Dam Yack.....
Zoé → VI. [illegible] 32".....
VII. La Belle Époque.....

BAUDELAIRE.....

LE CIEL. - [illegible] L'Eubage (Aux Antipodes de l'Unité).....
I. De l'itinéraire pour se rendre dans les parages du ciel.....
II. De l'anguille, et de l'éponge qui est au fond du ciel.....
III. Des instruments de musique.....
IV. De la grande joie des étoiles.....
V. Du miel.....
VI. De l'endroit où gisent les vieilles lunes; du blé et de l'oeil.....
VII. De la parturition des couleurs.....
VIII. De l'hétéroclite.....
IX. De l'esprit humain.....
X. De la femme.....
XI. Du calendrier.....
XII. De la poudre de projection.....
[illegible]
[illegible] I. Forêt Vierge.....
II. En Transamazonie dans la forêt vierge.....

L'OCEAN. - Normandie.
I. Veillée d'armes [illegible].....
II. Dans les entrailles du bon colosse.....
III. Nous avons embarqué un mystère.....
IV. Il n'a fallu que trois minutes... .....
V. La conquête du Ruban bleu.....
VI. Ceux des machines veillent à leur poste.....
VII. Record de la curiosité.....
VIII. D' Ouest en Est.....
IX. Un rat pourrait.....

LE FOND DE LA MER. - Une voix remonte pour vous du fond de la mer.....

RÉVOLUTIONS. I. L'Actualité de demain.....
II. La dernière chevauchée des [illegible]Peaux-Rouges.....

LE CINÉMA. - La Fin du Monde filmée par l'Ange N-D.....
Chapitre premier : Dieu neutre.....
Chapitre deuxième : Le Barnum des religions.....
Chapitre troisième : Le truc des prophéties.....
Chapitre quatrième : L'Ange N-D. opérateur.....
Chapitre cinquième : La Fin du Monde.....

Blaise Cendrars, Table de La Rumeur du monde (*projet de 1953*).

UNE VOIX REMONTE POUR VOUS DU FOND DES MERS

Si, d'un seul bond, le professeur Piccard[1], enfermé dans sa nacelle sphérique, a pu atteindre, à 16 000 mètres d'altitude, cet océan de lumière d'un bleu d'azur de plus en plus intense à mesure qu'on s'élève dans les profondeurs du ciel dont le fond semble être un lapis-lazuli étourdissant, le professeur William Beebe[2], de New York, enfermé avec son opérateur de cinéma, M. Barton, dans une lourde sphère d'acier que l'on descend au bout d'un câble, a mis cinq ans pour atteindre, au large des Bermudes, où il se livre depuis 1930 à l'exploration des grands fonds sous-marins, environ 1 000 mètres de profondeur (exactement 3 028 pieds à sa trente-cinquième plongée), profondeur où la lumière solaire ne descend pas et où règne, depuis les commencements du monde, la nuit, la nuit abyssale.

C'est ce que le professeur Beebe appelle aller *Au-delà du spectre solaire* ainsi qu'il a intitulé son dernier rapport de plongée dans le noir, *In the icy blackness*, un noir glacial, plongée qui a été radiodiffusée non pas de 20 000 lieues sous les mers, mais d'un demi-mille, ce qui est bien mieux que du Jules Verne, parce que vrai[3].

*

Je m'empresse de dire que, dans cet exploit, le professeur Beebe n'a pas eu en vue de battre un record de plongée. C'est un savant intègre dont les explorations sous-marines n'ont pour but qu'une meilleure connaissance des mystères de la planète, l'étude des êtres qui vivent dans les profondeurs

océanes, la découverte de nouveaux organismes vivants et de nouvelles formes et de nouvelles conditions d'existence.

Toutes ses explorations sont faites sous le contrôle et avec le concours de la Société zoologique de New York, dont le professeur Beebe est le directeur des Recherches scientifiques. Beebe est d'ailleurs un homme qui a beaucoup voyagé et qui connaît bien la vie à la surface du globe.

Il a fait un long séjour chez les Dayaks, la tribu des fameux chasseurs de têtes[4]; il a observé et décrit les mœurs des lions de mer sur les plages des îles désertes de l'archipel des Galapagos[5]; il a étudié *de visu* la transhumance saisonnière des anguilles, dite la mésogée[6], ce grand mystère de la mer des Sargasses; il a découvert des êtres extraordinaires, plantes parasitaires, insectes bizarres, dans les forêts vierges du Brésil et de l'hinterland de la Guyane, où il a fait plusieurs excursions.

Ce naturaliste est l'auteur de *Séjour dans la jungle*, de *L'Amour chez les oiseaux du Mexique*, de *L'Aventure de l'« Arcturus »*, de *Nonsuch, le pays de l'eau* et d'autres livres qui racontent ses aventures de broussard et ses explorations scientifiques; mais il est aussi plus qu'un naturaliste spécialisé, l'homme qui déclare :

S'aventurer sous l'eau est une expérience inhumaine, on pénètre dans un monde d'isolement et de dépaysement.

J'ai déjà vu la surface de la terre du haut des airs, une fois de jour et une autre fois de nuit par un beau clair de lune, et en me penchant de la carlingue d'un avion qui planait à plus de 6 000 mètres de hauteur, j'ai rapporté des sensations enfantines, de contes de fées, de cette promenade dans le bleu. Mais tant que je n'aurai pas quitté la planète Terre et que je ne serai pas parti pour de bon, par exemple, en m'embarquant pour un voyage interstellaire, je ne puis pas imaginer éprouver jamais un pareil sentiment de dépaysement et une pareille sensation d'abandon que le jour où, pour la première fois, enfermé dans ma sphère, je « pendulais » à 500 mètres de profondeur sous la coque d'un bateau secoué en plein océan.

*

S'il se joue aujourd'hui de telles profondeurs, c'est qu'après cinq années d'expérience sa technique personnelle est au point et que le professeur Beebe a perfectionné son engin.

Je ne décrirai pas cet engin, dénommé la « Bathysphère », ni n'entrerai dans aucun détail technique, pas plus de l'équipement scientifique du bord que de l'appareillage de plongée ; de même, je ne soufflerai pas un mot des difficultés et des problèmes d'ordre technique, marin, scientifique ou financier que le professeur Beebe eut à vaincre ou à résoudre pour mener à bien son entreprise, sans parler des dangers souvent mortels qu'il a courus.

Je ne résumerai pas non plus le résultat scientifique de ses campagnes, tellement j'ai hâte de lui faire dire dans quelle zone merveilleuse du monde ses plongées l'ont conduit.

Qu'il suffise de savoir qu'une fois la flottille scientifique arrivée sur le lieu de plongée, où, si les conditions atmosphériques et l'état de la mer le permettent, on jette la « Bathysphère » par-dessus bord et on la laisse s'immerger, suspendue à un câble d'acier que l'on laisse filer lentement, marquant des temps d'arrêt tous les 100 pieds.

La « Bathysphère » est une sphère d'acier. Elle mesure 1 m 55 de diamètre intérieur, ses parois ont de 4 à 5 centimètres d'épaisseur, elle pèse 5 000 livres. À 1 000 mètres de profondeur, elle a à supporter une pression de plus de 7 000 tonnes. À l'intérieur sont deux hommes, Beebe et son assistant. La sphère est munie de hublots particulièrement étudiés pour pouvoir résister aux pressions des grandes profondeurs tout en conservant une transparence impeccable, l'un d'eux étant spécialement équipé pour la prise de vues cinématographiques et les autres munis de puissants projecteurs électriques.

La sphère est reliée à son bateau convoyeur : 1° par le filin d'acier auquel elle est suspendue ; 2° par un câble qui lui four-

nit l'énergie électrique nécessaire à la prise de vues et au bon fonctionnement des projecteurs ; 3° par un fil téléphonique grâce auquel Beebe reste en rapports constants avec ses collaborateurs en surface, dirige la plongée et dicte, au fur et à mesure de sa longue descente, ce qu'il voit, ce qu'il fait, ce qu'il enregistre sur les appareils du bord, ce qu'il remarque à l'extérieur, ce qu'il est à même d'observer quand il allume les projecteurs ou ce que son assistant est en train de photographier.

Il donne également à miss Gloria Hollister, sa sténographe, qui est à l'autre bout du fil, des annotations, des indications visuelles et fugitives qui lui permettront de dessiner et de colorier des apparitions, trop énigmatiques ou fantomales pour avoir pu être photographiées.

*

Le 15 août 1934, pour atteindre 3 028 pieds, la plongée dura trois heures. En voici les principales étapes, d'après les sténogrammes dictés. Il n'y a pas besoin de beaucoup d'imagination pour *entendre* la voix de Beebe, mais quel dommage que les pages d'un journal ne soient pas encore sonores ! Écoutez la voix humaine éclose au fond des mers et qui remonte pour vous au long du fil, écoutez le professeur Beebe avant d'aller voir son film :

Sténogramme de plongée dicté par le professeur Beebe

Heure	Pieds	Observations du 15 août 1934
10 h. 05		Plongée en surface.
10 h. 06	20	Le rouge disparaît dans le spectroscope.
10 h. 10	100	
10 h. 13	300	Barton photographie des ptéropodes[7].
10 h. 15	500	Eau d'un bleu noir lumineux.
10 h. 18	600	Il n'y a plus que du gris au spectroscope.
10 h. 27	1 050	Un poisson avec six rangées de lumières, tout près, juste devant le hublot. Il a des cercles jaune pâle autour des yeux et cinq ou six lumières séparées le long du corps.
10 h. 29	1 200	Un poisson de quatre pouces, lumineux d'un bout à l'autre, argenté, genre *Ptax*. Plus rien au spectroscope.
10 h. 31	1 220	Un poisson apparaît comme un éclair et en voici un autre, d'une beauté rare avec lumière verte qui lui sort des côtés et des feux dans les ouïes. Trois autres avec des feux verts sur la tête, de huit pouces.
10 h. 45	1 800	Voici un poisson avec les dents lumineuses dans une bouche d'un pouce qui ne se ferme pas complètement. Les dents s'éclairent de bas en haut, avec du noir entre chacune d'elles. Photo en couleur. Contrôle de l'étanchéité. Trois autres poissons de dix-huit pouces, avec une rangée de lumières irrégulières qui clignotent.
10 h. 48	2 000	Beaucoup de lumières et de feux dans le noir abyssal.
10 h. 51	2 100	La couleur des feux est bleu pâle. Et voici deux poissons de douze pouces avec deux lumières superposées qui s'éteignent et qui se rallument alternativement.
10 h. 54	2 200	Je ne me suis jamais trouvé dans un trou aussi noir.
11 h. 14	2 900	Une lumière incurvée, d'un vert très pâle, dans un œil. L'œil s'allume. Il grandit. Et voici le poisson de trois pieds de long qui passe si lentement que je puis voir scintiller tous ses feux sur le côté gauche.
11 h. 20	3 028	J'allume, j'éteins mes projecteurs. Des choses longues comme des rubans transparents flottent, ondulent...

Et, en remontant à 2 540 pieds : « J'ai vu un poisson avec, à la lettre, des centaines de lumières d'environ huit inches de long. De la tête à la queue, il était criblé de petites lumières scintillantes d'un beau jaune citron... »

LA DERNIÈRE CHEVAUCHÉE DES PEAUX-ROUGES

Cet hiver, à Paris, les vitrines les mieux éclairées, les plus amusantes, les plus nouvelles, celles qui arrêtent le plus de badauds, sont les vitrines des agences de voyages.

L'autre soir, au premier rang de la foule qui stationnait devant l'une d'elles annonçant en lettres d'or : *La plus belle des croisières aux pays du soleil,* je regardais avec émerveillement un petit steamer tout blanc quitter Halifax et New York pour, comme poussé par une traînée de feu (un petit tube de néon s'allumait en pointillé dans son sillage), aller toucher les Bermudes et la Floride, les Grandes et les Petites Antilles, descendre jusqu'à Curaçao, remonter les côtes du Venezuela et de la Colombie, s'arrêter à l'embouchure du Magdalena, repartir et franchir les écluses du canal de Panama, remonter la côte du Pacifique, s'engager, puis faire demi-tour dans la mer Vermeille et s'arrêter finalement à San Francisco et à Vancouver, où son arrivée faisait partir deux petits trains électriques, l'un pour New York et ses gratte-ciel, l'autre pour Montréal et son château.

La mer des Caraïbes et les deux océans étaient faits d'un carton passé au bleu d'outremer, le continent américain, également en carton peint, mais en relief, était mi-partie recouvert de neige et de frimas dans la zone du nord et, dans la zone du sud, frotté d'un bel enduit couleur bouton d'or tout reluisant de lumière.

Au large des îles se distinguaient, qui par un cocotier, qui par un bananier, ou, comme Curaçao et Cuba, par une bouteille plantée dans une touffe de cannes à sucre.

Aux Bermudes était épinglé un petit drapeau avec l'inscription : *Ici, les autos sont interdites !*; à Haïti, une guitare ; à

l'embouchure du Magdalena, une carapace de tortue, et un peu partout dans les océans des souffleurs[1], des poissons-scie et des requins, des poissons volants et des méduses. Mais dans la mer Vermeille se gondolait comme une énorme bouée un gros spécimen de poisson-lune.

Sur le continent, Miami était indiqué par un casino-dancing et Hollywood par un immense studio machiné, sur le toit à éclipses duquel on pouvait lire : *Ici, huit jours avec les stars du cinéma !*, et quand ce toit s'ouvrait, on apercevait à l'intérieur du studio un jeu de poupées articulées qui se trémoussaient, tout comme fonctionnaient ailleurs dans cette vitrine les écluses du canal, roulaient les trains électriques, les automobiles et, survolant le paysage artificiel, planait un petit avion.

Le « Cactus-Dieu »

J'adore perdre mon temps, et que la publicité moderne est donc ingénieuse ! Mais voici pour me dérouter, et à ma plus grande stupeur, que je découvre, exactement entre le poisson-lune, le casino de Miami et le studio de Hollywood, un petit cactus dans un petit pot de fleurs que quelqu'un a posé là, approximativement sur la frontière des États-Unis et du Mexique, probablement au hasard, dans un but décoratif ou pour meubler un peu l'intérieur désertique, entre le Texas et l'Arizona, des territoires immenses du Nouveau-Mexique, sans se douter un seul instant que la plante symbolique de cette région frontière, restée une des plus mystérieuses du globe, est justement une cactée : le peyotl[2].

C'est la plante divine des civilisations précolombiennes, celle dont le rôle est loin d'être terminé et dont le culte, sous le nom de *Peyotl-Church of Christ*, dans laquelle Église la consommation du Cactus-Dieu devient le principal sacrement, connaît de nos jours une renaissance aussi extraordinaire qu'inattendue chez les Peaux-Rouges de la prairie nord-américaine, surtout parmi les intellectuels indiens retour des grands collèges et des uni-

versités de l'Est qui le propagent et ont, depuis le début du siècle, implanté cette mystique dans plus de quarante tribus réparties sur onze États de la fédération des États-Unis[3].

Sioux, Comanches, Apaches, Kiowas, Mescaleros[4], parqués par la loi des Blancs dans les « réserves indiennes », sont aujourd'hui presque tous sectateurs de l'Église du Cactus et de plus en plus hostiles, fermés à l'influence des missionnaires catholiques et protestants, et impatients de secouer la tutelle des fonctionnaires fédéraux que Washington leur envoie.

« *Las Sierras Mysteriosas*[5] »

Certes, aucun des touristes canadiens et new yorkais qui prendront part à *la plus belle des croisières aux pays du soleil*, ne s'aventurera au pays du peyotl. C'est une contrée essentiellement dangereuse, inhospitalière et sauvage, dont l'accès est difficile et périlleux.

Elle s'étend, bien loin dans le sud, des confins du Nouveau-Mexique jusqu'aux montagnes désolées de la Sierra Madre du Pacifique, et celles plus épouvantables encore de la Sierra del Nayarit et de la Sierra de los Huichols.

Lawrence[6], qui n'est pas seulement le célèbre auteur de *L'Amant de lady Chatterley*, mais est aussi celui de ce grand livre indien *Le Serpent à plumes*, y a séjourné.

Dans un chapitre de *Moravagine*[7], j'ai essayé de donner une idée de ce que sont les *barrancas*, ce paysage tout frémissant de lumière, ces crêtes vertigineuses, ces ravins abrupts, ces précipices, ces crevasses, ces pentes de sable et de silex qui s'éboulent perpétuellement, ces rios asséchés par la chaleur tropicale, ce sol pierreux recouvert de buissons épineux enchevêtrés, de lianes, de cactus et d'agaves, de tout ce pays aride, ardent, chaud et froid, cruel, dépouillé, géométrique, énigmatique et menaçant que les premiers Espagnols qui s'en approchèrent avec une sainte terreur avaient surnommé *Las Sierras Mysteriosas*.

Néanmoins, je crois que ce renouveau du culte du peyotl vaut la peine d'être signalé, non seulement parce que le gouvernement de Washington s'est vu contraint ces dernières années d'édicter une loi spéciale pour réprimer la vulgarisation, l'usage et la vente du peyotl classé parmi *les stupéfiants nuisibles à la santé des habitants des États-Unis* et de prendre toute une série de mesures urgentes pour lutter contre la propagande des zélateurs, des frères des « loges du peyotl », mais surtout parce qu'il s'agit d'une question religieuse et que, dans la communion du Cactus-Dieu, l'âme peau-rouge reprend conscience de ses vertus ancestrales, se retrempe, et que le culte de cette nouvelle Église peut être le réveil, en plein XXe siècle, d'un sentiment national indien de liberté et d'indépendance que l'on croyait pour toujours assoupi.

L'épopée du peyotl

L'épopée du peyotl, comment, venant des civilisations nayarès[8] et aztèque, l'« évangile du peyotl » s'est propagé à travers une véritable succession apostolique autochtone au Mexique et se répand aujourd'hui parmi les Peaux-Rouges des États-Unis grâce à une activité et des moyens uniquement indigènes, sans qu'un seul exemple puisse être cité d'un Blanc qui y aurait contribué, cette passionnante histoire peut se lire dans le livre magistral que mon ami Alexandre Rouhier a consacré au *Peyotl, la plante qui fait les yeux émerveillés**, livre qui a fait sensation dans les sociétés savantes des deux mondes qui s'intéressent soit aux affaires indigènes, à l'ethnographie, à la botanique, à la chimie ou à la pharmacologie, soit à la législation internationale des narcotiques ou à la science des religions.

---

* *Peyotl, la plante qui fait les yeux émerveillés*, par Alexandre Rouhier, 1 vol. – Gaston Douin, éditeur (épuisé). (*Note de B. C.*)

Alexandre Rouhier est lui-même docteur en pharmacie, mais ce grand érudit français est aussi un voyageur impénitent[9]. Actuellement, il se trouve dans le Béloutchistan, avec centre à Karachi (Great Serail of Kachmir) où il est en train d'étudier le *muchamoore* (un champignon du genre amanite) et son emploi inébriant[10] chez les tribus de la steppe.

Dans une de ses dernières lettres, il m'écrivait : ... *Je recherche également les fameux* lukutates, *le fruit de la longue vie, qui nous donnera, je l'espère, la longue-longue et verte-verte vieillesse à laquelle nous avons bien droit, il me semble; mais, en attendant, allez de temps à autre saluer, selon votre coutume, mes chers peyotls qui s'ennuient...*

Ces chers peyotls, auxquels mon ami fait allusion, sont des plants vivaces du petit cactus sacré que Rouhier a rapportés du Mexique à Paris et qui sont exposés chaque hiver sur la corniche bien ensoleillée d'un immeuble en bordure du jardin des Tuileries. On comprendra que je ne puisse passer rue de Rivoli sans lever les yeux sur cette maison et tirer un coup de chapeau à trois pots de fleurs, en rang sur le rebord du toit, devant une mansarde, pots de fleur qui ne contiennent pas, comme le passant le pourrait croire, le trèfle à quatre feuilles de Jenny l'ouvrière[11], mais bien trois petits dieux indiens en exil[12].

La racine du Diable

Comme d'autres « hiérobotanes », c'est-à-dire ces plantes que les hommes de tous les temps et de tous les pays associèrent à leurs cérémonies magiques ou à leurs cultes religieux, le peyotl a sa mystique particulière, mais il possède en outre des vertus hallucinatoires et des propriétés psychiques, capables de faciliter l'évasion de l'esprit hors du corps de chair, de le libérer de la matière et de le jeter, plus aérien, plus subtil et plus apte à capter le souffle prophétique en des mondes insoupçonnés et des sphères lumineuses, où il prend contact avec la divinité[13].

Mais que savons-nous du spiritualisme des Peaux-Rouges et que savons-nous de l'ivresse que dispense le peyotl, cette *raiz diabolica*[14] que condamnaient déjà les moines espagnols qui accompagnaient les conquérants de race blanche et que les légistes américains classent maintenant parmi les « poisons de l'intelligence », alors que les Indiens la considèrent « comme une *médecine* strictement indienne créée pour les Hommes rouges et non pas pour les Blancs* » ?

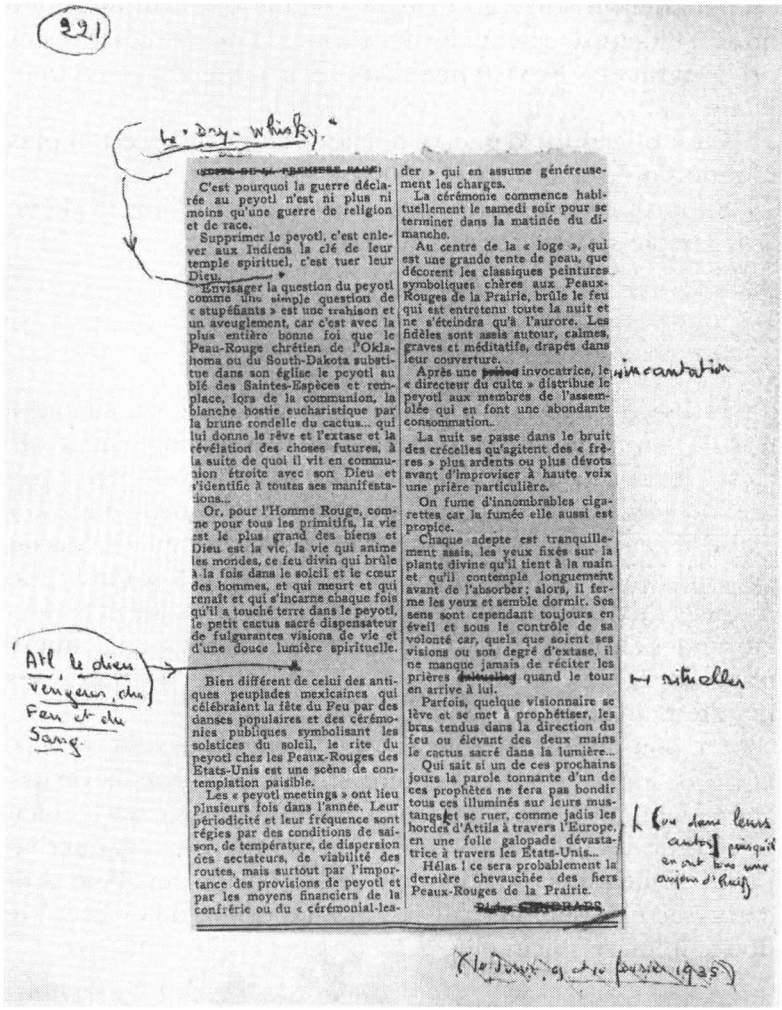
La plante qui fait les yeux émerveillés[15]

L'ivresse peyotlique ? La tradition, les légendes et les récits du folklore indien lui attribuent une origine surnaturelle et divine.

Cela n'a rien qui puisse nous surprendre, affirme Rouhier, qui étudie longuement cette ivresse dans son livre et lui consacre une centaine de pages. *Quel a dû être l'étonnement, la terreur et l'effroi du premier Indien qui, poussé par une faim ou une soif impérieuse, mangea pour se nourrir ou se désaltérer la chair succulente et juteuse, quoique légèrement amère, de ce petit cactus et qui vit ensuite, sur l'écran de ses paupières closes, jaillir les éclairs éblouissants, tourner les roues de feu, se dérouler les dessins lumineux, passer toutes les fantasmagories indescriptiblement colorées de l'ivresse peyotlique, et qui subit, émerveillé et inquiet, l'orgie sans fin et toujours renouvelée de ces émouvantes pyrotechnies ! Ces phénomènes ne pouvaient être attribués qu'au dieu du Feu et de la Lumière : le culte du Peyotl était né.*

Comme il n'y a pour le Peau-Rouge, profondément naturiste et animiste, pas d'acte, quelque quotidien et banal qu'il puisse être, qui n'ait une signification religieuse, car pour

* Toutefois, depuis quelques années on trouve au marché noir sous le nom de *dry whisky* des rondelles desséchées du petit cactus que l'on peut consommer clandestinement dans les arrière-boutiques des bars et des « saloons » dans toutes les villes du Sud et aussi du peyotl en tranches dans des boîtes de conserve portant la marque *Les Frères de la Côte, Hambourg (Allemagne)* dans toutes les épiceries des cités et des banlieues de la côté du Pacifique, assommoirs si chers à Jack London. (*Note de B.C.*)



221

Le « Dry-whisky. »

~~(SUITE DE LA PREMIÈRE RACE)~~

C'est pourquoi la guerre déclarée au peyotl n'est ni plus ni moins qu'une guerre de religion et de race.

Supprimer le peyotl, c'est enlever aux Indiens la clé de leur temple spirituel, c'est tuer leur Dieu.

Envisager la question du peyotl comme une simple question de « stupéfiants » est une trahison et un aveuglement, car c'est avec la plus entière bonne foi que le Peau-Rouge chrétien de l'Oklahoma ou du South-Dakota substitue dans son église le peyotl au blé des Saintes-Espèces et remplace, lors de la communion, la blanche hostie eucharistique par la brune rondelle du cactus... qui lui donne le rêve et l'extase et la révélation des choses futures, à la suite de quoi il vit en communion étroite avec son Dieu et s'identifie à toutes ses manifestations...

Or, pour l'Homme Rouge, comme pour tous les primitifs, la vie est le plus grand des biens et Dieu est la vie, la vie qui anime les mondes, ce feu divin qui brûle à la fois dans le soleil et le cœur des hommes, et qui meurt et qui renaît et qui s'incarne chaque fois qu'il a touché terre dans le peyotl, le petit cactus sacré dispensateur de fulgurantes visions de vie et d'une douce lumière spirituelle.

Atl, le dieu vengeur, du Feu et du Sang.

Bien différent de celui des antiques peuplades mexicaines qui célébraient la fête du Feu par des danses populaires et des cérémonies publiques symbolisant les solstices du soleil, le rite du peyotl chez les Peaux-Rouges des Etats-Unis est une scène de contemplation paisible.

Les « peyotl meetings » ont lieu plusieurs fois dans l'année. Leur périodicité et leur fréquence sont régies par des conditions de saison, de température, de dispersion des sectateurs, de viabilité des routes, mais surtout par l'importance des provisions de peyotl et par les moyens financiers de la confrérie ou du « cérémonial-leader » qui en assume généreusement les charges.

La cérémonie commence habituellement le samedi soir pour se terminer dans la matinée du dimanche.

Au centre de la « loge », qui est une grande tente de peau, que décorent les classiques peintures symboliques chères aux Peaux-Rouges de la Prairie, brûle le feu qui est entretenu toute la nuit et ne s'éteindra qu'à l'aurore. Les fidèles sont assis autour, calmes, graves et méditatifs, drapés dans leur couverture.

Après une ~~prière~~ invocatrice, le « directeur du culte » distribue le peyotl aux membres de l'assemblée qui en font une abondante consommation.

incantation

La nuit se passe dans le bruit des crécelles qu'agitent des « frères » plus ardents ou plus dévots avant d'improviser à haute voix une prière particulière.

On fume d'innombrables cigarettes car la fumée elle aussi est propice.

Chaque adepte est tranquillement assis, les yeux fixés sur la plante divine qu'il tient à la main et qu'il contemple longuement avant de l'absorber; alors, il ferme les yeux et semble dormir. Ses sens sont cependant toujours en éveil et sous le contrôle de sa volonté car, quels que soient ses visions ou son degré d'extase, il ne manque jamais de réciter les prières ~~[illegible]~~ quand le tour en arrive à lui.

rituelles

Parfois, quelque visionnaire se lève et se met à prophétiser, les bras tendus dans la direction du feu ou élevant des deux mains le cactus sacré dans la lumière...

Qui sait si un de ces prochains jours la parole tonnante d'un de ces prophètes ne fera pas bondir tous ces illuminés sur leurs mustangs et se ruer, comme jadis les hordes d'Attila à travers l'Europe, en une folle galopade dévastatrice à travers les Etats-Unis...

Hélas ! ce sera probablement la dernière chevauchée des fiers Peaux-Rouges de la Prairie.

~~Blaise CENDRARS~~

[ou dans leurs autos] puisqu'il en est tous une aujourd'hui

(le Jour, 9 et 10 février 1935)

Blaise Cendrars, page manuscrite de « La dernière chevauchée des Peaux-Rouges » in La Rumeur du monde (*projet de 1953*).

lui tout est dieu et un dieu se cache sous chaque chose[16], on peut définir son spiritualisme comme une croyance mystique à l'identité essentielle des formes et des forces diverses de la nature, à l'existence d'une véritable *transmutation vitale.*

C'est pourquoi la guerre déclarée au peyotl n'est ni plus ni moins qu'une guerre de religion et de race.

Supprimer le peyotl, c'est enlever aux Indiens la clé de leur temple spirituel, c'est tuer leur Dieu.

Le « dry-whisky »[17]

Envisager la question du peyotl comme une simple question de « stupéfiants » est une trahison et un aveuglement, car c'est avec la plus entière bonne foi que le Peau-Rouge chrétien de l'Oklahoma ou du South-Dakota substitue dans son église le peyotl au blé des Saintes-Espèces et remplace, lors de la communion, la blanche hostie eucharistique par la brune rondelle du cactus... qui lui donne le rêve et l'extase et la révélation des choses futures, à la suite de quoi il vit en communion étroite avec son Dieu et s'identifie à toutes ses manifestations...

Or, pour l'Homme rouge, comme pour tous les primitifs, la vie est le plus grand des biens et Dieu est la vie, la vie qui anime les monde, ce feu divin qui brûle à la fois dans le soleil et le cœur des hommes, et qui meurt et qui renaît et qui s'incarne chaque fois qu'il a touché terre dans le peyotl, le petit cactus sacré dispensateur de fulgurantes visions de vie et d'une douce lumière spirituelle.

Atl, le dieu vengeur, du Feu et du Sang[18]

Bien différent de celui des antiques peuplades mexicaines qui célébraient la fête du Feu par des danses populaires et des

cérémonies publiques symbolisant les solstices du soleil, le rite du peyotl chez les Peaux-Rouges des États-Unis est une scène de contemplation paisible.

Les « peyotl meetings » ont lieu plusieurs fois dans l'année. Leur périodicité et leur fréquence sont régies par des conditions de saison, de température, de dispersion des sectateurs, de viabilité des routes, mais surtout par l'importance des provisions de peyotl et par les moyens financiers de la confrérie ou du « ceremonial leader[19] » qui en assume généreusement les charges.

La cérémonie commence habituellement le samedi soir pour se terminer dans la matinée du dimanche.

Au centre de la « loge », qui est une grande tente de peau, que décorent les classiques peintures symboliques chères aux Peaux-Rouges de la Prairie, brûle le feu qui est entretenu toute la nuit et ne s'éteindra qu'à l'aurore. Les fidèles sont assis autour, calmes, graves et méditatifs, drapés dans leur couverture.

Après une incantation[20] invocatrice, le « directeur du culte » distribue le peyotl aux membres de l'assemblée qui en font une abondante consommation.

La nuit se passe dans le bruit des crécelles qu'agitent des « frères » plus ardent ou plus dévots avant d'improviser à haute voix une prière particulière.

On fume d'innombrables cigarettes car la fumée elle aussi est propice.

Chaque adepte est tranquillement assis, les yeux fixés sur la plante divine qu'il tient à la main et qu'il contemple longuement avant de l'absorber; alors, il ferme les yeux et semble dormir. Ses sens sont cependant toujours en éveil et sous le contrôle de sa volonté car, quels que soient ses visions ou son degré d'extase, il ne manque jamais de réciter les prières rituelles quand le tour en arrive à lui.

Parfois, quelque visionnaire se lève et se met à prophétiser, les bras tendus dans la direction du feu ou élevant des deux mains le cactus sacré dans la lumière...

Qui sait si un de ces prochains jours la parole tonnante d'un de ces prophètes ne fera pas bondir tous ces illuminés sur leurs mustangs[21] (ou dans leurs autos, puisqu'ils en ont tous une aujourd'hui[22] !) et se ruer, comme jadis les hordes d'Attila à travers l'Europe[23], en une folle galopade dévastatrice à travers les États-Unis...

Hélas ! ce sera probablement la dernière chevauchée des fiers Peaux-Rouges de la Prairie.

LA VISITE DES SOUVERAINS ANGLAIS À PARIS

I

PERDU DANS LA FOULE QUI VIBRE[1]

Les jours de fête populaire – par exemple au dernier 14 juillet – je suis généralement réveillé de grand matin par la foule de la rive gauche qui, passant les ponts pour se rendre aux Champs-Élysées, défile devant mes fenêtres, avenue Montaigne[2]. C'est un bruit de pas qui va se multipliant et qui résonne sur le macadam comme si tout Paris était chaussé de claquettes, ce qui me fait dire que la foule a l'éclat de rire dans les pieds.

Ce matin, je suis réveillé par le silence. L'avenue est vide et le ciel gris. Il est vrai que le roi n'arrive qu'à 5 heures du soir et que la foule a toute la journée devant soi pour aller se mettre en place. Quel mystère ! Quel est l'instinct social qui fait se mouvoir la foule et quel est le metteur en scène anonyme qui réglera les mouvements de la foule dans cette fourmilière en fête qu'est aujourd'hui Paris ?

Dès hier soir les Grands Boulevards, les Champs-Élysées étaient noirs de monde. Les automobiles débordaient de la chaussée sur le trottoir. Un peuple étonnant de camelots vendaient insignes, cocardes, petits drapeaux, et jamais je n'ai vu autant de mendigots bizarres faire les terrasses des cafés. Jusqu'à fort avant dans la nuit chaude, bourgeois et petits bourgeois, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, se pressaient à la Madeleine, à la Concorde, au Rond-Point, à l'Étoile, à la gare du Bois, porte Dauphine, admirant décorations et illuminations.

Répétition générale

Les jeux des projecteurs se croisaient au ciel. Des jeunes filles rieuses s'exerçaient à parler anglais. J'avais l'impression d'une répétition générale et je m'attendais à entendre sortir des mégaphones installés dans les platanes, la voix de quelque célèbre metteur en scène de Hollywood et le commandement classique : « Lumière, on tourne ! »

Mais ce matin, les voies sont désertes... et derrière les barrières blanches de l'avenue du Bois, une vieille femme qui s'est installée déjà sur une estrade réservée aux enfants des écoles, parlemente et explique aux sergents de ville qui lui disent de circuler : « Vous comprenez, le petit garçon de ma fille est malade. Je lui ai promis d'aller voir défiler le beau cortège pour lui... »

II

« HURRAH ! HURRAH ! VIVE LE ROI ! »
Choses vues et entendues dans la foule[3]

Elle était émue ce matin dans ce jour gris de l'Île-de-France, si cher au cœur du vieux Corot[4].

Elle fut plus enthousiaste aussi et plus vibrante qu'hier.

Hier, il semblait qu'elle n'osait pas manifester, qu'elle n'était pas certaine d'avoir le droit de se laisser aller à son élan. Pourtant la reine, en une seconde, l'avait conquise d'un sourire, et ce matin la foule de Paris a adopté George VI.

Quand je me suis retrouvé perché sur mon balcon de l'hôtel Astoria, déjà le spectacle de l'Étoile s'harmonisait comme un tableau fait de petites taches de couleur des uniformes et des drapeaux.

La foule est moins dense, mais aussi moins nerveuse. On sent plutôt une attente religieuse, une attente où se mêle pour chacun des souvenirs...

Un piétinement rythmé monte l'avenue. Le groupe des drapeaux des anciens combattants est comme une grande plaque mouvante de couleurs qui marche pour aller se placer sous l'Arc de Triomphe, juste derrière la flamme symbolique.

Puis, la musique militaire en kaki vient se poser devant les piles de l'Arc. Les premières voitures officielles. Des messieurs en noir et en haut de forme. Des uniformes chamarrés chatoyants.

La foule s'intéresse à chaque personnage. On se demande, on se donne des explications entre voisins. Les renseignements militaires, diplomatiques ou mondains sont un peu embrouillés et confus, mais sont tout de même sincères et touchants...

De quoi est faite cette émotion ?

10 h 50. Au fond de l'avenue, dans la brume matinale, émerge le cortège.

Pas de bruit. Pas de haut-parleurs. Le roi va poser une palme sur une tombe, et ceux qui sont venus le voir passer l'accompagnent avec leur cœur et des larmes refoulées.

Je me suis demandé ce matin de quoi était faite cette immense émotion qui semblait être installée au bord des fenêtres, sur les trottoirs, dans la voiture même du roi. Quels étaient les sentiments qui l'avait fait éclore ? Était-ce cette lumière si spécifiquement française qui l'émouvait ou la présence d'un roi allié en nos murs à une heure aussi troublée ? Il y avait moins d'étonnement qu'hier, comme si le peuple français avait compris le symbole de cette visite royale. Le roi du plus grand empire du monde s'inclinait devant le Soldat inconnu comme un des leurs, n'ayant rien oublié, et je crois que la foule eut soudainement conscience de l'écrasante responsabilité que la destinée dépose dans la main d'un roi.

Vive le roi !

Et néanmoins une ligne de motocyclistes, la torpédo noire des deux grands chefs de la Sûreté des deux nations, la garde républicaine (rouges comme les horse-guards, mais aux casques d'or) précèdent et entourent la voiture royale de cet homme si simple.

L'uniforme si sobre du roi est très beau et a grande allure.

« Vive le roi ! Vive le roi ! Hurrah ! » Les acclamations fusent de partout. La musique bat « Aux champs[5] ».

Le feu d'artifice de la Tour Eiffel

La seule note comique de la matinée : les sergents de ville qui, juchés sur le toit de chaque immeuble des Champs-Élysées, sont comme autant de paratonnerres par beau temps, c'est-à-dire inutiles. Que font-ils là haut ? C'est hier au soir qu'ils auraient dû m'accompagner au sommet de la Tour Eiffel, quand un feu d'artifice monstre embrasait tous les étages, que tout l'intérieur de la tour était plein de fumée, d'éclairs et d'explosions, que les poutrelles d'acier tremblaient, que la tour penchait comme dans une apothéose[6].

III

CE QUI FUT MERVEILLEUX : LA FOULE DE PARIS[7]

J'aime la foule comme on peut aimer l'océan car, comme lui, elle est immobile et j'ai des souvenirs d'elle comparables à ceux que l'on peut rapporter d'une croisière autour du monde.

Le plus brillant de ces souvenirs est celui de la foule enthousiaste de New York acclamant la *Normandie* qui venait de conquérir le Ruban bleu[8] ; le plus tragique de ces souvenirs est celui de la foule russe en furie le jour de la fermeture de la première Douma[9] et dont les vagues venaient se briser sur les premières marches du péristyle ; le plus grandiose de ces souvenirs est celui du défilé de la Victoire quand la foule unanime des Français acclamait les armées alliées avec je ne sais quelle mâle émotion, faite de joie délirante et de douleur contenue[10].

Enfin, ils LES virent

Durant le séjour des souverains anglais l'attitude de la foule a été parfaite et nulle part je n'ai été témoin du moindre incident. Si le premier jour, le public des Champs-Élysées paraissait un peu guindé, cela est peut-être dû à un déploiement inusité de forces publiques et à des mesures draconiennes de

police et de contrôle qui ont surpris, le public de chez nous n'étant pas habitué à ce genre de mesures. Mais le soir même, au Rond-Point, le lendemain place de l'Opéra, et surtout hier soir devant le Quai d'Orsay – quand enfin, par deux fois, les souverains parurent au balcon, établissant un contact direct avec la multitude –, la foule de Paris manifestait, sans rancune, son enthousiasme.

Hier, après la revue...

Hier, à Versailles[11], après la revue, il fallait les entendre, ces milliers, ces dizaines de milliers de braves gens qui étaient venus avec femme et enfants, acclamer les souverains anglais et l'armée française et qui maintenant, assis dans l'herbe, cassaient la croûte. C'était une foule de petits bourgeois venus de Paris, des banlieusards, des péquenauds endimanchés. Certes, les tanks et les avions les avaient fortement impressionnés ; ils avaient vibré au défilé des polytechniciens, des saint-cyriens, des spahis[12], des chasseurs, et ils étaient fiers de leurs soldats ; mais ils parlaient aussi beaucoup du roi et de la reine d'Angleterre qu'ils étaient tout heureux d'avoir vus.

Ceux qui font les légendes

En somme, ces braves gens étaient venus à Versailles comme à une partie de plaisir et ils avaient été comblés. Ils se racontaient des anecdotes sur la cour, disaient ce qu'ils savaient des augustes personnages, de leurs habitudes, de leur train de vie, des visites qu'ils se rendent, des cadeaux qu'ils se font et, chose curieuse, n'oubliaient pas dans leurs propos le duc de Windsor, qu'ils appellent toujours le prince de Galles à cause de son roman d'amour...[13]

C'est étonnant comme la vie des grands intéresse les petites gens, les humbles. À croire qu'ils en rêvent. Est-ce une

influence du roman-feuilleton ou du cinéma ? Mais, hier, à Versailles, en me mêlant à la foule qui devisait gaiement, j'ai appris plus de choses sur la cour d'Angleterre que je n'ai pu en lire dans les journaux.

N'oublions pas que c'est le peuple qui fait les légendes.

CHEZ L'ARMÉE ANGLAISE

« Notre collaborateur Blaise Cendrars au milieu des Tommies », (La Petite Gironde, *27 janvier 1940*).

I

DE LA LIGNE MAGINOT[1] AUX BASES ANGLAISES DE L'OCÉAN

Cela s'est décidé au bar. L'atmosphère était très gaie. Nous offrions une tournée d'adieu aux aviateurs qui nous avaient si bien reçus et tandis que l'un de nous, un confrère australien, donnait au barman la recette du cocktail alsacien dont il est l'inventeur : *deux tiers riesling ou gewürztraminer, un tiers quetsche et de la crème de cassis à volonté pour donner du velours au breuvage*, les autres tiraient dans un chapeau des numéros pour savoir qui partirait le lendemain matin dans le Midi voir débarquer un premier convoi de mules arrivant des Indes et qui irait visiter les bases anglaises de l'Ouest.

L'atmosphère était de plus en plus gaie car ceux qui avaient tiré le bon numéro, c'est-à-dire le départ dans le Midi, se réjouissaient hautement de leur chance, se promettant beaucoup de pittoresque et des bonnes histoires du spectacle exotique qui les attendait, et comme ils partaient en nombre, ils se moquaient gentiment de nous, un confrère new-yorkais et moi, qui avions tiré l'autre itinéraire pour lequel il n'y avait qu'une voiture de presse et deux places de disponibles.

– Vous allez vous embêter, disaient-ils, car il n'y a rien d'autre à faire dans les bases qu'à regarder passer les trains, compter les camions qui démarrent ou courir après les soldats qui font l'exercice dans la cour des casernes. Et puis, vous ne verrez pas le soleil.

Et ils nous considéraient avec un rien de commisération, comme deux journalistes malchanceux. Mais, moi, je n'étais pas mécontent du tout de faire un peu bande à part, ayant personnellement très peu de goût pour les tournées en commun[2].

D'ailleurs, le numéro que j'avais tiré ne s'avéra pas si mauvais que ça car, si moins pittoresque que la route du Midi, notre randonnée nous fit traverser la France de l'Est à l'Ouest, des champs enneigés et gelés du front aux plages de l'Océan, secouées par la houle et fouettées par une pluie battante, ces deux zones extrêmes séparées par un univers de brouillard où nous avons roulé sur des centaines de kilomètres comme dans un tunnel, sans voir le soleil, certes, mais où mon compagnon me chantait des romances américaines et où tout le long de la route aux arbres fantomatiques la voiture faisait lever des bandes d'étourneaux, dont l'envol inouï n'était pas de mauvais augure, mais, au contraire, un signe avant-coureur du printemps.

*

La grande force de l'Angleterre c'est de persévérer dans ses entreprises et d'y apporter un esprit de continuité qui ne laisse rien au hasard et s'exprime jusque dans les moindres détails de la vie courante.

Beaucoup plus qu'au front, où l'on vit exclusivement parmi les régiments anglais, beaucoup plus que dans les villes et les villages de la zone des armées, où la vie des civils a tout naturellement glissé au deuxième plan, on est frappé en arrivant dans une base anglaise de la part que l'intendance britannique s'est octroyée, au point que l'on peut dire sans craindre l'exagération que chacune de nos grandes villes, de nos grands ports français de l'Ouest s'est, depuis le début de la guerre, dédoublé ou scindé en deux, attribuant une partie de la cité, de son port, de son trafic ferroviaire, de ses casernes, de ses terrains militaires, de ses installations municipales à la base anglaise qui s'y est installée et qui s'y déve-

loppe et s'agrandit avec une hâte fiévreuse de ville-champignon[3], construisant, édifiant, perfectionnant ou multipliant les installations de toutes sortes, l'eau, le gaz, l'électricité, les égouts, les bains, les douches, le téléphone, le télégraphe, occupant les grands hôtels et les garages, les quais, les places, les entrepôts, réfectionnant les routes, élargissant les ponts, relevant les virages et s'adjoignant souvent une ville adventice ou jumelle faite de milliers et de milliers de baraquements, et exclusivement réservée aux Anglais.

Ces bases, je les ai visitées toutes, celle où l'on débarque jour et nuit des montagnes de marchandises, celle où passent et repassent les permissionnaires anglais se rendant en Angleterre ou revenant chez nous pour remonter au front, celle où débarque chaque nuit la nouvelle armée britannique qui vient prendre position en France (puis-je dire que j'ai entendu parler d'un million d'hommes qui arrivent chez nous pour faire place dans les casernes et camps d'entraînement aux 2 500 000 hommes que la conscription lève actuellement en Angleterre, et aux divisions du Canada et de l'Australie que les Dominions[4] envoient aujourd'hui en Grande-Bretagne ?), celle, une petite gare régulatrice anglaise installée en pleine paysannerie française, qui débite depuis le début de l'année 25 000 hommes par jour, celle, un aéroport, sur lequel se posent et d'où s'envolent des avions archibondés, un véritable pont ailé qui relie dorénavant, et d'une façon intime, la France et l'Angleterre, un trafic continu tel que, du propre aveu du capitaine Balfour, le sous-secrétaire britannique de l'Air, il n'y a plus lieu d'envisager la construction du tunnel sous la Manche car, confiait-il l'autre jour aux journalistes qui l'entouraient : *L'Angleterre n'est plus une île. L'avion qui, en cinquante minutes, me mène de Londres à Paris et en deux petites heures de mon bureau au ministère parmi mes garçons au front a supprimé et la distance et le British Channel. Ce n'est pas comme en 1914, grâce à l'avion, la France et l'Angleterre ne font qu'un. Il a aussi rapproché les mentalités. Il n'y a plus de frontière. C'est le même pays...*

*

Si dans la zone des armées les localités où sont établis les états-majors britanniques portent des indicatifs *Tigre, Violette, Chapeau, Girafe,* etc., les bases anglaises en France sont, elles, numérotées. Nous arrivons à la base *Mille-et-Une* à la nuit tombante et nous nous rendons immédiatement à l'état-major de la place pour nous présenter.

On nous donne des billets de logement. On nous demande ce que nous désirons voir. Tout le monde se met à notre disposition, mais on nous prévient, en s'excusant, que le travail d'un état-major de base étant surtout un travail de nuit, une voiture viendra nous chercher à trois heures du matin. Puis on nous entraîne au club des officiers.

L'état-major de la *Mille-et-Une* étant installé dans le casino, le club des officiers se trouve dans l'ancienne salle de baccara, ce qui explique la dimension du bar devant lequel je me trouve soudainement amené, bar que je ne puis comparer qu'à l'*International* de Shanghai, le plus grand bar et le mieux achalandé du monde.

Une fois de plus je suis frappé par l'élégance, la correction des officiers anglais qui sont rassemblés là et, surtout, par leur allure très jeune car la plupart, qui portent des brassards d'état-major avec des initiales compliquées et incompréhensibles, sont pour le moins colonel. À voir ces gentlemen converser calmement, le verre de whisky à la main, la cigarette douce ou la pipe aux lèvres et qui s'abordent avec de gentilles petites manières, j'ai peine à croire que ce sont là les officiers responsables qui entreprennent, organisent et administrent les travaux souvent gigantesques et toujours ingrats d'une base ; en effet, ils ont l'air détaché de tout et leur conversation est insouciante. De quoi parlent-ils ? Ils se plaignent du manque de distractions que leur offre cette ville française où ils siègent, de l'ennui, de l'inconfort d'une ville de province et comme tous ont beaucoup voyagé, ce qui donne un grand charme à la fréquentation des officiers anglais, bientôt cha-

cun évoque avec nostalgie telle ou telle grande ville de l'étranger, des Amériques, d'Australie ou de Chine où il a plus ou moins longtemps séjourné. Puis entre un colonel de trente-cinq ans que j'ai connu à Hollywood et je vous assure que la guerre est oubliée. C'est pourtant lui qui nous servira de mentor cette nuit.

*

À trois heures du matin, heure militaire, nous faisons les cent pas dans la rue devant le mauvais cantonnement où nous avons couché. La pluie s'est arrêtée de tomber. Un grand vent d'ouest balaye les nuages et il y a quelques étoiles au ciel. Mais il fait nuit noire car il n'y a pas de lune et toutes les lumières du grand port où nous sommes sont éteintes ou passées au bleu[5]. Je me demande comment font les bateaux pour accoster dans les bassins et les dockers pour débarder les marchandises à quai car on ne voit pas un fanal, pas une bouée, pas une lueur, bien qu'on entende le sifflet aigrelet d'une petite locomotive, le roulement des wagons en manœuvre, un bruit de chaîne sans fin et le halètement des grues, ce qui indique que le travail de nuit bat son plein.

Une sentinelle bat la semelle dans sa guérite, mais, nous, qui arrivons de l'Est, nous trouvons qu'il fait doux.

À trois heures et quart arrive le jeune colonel en s'excusant, disant que le train est annoncé avec une demi-heure de retard et qu'il nous a laissé un quart d'heure de répit pour nous permettre de nous réchauffer plus longtemps au lit. On n'est pas plus aimable. Mon confrère américain reste sceptique mais, bientôt, il est forcé d'avouer que ce jeune et charmant colonel connaît son affaire d'une façon extraordinaire et que s'il a appris son métier à Hollywood, il n'a pas perdu son temps tellement son horaire est exactement minuté. Il faut croire que dans l'armée anglaise aussi le temps c'est de l'argent et non seulement dans les studios californiens.

Nous filons par les rues noires, contournons le port, franchissons un pont tournant alors qu'il est fermé, des passages à niveau alors qu'ils sont ouverts, tellement notre guide a bien combiné son affaire, traversons un quartier de casernes endormies, nous engageons dans des remparts, stoppons devant une porte de fer qui est fermée et que notre guide se fait ouvrir par le sergent de garde, roulons sur un pont de bois pour franchir un fossé, puis sautons sur une route pavée en rondes-bosses qui longe une esplanade. J'ai l'impression d'être mené au diable vauvert pour assister à l'aube à une exécution et j'en ai le frisson tellement ce décor militaire de remparts, de porte de fer, de pont de bois, d'esplanade, de butte de tir au pied de laquelle nous nous arrêtons, est sévère sinon hostile; mais, ayant mis pied à terre, notre homme nous entraîne à travers un dédale de rails, de fils de fer qui tintent quand on les franchit, d'aiguilles de chemins de fer que nous traversons en nous tordant le pied sur les ballasts, en glissant sur les traverses humides.

– C'est la gare maritime?

– Non, c'est la gare militaire, et voici les trains.

En effet, des trains s'arrêtent sur les voies parallèles et il en descend, sans cris, sans bruit, des soldats encombrés de tout leur fourniment, qui se forment en colonne et qui se mettent en marche dans la nuit, après avoir allumé une cigarette.

Tout cela se passe quasi automatiquement et sans une parole.

– Ils montent au front?

– Non, ce sont des permissionnaires. Ils embarquent à neuf heures et quart. Ils seront ce soir en Angleterre. Vous les retrouverez tout à l'heure à la caserne où on leur sert un repas chaud. Mais allons voir débarquer les troupes qui arrivent d'Angleterre pour monter en ligne. C'est l'heure. Filons.

*

Nous faisons en sens inverse le chemin de tout à l'heure et remontons en voiture. Notre guide roule à toute vitesse dans le noir, tournant au plus juste entre des hauts murs zigzagants. Nous tournons le dos à la ville, pour nous arrêter au bout d'un môle fortifié, par la dernière embrasure duquel on guette le large.

On ne voit rien, on n'entend rien, sinon la crête écumeuse des vagues qui lèchent le môle et la respiration grondeuse de l'Océan qui vient s'y fracasser. Et, tout à coup, des navires couleur de nuit, et qui, en effet, semblent des morceaux de nuit qui se détachent, des icebergs noirs, viennent accoster. Pas un commandement. Les remorqueurs poussent les grands transports à quai. Les échelles se dressent d'elles-mêmes et comme tout à l'heure des trains, les hommes descendent à terre, avec leur fourniment sur le dos, se forment en colonne et se mettent en marche dans la nuit, après avoir allumé une cigarette, sans un cri, sans une exclamation.

– Ceux-ci se rendent directement à la gare, vont monter dans les trains vides que vous avez vus. On leur servira un repas chaud dans une gare régulatrice à moins de cent kilomètres d'ici. Demain soir ils seront dans leurs cantonnements du front. Vous voyez, tout marche à merveille, c'est réglé comme du papier à musique. Mais je ne pense pas que vous tenez à retourner à la gare. Allons plutôt à la caserne. On nous servira un bon *breakfast* anglais. Nous avons ouvert le meilleur restaurant de la ville. Vous allez voir. Cela vous fera du bien.

Nous repartons. Dans la grisaille de l'aube, je distingue mieux les grands transports maintenant vides et qui vont repartir bientôt avec les permissionnaires à bord. Déjà arrivent les ambulances avec les éclopés et les malades qui seront soignés en Angleterre. Je remarque que les vaisseaux d'escorte sont fortement armés. L'un d'eux a deux torpilles sur le pont et à l'arrière des grenades sous-marines toutes parées.

*

La grande cour entre les casernes fourmille de soldats anglais. Les hommes ont formé les faisceaux et défilent section par section devant les cuisines installées en plein vent qui leur distribuent un repas chaud : du thé, du porridge, du pain, de la marmelade, du fromage, tout cela à volonté. Comme il ne pleut pas, les hommes mangent dans la cour, mais des abris sont prévus en cas d'intempérie. Presque tous vont à la cantine acheter une bouteille de bière et des cigarettes. D'autres font un brin de toilette. D'autres vont chez le changeur de l'armée qui leur échange leurs billets de banque français contre des bank-notes à un taux avantageux. On leur distribue des cartes postales pour leur correspondance et des petits imprimés pour les mettre en garde contre les oreilles ennemies et leur recommander d'être bien prudents dans leurs paroles quand ils seront en Angleterre, surtout de ne pas trop raconter d'histoires dans les bars. Tous ces permissionnaires ont l'air content, mais aucun ne clame sa joie, ni ne chante. C'est tout juste si l'on en entend quelques-uns siffler. Certains achètent des souvenirs à des marchandes qui se tiennent derrière les grilles, dans la rue. Auprès d'un brasero, un homme joue de la musique à bouche et ses camarades qui l'entourent l'écoutent silencieusement. Drôle de peuple, qui ne manifeste pas mais qui refoule ses sentiments...

Le colonel nous mène au fameux restaurant et nous confie à un commandant écossais qui en a l'administration et la gérance.

– Excusez-moi, Messieurs, nous dit-il en nous quittant. Installez-vous confortablement, faites comme chez vous. Je vous confie au major, sans scrupules, car je vous sais entre bonnes mains. Je vous quitte un instant pour aller mettre des choses en marche et je viendrai vous prendre à huit heures et demi. À neuf heures, il y a un grand convoi d'artillerie qui s'ébranle. Vous devez voir ça. C'est inimaginable. Voici trois jours qu'ils débarquent. Enfin, on en voit le bout. Comptez sur moi. Je serai exact. Je n'ai pas une minute à perdre.

Nous nous installons à une table d'angle. Le major écossais qui nous fait les honneurs du restaurant ressemble comme un frère à André Demaison[6]. Comme lui, il a le teint coloré, un rien d'embonpoint, des yeux vifs et fureteurs, le poil roux. Comme lui, il est volubile et universel.

– Beaucoup de monde passe par *Mille-et-Une,* nous explique-t-il, dont beaucoup de notabilités. Alors, comme il n'y a pas de bon restaurant en ville, le général commandant la base m'a dit comme ça : « Je vous donne un crédit de... et quarante-huit heures pour ouvrir le meilleur restaurant de la ville... » Et voilà ce que j'ai fait. Ce n'est pas mal. Je suis fier de ma réussite. Dites, vous qui êtes français, dites-moi, n'est-ce pas qu'on ne trouve pas un restaurant de cette classe en ville ?

Moi, qui connais la ville pour y être venu plusieurs fois avant la guerre, je suis obligé de reconnaître que le restaurant de la *Mille-et-Une* est absolument hors pair et que tout ce qu'on y consomme est non seulement de première qualité, mais incomparablement cuisiné, présenté et servi. Le restaurant est installé dans la salle d'une caserne où plus rien, sinon des inscriptions honorifiques sur les murs, ne rappelle ses précédents occupants, un régiment d'artillerie française actuellement sur le front. Le sol est recouvert d'épais tapis. Il y a des plantes vertes à la porte et des œillets et du mimosa sur toutes les petites tables. Le service est fait par des garçons de la *N.A.A.F.I.*[7] en blouse blanche. Les couverts sont d'argent et la verrerie de cristal. Un grand portrait du roi et de la reine[8] se font face. Au fond, une table est réservée aux *Ladies* et, justement, un groupe de nurses en uniforme gris réséda, liséré de rouge et le petit chapeau de feutre chiffonné et coquettement incliné sur la tête, vient s'y installer. On se croirait aux Indes, en Égypte, aux antipodes, à cent mille lieues de la France, si un clairon ne sonnait la diane dans la caserne d'en face qui est occupée par des fusiliers marins.

Un peu plus tard, visitant les autres installations, les cuisines, les magasins, les dortoirs, où tout est propre, ripoliné, chauffé, éclairé, le pas des hommes qui résonne dans la grande

cage de l'escalier comme si c'était un escadron de cavalerie qui dégringolerait des étages supérieurs me rappelle encore une fois que je suis, malgré tout, en France, car la sonorité des escaliers d'une caserne française est typiquement de chez nous et à nulle autre pareille, et je ne suis pas le seul pour lequel cette sonorité évoque des journées d'ennui, des dimanches de pluie, de consigne, de cafard, des heures creuses.

Comme une caserne peut être une chose riante chez les Anglais ! Je n'en reviens pas.

*

Comme il l'avait dit, à huit heures et demi le jeune colonel revient nous chercher et nous partons à l'autre extrémité de la ville, tout au bout de la concession anglaise, assister au départ de la colonne d'artillerie, dont il nous avait parlé. Il y a là, dans un grand parc, alignés roue à roue, des centaines et des centaines d'attelages tripartis, pièce, caisson et engin de traction absolument nouveau et inattendu d'aspect. À neuf heures précises, la colonne s'ébranle, la voiture pilote rompant la formation, suivie d'un essaim d'estafettes en motocyclettes, des camionnettes, des canons, des voitures d'état-major blindées, d'un nouveau groupe de motocyclistes, encore des canons, puis les gros camions, en queue les fourgons-ateliers et les voitures-outils.

Comme cela est très long à s'ébranler et qu'il y en aura pour des heures et que je tiens à rester jusqu'à ce que le dernier véhicule soit parti, le colonel nous demande la permission de retourner à son bureau car : « C'est toujours la même chose, nous dit-il, et j'ai comme par hasard beaucoup de travail aujourd'hui.

– Je vous enverrai votre chauffeur. Excusez-moi de vous abandonner là. »

Et comme je me confonds en remerciements pour toutes ses obligeances et ne sais comment m'excuser du dérangement, cet homme affairé, dont le temps est si précieux et qui

est déjà au volant de sa voiture, se penche par la portière pour me dire :

– Mais c'est tout naturel. Revenez bientôt. Vous nous avez fait plaisir.

Le parc se vide. Les camions, les voitures, les canons, les fourgons, les véhicules passent, passent, passent sans discontinuer. De foudroyantes motocyclettes reviennent apporter un ordre, repartent, reviennent encore faire accélérer le mouvement. Le parc se vide. On voit dans les massifs des tas de bidons vides et l'herbe est polluée de flaques d'huile. Quand, à onze heures et demi, nous partons à notre tour, dans notre voiture, pour regagner notre lointain G.H.Q[9]. dans le pays des brumes et des frimas, nous ne laissons derrière nous que deux autos en panne, un gros camion qui a des ratés et qui se refuse à partir, mais autour duquel les mécaniciens de la base s'affairent déjà, et une voiture légère qui a crevé et dont on change la roue. Le service de voirie de la base *Mille-et-Une* nettoie le parc. Dans une heure il n'y aura plus de trace du convoi.

*

Nous rattrapons le convoi sur la route et c'est toute une affaire pour le doubler car ce convoi d'artillerie motorisée qui vient de débarquer en France, qui roule sur une route de chez nous, quoique étrangement groupé, mais il est vrai tronçonné en trois, s'étend, ainsi que je le vérifie sur la carte, sur une cinquantaine de kilomètres !

Nous avons la chance extraordinaire d'être mêlé aux batteries dans la traversée de deux, trois villages et d'un gros bourg, où c'est jour de marché.

Comment vous dire l'impression que ce long convoi qui roule sur des roues caoutchoutées, tous ces canons, ces caissons, ces engins aux formes énigmatiques, ces voitures blindées extravagantes, ces plateaux munis d'une mitrailleuse braquée vers le ciel, ces lourds fourgons camouflés, ces pétaradantes motocyclettes, comment vous dire l'impression que

ce convoi formidable fait sur nos populations paysannes? Les gens nous regardent passer sans rien dire, mais ils sourient. Ils sont estomaqués, ahuris, épatés. Mais ils sourient. De joie. D'étonnement. De soulagement. On croit deviner leur pensée : « Ah! voici les Anglais. Ce n'est pas trop tôt. Quelle veine! Avec ça, les Boches ne passeront pas. On les aura. » Il n'y a que de petits enfants pour acclamer les artilleurs qui passent et des vieilles femmes infirmes, qu'on a sorties dans leur fauteuil, pour les saluer et leur faire des signes de bienvenue. Les adultes, oui, tous ces marchands de fromages, ces paysans qui promènent leurs bestiaux, ces petits boutiquiers, ces négociants, ces artisans, l'employée des postes, le boulanger, le bistrot, le pharmacien, sont là comme des nigauds sans rien dire. Mais ils sourient tous. Et beaucoup essuient furtivement une larme. Les hommes. Pas les femmes. Leur sourire à elles est crispé.

*

Dans l'un de ses derniers discours, M. Neville Chamberlain[10] a dit que l'année 1940 serait vraisemblablement un point décisif dans l'histoire du monde.

Je le crois bien volontiers après avoir vu ce spectacle d'un convoi de cinquante kilomètres de canons anglais serpentant sur une belle route de France, *dans ce calme qui précède la tempête.*

II

L'EFFORT GIGANTESQUE DES DOMINIONS

À cause du froid, du gel, de la neige et du verglas qui régnaient en France, nous avions dû abandonner nos voitures et prendre le train pour atteindre notre port d'embarquement, et il en fut de même de l'autre côté de la Manche : l'Angleterre s'était camouflée dans la nuit en une espèce de pays de l'extrême nord, impossible à identifier, où l'on nous pria, après s'être excusé de ne pas mettre de rapides automobiles à notre disposition, de bien vouloir prendre place dans un petit train qui s'époumonait dans les grimpettes et dont la voie se faufilait de justesse entre des hauts talus enneigés pour nous mener à destination, non pas au fin fond de la Laponie comme il était permis de le supposer après trente-six heures de voyage, mais dans la bonne ville de Londres, où je fus tout surpris de me retrouver en débarquant.

De ce voyage fastidieux je ne veux retenir que la traversée de la Manche, non pas parce qu'elle fut particulièrement pénible et agitée (le petit bateau tous feux éteints et navigant en zigzag offrait souvent le flanc à la lame si bien, qu'en fort peu de temps, tout le monde fut malade à bord et regagna ses couchettes), mais parce que dans ce bateau qui semblait abandonné à la merci du mauvais temps, j'eus la bonne fortune de m'entretenir toute la nuit avec un compagnon de hasard qui,

comme moi dans le fumoir déserté, confortablement installé dans un fauteuil et me faisant vis-à-vis, tirait sur sa pipe.

Le hasard fait parfois fort bien les choses. Mon compagnon était un officier anglais qui avait été longtemps instructeur au Canada. Or, l'avant-veille, j'avais été reçu au G.H.Q. par le général Mac Noughton[11], le commandant du corps expéditionnaire canadien.

– Savez-vous que votre général m'a fait une forte impression, dis-je à mon compagnon. Il a une bonne tête de chez nous. On dirait un Jurassien, un bûcheron.

– C'est que c'est un fameux cogneur ! me répondit l'officier anglais.

– Comment ça ? demandai-je.

– C'est un artilleur. En 1918, c'est lui qui dirigeait les feux durant la bataille de Vimy et son artillerie a contribué pour une grande part dans l'heureuse issue de cette bataille, que l'on peut appeler la première victoire du Canada. Avez-vous vu le Mémorial canadien sur la crête de Vimy[12] ? Des milliers de noms sont inscrits sur ce monument. Le Canada a envoyé 400 000 hommes en France durant la dernière guerre.

– Et combien en enverra-t-il cette fois-ci ?

– Oh ! je pense qu'il en enverra autant. Rien ne permet de douter que son effort ne sera pas aussi considérable qu'en 1914. Je pense même qu'il sera plus grand. En 1914, le Canada comptait huit millions d'habitants, aujourd'hui il en compte onze millions. Une première division vient de débarquer dernièrement en Angleterre ; une deuxième ne va pas tarder ; une troisième est à l'entraînement. Et cela va continuer. Sans parler de la contribution du Canada dans de tout autres domaines : l'air, le ravitaillement, les matières premières et, même, la marine, car ce sont des torpilleurs de la marine canadienne qui convoient en partie les troupes.

– Est-ce que les autres dominions du Commonwealth britannique vont faire le même effort que le Canada ?

– Chaque dominion est libre de participer à la guerre dans la mesure de ses moyens ; cela ne dépend que des décisions prises

par son gouvernement. Le gouvernement d'Australie, celui de la Nouvelle-Zélande nous ont déjà annoncé que leur participation, cette fois-ci, sera pour le moins aussi importante que durant la dernière guerre. En 1914-1918, la participation de l'Australie fut en tout point comparable à celle du Canada. Les Australiens nous envoyèrent cinq divisions. Si ces troupes ne vinrent pas toutes en France (les Australiens se battirent à Gallipoli[13] et participèrent à la conquête de la Palestine), le nom de Villers-Bretonneux[14], où se dresse aujourd'hui le Mémorial australien élevé à la mémoire des 11 000 braves tombés sur le sol français, est intimement mêlé à l'histoire de l'Australie. Quant à la Nouvelle-Zélande, dès le premier jour de la guerre, son gouvernement nous a assuré qu'il nous enverrait encore cette fois-ci une division, ce qui est un effort admirable pour un aussi petit pays. Mais comme la Nouvelle-Zélande est très jalouse de son indépendance, nous ne formerons pas cette fois-ci la division d'Anzacs, où les Nouveaux-Zélandais étaient mélangés aux Australiens; chaque dominion aura ses unités autonomes, et celle de la Nouvelle-Zélande sera commandée par le général Freyberg, décoré de la *Victoria Cross*[15] à Gallipoli.

– Et l'Afrique du Sud?

– Les intérêts de l'Afrique du Sud sont en Afrique. Je ne pense pas qu'elle enverra une force outre-mer comme elle a fait durant la dernière guerre où une brigade d'Afrikanders a participé à la bataille du bois Delville[16], en France. Mais comme durant la dernière guerre, où les armées du général Smuts et du général Van Deventer[17] ont participé essentiellement à la campagne du sud-ouest et de l'est de l'Afrique allemande, si leur intervention est jugée indispensable en Afrique, le général Smuts, autour de qui se concentre depuis quelques mois toute l'activité politique de l'Afrique du Sud, nous a promis de mettre des troupes à notre disposition en Afrique. Par contre, dès aujourd'hui, l'Afrique du Sud participe à la défense de l'Empire, en ayant construit et en assurant la sécurité de Simonstown[18], une base navale de première importance.

– Et les Indes?

– Je ne puis pas vous parler des Indes car je n'en sais que ce que les journaux en ont dit, mais je crois que sa contribution militaire peut être considérable.

– Plus considérable encore que durant la dernière guerre?

– Je n'en ai pas la moindre idée, mais je sais que depuis la dernière guerre, les Indes ont considérablement évolué et que tout le pays est aujourd'hui industriellement bien équipé, au point que, par exemple, pour les petites armes à feu, les Indes peuvent fabriquer des munitions sur une très grande échelle. En matière de sellerie, c'est un centre de production qui peut fournir tout l'Empire, de même qu'il peut satisfaire à toutes les demandes de l'armée en matière de tentes.

– Oui, je sais, c'est le centre de la production du jute, un monopole universel. De quoi habiller en sacs de sable toutes les grandes villes du monde!

– Vous avez raison car tout sert à la guerre et les capitaux gigantesques que nous avons investis dans l'équipement industriel de nos dominions nous permettent d'escompter que la contribution des dominions à la guerre se manifestera non seulement par des envois d'effectifs, mais surtout de matières premières et de produits manufacturés. La capacité de production industrielle de nos dominions – et par production industrielle j'entends la production de guerre – étonnera le monde, amis et ennemis.

– Faites-vous allusion à l'aviation?

– Non, pas particulièrement. Je fais allusion aux armes à feu, à l'artillerie légère, à l'artillerie antiaérienne et à leurs munitions que le Canada, l'Australie, l'Afrique du Sud peuvent déjà produire dès aujourd'hui grâce à leur équipement industriel. Je ne dis pas que ces dominions les produisent en grande quantité, mais le potentiel de production n'est qu'une question d'organisation et de temps. Le principal est que ces industries existent dans nos dominions. Mais même dans des dominions comme la Nouvelle-Zélande, qui n'ont pas d'industrie, des efforts très considérables ont été faits pour

les doter d'une aviation indépendante. Mais je reviens au Canada qui est le pays que je connais le mieux. Vous n'êtes pas sans avoir entendu dire que dès le début de la guerre le ministre de l'Air a décidé la création d'écoles de pilotage au Canada. Ce plan a été conçu sur une très grande échelle et sa réalisation représente non seulement un gigantesque effort d'organisation, mais coûtera des millions pour l'aménagement des terrains et l'installation des aérodromes. On parle de la formation de 20 000 pilotes qui viendront en France, ainsi que vous avez pu le lire dans les journaux. Je ne doute pas une seconde des possibilités du Canada, mais ce dernier effort représente le maximum de ce qu'on peut lui demander, puisque le Canada envoie déjà cinq divisions en France qui sont escortées, comme je vous l'ai dit, en partie par sa propre marine de guerre.

– Est-ce que l'Australie n'a pas, elle aussi, sa propre marine de guerre ?

– Non seulement l'Australie a une bonne flotte, mais elle a aussi son armée territoriale qu'elle ne peut envoyer outremer à cause des événements en Extrême-Orient. Par ailleurs, son budget de l'Air est des plus importants mais contrairement au Canada qui, lui, peut dégarnir son immense frontière car il n'a rien à craindre des États-Unis, je crois que l'aviation australienne restera provisoirement sur place pour assurer la défense du pays, la « Home Defence », tout au moins une grande partie de cette aviation et peut-être pour une assez longue période, malgré l'impatience des pilotes australiens qui brûlent d'envie de venir faire leurs preuves en France.

– Tout ce que vous me racontez là est passionnant. Jamais je n'aurais pu croire que la participation des dominions à la guerre fût une entreprise aussi complexe, variée et totale. Mais pour en revenir à l'infanterie qui est malgré tout la reine des batailles, dites-moi, Sir, comment vous assurez l'unité de formation dans une armée qui arrive des quatre coins du monde et dont beaucoup d'éléments, à ce que vous m'avez dit, par exemple les divisions envoyées outre-mer par les différents

dominions, sont autonomes et jalousement particularistes? Est-ce le génie d'organisation des Anglais, leur sens pratique, le statut politique du Commonwealth britannique ou la notion de l'Empire qui assure cette unité?

– Non, ce qui a créé cette unité dans une armée aussi variée que la nôtre, c'est notre doctrine de guerre. Elle est une. Elle s'applique à toutes les forces armées de l'Empire. Elle s'enseigne partout dans les mêmes livres. Qu'il s'agisse d'une division du Canada, de l'Australie, de l'Afrique du Sud ou de la Nouvelle-Zélande ses bases, son organisation, ses établissements de guerre, son équipement, son armement, ses écoles, son entraînement, sa discipline sont exactement les mêmes partout. Depuis 1918, des officiers de tous les dominions viennent régulièrement faire un stage chez nous, dans nos états-majors en Angleterre et, depuis 1918, nous envoyons dans tous les dominions des officiers instructeurs pour corriger dans son application sur une aussi vaste échelle ce que notre doctrine a peut-être de trop théorique.

– Et cette doctrine c'est?...

– C'est l'expérience que nous avons acquise durant la dernière guerre aux côtés de l'armée française et l'exemple que nous a donné votre armée.

III[19]

HUIT FRANÇAIS DANS UN AUTOCAR

Nous étions huit Français dans un autocar, huit collègues qui, comme moi, attachés au Grand Quartier britannique en France, avions demandé à aller faire un tour en Angleterre, huit journalistes qui avaient envie de travailler, de se renseigner, d'enquêter, de voir, mais dont chacun avait ses idées de derrière la tête et une vision particulière des choses, huit confrères qui, malgré le sérieux de leur mission, n'engendraient pas la mélancolie, huit bavards qui s'en donnèrent à cœur joie durant dix jours sur les routes gelées de l'Angleterre dans cette grande voiture dérapante, dont le chauffeur, un ancien cocher de Londres, était un poète conduisant selon sa fantaisie, tournant à gauche, tournant à droite, empruntant telle ou telle route de préférence à telle ou telle autre, non pas qu'elle fût plus courte ou mieux entretenue, mais parce qu'elle traversait un beau paysage ou menait à un site connu, affirmait-il, alors qu'en réalité, et neuf fois sur dix, il était tout simplement perdu ainsi qu'il arrive à tout vieux cocher sorti des murs de sa cité et ainsi qu'il en convint, certain matin, me prenant en particulier pour m'avouer : « À Londres, je connais chaque pierre, chaque rue, mais ici, sur les routes, je perds le sens de l'orientation, surtout avec cette neige et dans le *black-out.* »

La neige était haute d'un pied, le *black-out* absolument noir et ce cocher un vieux brave homme, malgré les émotions par

lesquels il faisait passer certains d'entre nous avec sa manie de foncer droit sur les voitures arrivant en sens inverse et de se redresser à la dernière seconde, d'un brusque coup de volant comme s'il jouait à la palette[20]. Alors, il se penchait en avant et me clignait de l'œil dans le rétroviseur. Cela devait l'amuser de nous avoir basculés. Mais, au prochain croisement, il se trompait encore ou faisait faire toutes espèces d'exercices de haute école à sa lourde machine pour arriver à lire les plaques indicatrices qui sont, en Angleterre, disposées en éventail, donc, fort peu commodes à déchiffrer, et repartir soudainement, malgré nos protestations véhémentes, dans la fausse direction. Ah, quel entêté ! Mais c'était un type, un caractère, comme on en trouve beaucoup en Angleterre et, moi, j'étais ravi.

*

Mais tous les matins je regrettais que Walt Disney ne fût pas du voyage pour enregistrer les menus incidents de notre randonnée, Walt Disney, le plus grand auteur comique et sentimental d'aujourd'hui, ou tout au moins un Tœpffer[21] pour nous caricaturiser, tellement notre tournée à travers les comtés anglais enneigés était surprenante et me rappelait son fameux *Voyage en zigzag autour du mont Blanc*, ou encore un Jerome K. Jerome[22], l'inimitable humoriste de *Trois hommes dans un bateau*, pour faire des sketches et se moquer gentiment de nous, huit Français dans un autocar, une belle matière d'observation pour un artiste, d'autant plus que parmi ces huit journalistes en uniforme il y avait un académicien, un ex-capitaine pilote de l'aviation, un Juif, un photographe, un historien, un amateur de miniatures persanes, un garçon qui soignait son foie et, moi, qui ai tant roulé ma bosse, bref, des personnages bien tranchés et propres à faire mentir le dicton qui veut que le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir, puisque tous nous y étions rentrés, notre vie faite et n'ayant rien à gagner au change.

D'ailleurs, nous étions dix dans l'autocar, et même onze avec le chauffeur : un commandant, attaché à la Mission mili-

taire française à Londres, s'était adjoint à nous, un brillant officier de chasseurs à pied avec une telle brochette de décorations et d'une élégance telle que partout, et jusque dans les mess d'officiers où nous fûmes reçus, les Anglais le prenaient pour un général, et un *gentleman-leader,* un jeune fonctionnaire du ministère de l'Information, qui nous chaperonnait, le seul civil dans la voiture, car, nous huit, en uniforme de *War-Correspondent,* nous étions plus ou moins décorés ou chevronnés de l'autre guerre, ce qui faisait dire au chauffeur, qui lui aussi avait été soldat en France durant la guerre de 14[23] et avait été blessé à Ypres[24] : « Au moins, vous autres, je ne sais pas qui vous a choisis, mais on est fier de vous sortir. Vous n'êtes pas de ces journalistes qui vont la tête au vent et qui ont les cheveux bien peignés. Si je savais le français, je lirais vos journaux car on a confiance en vous... » Et il me faisait tâter ses cicatrices, me disant que jusqu'à présent il n'aimait pas la France à cause d'un paysan qui l'avait empilé[25] en lui faisant payer un œuf le double de sa valeur, ce qu'il n'avait jamais pu oublier mais, qu'aujourd'hui, et depuis qu'il nous connaissait, il avait eu l'occasion de changer d'avis... Et ce dernier trait qui souligne bien le côté vindicatif du caractère anglais, et l'humour de notre bonhomme de chauffeur, faisait encore ma joie.

Heureusement que le commandant était là pour maintenir notre prestige car, tous les matins, l'autocar se changeait en une volière piaillante, chacun de nous ayant sa petite histoire à raconter, ses démêlés personnels avec les appareils de chauffage dans lesquels on glisse un ou deux shillings, qui marchent ou ne marchent pas selon qu'on les traite par la douceur ou la violence, et qu'on arrive même à leur faire rendre les sous, ou comment il faut s'y prendre pour arranger un feu de charbon de manière à ce qu'il dure toute la nuit sans dégager trop de fumée et sans qu'on ait à ouvrir la fenêtre, et si les aventures, les exploits, les réussites, les recettes domestiques, les vantardises, les déboires de chacun de nous m'amusaient fort, je me demandais ce que pensait de nous, de notre indiscipline et de notre ingéniosité françaises, le *leading-gentleman* qui nous accompagnait et qui,

comme nous, avait été logé à la même enseigne, c'est-à-dire mal chauffé comme partout dans les hôtels de la province anglaise, et qui n'en soufflait mot, se bornant à répondre, quand on le lui demandait, qu'il avait fort bien passé la nuit.

*

On ne voyage pas dix jours de conserve dans un autocar sans que chacun ne trouve sa place, sans que certains n'y fassent équipe et sans que ne s'établissent des sympathies qui s'expriment à certaines heures de la journée par des conversations plus ou moins générales. Après les piailleries du matin, qui duraient une demi-heure après le départ, les voix tombaient une à une et le silence s'établissait dans la voiture, les uns se replongeant dans un arriéré de sommeil, le départ ayant lieu de bonne heure, les autres se plongeant dans la lecture des journaux ou, enroulés dans leur couverture, ne disant rien, fumant des cigarettes et regardant le paysage défiler derrière les vitres givrées[26].

L'Angleterre est un pays en friche, mais j'adore la campagne anglaise à cause des beaux arbres qu'on y voit, des solitaires, un chêne millénaire ou un grand cèdre planté au XVIIIe siècle. Les petites villes de l'intérieur ne sont pas jolies, jolies, mais les villages, dès qu'ils sont construits de pierres et non de briques, sont vieux, romantiques et pittoresques.

On longe souvent des grands et beaux domaines. Si l'on traverse des agglomérations qui ont l'air désordonnées et improvisées autant que les cités du Far West américain, ailleurs l'on s'arrête sur une place et l'on tourne lentement devant un portique autour de quoi se presse un hameau, une vieille église, un cimetière qui ressemble à un jardin d'Italie. Le paysage ne manquait jamais de grandeur, surtout sous la neige. Les routes sont étroites, mouvantes, tournantes et extraordinairement enchevêtrées. Il y a peu d'œuvres d'art. Des moutons dans les broussailles. Des poneys sauvages[27]. Des oiseaux. Dans les lointains, la lumière est douce et veloutée.

*

Mais j'étais distrait par les conversations qui reprenaient dans la voiture. Une heure à peine venait de s'écouler. C'était généralement J.-H. Lefebvre, du *Jour-l'Écho de Paris*[28], qui ouvrait le feu. S'adressant au commandant, il parlait des usines, des camps, des casernes, des arsenaux, des terrains d'entraînement que nous avions visités la veille, comparant les armements, les méthodes avec ce qui se pratique en France, faisant l'éloge de certains calibres, critiquant le dispositif des chenilles, prônant telle arme, telle cuirasse. Pierre Ichac, le photographe de *L'Illustration*, pétillant et malicieux, bon marchand de grains de sel s'empressait d'ajouter son mot pour faire dégénérer la conversation initiale en une discussion plus générale et, lorsque celle-ci était bien engagée, il s'en désintéressait aussi soudainement qu'il y avait pris part pour se tourner vers moi et me raconter ses chasses en Afrique et me décrire les villages des gorilles, en échange de quoi je lui racontais mes aventures en Chine ou mes voyages au Brésil. Mon voisin de droite, R. Lacoste, le représentant de l'Agence Havas[29], sortait alors de dessous les journaux sous lesquels il s'était jusqu'ici dissimulé et froissant les feuilles du jour, à force d'adroites questions il nous obligeait, Ichac et moi, à lui donner des précisions sur le folklore des peuplades sauvages que nous avions pu visiter, puis il se lançait dans une grande digression sur l'origine religieuse de telle ou telle coutume barbare car, n'est-ce pas, même un agent télégraphique a le droit d'avoir son dada dans la vie, et cet informateur, qui a tant d'entregent et n'ignore rien des arcanes de la politique et de la diplomatie actuelles, est un adepte ardent des philosophies de l'Orient, à quoi il rattache toutes les inquiétudes de la civilisation moderne[30]. P. de Lacretelle, l'envoyé du *Petit Journal*, par contre, un peu distant, un peu guindé, mais le plus aimable des amis quand on fait appel à son obligeance et qu'on sait y mettre la forme, ne sortait de sa taciturnité que sur invitation, par exemple quand on lui demandait de nous raconter une

anecdote littéraire ou mondaine (et il nous arrivait plusieurs fois dans la journée de faire appel à ses souvenirs de vieux Parisien), quand on le priait de bien vouloir nous dire tel ou tel poème de Ronsard (cela se passait surtout l'après-midi, vers les cinq heures, quand dans notre autocar les conversations commençaient à languir et que le soir tombait), quand on lui demandait de bien vouloir se rappeler les paroles et la musique de telle ou telle vieille chanson française, dont de Lacretelle a un beau répertoire, et sans se faire prier, il se mettait à chantonner d'une voix grêle mais étonnamment juste une ritournelle ou un grand air classique (cela arrivait presque tous les soirs, peu de temps avant l'étape, quand on roulait dans la nuit noire du fameux *black-out* anglais, à moins que la virtuosité de notre chauffeur n'impressionnât par trop de Lacretelle, qui est un nerveux, et qu'il ne se refusât à chanter). À n'importe quelle heure du jour, B. Franklin, de *l'Intransigeant,* dormait dans l'autocar et, quand il ne dormait pas, il méditait. Mais, à table, Franklin était un spectacle car Franklin mangeait comme quatre. On ne présente pas sir André Maurois, l'académicien-reporter du *Figaro*[31], qui venait d'être nommé capitaine par le général Gamelin[32], mais André Maurois, qui était assis à l'avant, à tribord, était tour à tour étonnamment silencieux ou volubile. Quand il se taisait, c'était pour nous écouter, mais sans en avoir l'air; et quand il parlait, c'était pour se mêler à n'importe quelle conversation, avec le sourire et beaucoup, beaucoup d'obligeance. Il a une manière bien à lui de conter des anecdotes que l'on retient et qui illustrent son discours tout en vous dévoilant des vues et des rapports secrets entre les choses, les gens, les relations mondaines, la vie de la société, l'histoire actuelle et le passé, les traditions de l'Angleterre[33]. Cher André Maurois, il a subi le martyre, fin janvier 1940, en Angleterre, un martyre inédit et cruel, celui des photographes. « *Pointed!* » criaient ses bourreaux, en braquant sur lui leur œil à déclic et en le foudroyant à bout portant d'une ampoule aveuglante ou d'une pastille de magnésium, et notre grand homme célèbre posait, posait pour les photographes, sous un tank, devant l'affût d'un

canon, sur le pont d'un torpilleur, le bras tendu ou, dans le cabinet d'un ministre, l'index pointé sur un diagramme. Ah ! ces photographes de presse, quelle plaie !

*

Tout ceci pour dire qui était notre équipe de journalistes français en mission en Angleterre et combien nous avions l'esprit libre, cependant que notre autocar, comme piloté par le génie de la guerre, nous conduisait ponctuellement d'une usine dans un camp d'entraînement, d'un champ de manœuvre dans un arsenal, d'une école de tir à une station de sous-marins, sans excepter aucun point de notre programme qui comportait une quarantaine de visites. Nous arrivions et nous repartions à l'heure, malgré les intempéries, et où que l'on nous menât, nous débarquions frais et dispos, l'esprit vif, l'œil clair, amusés et curieux, pleins d'entrain, ouverts à tout et surtout prêts à tout critiquer et à tout comprendre. Car on ne peut bluffer une équipe comme la nôtre ou lui donner des mots d'ordre, composée comme elle l'était. C'est donc en toute indépendance que chacun de nous a pu juger les choses d'Angleterre et écrire ses papiers en toute liberté. Nous n'étions nullement hantés par la censure qui n'intervient en Angleterre que pour empêcher de dévoiler des secrets par trop précis ou des renseignements d'ordre strictement militaire mais n'intervient jamais d'un point de vue strictement rédactionnel[34].

Je me souviens que le jour où l'autocar stoppa dans la cour d'une fonderie de canons, Pierre Ichac, de Lacretelle et Lacoste étaient lancés dans une grande discussion sur Paolo Uccello[35] et les influences orientales qu'il avait pu subir, discussion que tout l'autocar suivait avec intérêt, et que c'est le plus naturellement du monde que nous passâmes de la peinture florentine à la visite détaillée de la canonnerie, car les Français sont ainsi faits, ils aiment les idées générales, sinon le paradoxe des faits.

Canonnerie, photographie illustrant Chez l'armée anglaise (*1940*).

IV

UNE CANONNERIE

Pour des distraits, comme Lacoste, qui ne savaient pas où l'autocar venait de stopper, ils n'avaient qu'à consulter l'horaire quotidien qui nous avait été remis au départ car les Anglais sont des organisateurs de première classe et font fort bien les choses. Cet horaire comprenait non seulement le tour complet de notre itinéraire et notre emploi quotidien du temps, mais aussi des notices détaillées sur tout ce que nous allions voir et visiter.

Concernant la canonnerie où nous venions d'arriver, une notice émanant du ministère de l'Armement nous expliquait :

« Les usines qui produisent des armes et des munitions pour le ministère de l'Armement sont de quatre types :

Première classe. – Les arsenaux royaux qui appartiennent à la nation et qui sont administrés par le ministère de l'Armement.

Trois de ces arsenaux royaux ont une histoire qui remonte à quelques siècles. Deux ou trois datent de la dernière guerre de 1914-1918. Une vingtaine viennent d'être créés.

Deuxième classe. – Les nouvelles usines de munitions qui appartiennent à l'État mais qui sont gérées moitié par le ministère de l'Armement, moitié par des firmes qui ont l'expérience

de cette production spéciale et qui interviennent dans l'administration et la direction de ces nouvelles usines de guerre comme agents du ministère.

Troisième classe. – Les grandes manufactures industrielles appartenant à des particuliers ou à des trusts ou concerns, engagées dès le temps de paix dans la production des armements et des munitions de guerre.

Quatrième classe. – Un nombre considérable d'usines produisant en temps de paix des articles particuliers pour les civils, mais qui, aujourd'hui, sous la haute direction du ministère de l'Armement, se mettent à travailler pour la guerre (*shadow-factories*).

Quatre ans avant la guerre actuelle, le nouveau programme de réarmement exigea une réorganisation et un développement considérable des arsenaux royaux existant en Angleterre, ainsi qu'un rééquipement complet des usines de production qui y étaient adjointes ou qui en dépendaient. Cette réorganisation complète a été réalisée et le programme continue. Ainsi, durant les quatre derniers mois, on a décidé l'érection de vingt nouveaux arsenaux royaux pour lesquels un crédit de vingt millions de livres sterling a été approuvé. Leur production concerne toute la gamme des productions de guerre.

Simultanément à l'érection de ces nouveaux arsenaux royaux, dépendant directement de l'administration du ministère, le gouvernement a pris ou prend une part de plus en plus active dans la gérance des usines qui travaillent pour ou sous le contrôle du ministère. Actuellement, trois cents nouvelles usines sont sous contrat et en voie de transformation, ou d'extension, ou d'accélération de leur production.

La production en obus progresse chaque semaine et depuis le début de la guerre la production en canons de tous calibres a progressé de 50 à 400 %. On estime que la production de cette année dépassera de beaucoup, en nombre de canons, la

production la plus forte durant la période la plus active de la guerre 1914-1918.

L'usine visitée aujourd'hui est un nouvel arsenal royal, spécialisé dans la fabrication de canons antiaériens et autres canons de calibres moyens, faisant partie du programme de réarmement. C'est une fonderie de canons des plus modernes et des mieux équipées qui existent actuellement en Europe. La production a commencé en janvier 1937. Depuis, bien des agrandissements ont été apportés à cette manufacture. En deux ans, le nombre des ouvriers employés dans cette usine s'est multiplié par douze. L'état-major aussi s'est considérablement augmenté. Aujourd'hui, le total des hommes travaillant dans cet arsenal royal représente l'effectif de plusieurs bataillons d'infanterie.

Cette usine a été conçue comme une *self-contained unit,* c'est-à-dire comme une unité traitant elle-même tout le cycle des opérations qui entrent dans sa production, elle a son propre atelier de moulage et sa fonderie, sa forge, son atelier de trempe, son laboratoire expérimental, son *testing-house*[36], sa centrale électrique.

Les matières brutes travaillées dans cette usine sont de toutes les variétés et dimensions. Des billes d'acier de dix-neuf tonnes sont délivrées aux forges où, après avoir été chauffées dans des fours électriques, elles passent automatiquement sous les presses de mille cinq cents tonnes qui les martèlent et les transforment en ébauchés de canon qui, après différentes opérations mécaniques et traitements à la chaleur et de trempe, émergent à l'autre bout des ateliers sous forme de parties de canons usinées, voire finies et qu'il ne reste plus qu'à assembler.

À la fonderie, le métal vierge, sous forme de lingots de cuivre, de zinc, d'aluminium et d'étain, est fondu dans les creusets, mixturé et versé dans les moules préparés par les mouleurs et d'où sortent les pièces en alliages non ferreux qui rentrent dans l'assemblage d'un canon antiaérien.

Dans l'atelier des machines-outils, on usine et l'on finit des tôles d'acier, des barres d'acier ou de laiton de la plus

grande variété de forme et d'encombrement, les diamètres variant de 1/8 de millimètre à 10 centimètres d'épaisseur et les longueurs de 18 pieds à 3 pieds.

Les pièces forgées, les pièces fondues, les tôles et les barres usinées sont finalement assemblées dans les ateliers de montage où le travail se fait à la chaîne, l'équipement complet d'un canon antiaérien se composant de 2 500 pièces finies, comportant 30 000 opérations à l'usine, dont beaucoup d'une extrême précision.

Parmi les ouvriers travaillant dans cette usine, tous ne sont pas des ouvriers métallurgistes ou des spécialistes. Beaucoup, prélevés sur la main-d'œuvre locale, sont d'anciens tisserands qui n'avaient aucune idée du travail qu'on allait leur demander. Néanmoins, leur adaptation aux machines-outils mises à leur disposition fut des plus aisée et le rendement de l'usine dépasse les prévisions. »

*

Nous entrons donc dans cette usine qui n'est pas la plus grande fonderie de canons de l'Angleterre, mais qui est la plus moderne, parce que la plus spécialisée, ne produisant en somme qu'un seul type de canon, un engin antiaérien, absolument nouveau.

En entrant là-dedans, on se croirait dans un champ de foire. Imaginez-vous la foire du Trône allant de la Nation à Vincennes, et, l'autre bras, remontant l'avenue Philippe-Auguste[37] ? C'est exactement la disposition des deux bras de cette canonnerie géante, dont un atelier voit s'effectuer les opérations lourdes et l'autre la chaîne de montage. Dans ces deux ateliers en équerre courent parallèlement les machines-outils, alignées comme autant de baraques de foire où l'on fait des démonstrations de toutes sortes qui vont, comme d'Hercule à une cartomancienne aveugle, des travaux de force du marteau-pilon à la fraiseuse de précision, de l'ébranlement au chant gémissant.

De Lacretelle qui me dit avoir eu dans sa famille un maître des forges et qui allait, enfant, passer ses vacances dans les ateliers d'une fonderie, où avec ses cousins et cousines il assistait à chaque coulée et qui a conservé de cette métallurgie d'autrefois, avec ses ouvriers, ses puddleurs[38] au torse nu et remuant dans les flammes, un souvenir épique, comme une vision ou une remontée de l'enfer, de Lacretelle n'en revient pas. Ici chaque opération se fait comme automatiquement, avec le minimum d'effort humain et nulle part, exception faite de la fosse à pétrin et de l'atelier de moulage où les ouvriers sont, à cause de la matière qu'ils manipulent, enveloppés dans des serpillières, on n'aperçoit un prolétariat à la Zola, sale ou exténué. Les hommes qui travaillent à ces machines perfectionnées ressemblent plutôt à des clercs qu'à des ouvriers. En tenue de travail, leur veston serré dans une petite armoire, ils sont propres et corrects tout autant que leur geste toléré par la machine qu'ils conduisent est précis. Ils ont plutôt l'air d'ouvriers bijoutiers que de fondeurs de canons, même ceux qui manipulent des masses énormes et incandescentes à l'aide de treuils scientifiques, tels que cette grue magnétique dont ils n'ont qu'à presser le bouton pour faire pivoter en l'air ce tube de canon qui sort du four et qui va se tremper dans une cuve d'huile qui flambe aussitôt, tellement chacun de leurs gestes est minutieusement calculé, gradué. Les ateliers sont ventilés, sans traînée de vapeur ou de poussière. Aucune scorie au sol. Une équipe balaie, récure, brosse ; une autre passe des longs loups[39] emmanchés dans les formes de la toiture. Un chat blanc, qui fait sa toilette par terre, entre deux foreuses, et qui se lèche les pattes, a le poil immaculé. Nous parcourons l'usine d'un bout à l'autre, ce qui fait bien vingt-cinq kilomètres au bout de quatre, cinq heures et, nulle part, nous ne trouvons un coin noir à l'abandon, un débarras, où s'entasseraient des vieux bidons et des chiffons pleins de cambouis. Au contraire, tout est astiqué, reluisant, bien éclairé et chaque ouvrier, comme si chacun de ces hommes était un marin, a réussi à aménager dans sa machine un petit coin intime où il dispose

sa tasse de thé, sa boîte de cigarettes, d'allumettes en équilibre instable, où il accroche sa musette ou son panier à un levier, une petite niche entre des accessoires ou des outils, où l'un tenait un livre, un volume d'histoire, et l'autre avait placé la photographie non pas de Lénine, mais de sa femme et de ses enfants.

Quand nous passons entre la double rangée des machines-outils, où chaque ouvrier opère, comme je l'ai dit, comme un prestidigitateur en foire, ces hommes nous regardent passer en souriant et si nous nous approchons de l'un d'eux pour lui demander des explications, c'est bien volontiers que l'homme nous fait la démonstration de l'opération qu'il exécute ou nous explique le fonctionnement de sa machine. Il est vrai que ces machines-outils sont extraordinaires et quasi intelligentes et j'admettrais bien volontiers qu'à la longue elles doivent exercer une certaine influence, par leur merveilleux, sur la mentalité de l'ouvrier.

Mais, n'est-ce pas que l'ouvrier anglais est beaucoup plus amateur et beaucoup moins attaché à sa classe que le nôtre? En tout cas, aucun de ces hommes n'a l'air revendicateur, goguenard ou abruti. Et pourtant, ils travaillent douze heures par jour, se relayant, en deux équipes, et certains de leurs gestes, par leur monotonie même, doivent être exténuants. Mais cela ne paraît pas. Partout le travail s'effectue avec aisance. Il n'y a pas de presse. Certains nous escortent un bout de chemin, d'autres se massent sur notre passage. On sait que nous sommes français. Nos décorations les intriguent. Ils sont curieux. Eux aussi prennent le commandant pour un général. Quand le photographe opère, ils le laissent tout simplement faire. Aucun ne se pousse en avant. Leur tenue m'impressionne. J'apprends que tous les samedis après-midi ils sont libres et que beaucoup font du sport. Mais j'apprends aussi qu'ils sont syndiqués et qu'ils sont bien payés. Je me souviens aussi de ce que nous a dit l'autre jour le ministre de l'Armement, à savoir que dans chacune de ces nouvelles usines de guerre, il y a des entraîneurs d'hommes qui sont les contre-

maîtres qui choisissent leur équipe d'ouvriers et qui ont voix délibérative aux conseils de la Direction.

*

En passant d'un atelier à l'autre où se fondent, se moulent, se forgent, s'usinent, se finissent les deux mille cinq cents pièces, en remontant la chaîne où s'effectuent les trente mille opérations d'assemblage et d'ajustage, et bien avant d'avoir vu à l'autre bout de la chaîne le produit fini, c'est-à-dire avant d'avoir vu de mes yeux et sortir par ses propres moyens dans la cour de l'arsenal le fameux canon antiaérien que cette canonnerie fabrique en série, je me suis rendu compte que la grande difficulté d'une pareille fabrication en série est d'obtenir une synchronisation parfaite entre le débit des différentes machines, la cadence des divers ateliers et les opérations de montage faites plus ou moins à la main et toutes plus ou moins compliquées ou plus ou moins longues, sans parler du bricolage qui consiste à ne pas oublier une goupille ! Je m'entretiens de ce sujet avec l'ingénieur qui a monté cette usine, qui l'a fait démarrer et qui, depuis le premier jour, accélère sa production.

– Vous avez deviné juste, cher Monsieur, me dit l'ingénieur responsable, ce n'est pas du premier jour que j'ai réussi à établir cette synchronisation dont vous parlez et l'usine n'a pas toujours tourné rond et dans cette belle harmonie que vous admirez aujourd'hui. Croyez-moi, je m'en suis fait des cheveux quand j'entendais mes machines gueuler de faim et réclamer de la nourriture, exactement comme des nourrissons, quand elles tournaient à vide dans certains ateliers. On ne sait pas ce que l'on fait quand on met un appétit pareil en marche. Depuis 1937, je suis occupé à satisfaire à l'appétit de cet ogre et cet appétit devient monstrueux, plus on lui en donne et plus il lui en faut. Cela devient un problème. Depuis 1937, je n'ai pu penser à autre chose et je n'ai pas pris un jour de vacances.

– Et dire, monsieur l'Ingénieur, que vous avez probablement, en face, un collègue allemand qui, comme vous, se fait des cheveux et lutte avec la montre !

– Vous croyez ?

– C'est certain.

– C'est drôle ce que vous me dites là. Mais qu'entendez-vous par lutter avec la montre ?

– C'est lutter contre le temps. Dans une canonnerie comme la vôtre, la victoire c'est de produire dans un temps donné dix fois plus de canons que l'adversaire. Je vois que vous êtes en train de rattraper le temps perdu.

– Vous avez raison, je crois que nous sommes en train de rattraper notre retard. Vous l'entendez ronfler, mon usine ? Elle rend tant que ça peut et nous allons encore l'agrandir. Mais la victoire pour un usinier n'est pas seulement de produire beaucoup plus que l'adversaire, il doit aussi produire beaucoup mieux. Connaissez-vous notre produit ? On ne fait pas mieux. C'est un canon. Venez voir.

*

Ce canon je l'avais vu à l'état de poudre malaxée et cuire comme un plat au four dans les ateliers de moulage ; je l'avais vu à l'état de bloc incandescent et translucide s'élever aux nues comme un sarcophage de pharaonne et être précipité dans une cuve pleine d'huile noire, qui prenait feu à son contact et flambait comme une géhenne[40] ; j'avais vu son tube martelé, cogné, pilonné, forgé, crachant des étincelles comme un tison, puis refroidir comme une lave et prendre des colorations de pierre précieuse avant d'être saisi par des pinces géantes et être transporté comme un cétacé mort et véreux devant une série de machines qui allaient le creuser, le tourner, l'arrondir, lui donner forme, brillant, calibre, une âme[41] et une culasse ; je l'avais vu comme un mannequin chez un grand couturier qui se confie aux mains adroites de ses habilleuses, défiler devant une série de machines qui l'ha-

billèrent, l'une le munissant d'un frein, l'autre d'amortisseurs, une troisième d'une plate-forme, une quatrième d'une guérite blindée, sans mentionner les sièges dont on l'agrémentait à gauche et à droite, ni des appareils de visée, des manivelles pour le faire pivoter, etc., ni le bout de corde 1840 à faire partir le coup. J'avais également vu son obus. Et, tout à coup, je voyais le monstre évoluer par ses propres moyens dans la cour de l'usine, une grosse pièce roulant sur ses roues ou, au contraire, relevant ses roues pour se mettre à pivoter sur une plate-forme tournante, la gueule dressée en l'air. Il ne tirait pas ; mais il était tout neuf et peint de frais. Il était superbe. Au pied de l'affût, comme un martyr qui va être écrasé par un éléphant, André Maurois subissait une fois de plus l'assaut des photographes anglais qui l'entouraient, leurs appareils braqués à bout portant. Ah ! que ne tirait-il le canon, sir André !

– « *Pointed !* », hurlaient ses tourmenteurs[42].

V

AVIONNERIE [43]

Le lendemain, nous visitions une usine d'avions.

Comme la canonnerie visitée la veille, cette usine n'était pas la plus grande usine d'avions d'Angleterre, j'appris qu'il y en avait une autre, produisant le même engin, mais beaucoup plus grande encore, bien que celle-ci, que nous visitions, occupât une superficie deux à trois fois supérieure à celle occupée par la canonnerie visitée la veille, et comportât un étage, alors que la canonnerie, dont les deux ateliers s'étendaient à perte de vue, était toute en rez-de-chaussée.

Mais pas plus que l'usine de la veille, nous n'avons pu découvrir ce colosse de loin.

On roule dans un paysage enneigé. L'autocar stoppe sous des sapins. On descend de voiture pensant se trouver dans un site ou admirer un point de vue, et l'on est dans une cour d'usine.

C'est vraiment extraordinaire, et le camouflage des usines est peut-être ce qui m'a le plus frappé cette fois-ci en Angleterre, où l'énorme masse des gazomètres se fond, se noie, s'évanouit comme une nacelle dans l'atmosphère, tellement ils sont bien camouflés. Mon admiration faisait la joie de mes camarades qui se moquaient gentiment de moi et qui ne manquèrent jamais, durant notre tournée de dix jours, de me signaler chaque fois les gazomètres à l'entrée des villes, de m'en dresser la liste pour ma collection future et même, si

jamais j'avais envie de m'en faire construire un du même modèle pour m'y retirer après la guerre, P. Ichac, alors le photographe de *L'Illustration*, pétillant et malicieux, bon marchand de grains de sel[44], me tira la photographie du plus beau, du plus formidable, du plus réussi d'entre eux ! Mais plaisanterie à part, cela ne m'empêcha pas de constater qu'aucune des usines de guerre que nous visitions n'était sise en ville, ni même aux approches d'une ville, mais toujours au loin et comme perdue à la campagne et que rien, ni cheminée, ni route, ni voie ferrée ne permettait de la distinguer de loin dans le paysage, tellement tout cela était soigneusement camouflé. Ainsi cette immense usine d'avions établie à l'orée d'un bois et entourée de petites collines broussailleuses, était tachetée, vénéneuse comme un champignon, recouverte de filets de camouflage et de branchages et de petits sapins et tout le terrain aux alentours minutieusement apprêté. De plain-pied on est dans la féerie, mais la porte poussée, on entre dans l'irréel.

*

La porte poussée, on est reçu par le cri de bébé de milliers et de milliers de petites foreuses électriques, maniées à la main par des milliers et des milliers d'ouvriers, hommes et femmes, qui appliquent la mèche de leur petit outil geignard sur des petites plaques de métal blanc, déjà toutes perforées de trous, et que l'on perce et que l'on évide encore et encore.

Ces milliers et ces milliers et ces milliers de petites pièces de métal blanc évidées et perforées passent de main à main, d'établi à établi, d'atelier à atelier, où elles sont fixées les unes aux autres par des poinçonneuses, des agrafeuses et des riveteuses, également électriques et maniées à la main, et qui poussent toutes le même petit cri de bébé. Chaque opération dure une seconde.

Je pense à ce que m'a dit, la veille, l'ingénieur responsable de la canonnerie quand, lui parlant de difficultés qu'il avait dû rencontrer pour établir une synchronisation parfaite entre

le débit de ses différents ateliers, il m'avait répondu : « Oui, j'ai souvent entendu mes machines crier de faim, réclamer de la nourriture exactement comme des nourrissons ! »

Ici, dans cette grande avionnerie, ce ne sont pas les machines qui hurlent de faim, mais les petites plaques de métal blanc qui crient comme chatouillées, quand on les rive l'une à l'autre, qu'elles poussent des branches, se ramifient et, passant de main à main, d'établi à établi, d'atelier à atelier, grandissent à vue d'œil, prennent forme tout le long de la chaîne, et toujours selon le même procédé qui consiste à ajouter des bouts de métal blanc à d'autres bouts de métal blanc, de river, de river, de river et, voyez ! ô miracle, voici une aile d'avion, et une deuxième aile d'avion, et plus loin le fuselage qui se dessine comme une carcasse de baleine, et la queue, ces pièces géantes, charriées par des treuils, rivetées maintenant et soudées les unes aux autres, toujours selon le même procédé qui consiste d'*(sic)* assembler une grande pièce à une plus grande encore pour construire un avion géant, exactement comme un gosse fait avec son *meccano,* car cette immense usine qui sort les plus gros avions du monde, les fameux bombardiers anglais qui ont survolé l'Allemagne et porté la terreur à Héligoland[45], cette usine n'est pas autre chose qu'une immense boîte de *meccano,* sauf que dans le monde savant on appelle ce mode de construction la *construction géodésique*[46], qu'il est le dernier progrès de la science réalisé en matière de construction aérodynamique, vu que son principe d'incurvation n'est plus basé sur le cylindre (un axe : deux dimensions) mais sur la sphère (deux axes : trois dimensions).

*

Pendant que mon guide, un grand jeune homme timide, se lance dans des explications scientifiques sur la composition moléculaire dispersée des métaux les plus propres à la construction géodésique, je ne puis m'empêcher d'être distrait et de penser aux gosses que je connais et aux millions

d'autres gosses de par le monde, qui tous s'amusent à construire des petits avions avec leur boîte de *meccano* et de regretter qu'ils ne soient pas là, avec moi, pour visiter cette usine qui les intéresserait tant, d'autant plus que nous pénétrons au premier étage, dans un atelier où règne une douce odeur de confitures.

C'est l'atelier d'entoilage.

Des centaines de femmes et de jeunes filles, accroupies ou debout, cousent des ailes, ailes que l'on badigeonne aussitôt d'un enduit qui dégage une odeur sucrée. Plus loin, dans un autre atelier du premier étage, d'autres femmes, qui ont l'air de ravauder des fonds de culottes, coupent des pièces et des morceaux qu'elles assemblent dans une épaisse matière qui ressemble à de la mousse de caoutchouc pour faire des espèces de housses dont elles habillent les réservoirs à essence.

Il y a des milliers de femmes qui travaillent dans cette usine, il y en a dans tous les ateliers car ce travail de *meccano,* d'assemblage et le maniement des petits outils électriques qui crient comme des bébés, n'est pas un travail de force ; il y faut beaucoup de dextérité, et les femmes se sont montrées être très adroites, très vite, d'autant plus qu'elles sont payées aux pièces.

J'ai visité tout à l'heure les cuisines électriques qui débitent et le réfectoire où l'on sert, plusieurs fois de suite, quatre mille repas à la fois. Un médecin et un dentiste viennent à l'usine plusieurs fois par semaine et j'ai visité leurs cabinets de consultations, ainsi que les installations sanitaires. Il y a des salles de repos et des salles de bains, et toutes les ouvrières de l'usine ont droit à une heure et demie sur leurs heures de travail pour aller prendre un bain et se reposer.

Il y a à l'usine une école d'apprentis et des cours du soir pour tous les employés. Comme à la canonnerie, on travaille vingt-quatre heures par jour, en deux équipes, mais les samedis après-midi sont libres. L'usine a ses terrains de sport et ses clubs, trois équipes de football, deux de rugby, deux de cricket, deux de hockey, deux de boules, trois de tennis, et un beau terrain de golf.

Je ne sais pourquoi, mais il me semble que les femmes ont l'air plus déluré que les hommes. Est-ce parce que la coquetterie féminine se fait jour même dans une stricte tenue de travail ou parce que leur travail est plus facile ou moins pénible que celui des hommes à qui, dans cette usine, le travail lourd est dévolu ? Quoi qu'il en soit de cette question, personne ne lambine et l'usine tourne rond. Au 31 décembre, sa production était de vingt semaines en avance sur le programme qui lui avait été fixé il y a deux ans.

Voilà comment on travaille en Angleterre quand l'Angleterre se sent menacée.

Ici, dans cette usine d'avions, tout le monde est convaincu que les Alliés gagneront et que l'aviation jouera un premier rôle dans cette victoire et, plus particulièrement, les avions qui se fabriquent là. Aussi tout le monde en met un bon coup et de bon cœur.

Mais quels sont ces avions ? Allons les voir dans le grand hall où on les équipe.

*

C'est à ce hall qu'aboutit la chaîne de tous les ateliers de l'usine qui produit un million six cent mille pièces de *meccano* par semaine, soit un nombre X de cellules d'avion par jour que je n'ai pas le droit de préciser mais que j'ai pu dénombrer, ces cellules étant poussées une à une dans le hall sous forme de carcasses en duralumin[47] pour être équipées de deux moteurs développant mille huit cents H.-P.[48], de deux, trois tourelles armées de mitrailleuses ou de canons, d'un puissant train d'atterrissage, des tableaux de bord, des appareils de direction et de feu et de leurs installations électriques, plus d'un nombre fantastique d'accessoires indispensables qui assurent le confort et presque l'automatisme qui caractérisent un avion ultra-moderne.

Je renonce à décrire toutes les opérations auxquelles se livrent les ouvriers, rien que des spécialistes qualifiés, qui tra-

vaillent dans ce hall, mais le spectacle est fantastique de ces douzaines et douzaines de cellules d'avion toutes plus ou moins en voie de parachèvement, l'une montrant encore les côtes de sa carcasse blanche, l'autre munie déjà de son poste de pilotage, une autre recevant ses ailes ou laissant voir, comme une pièce anatomique, l'envers de son tableau de bord avec son écheveau de fils électriques multicolores qui ont l'air des nerfs qui aboutissent au cerveau, tandis que, plus loin, au ras du sol, on monte les grandes roues gonflées du train ou que du haut des cintres, apportés par le pont roulant qui file sans bruit à hauteur du toit (le toit de ce hall est, paraît-il, le toit d'un seul tenant le plus long du monde !), l'une reçoit ses tourelles et l'autre ses moteurs. Enfin, l'on passe un rideau de fer et l'on se trouve, dans un dernier hangar, face à face avec deux avions finis, qui tournent et qui pétaradent. On a beau avoir assisté à leur fabrication et à leur habillage, on est tout de même saisi de les voir si vivants.

*

C'est, d'ailleurs, une sacrée machine de 86 pieds d'envergure, de 61 pieds de long, de 17 pieds de hauteur, et qui vous enlève son équipage, son armement, son chargement de bombes et son plein d'essence en dix-huit minutes à 15 000 pieds. Son rayon d'action est de 3 240 milles, c'est-à-dire que de Londres elle peut survoler la mer Blanche, la Finlande, Moscou, la mer Noire, le Bosphore, la Crète ou Tripoli et rentrer, ou que s'envolant en même temps de trois points stratégiques de l'Empire, par exemple de l'Angleterre, de l'Égypte et de l'Australie, trois de ces avions en patrouille pourraient surveiller le monde entier.

Tel est l'avion anglais qui va jeter des tracts régulièrement sur l'Allemagne et qui, à plusieurs reprises déjà, a bombardé Héligoland, le repaire de la flotte allemande.

C'est le *Wellington*[49].

Il sort d'une boîte de « meccano »[50].

VI

ADELPHI[51]
OU UN MINISTÈRE SHAKESPEARIEN

Qui n'a pas lu *Alice in Wonderland* et son voyage à travers le miroir dans le pays, je ne dirai pas de la quatrième dimension, mais au pays de la féerie qui est l'univers des enfants, le seul vrai, car rien n'y est impossible ? C'est un livre clef, qui ouvre toutes les portes, toutes les âmes de l'Angleterre. On dit communément qu'*impossible* n'est pas français, mais je crois que, pour les Français, cet « impossible » reste surtout sur le plan moral, alors que, pour les Anglais, l'« impossible » est une victoire quotidienne, une victoire matérielle, une réalisation puisqu'ils ont édifié l'Empire britannique, et Dieu sait avec quelle foi dans la puissance du rêve.

*

Depuis ma plus tendre enfance, et chaque fois que j'y suis allé, l'Angleterre m'a toujours paru être le pays des contes. Son paysage semble être situé hors du temps et ses habitants, qui obéissent comme des initiés à une loi non écrite, semblent mener une vie inattendue car chaque citoyen, fort d'une longue tradition de civisme et de liberté, cultive sa personnalité à outrance, si bien qu'aux yeux d'un étranger chaque Anglais marquant prend facilement figure d'amateur ou d'excentrique et, sur le plan historique, de héros ou de conqué-

rant car toutes les réussites anglaises, et même les plus terre à terre et les plus intéressées dues à l'esprit de concurrence ou d'entreprise de simples marchands ou négociants, comme par exemple, récemment, la conquête du caoutchouc dans le monde des affaires, se racontent comme des légendes.

Je me faisais ces réflexions dans l'autocar qui nous transportait de la côte ouest vers la côte est. Les vitres de la voiture se givraient. Une tourmente de neige effaçait petit à petit le paysage. Sous la neige la route était glacée. On avait du mal à avancer. On ne savait plus où l'on était.

Cela tient de la magie, me disais-je. Avec son état d'alerte perpétuel, son blocus, ses raids lointains, ses ordres transmis par T.S.F., sa radio de propagande, ses engins qui volent ou qui plongent, avions et sous-marins, ses écouteurs, ses détecteurs, ses rideaux de fumée noire que l'on tend à la surface de la mer, ses usines qui se mimétisent selon leur entourage ou qui rentrent sous terre, avec tous ses trucs de camouflage et sa machinerie ultra-moderne, la guerre actuelle tient de la magie des *Mille et Une Nuits* et c'est pourquoi les Anglais, qui ont le goût inné de la féerie, s'y installent si bien et ont réussi le *black-out* total de Londres qui se répand sur tout le pays, d'une côte à l'autre, comme le mauvais génie, le géant noir échappé de sa bouteille.

Tout à coup, notre phénomène de chauffeur donna un brusque coup de volant. Où étions-nous ? J'essuyai la vitre. Je vis à un poteau indicateur planté de travers que nous bifurquions sur Londres. La neige avait cessé de tomber avec abondance. Les derniers gros flocons planaient. Mais bientôt je poussai une exclamation de surprise et tout le monde se mit à essuyer les vitres embuées de l'autocar. Des centaines de saucisses flottaient dans l'atmosphère. Il y en avait à tous les niveaux, à quelques mètres du sol et haut, très haut en l'air. Celles qui étaient les plus proches, luisantes et paisibles, ressemblaient à des vaches au piquet dans un clos, mais les plus hautes, arrêtées dans les nues au bout de leur câble surtendu, avaient quelque chose d'irrité, d'agité, d'impatient et sem-

blaient prêtes à rompre leur câble et à bondir. Ce troupeau suspendu en l'air était un spectacle inattendu et assez extraordinaire; mais, un peu plus loin, quand au détour de la route la voiture passa devant la bergerie de ces bêtes instables d'un nouveau genre chacun de nous se crut transporté au pays de son enfance tellement l'usine devant laquelle nous passions et où se fabriquent les ballons captifs dont le barrage établi dans le ciel assure la défense des villes et des ports anglais, tenait de la vieille boîte à joujoux et du miracle de l'anticipation scientifique.

Imaginez des hangars, hauts comme Notre-Dame mais dont les portes à glissière grandes ouvertes nous laissaient voir à l'intérieur des centaines et des centaines de saucisses toutes neuves, rangées comme des joujoux dans un bazar, des centaines et des centaines de saucisses toutes brillantes, vernies qu'elles étaient à la poussière d'aluminium, chacune munie, non pas de son étiquette et de son prix, mais de son matricule car ces joujoux sont tout de même des engins de guerre, et leur nombre est menaçant, chacune logée dans un des alvéoles superposés qui montaient du sol jusqu'au faîte de ces immenses ruches en tôle ondulée ou blindée, car la bergerie est tout de même un arsenal, chacune inquiétante comme la larve endormie d'un monstre antédiluvien ou d'un insecte géant appartenant à un autre univers, mais que l'on voyait ressusciter et les flancs prendre forme et se mettre à battre au gonflage, et le tout avoir une allure de bête tout à la fois étrange et familière quand on les extrayait l'une après l'autre de leurs cellules pour leur donner vie et les mener au bout d'une corde en pâture, haut, très haut dans les pâturages du ciel.

Ce spectacle nous enchantait par sa nouveauté, mais aussi parce qu'il réveillait en chacun de nous des réminiscences de son enfance, jeux, rêves, lectures, Jules Verne, Wells.

Où étions-nous?

Le car ne s'arrêtait pas.

Cette usine de la défense passive[52] n'était pas dans notre programme. Nous ne l'avons pas visitée. Nous n'avons fait que

passer devant. J'ai toujours soupçonné notre fantaisiste de chauffeur de nous avoir fait faire un crochet sur notre itinéraire pour nous montrer ça. Un nouveau détour du chemin, et la bergerie et ses bêtes argentées en pâture au ciel disparurent. Mais longtemps nous restâmes dans l'étonnement de ce spectacle. Ichac, le photographe de *L'Illustration,* n'avait pas même eu la présence d'esprit de faire une photo. Comme un gosse lui aussi avait été ravi.

*

Où étions-nous? Déjà, la veille au soir, nous avions roulé deux heures durant sous les feux croisés de projecteurs qui tigraient, zébraient le ciel nocturne et faisaient des taches et des ronds comme sur une peau de léopard. Je m'attendais à tous les spectacles, mais tout de même pas, quand l'autocar nous déposa, en passant, au ministère des Fournitures, à Adelphi, à Londres, où le ministre nous attendait pour un entretien d'une heure, je ne m'attendais pas à visiter un ministère shakespearien. On n'a de ces surprises-là qu'en Angleterre!

*

À Adelphi, le spectacle est à l'intérieur. Extérieurement, le *Ministry of Supply*[53] ressemble beaucoup plus à une grande banque new-yorkaise qu'à un palais de Bagdad. Mais à l'intérieur de ce cossu et puissant bâtiment, mais à l'intérieur il y a tout de même une féerie et ce n'est pas tant le ministre, qui a la puissance d'un grand vizir, que ce qui sort d'étonnant et de prodiges de la bouche de cet homme, qui est probablement aujourd'hui l'homme le plus occupé de la Grande-Bretagne car il assume l'écrasante responsabilité de ravitailler les armées et la population civile, de les habiller, de les équiper, de les armer, de mettre tout l'Empire sur pied de guerre, de transformer les anciennes industries de paix, d'accélérer, de mobi-

liser leur production, de faire naître des industries nouvelles, de faire construire des usines géantes et des arsenaux, de les faire mettre en marche dans un délai donné, puis de veiller à ce que rien n'arrête la bonne marche et la cadence de ces milliers et ces milliers d'ateliers qui tournent jour et nuit pour produire dans les vingt-quatre heures des milliers de kilomètres de tissu kaki, des dizaines de milliers de paires de chaussures, des centaines de milliers d'obus, des millions de balles, des milliards de rivets et de clous, des milliers de fusils, de sabres, de baïonnettes, de revolvers, des centaines de mitrailleuses, des douzaines de canons, des tanks, des avions, un sous-marin par semaine, un destroyer par mois ou une flottille de vedettes rapides, une flotte de haut-bord au bout de l'année, et il doit assurer la consommation en huile et en pétrole de tous ces engins motorisés, compenser à leur usure, prévoir leur destruction dans la bataille, et il doit penser à tout, même à stocker du lait condensé pour les nouveau-nés, car rien ne doit venir arrêter, ni une crise de main-d'œuvre, ni un manque de matière première, ni une épidémie, la terrible cadence industrielle que cet homme a imposée au pays et dont dépend aujourd'hui la vie des armées, c'est-à-dire l'existence même de la nation ou, mieux, l'existence du Commonwealth britannique et de ses alliés... et peut-être aussi du monde entier car c'est des cinq parties du monde que l'on s'adresse quotidiennement par câble et par téléphone à cet homme qui préside aussi le Comité des Dix qui siège à Adelphi et dont dépend la distribution des matières premières aux autres.

Il suffit de l'écouter parler pour se rendre compte de la complexité des problèmes qui se posent cent fois par jour à cet homme qui doit les résoudre séance tenante, sans une seconde d'hésitation, et tenir à ses décisions, les imposer envers et contre tous, quelles que soient les solutions, souvent d'une audace folle ou pour le moins inattendues, qu'il a trouvées à ces problèmes qui touchent à toutes les questions et qui se renouvellent sans cesse. On tremble pour la responsabilité de cet homme. Mais M. Leslie Burgin[54], le ministre des

Fournitures, est un homme souriant, affable, qui n'a nullement l'air d'être écrasé par sa tâche. C'est un homme fin, cultivé, qui parle cinq langues, dont excellemment le français. Son discours n'est pas dénué d'humour et son œil est malicieux. On le sent très en forme, maître de soi.

– Déjà les demandes en aluminium de l'aviation dépassent de beaucoup les stocks existant dans le monde et même les possibilités de production en aluminium dans le monde entier...

Tous les problèmes qui se posent à cet homme sont de cet ordre de grandeur et l'on devine qu'il a l'habitude de raisonner sur le plan mondial.

C'est un plaisir de l'entendre car c'est un esprit vif.

– De 1914 à 1939, l'indice de la vie est passé de 3 à 5. Mais, dans le monde entier, tout a progressé dans les mêmes proportions : la vitesse des avions et des autos, mais aussi la consommation des moteurs; la rapidité de tir des mitrailleuses ou la portée des canons, mais aussi leur consommation en munitions ou leur usure; la cadence des industries mais aussi le prix de revient, sans parler de l'amortissement des machines-outils. Voyez-vous, il n'y a que les effectifs en ligne qui aient diminué ou qui soient restés stationnaires par rapport à 1914 car dans la guerre actuelle il faut sept hommes à l'arrière pour alimenter, équiper, armer un homme en première ligne et subvenir à tous ses besoins, mais cette légère déficience du nombre des combattants sur la ligne de feu est largement compensée par l'efficacité et la puissance de feu des armes automatiques dont aujourd'hui les combattants sont dotés...

*

On comprend qu'un tel homme ne s'encombre pas de paperasseries.

– Quand je suis entré effectivement en fonction, le 1er août 1939, ma tâche était double : 1° assurer à mon administration un maximum de rendement utile; 2° assurer aux efforts de la

France et de la Grande-Bretagne en matière de ravitaillement un maximum de cohésion et d'efficacité.

« Et puisque vous êtes des amis français, je vais vous dire comment nous procédons, M. Dautry[55], votre ministre de l'Armement, et moi-même, car notre entente est, je crois, sans précédent dans l'histoire de deux pays, puisque nous échangeons non seulement le matériel, mais les idées et les hommes.

Mon collègue français et moi avons rejeté de côté toutes les vieilles routines et nous ne nous laissons arrêter par aucune difficulté de règlement ou de paperasserie. Il faut avancer et avancer vite car l'ennemi guette la moindre de nos défaillances, pris lui-même à la gorge par le blocus des Alliés.

Aucune demi-mesure n'est possible. Le ministre français et moi-même avons mis en commun, non seulement les ressources de nos deux empires, mais aussi toutes les possibilités dont nous pouvions disposer dans le domaine de l'organisation, de l'invention et de tout ce qui peut concerner la défense nationale.

Voyez ce dossier, épais et bourré de notes. Il représente le catalogue des décisions prises par Dautry et moi, lundi, mardi, mercredi derniers, en trois jours, lorsque Dautry était à Londres. La prochaine fois, c'est moi qui irai à Paris.

Notre système de travail est le suivant : je demande à Dautry telle et telle catégorie de marchandises dont nous manquons. J'ajoute : – Que pouvez-vous offrir? Dautry prend ce téléphone, demande à son ministère et bientôt arrive de l'autre côté de la Manche la réponse : – Disposons de tel et tel tonnage. Nous vous l'offrons.

Réciproquement, si l'armement français me téléphone en me demandant tel ou tel tonnage sur tel ou tel numéro de notre nomenclature, j'appelle un de mes subordonnés et je lui pose la question : – Quel est le disponible pour la France? Et quelques secondes après me l'avoir demandé, le ministère français connaît mon offre.

D'un côté et de l'autre nous considérons toujours que notre devoir est de faire le possible et l'impossible pour nous donner mutuellement satisfaction.

C'est ainsi que nous échangeons des matières premières, des produits chimiques contre de la vieille ferraille, des ébauchés de canon contre des canons ou des pièces de canon usinées, de la fonte aciérée contre du matériel de chemin de fer, locos, wagons, fourgons au gabarit anglo-français, car c'est fou ce que les armées en campagne nécessitent et usent de matériel roulant!

Mais ce n'est pas tout. Nous avons échangé de la main-d'œuvre, des forgerons, des contremaîtres, des spécialistes qualifiés.

Et ce n'est pas tout encore car dans le domaine des inventions, par exemple, où tout est tenu secret, rien ne l'est plus entre nos deux pays... »

M. Leslie Burgin s'était un peu étendu sur les bons rapports qu'il entretient avec M. Raoul Dautry, notre ministre de l'Armement, *car il est bon qu'on sache, une fois pour toutes à l'étranger et qu'on se le mette dans la tête,* nous avait-il déclaré, *jusqu'à quel point l'entente franco-anglaise est poussée...* Il nous avait parlé avec chaleur, s'adressant à des journalistes français. Mais nous racontant, un peu plus tard, qu'il avait convoqué un jour dans son bureau les propriétaires de deux marques d'automobiles fameuses en Angleterre, et jusqu'à ce jour deux acharnés concurrents sur les marchés de l'Empire, il avait fait appel à leurs sentiments patriotiques pour faire cesser leur ancienne rivalité et les mettre tous les deux à la fabrication du même char d'assaut, il nous conta cette anecdote non sans humour et bien qu'elle comportât une haute moralité puisque les deux vieux gentlemen et anciens rivaux, dont il nous donna les noms, tombèrent finalement d'accord, et sortent, en effet, aujourd'hui, dans leurs deux usines jusque-là concurrentes, le même type de char d'assaut en série.

*

Mais le ministre des Fournitures est aussi un enthousiaste. Nous interrogeant sur les nouvelles usines de guerre que nous venions de visiter et sentant combien sincère était notre admiration à tous pour ce que nous avions vu, il nous confia :

– C'est que j'ai la chance d'avoir auprès de moi un homme extraordinaire, une espèce de visionnaire, comme il n'en paraît pas un par siècle. C'est mon directeur des arsenaux. C'est un ingénieur qui, si on le mène dans un site écarté où nous avons l'intention d'édifier une de nos grandes usines de guerre, voit déjà tourner en imagination les machines-outils qui ne sont pas encore commandées en Amérique et qui immédiatement se met à jalonner le terrain, indiquant l'emplacement des chaudières et des fours dans la prairie, la place des marteaux-pilons, des tours et de tout l'outillage qui constituera la chaîne et par laquelle passera la production de l'usine envisagée. Si on lui demande combien de temps il lui faut pour construire cette usine et la mettre en marche, il répond qu'il lui faudra par exemple trois mois et quatre jours. Et si on lui demande : « – Pourquoi ces quatre jours ?... » Il répond : « – Mais, qu'est-ce que ça peut vous faire ? J'en ai besoin. Accordez-les-moi... » Et le plus extraordinaire, c'est que cet homme ne se trompe jamais et qu'à la date indiquée, à l'heure dite, l'usine commence à fonctionner. Il est vrai que souvent les murs ne sont pas encore édifiés ou le toit pas encore posé et que les machines ronflent en plein air, mais cela n'a aucune importance, puisqu'elles sont là, sur leur fondation de béton, chacune à sa place dans la série et exactement dans l'ordre jalonné le premier jour dans la prairie et exactement à l'endroit choisi, et qu'à la date indiquée elles marchent et produisent. Les murs, le toit s'édifieront, s'achèveront plus tard. C'est une grande chance pour moi d'avoir un pareil homme et dans un moment pareil avec moi, alors que nous n'avons pas le droit de perdre une minute, vu que nous luttons tous contre la montre pour rattraper le temps perdu à écouter les Allemands...

– Pardon, monsieur le Ministre, peut-on savoir le nom de ce personnage shakespearien et aurons-nous le droit de le publier? demanda l'un d'entre nous.

– Mais certainement, répondit le ministre. C'est mon ami Mac Claren, un visionnaire, mais un grand ingénieur. *Tenez les Allemands par la marine, détruisez-les par les avions,* a-t-il coutume de dire, *mais laissez-moi le temps de fabriquer le nombre d'engins qu'il faut. Ce ne sont pas les bombes qui manqueront.* Je vous assure qu'il ne perd pas son temps. D'ailleurs, vous avez vu ses usines.

VII

LA LUTTE CONTRE LA MONTRE

Le besoin de faire vite, de gagner du temps, de rattraper le temps perdu à écouter les doléances des Allemands ne s'exprime non seulement dans ces vertigineuses usines de guerre qui tournent jour et nuit, mais est sensible partout en Angleterre, dans tous les services, et plus particulièrement dans les camps, les casernes et les écoles d'entraînement où l'on forme les officiers et les instructeurs chargés de recevoir et d'instruire les millions d'hommes que la conscription, cette profonde révolution dans les mœurs anglaises, vient soudainement de militariser et appelle à raison de trois cent mille hommes par mois.

J'ai visité tous ces camps, ces casernes, ces écoles, les plus vieux et les plus récents, ceux qui sont en pierre de taille et ceux qui sont en planches, et les provisoires où l'on vit sous la tente, en bordure des chantiers où s'édifient sous les yeux des hommes les constructions en béton, briques et cristal qui seront les casernements les plus modernes et les plus confortables du monde ; mais souvent cette lutte contre la montre est tragique, tel qu'à Sandhurst[56], le Saint-Cyr anglais, la vieille école où se dresse le Mémorial qui doit perpétuer les noms de tous les grands soldats qui tombèrent pour la gloire de l'Empire, la lutte est tragique parce qu'à Sandhurst, ce sanctuaire des traditions de l'armée britannique, on sent que si

l'on gagne du temps, que si l'on regagne du temps perdu, que si l'on se modernise, cette lutte contre la montre est proustienne, c'est-à-dire que l'on gagne, que l'on y arrive mais en prenant congé, mais en rompant avec toute une époque, et cette constatation ne va pas sans mélancolie.

Souvent déjà, en voyant défiler sur les routes de France la moderne armée anglaise, ses colonnes de véhicules mécaniques, ses armes automatiques, ses soldats habillés d'un complet sport, un deux-pièces comme la salopette des ouvriers, cette armée qui n'a plus rien de pittoresque sauf son camouflage et qui n'est spectaculaire que par sa masse, souvent je m'étais posé la question de savoir jusqu'à quel point la motorisation de l'armée n'allait pas à l'encontre des plus pures traditions de l'armée britannique et quelle serait l'influence de ces armes, de ces véhicules, de toute cette machinerie scientifique et anonyme mise à leur disposition, et des méthodes industrielles de mener la guerre, sur la mentalité, voire sur la discipline des soldats?

À Sandhurst, cette question est brûlante quand on voit des tanks dans les paddocks, des pétaradantes motocyclettes tourner en rond dans les manèges où les plus fameux cavaliers de l'Angleterre se livraient naguère à des exercices de haute école et que les écuries qui jadis sentaient bon le cheval sont aujourd'hui empuanties par les émanations d'essence et qu'au lieu d'écraser le crottin d'avoine sous sa botte on glisse dans des flaques de cambouis.

Cet état de choses dans la plus traditionnelle des écoles de guerre marque bien la fin d'une longue, d'une précieuse tradition chevaleresque et nulle part ailleurs, je n'ai senti avec autant de brutalité que la guerre actuelle est une brisure et qu'il nous faudra piétiner tout ce que nous avons aimé au monde, et dans notre civilisation de l'Occident, pour vaincre les barbares et entrer dans les temps nouveaux.

Nous étions arrivés à Sandhurst par une belle matinée d'hiver. Le parc était enneigé. Le lac gelé. Des patineurs s'ébattaient sur la glace. Était-ce à cause de ce tableau d'hiver ou parce que leur cadre est réellement majestueux, les bâtiments de la vieille école me rappelaient Tsarskoïé Sélo[57]. Telle construction avec des bulbes à chaque angle évoquait l'Orient ainsi que la façade peinte en jaune ou en rose ou ornée de mosaïques ou striée de briques alternativement rouges et blanches de telle ou telle autre construction. L'ensemble, quoique d'une architecture peu sûre, comme les palais disparates de Tsarskoïé Sélo où les beaux morceaux abondent cependant, ne manque pas, de par sa disposition, d'une grandeur très impériale car, comme les palais à l'ancienne cour de Russie, toutes les constructions de l'école de Sandhurst ont l'air d'avoir été distribuées autour d'immenses cours désertes et que seuls les bâtiments officiels font façade sur l'esplanade, avec par-ci, par-là, un portique ridiculement petit par rapport au déploiement rectiligne des façades, un portique de style, certes, mais qui fait guérite et devant quoi, en effet, une sentinelle en arme monte la garde.

Cette sentinelle était en *battle-dress*[58] d'aujourd'hui; le général commandant l'école, en tenue classique de général anglais; le lieutenant à la suite, dans un uniforme de lancier du XVIIIe siècle. Nous avons visité la bibliothèque avec ses panoplies, ses portraits, ses drapeaux; le mess des officiers avec son argenterie armoriée et ses trophées de chasses exotiques; le Mémorial, une des chapelles militaires les plus émouvantes que je connaisse dans sa simplicité et sa mâle dévotion. Mais dans les gymnases c'était un tohu-bohu américain d'officiers faisant de la culture physique et dans les manèges, comme je l'ai dit, une pétarade d'instructeurs en motocyclette se livrant comme des cow-boys un jour de rodéo à des courses abracadabrantes, à des sauts d'obstacles, à des virages et à des dérapages, à des ramassages de bûche dans le poussier... tout cela était très sportif, *up to date*[59], et l'on ne fait pas mieux dans les studios de cinéma, mais cela m'a flanqué le cafard et c'est la

mort dans l'âme que j'ai quitté Sandhurst en songeant à la gloire de l'armée des Indes, aux lanciers du Bengale et aux fastes traditionnels des régiments de l'infanterie anglaise dont les hauts faits et la tenue de parade dans la bataille ont fait le prestige de la vieille Angleterre tout en lui conquérant l'Empire.

*

Ailleurs, ce décalage est moins pénible et, tout au contraire, par exemple à l'école d'entraînement des tanks, les méthodes modernes d'enseignement et d'entraînement de pilotage et de tir sont passionnantes. C'est que cette arme n'a pas de tradition, que les officiers qui nous reçoivent ne sont pas des cavaliers motorisés, mais des mécaniciens et des techniciens pour ne pas dire des ingénieurs et que le site où cette école est située n'est pas un parc du XVIIIe siècle mais une lande dévastée. Les hommes en chandail et avec leur béret basque ont l'air d'être de chez nous. Tous les moniteurs parlent français et c'est le seul mess en Angleterre où l'on nous ait offert l'« apéro » (*sic*).

Quant aux méthodes d'entraînement, je n'ai pas le droit d'en dire grand-chose sinon qu'une première démonstration nous fut faite en chambre sur un terrain en miniature, avec des petits tanks magnétiques se déplaçant dans un paysage lilliputien et qu'à la suite de ce *kriegspiel*[60], qui nous fut expliqué en français, nous assistâmes dans la lande, en plein air, à la continuation de l'exercice qui comportait des tirs réels, des émissions de fumée, des transmissions d'ordre d'attaque par signaux lumineux et par T.S.F. et un assaut final avec enfoncement de murs, arrachage d'arbres, franchissement de fossés et de monticules, coups de canon, *tac-tac-tac* des mitrailleuses et tout le tintamarre que ce genre de manifestation comporte.

Chez les aviateurs, les méthodes d'entraînement sont les mêmes, mais plus astucieuses encore parce que plus scientifiques, et c'est avec amusement, mais aussi avec émotion que

je pense à ce mystérieux appareil qui projette dans la chambre noire, sur une carte lumineuse, l'ombre de l'avion qui passe à 1 000 mètres en l'air à l'extérieur, si bien qu'en descendant au sol l'élève pilote peut venir consulter sur la carte, qui les a automatiquement enregistrées, toutes les erreurs de pilotage qu'il a pu commettre durant sa sortie.

*

Il y a encore un million d'autres petits appareils scientifiques, surtout dans les écoles d'artillerie, tous plus ingénieux et plus rigolos les uns que les autres, mais malgré l'intérêt, la distraction ou l'émerveillement que je pouvais y prendre, aucun d'eux, aussi rationnel fût-il pour lutter contre la montre dans la formation des viseurs, des tireurs, des conducteurs ou des pilotes, aucun d'eux ne put me faire oublier l'impression de mélancolie que j'avais éprouvée en visitant Sandhurst, moi le poète qui ai le premier chanté le monde moderne[61], moi, le moins académique des hommes.

VIII

LE SECRET DES SOUS-MARINIERS

Je crois bien que cette dernière journée en autocar fut la plus pénible de toutes et je vis le moment où même notre intrépide chauffeur allait abandonner. Plusieurs fois, nous fûmes obligés de descendre de voiture à cause de la neige qui s'était entassée dans les virages et quand nous entrions dans un parcours déblayé par le chasse-neige la voiture dérapait des quatre roues sur la surface gelée de la chaussée.

Nous avancions dans une région de collines et l'étroite route que nous avions empruntée était toute en lacet, en montées difficiles et en dangereuses descentes, et le dernier tronçon, qui nous mena du haut de la falaise au niveau de la mer, ressemblait à une piste de « bobs ». Vraiment, je ne sais pas comment nous arrivâmes en bas sans casse et comment le chauffeur fit pour arriver à freiner à temps et nous arrêter de travers sur une placette tout contre la barrière d'un passage à niveau qui était fermée et juste comme un train entrait en gare.

Cette petite gare, perdue entre les panneaux publicitaires d'un lotissement, est située dans une encoignure, au pied de la falaise. Elle est le terminus de la route stratégique que nous avions prise pour y arriver et est également le terminus d'une petite voie maritime qui dessert une station de sous-marins nichée dans une des anfractuosités de la côte. Ce coin déser-

tique est aujourd'hui une zone interdite et déjà dans la matinée, tout le long de la mauvaise route, nous avions dû franchir une série de petits postes militaires, tout éberlués de voir passer dans cette région écartée un autocar londonien, et montrer chaque fois notre ordre de service ; mais arrivés sains et saufs contre la barrière du quasi fatal passage à niveau ce furent des policemen imperturbables qui nous demandèrent nos papiers comme nous descendions encore tout émus de voiture et, pénétrant dans la gare, raides, des glacials fusiliers marins. Ce double barrage franchi, et après avoir parcouru un long couloir masqué de planches, de tôles ondulées et de sacs de sable, nous fûmes accueillis très cordialement par des animaux, car la gare est occupée par un état-major de marine très imposant et logé très à l'étroit dans les bâtiments ridicules, décorés de pots de géraniums crevés de cette étonnante petite gare prétentieusement décorative qui en temps ordinaire dessert un petit trou pas cher au bord de la mer, le fameux lotissement annoncé dont les affiches en trichromie font voir ce trou dans sa future splendeur mondaine d'une élégante station balnéaire.

Mais, pour l'instant, c'est une base de sous-marins.

*

On sort de la gare. On longe des hangars tout encombrés de pièces de rechange, des munitions et de caisses de ravitaillement. On arrive sur un quai où un bateau, à très haut bord, est amarré. On monte à bord de ce bateau. On en traverse le pont. On se penche sur la lisse tribord. Et que voit-on en bas ? Trois sous-marins amarrés à leur bateau-nourrice[62].

On descend l'échelle. On passe à bord du premier sous-marin, puis du deuxième, puis du troisième, franchissant chaque fois l'étroite planche jetée d'un bord à l'autre.

Il fait froid. L'eau clapote. Des mouettes crient. Des treuils à vapeur gémissent.

Aux hublots du bateau-nourrice qui nous domine de sa

haute masse grise, des matelots curieux et amusés regardent des journalistes français en uniforme s'engouffrer à l'intérieur des sous-marins et disparaître l'un après l'autre par le capot. Ils ne savent pas qui nous sommes, sauf que nous sommes français. Ils nous prennent pour des officiers. Mais nous ne sommes pas des marins et cela leur paraît drôle de voir des officiers de l'armée de terre d'une nation étrangère, embarquer dans des sous-marins de S. M.[63]

Ils doivent nous prendre pour le moins pour des généraux, des ministres ou Dieu sait quoi, en tout cas pour des huiles car les photographes et les cinéastes des actualités sont là, qui nous mitraillent, venus, je ne sais comment, sortis, je ne sais d'où. Naturellement, Maurois n'y échappe pas, ni moi non plus, ni tous les autres, Lacoste, de Lacretelle, Lefebvre, Chenevier. Quant à Ichac, il photographie Franklin en mauvaise posture sur la planche et qui risque de se ficher à l'eau. Je suis furieux, cette scène me fait honte et cette publicité est ridicule, déplacée et indécente quand on songe que nous sommes à bord de la plus fameuse flottille des sous-marins de la marine anglaise, que chacune de ses trois unités s'est distinguée devant Héligoland, et que nous n'avons pas le droit de dire leurs noms, ni de nommer leurs commandants ou un seul membre de leurs équipages!

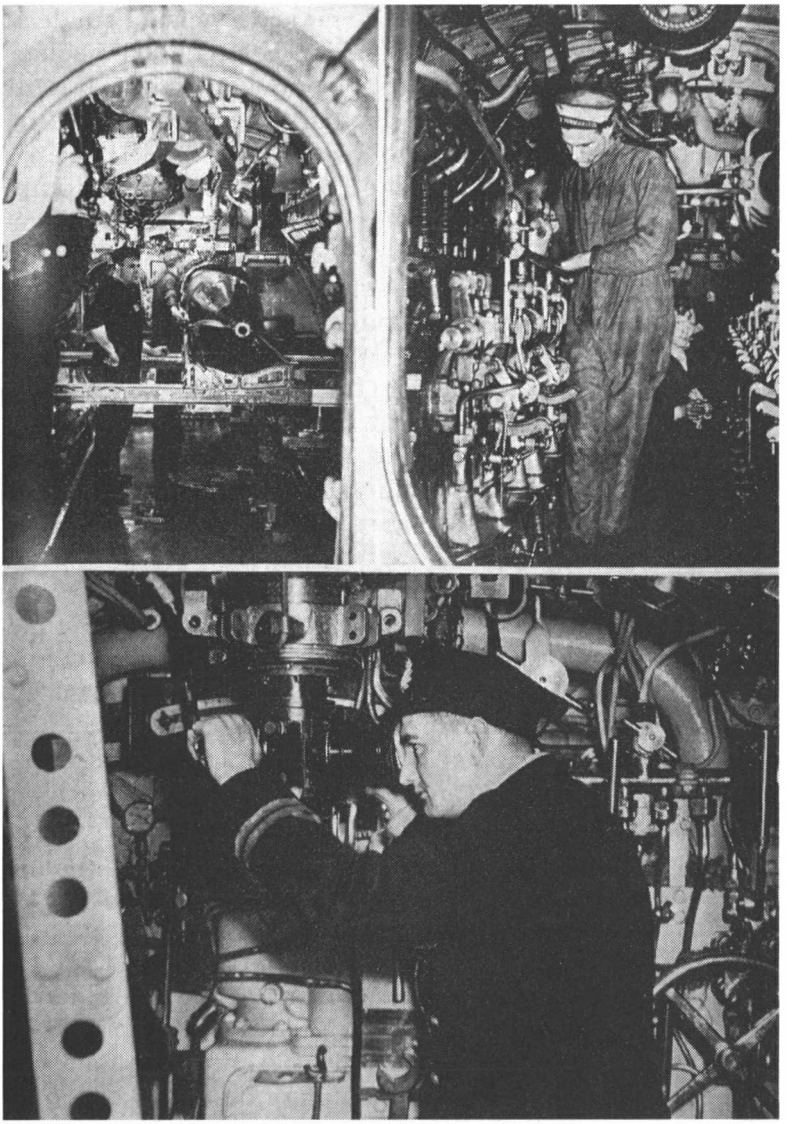
*

L'intérieur d'un sous-marin est un long étui tout ruisselant d'huile et de lumière électrique. On passe d'un compartiment dans l'autre en se glissant par d'étroits trous d'homme qu'il faut savoir franchir en se pliant d'une certaine façon sinon l'on court le risque de ne plus savoir que faire de ses jambes et de ses bras pour se tirer d'une ridicule posture si l'on s'est mal engagé. À chaque pas, on risque de se cogner la tête à une manette car chaque compartiment est bas de plafond et extraordinairement encombré d'instruments et d'appareils de toutes sortes, leviers, volants, poignées de contact,

fine tuyauterie de cuivre, gros câbles électriques, tringles, cadrans lumineux, torpilles de réserve dans leurs berceaux le long de la cloison où, aux heures de repos, les membres de l'équipage accrochent leurs hamacs ou installent leurs tables pliantes aux heures des repas. Un sous-marin, cela n'est pas confortable. Il n'y a que le centre du navire, où sont le carré des officiers et celui des quartiers-maîtres, tous les deux côte à côte et chacun grand comme un divan, qui soit relativement dégagé et où l'on puisse franchement se tenir debout; vers chaque extrémité du navire, le couloir se fait de plus en plus étroit et bas de plafond – sans parler du compartiment des machines où il faut être un homme serpent ou un acrobate pour circuler sans encombre – pour aboutir, en tête et en queue du long fuseau, et après avoir franchi une dernière cloison d'acier et fait manœuvrer une lourde porte pivotante, pour aboutir à la chambre des torpilles. On a un mouvement de recul en apercevant ces engins brillants, amoureusement astiqués, huilés, parés, mis au point, amorcés, chargés et prêts à prendre leur course et à faire œuvre de destruction par une simple pression du doigt sur un bouton de commande.

*

La flottille venait de rentrer d'une périlleuse campagne de mer devant Héligoland. Les équipages étaient en permission de détente. Il n'y avait personne d'autre à bord qu'un quartier-maître chevronné et peu loquace, les matelots de garde et un mousse, plus les ouvriers du bateau-nourrice qui s'affairaient sur le pont du deuxième sous-marin, plaçaient quelques rivets, réparaient une avarie. Mais si les vaillants équipages étaient absents, le cœur et les pensées de ces hommes se révélaient partout à bord car il n'y a pas plus sentimental que les marins et partout dans l'inextricable fouillis de la machinerie du sous-marin, bien à portée des yeux, chaque membre de l'équipage avait marqué sa place en fixant bien ingénieusement avec des vis – mais aussi avec beaucoup d'ingénuité – les photos des êtres



Le secret des sous-mariniers, photographie illustrant Chez l'armée anglaise (*1940*).

qui lui sont chers, qui la photo de sa vieille maman, qui de sa femme et de ses enfants, qui de sa fiancée ou de son meilleur copain, et ceux qui n'avaient personne au monde avaient découpé dans des illustrés des photographies de danseuses, de mannequins ou des stars de Hollywood, et comme il n'y a pas de place où accrocher des portraits dans un sous-marin, toutes ces images étaient soigneusement montées sur des petites rondelles de métal et fixées avec des vis, comme je l'ai dit, à toutes les manettes, à toutes les poignées, à tous les leviers, à tous les boutons de commande des innombrables appareils du bord, si bien que toutes les têtes de vis, de robinets, de claviers de cette machinerie compliquée faisaient un retable, non pas de saints, mais de visages familiers, et cette réunion de femmes et d'enfants et de bons copains, tous des très humbles gens, et des grandes coquettes, était d'autant plus émouvante qu'elle était inattendue à bord d'un tel engin, le triomphe orgueilleux de la science.

Mais, que voulez-vous, le cœur aussi a ses raisons qui ne sont pas prévues par les ingénieurs, d'où ce bricolage sentimental des mécaniciens sous-mariniers, auquel chacun avait dû consacrer des heures et tout son savoir-faire pour arriver à transformer son poste, d'où chacun assume la responsabilité du bon fonctionnement des appareils de ce foudroyant engin de mort, en un coin intime, voué à un culte familier et où il suffit de lever les yeux à l'heure de la désespérance ou du danger pour se remettre à espérer et à reprendre confiance en voyant les visages de tous ceux que l'on a aimés vous sourire de près.

C'est vrai, il n'y a pas de confort à bord d'un sous-marin, on y vit à l'étroit, mais le cœur y est à l'aise, et c'est peut-être pourquoi les sous-mariniers aiment tant leur métier. Chacun vit sur soi, près de son amour, et à chaque manœuvre il y a un visage aimé qui vient s'appliquer dans le creux de sa main.

Et il n'y a rien de plus doux au monde quand on bourlingue...

C'est un secret.

IX

EN PATROUILLE DANS LA MER DU NORD[64]

Avant tout je dois déclarer en toute innocence que la patrouille en mer n'a rien de commun avec l'art des patrouilleurs en avant des lignes.

Quand on sort d'un petit poste on se dissimule, on rampe, on profite de tous les accidents du terrain, on se planque, on se tient à l'affût, sans bouger, sans faire de bruit, alors qu'un destroyer[65] en haute mer se rue au canon comme un cheval de trompette[66], obéit à la moindre alerte, va, vient, cherche à débusquer l'ennemi ou à porter secours à un navire torpillé, et, voguant à petite allure en bordure des champs de mines, offre une cible magnifique sur la solitude des eaux au sous-marin qui le guette ou à l'avion qui peut lui fondre dessus du haut des airs.

Je rentre d'une patrouille en haute mer. Je suis enthousiasmé et vanné. Cette nuit, en quittant son bord, le commandant m'a dit :

– Je m'excuse, monsieur Cendrars, cela a manqué de sport, vous avez dû vous ennuyer.

À quoi je lui ai répondu :

– Tout au contraire, capitaine. Je ne suis pas un amateur de sensations. J'étais venu tout simplement passer quelques jours à bord pour partager votre vie et me rendre compte. Je suis amplement satisfait, vous pouvez le dire à vos hommes.

Ils sont épatants. Mais je regrette tout de même que nous n'ayons point de sous-marin au tableau. Ça sera pour une prochaine fois.

– C'est ça, Cendrars, revenez-nous bientôt. Nous avons été tous si contents de vous avoir à bord.

– Vous êtes trop aimable, capitaine. Comment vous remercier de votre accueil et du grand honneur que vous m'avez fait en voulant bien de moi à bord? J'espère ne pas vous avoir trop encombré de ma personne. Je reviendrai, je ferai l'impossible pour revenir bientôt. Bonne chance et encore merci, merci de tout cœur car ces quelques jours passés avec vous compteront dans ma vie.

Je descendis brusquement l'échelle. Un commandement, trois coups d'aviron, une lampe qui s'éteint et nous étions séparés.

J'étais réellement ému car l'amitié se noue solidement en mer. On se juge rapidement. On est entre hommes. On s'estime vite. Et comment oublier les honneurs dont moi, un journaliste français, j'avais été l'objet à bord d'un contre-torpilleur de Sa Majesté! Cela dépassait de beaucoup les politesses que l'on doit à un hôte. J'y avais été extrêmement sensible. Imaginez-vous que, dès le premier soir, le commandant m'avait cédé son salon et sa cabine à l'arrière pour aller coucher dans le poste de commandement.

– Cela est beaucoup plus simple pour le service et évitera beaucoup d'allées et venues, croyez-moi, m'avait-il dit.

En devinant ma confusion, il avait eu un beau sourire, en ajoutant :

– J'ai à l'avant une petite cabine très confortable, je vous assure.

Et il s'en était allé coucher sous la passerelle.

Je restai donc seul dans l'habitacle du commandant. Il n'y avait pas deux heures que j'étais à bord et c'est à peine si nous avions eu le temps d'échanger quelques propos. J'avais été reçu à bord par ordre. En somme, le commandant ne me connaissait pas.

Quel homme charmant! pensais-je en vidant mon fourre-tout dans la cabine et en allant et venant, fumant des cigarettes dans le salon. Dans la cabine, sur une étagère, entre le flacon de brillantine et un jeu de brosses, il y avait des photos, une jeune et une vieille femmes, probablement la maman et la femme du commandant. Au-dessus de l'étroite couchette était accrochée une pancarte portant, sous le drapeau britannique et imprimé en grosses lettres, l'inscription KEEP SMILING, « ne perds pas le sourire ». Dans un fil électrique était passée une fleur en taffetas rouge, un coquelicot.

Au milieu de la cloison avant, peint en noir, le chiffre 177, qui indique l'épaisseur de la plaque de blindage dont cette cloison est faite. Ce chiffre se répétait sur la cloison avant du grand salon, meublé, par ailleurs, d'une table carrée, de deux fauteuils, de cinq chaises, d'une desserte, d'une armoire à livres, le tout en acajou. Un poêle à charbon, au tuyau de cuivre bien astiqué, ronflait dans un coin. Sur les petits coffres de fer qui contiennent les documents secrets, étaient exposées d'autres photographies intimes, dont celle d'un chien et celle d'une grande et belle maison. Sur le bureau, des cartes, un râtelier de pipes et les téléphones et l'embouchure des porte-voix. Entre les ventilateurs, deux sonnettes pendaient du plafond comme des pis. À gauche de la porte, une vitrine avec les clefs du bord. Un rideau flottait devant la porte. À une patère, une casquette, la visière brodée de lourdes feuilles de chêne en or. Les hublots étaient bloqués.

Les machines ronronnaient. La carcasse d'acier vibrait et le bâtiment se balançait sur son ancre.

Quel homme charmant, pensais-je, que ce jeune commandant! Il prétexte des nécessités de service pour me céder son appartement et pour que je sois à l'aise, alors que nous allons passer la nuit à l'ancre et que lui, qui revient d'une croisière hasardeuse et qui repart demain, donc, qui aurait besoin d'une bonne nuit de repos, me sacrifie son confort...

Keep smiling, lisais-je sur la pancarte avant d'éteindre la lumière.

Ces Anglais, quels gentlemen, quand ils s'y mettent ! pensais-je encore avant de m'endormir.

Le destroyer était embossé[67] dans l'embouchure d'une rivière. Parfois, le flux qui montait se faisait sentir mollement, doucement. Nous devions appareiller quand il serait plein.

– Nous aurons demain des mines et peut-être des sous-marins, et peut-être aussi des avions ennemis si le temps est clair, m'avait dit le commandant.

À Dieu vat. La pression montait.

*

Nous descendons l'estuaire dans la grisaille bleutée du petit matin. Quand je monte sur le pont tout est paré, canons, torpilles, mitrailleuses couplées, grenades sous-marines. Les guetteurs sont à leur poste. Emmitouflés dans de longs manteaux de bure, qui ne laissent dépasser que le bas du pantalon qui s'évase en patte d'éléphant, le serre-tête coiffant étroitement leur tête, avec, toutefois, quelques mèches qui s'échappent et flottent au vent, gantés de moufles, guetteurs et canonniers ont quelque chose de féminin. Les matelots de pont sont bottés et portent le béret à nœud et à ruban.

Avec ses superstructures inclinées, même au repos et vu de l'arrière, un contre-torpilleur a quelque chose de bondissant ; mais dès qu'on a gravi les échelles de fer qui mènent au poste de commandement, qu'on le domine et qu'il se met en marche, qu'il frémit, on se rend compte qu'un destroyer est un pur-sang, le pur-sang de la mer.

Le nôtre épouse le flot en se dodelinant. On défile devant le paysage habituel d'un port, quais, grues, hangars rectilignes qui se profilent dans la grisaille, mais le débouché sur la mer a quelque chose de fantastique à cause du barrage établi dans le ciel, toute une série de grosses saucisses mollassonnes qui flottent à différentes altitudes face au vent de l'Est, frileuses, boudeuses et chagrines.

Il fait froid. Un gros grain nous trempe jusqu'à la peau.

On ajuste plus étroitement les suroîts[68] et l'on boutonne les manteaux, les cols, les capuchons. Seul le capitaine reste nu-tête, qui surveille le chenal.

La mer n'est pas trop mauvaise malgré sa sale couleur, mais le temps est bouché. D'épais paquets de brume nous arrivent dessus et l'on fait marcher la sirène. Des bouées à cloche sonnent lugubrement.

On passe devant l'épave d'une canonnière qui a sauté sur une mine, dont la proue, d'où s'écoule une longue traînée d'huile minérale, obstrue le chenal et dont la poupe est allée s'échouer au loin sur la côte. Le temps s'éclaircit.

La visibilité devient meilleure.

On passe devant un bateau-feu[69] qui ressemble, avec son court mât qui porte phare, à une nef lusitanienne. Des chalutiers employés à l'obscure et dangereuse besogne du relevage des mines ennemies et à la surveillance des champs de mines posées, vont et viennent à la file indienne.

Il est neuf heure un quart quand le guetteur tribord signale une mine à la dérive et aussitôt c'est un feu roulant de coups de fusil qui partent tout seul. Je suis éberlué. Les hommes rient, se passent des cartouches, des chargeurs, échangent des fusils. On sent qu'ils s'en donnent à cœur joie et que la rencontre d'une mine flottante est pour eux une distraction qui vient heureusement interrompre leurs longues heures de guet et de solitaire navigation.

Ces mines sont difficiles à atteindre. Ce qui en émerge à la surface des flots agités n'est pas plus gros qu'un gros bouteillon[70] de fer. Parfois, le corps de la mine apparaît, se renverse, se déhanche au sommet d'une vague, mais bientôt le tout disparaît dans un creux. La distance à laquelle le dangereux engin dérive est difficile à apprécier à l'œil nu et les tireurs, qui pourtant sont adroits, tirent ou trop long ou trop court... Enfin l'engin disparaît sous les flots, probablement criblé de trous comme une écumoire. On m'explique que les mines anglaises coulent quand elles sont perforées, alors que les allemandes explosent.

Cette première mine n'était pas plutôt coulée, qu'une deuxième est signalée par le guetteur bâbord. Les coups de fusil repartent tout seul. Mais le commandant tire plusieurs rafales de mitrailleuse et l'engin s'en va par le fond.

Au même instant, une immense colonne d'eau s'élève à l'horizon et, au bout de quelques minutes, nous parvient le bruit lourd et croulant d'une explosion. On m'explique qu'il arrive que des mines allemandes explosent d'elles-mêmes quand elles ont perdu l'équilibre sous l'action du flot ou pour une autre raison et qu'elles se renversent.

La journée s'annonçait bien, mais le guet est épuisant car il ne se passe plus rien jusqu'au soir, sinon des fausses alertes chaque fois qu'un objet flottant est signalé, une caisse, un paquet d'algues, un bidon vide, un vieux tonneau.

*

Nous naviguions à petite allure de croisière et selon l'itinéraire n° 3 qui est une route en zigzag en dehors des champs de mines.

Depuis longtemps la mer était déserte sans une voile, sans un vapeur à l'horizon. Mais la vie continuait à bord selon une stricte discipline, les quarts se relayant automatiquement d'un bout à l'autre du bâtiment, guetteurs, pointeurs, sentinelles d'armes, matelots de pont, mécaniciens et chauffeurs dans les fonds, médecin ou infirmier de garde, le lieutenant, le second faisant à tour de rôle leur apparition sur la passerelle, chacun accompagné des plus jeunes officiers, seul le commandant restait à son poste, fumant sa pipe, et moi, par amitié, je lui tenais compagnie, grillant des cigarettes.

La nuit venait, montant de la mer embrouillassée. Pas une étoile au ciel. Seuls clignotaient les témoins électriques des appareils du bord et, parfois, tintait une maigre sonnerie de téléphone ou un mousse apportait un message de la radio.

Nous marchions tous feux éteints. Mais la sirène faisait un

boucan de tous les diables, poussant un miaulement déchirant toutes les trois minutes.

Sans le détecteur de sous-marin, ce petit appareil agaçant qui depuis le départ n'avait pas cessé de tictaquer, de crépiter musicalement à mon côté, dans le coin de la passerelle où je me tenais, je me demande comment on aurait pu découvrir un périscope ennemi dans cette poisse qui doublait la nuit noire. Les postes de guet avaient beau être doublés, jamais ils ne pourraient signaler une mine à temps et avant qu'on saute dessus[71].

Je regardais autour de moi. Tous les visages étaient tendus, l'équipage n'était qu'attention, tout le monde fouillait la mer, le brouillard, la nuit, qui avec des lunettes marines, qui les yeux nus ou la main sur les yeux, tout le monde était sur le qui-vive. Et comme s'il m'avait deviné, le commandant me dit :

– Allons, Cendrars, vous devez en avoir assez, allons dîner.

Il est vrai que j'étais transi. C'est donc avec joie que je dégringolai les échelles à la suite du commandant, mais nous ne nous étions pas plutôt mis à table qu'on vint nous annoncer qu'on avait entendu de la passerelle une explosion dans le nord-est à trois, quatre milles de là.

– C'est peut-être tout simplement une mine qui a sauté, mais c'est peut-être aussi un bateau qui a sauté sur une mine, il faut y aller voir, dit le capitaine en se levant de table et en regrimpant les échelles quatre à quatre.

Je le suivis le plus rapidement que je pus, tenant à être là s'il se passait quelque chose, mais j'avoue que c'est avec regret que je quittai la douce chaleur du carré.

Tout est service service à bord d'un vaisseau de guerre et l'on ne se parle guère sur la dunette[72] du commandant, mais à la moindre alerte, tous ces silencieux s'animent, des voix se font entendre qui donnent des ordres, ordres qui se transmettent vocalement jusqu'au bout du navire, qui sont répétés intelligiblement et qui reviennent à la passerelle des fonds par les tubes du porte-voix ou les fils du téléphone. Cela a l'air d'un miracle d'improvisation et, chaque fois, j'étais pris par ce jeu des voix, mais cela est un miracle d'organisation et

de méthode où chacun tient sa partie comme dans une ronde ou un ballet, car dans la journée ce jeu des voix est souvent compensé par une signalisation par gestes ou par pavillons d'un pont à l'autre et, la nuit, par des clignements de feux que l'on se fait avec des lampes de poche. En tout marin, il y a un enfant et c'est pourquoi leurs bateaux sont si terribles.

Quand j'arrivai donc, sur la dunette, de la timonerie[73] remontaient les ordres dictés par tube par le lieutenant qui répétait les données du commandant. On changeait de cap, de vitesse. On remontait dans le nord-est. Toute la nuit nous croisâmes sur les lieux, tournant en rond, décrivant des zigzags ou poussant une pointe en ligne droite dans telle ou telle direction sans que rien ne répondît jamais aux appels de notre sirène et sans que rien ne vînt s'inscrire dans le cône de notre projecteur dont nous usâmes une fois ou deux. C'était exténuant et désespérant.

Un autre jour encore la même scène se répéta, alors que nous venions à peine de jeter l'ancre à la hauteur d'un bateau-feu, le commandant ayant décidé d'attendre que le brouillard se levât.

C'était l'après-midi. Nous nous apprêtions à descendre au carré quand une explosion lointaine, dans le sud, nous fit hâtivement lever l'ancre.

Cette fois-ci le commandant paraissait inquiet car, me confia-t-il, nous étions dans la région des convois.

En effet, un peu plus tard et ayant pointé dans le sud, nous croisâmes des bateaux fantomatiques dans la brume, des grands cargos, avec qui nous nous mîmes en contact par lampe morse. Mais, si tous avaient également entendu l'explosion qui nous avait fait si soudainement appareiller, aucun ne put nous donner un renseignement précis, et si tous situaient cette explosion dans le sud, chacun variait dans son estimation de la distance, qui allait de deux à douze milles. Nous cherchâmes longtemps, mais sans rien trouver. D'ailleurs, on n'y voyait pas à un demi-mille, tellement le brouillard était dense.

*

Tout est mystérieux à la mer, mais le plus grand mystère c'est l'alerte au sous-marin. Je ne fais pas allusion au message que nous avions reçu de l'Amirauté situant deux sous-marins ennemis sur les côtes de l'Écosse (j'appris, en rentrant à Londres, par les journaux que ces deux sous-marins avaient été envoyés par le fond, le jour même, par un destroyer en patrouille beaucoup plus au nord que nous), un sur la côte ouest de l'Angleterre et un ou deux sur les côtes du Portugal, ces sous-marins étaient beaucoup trop éloignés de nous, à des centaines de milles, pour nous intéresser[74]; mais je fais allusion à ce petit appareil de détection par le son, dont j'ai déjà parlé, qui, installé sur la passerelle, tient tout le monde en alerte, jour et nuit, n'arrêtant pas de fonctionner et de signaler tous les obstacles, tous les corps suspects qui gisent au fond de l'eau ou les volumes d'un certain calibre qui se déplacent entre deux eaux et à proximité desquels on se meut. Sa voix musicale et fausse est exaspérante à la longue, c'est celle d'un nain maléfique et ironisant; mais il paraît que ce petit appareil a été des plus efficaces dans la chasse aux sous-marins et que c'est plus particulièrement à lui qu'on doit la grande destruction des sous-marins allemands depuis la guerre. Comme c'est une invention secrète[75], on comprendra que je ne m'étende pas davantage sur le fonctionnement de ce mystérieux appareil, mais je voudrais noter les réactions qu'il produit parmi les hommes de la passerelle.

L'appareil annonce un corps suspect sous l'eau. Il l'a détecté; bientôt il le situe. On repère la distance sur la carte. Fausse alerte, c'est une épave. Et Dieu sait s'il y en a des épaves dans cette région depuis la dernière guerre!

L'appareil annonce un corps suspect sous l'eau. Il l'a détecté; bientôt il le situe. On repère la distance sur la carte. Fausse alerte, c'est une roche ou un banc de sable.

L'appareil annonce un corps suspect. Il l'a détecté; bientôt il le situe. On repère la distance sur la carte. On ne trouve

rien. Alerte. L'appareil annonce qu'il entend un bruit de machines. Alerte, alerte. Fausse alerte. Bientôt on voit passer un grand navire dans le brouillard, un cargo italien.

Et cela continue, jour et nuit, alerte, fausse alerte, alerte.

C'est exténuant et décevant. Mais, chaque fois, il faut prendre les indications de l'appareil au sérieux et agir comme si le sous-marin était là, à bonne portée, pour ne pas laisser passer sa chance.

Alerte. L'appareil, avec un entêtement monstrueux, annonce un corps suspect sous l'eau. Il l'a détecté; bientôt, il le situe.

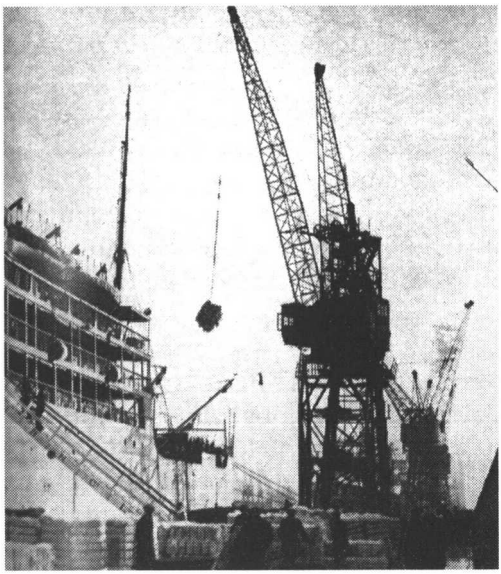
Plié en deux dans la chambre des cartes qui n'est pas plus grande qu'une niche à chien ou un trou dans le mur, un enfoncement dans le blindage de la passerelle, le lieutenant repère la distance sur la carte. L'appareil précise que c'est bien un sous-marin. Le commandant fait stopper les machines et l'expert coiffe les écouteurs. C'est un spécialiste de l'écoute comme un accordeur de piano, qui a l'oreille si fine et qui a un tel entraînement qu'il reconnaît au son s'il s'agit d'un sous-marin ami ou ennemi. Il confirme qu'il s'agit bien d'un sous-marin en plongée. Sur ses indications qui doublent maintenant celles annoncées par l'appareil, on s'avance, on s'arrête, on se déplace, on donne un coup de barre à bâbord ou à tribord, encore quelques tours d'hélice, et l'on stoppe. L'instant est pathétique. L'appareil annonce qu'on est droit dessus. L'expert hésite longtemps. Pendant ce temps, l'attention de chacun est tendue à l'extrême, chacun est à son poste, en moins d'une seconde l'élégant destroyer peut cracher les grenades sous-marines dont la charge est formidable. L'expert hésite longtemps. Pendant ce temps, le navire dérive doucement et je remarque que les tourelles des canons pivotent imperceptiblement. Tout va péter dans une seconde. Mais l'expert déclare qu'il s'est trompé, qu'il ne s'agit pas d'un sous-marin, mais d'une roche sous-marine, dire que l'appareil ne tarda pas à confirmer quand la dérive nous a portés un peu plus loin.

C'est dans ces moments-là qu'il faut voir le calme superbe du commandant. Il fume tranquillement sa pipe, mais a l'œil à tout et sans jamais élever la voix ni marquer la moindre impatience ou nervosité, donne des chiffres à la timonerie, à la machine, contrôle le point, fait parer une batterie ou ordonne des coups de sirène réglementaires parce qu'un épais rideau de brouillard nous tombe dessus. D'ailleurs, aucune de ces alertes, même la plus tendue, ne trouble en rien la vie du bord : on téléphone à la chaufferie de surveiller sa fumée, on apporte les messages de la radio, un petit lieutenant tient son livre de loch[76] où s'inscrivent tous les incidents de la navigation. Je me souviens que durant la plus chaude, la plus palpitante de ces alertes, où, vraiment, nous pensions enfin tenir une proie, être torpillé sur-le-champ ou la faire sauter, le steward vint comme si de rien n'était sur la passerelle demander les ordres du commandant pour son déjeuner et, une autre fois, alors que nous pensions être perpendiculairement au-dessus d'un sous-marin ennemi et que je m'attendais à entendre d'une seconde à l'autre l'explosion des grenades balancées par-dessus bord, le commandant me fit remarquer un oiseau qui était venu s'abattre exténué contre le pare-brise, un étourneau trempé et ébouriffé, qui nous regardait et qui reprit son vol comme soufflé par le vent, ce qui nous fit sourire.

Tout est mystérieux à la mer, et cet oiseau des champs à bord du destroyer était-ce de bon ou de mauvais augure ?

*

Au retour, nous croisâmes un grand sous-marin anglais qui naviguait en surface et avec qui nous nous mîmes en rapport par signaux lumineux. C'était la relève d'Héligoland, et jamais je n'oublierai la vision de ce monstre, fonçant à fleur d'eau dans une mer devenue mauvaise et sous un ciel d'embruns, filant tout droit vers son destin.



Le port de Londres, photographie illustrant Chez l'armée anglaise (*1940*).

X

LE PORT DE LONDRES

Je faisais la grasse matinée. Je rêvassais dans mon lit. Il y avait déjà dix jours que mes collègues étaient rentrés en France et que moi j'étais resté pour voir encore des choses, visiter les casernements de l'armée auxiliaire féminine, etc., et faire ma patrouille en mer du Nord, où j'avais eu si froid...

Dieu, qu'il faisait bon flâner au lit, se sentir, se pelotonner au chaud et rêvasser, et revoir en esprit toutes ces choses que j'avais visitées en Angleterre, ces usines, ces camps, ces arsenaux et les hommes que j'avais rencontrés, et reprendre avec eux en esprit telle ou telle conversation interrompue dans un bureau d'ingénieur ou dans le cabinet d'un ministre. C'est ainsi que je pensais à la réponse que j'avais faite, quelque huit jours auparavant, à l'honorable sir John Reith[77], le ministre de l'Information, qui, s'étant penché vers moi à déjeuner, m'avait demandé :

– Très sincèrement, monsieur Cendrars, dites-moi donc ce qui a pu clocher dans votre tournée et qu'est-ce que vous auriez désiré voir et que nous ne vous avons pas montré durant votre visite en Angleterre ?

À quoi je lui avais répondu sans réfléchir :

– Monsieur le Ministre, rien n'a cloché. La tournée a été parfaite. Vous avez fort bien fait les choses. Mais puisque vous insistez pour savoir ce que j'aurais tant voulu voir et que l'on ne m'a pas montré en Angleterre, je vous ferai un aveu...

– Et lequel ?

– C'est que je n'ai pas rencontré l'homme de la rue ! J'ai rencontré des ministres, des généraux, des fonctionnaires, grands et petits, des officiers, des ingénieurs, des marins, des soldats et, au Dorchester[78], où vous nous avez si grandiosement logés, les clients du Dorchester qui sont tous des millionnaires. Mais je n'ai rencontré nulle part le fameux homme de la rue que je croyais être citoyen anglais...

– C'est vrai, ce que vous dites là, me dit le ministre. Mais, à votre idée, pourquoi ne l'avez-vous pas rencontré, l'homme de la rue ?

– Cela est dû à l'organisation même de notre voyage et, je crois, aussi, au mauvais temps. En effet, comme nous vous avions demandé à voir le plus de choses possible et cela dans le délai le plus court, notre tournée était pour ainsi dire minutée et nous n'avons pas eu le temps de flâner et de bavarder avec des gens dans la rue. D'autre part, les rigueurs de la saison étaient telles, qu'arrivés à l'étape, le soir, loin d'aller faire un tour en ville, nous avions hâte d'aller nous coucher. Je crois qu'il en aurait été tout autrement à la belle saison.

– Je suis heureux de vous l'entendre dire, monsieur Cendrars, car je craignais que vous ne pensiez que nous ne tenions pas à ce que vous le rencontriez, l'homme de la rue. Mais, dites-moi, vous ne pourriez pas profiter de vos derniers jours à Londres pour...

– Justement, monsieur le Ministre, un de ces quatre matins je vais disparaître pour aller me perdre dans les rues, anonymement, regarder boire et parler l'homme de la rue dans tous les bistrots du coin.

– C'est ça, faites cela, monsieur Cendrars. Voulez-vous que je vous prête ma voiture ?

– Vous êtes trop aimable, monsieur le ministre, mais je préfère aller à pied... comme l'homme de la rue !

C'est ainsi que je rêvassais ce matin-là, évoquant la haute stature de sir John, ses sourcils embroussaillés, sa cicatrice, son regard profond et entendant sa voix grave et sympathique.

Comme d'habitude, je m'étais réveillé de grand matin, mais loin de me mettre immédiatement au travail selon mon habitude, ce matin-là, je rêvassais, je traînaillais, trop heureux, après tant de jours de froidure passés à vagabonder dans un autocar, de me trouver au chaud dans ma chambre confortable du luxueux hôtel Dorchester, n'ayant aucun rendez-vous dans la journée, ni en ville ni au téléphone, n'attendant personne et, pour une fois, me prélassant, faisant la grasse matinée, au lit.

Était-ce justement parce que je n'ai pas l'habitude de rêvasser et de rester sans rien faire le matin, bientôt et malgré ma sensation de bien-être, je commençai à me rendre compte qu'il se passait quelque chose d'insolite autour de moi.

Dans ces grands hôtels de luxe pour milliardaires américains, le confort est tel et les installations sont si parfaites que l'on est perdu comme dans un îlot d'ouate et de coton quand on reste enfermé dans sa chambre.

Aucun bruit ne me parvenait ni du corridor, ni des voisins, ni de la rue ; néanmoins quelque chose me tirait de ma quiétude, quelque chose que je n'arrivais pas à définir, mais qui me pressait au point que je me demandais si je n'avais pas oublié un rendez-vous, ce qui me fit tendre le bras et consulter mon calepin.

Non, ma journée était libre.

Je m'étais levé. De temps en temps, je jetais un coup d'œil sur le téléphone comme s'il allait sonner. J'allai voir dans l'antichambre si un message urgent n'était pas glissé sous la porte. Il n'y avait rien et le téléphone se taisait.

Je tournais en rond.

J'allumai une cigarette et, tout à coup, je me rendis compte qu'il devait se passer quelque chose d'insolite à l'extérieur. De l'extérieur, ma fenêtre était brillamment illuminée. Que se passait-il ? Je tirai mes rideaux. J'enroulai le store.

De mon huitième étage, je dominais une belle perspective de toits. Londres s'étendait à perte de vue, des damiers noirs lisérés de blanc. Il avait encore neigé.

Tout à coup quelque chose me frappa l'œil. C'était le soleil. Je l'avais oublié. C'était la première fois que je le voyais depuis vingt et un jours que j'étais en Angleterre. À cause du mauvais temps, et surtout du brouillard, j'avais oublié jusqu'à son existence.

Je ne tins plus en place.

Je m'habillai en hâte et descendis rapidement dans la rue. Je pris un taxi et me fis conduire au port de Londres. Avec ce beau soleil, la bigarrure des bateaux camouflés promettait d'être un merveilleux spectacle. Il y avait longtemps que je m'étais promis d'aller visiter les docks et dès le premier jour de mon arrivée j'avais pris rendez-vous avec un fonctionnaire du port, lui disant que je viendrais dès qu'il ferait beau. C'était donc le jour.

*

Le port de Londres ! Comment en donner une idée ? Ce que je regrettais de ne pas être peintre ! Il y avait des effets de lumière d'une douceur extraordinaire sur l'eau des bassins. À Londres, le brouillard ne perd jamais ses droits et malgré sa splendeur le soleil était tout de même tamisé, le ciel glauque et les cheminées des manufactures drapées de fumée. Tout cela en accord parfait avec les hautes coques uniformément grises des bateaux amarrés, leurs corps morts badigeonnés, sans taches blanches, sans cercles d'écarlate, sans les couleurs des compagnies, jaune, rouge vif, bleu marine, orangé, sans pavillon, anonymes à la proue et à la poupe et leurs hublots aveuglés, mais tous avec au moins un canon à l'arrière.

Je ne sais combien de bateaux étaient arrimés là, à la queue leu leu, mais je puis dire qu'il n'y avait pas une place de libre, que les *Royal-Docks*[79] par exemple peuvent recevoir 40 à 50 navires d'un déplacement total de 500 000 tonnes, qui mouillent parfois simultanément devant ces docks et, qu'en 1938, 60 000 navires sont passés par le port de Londres, représentant un mouvement de marchandises de 60 millions de

tonnes, d'une valeur de 600 millions de livres sterling. Ajoutez à tout cela un mouvement de voyageurs qui s'est chiffré par 221 764 passagers l'année dernière; qu'on y a débarqué 8 millions de boisseaux de pommes; 897 000 tonnes d'autres fruits et de légumes; 2 760 000 tonnes de grains et de farines; 691 000 tonnes de viande frigorifiée; 881 000 tonnes de fer et d'acier; 3 993 000 caisses d'oranges; 1 194 000 tonnes de papier et de pâte à papier; 3 598 000 tonnes de pétrole; 922 000 tonnes d'autres approvisionnements; 234 millions de livres de caoutchouc; 1 213 000 tonnes de sucre; 212 000 tonnes d'huiles lourdes et de suif; 486 millions de livres de thé; 76 millions de livres de tabac; 12 millions 313 000 gallons de vin, de rhum et autres spiritueux; 2 229 000 tonnes de bois et 972 000 balles de laine, ce qui équivaut à la tonte de 49 millions de toisons vivantes.

Si je jette tous ces chiffres en désordre ce n'est pas pour essayer de rendre plastiquement l'inextricable fouillis des mâts et des cordages de tous les navires et de toutes les gabares[80] amarrés à quai, car ce fouillis n'est qu'apparent, et bien que le danger soit très réel de se balader sur les quais entre les grues qui chargent et déchargent les marchandises et les rames des wagons en manœuvre, l'activité frénétique du port de Londres, qui s'étend sur 70 milles de long, est un des spectacles des mieux ordonnés et des plus harmonieux pour l'esprit qui le conçoit; si je donne ces chiffres en désordre c'est pour faire toucher du doigt la richesse de ce plus grand port de l'univers; d'ailleurs, c'est dans cette suite que j'ai reçu ces chiffres du guide qui me conduisait d'un bassin à l'autre, d'un quai à l'autre, d'un dock à l'autre, guide qui désirait surtout me faire entendre la belle ordonnance du tout.

Mais à cause des canons braqués à l'arrière des navires, je n'écoutais mon guide, ses chiffres et ses explications, que d'une oreille qui amplifiait ses dires, hanté que j'étais de plus en plus à chaque pas que nous faisions dans les hangars et dans les entrepôts par l'idée, qui bientôt s'imposa à moi, que ce port, ce port de Londres, ce plus grand port du monde, n'a pas seulement une importance, une valeur économique

pour l'Angleterre, mais qu'il est aussi un des hauts lieux de la civilisation humaine, et je me mettais à trembler sur son sort, et sur le nôtre, en pensant qu'après la cathédrale de Reims[81] les Allemands pourraient s'acharner à sa destruction, et la perte que cela serait pour le genre humain, non pas à cause des richesses incendiées, mais à cause des trésors de poésie et de tradition accumulés dans ce sanctuaire du travail, car tout ce qui sortait de la bouche de mon guide retentissait dans mon esprit comme si cela m'était venu du fond des âges sous forme de litanies récitées par un vieux moine et non pas comme le boniment d'un fonctionnaire du port de Londres habitué à donner des explications et à citer des chiffres.

*

Écoutez, voici ce que mon homme me débitait d'une voix enrouée et en s'interrompant souvent pour éternuer ou pour tousser, car le pauvre était enrhumé ou couvait une mauvaise grippe, écoutez et dites-moi si cela n'a trait qu'à de la marchandise entreposée ou si cela n'a pas un écho plus profond de communion, de fraternité humaine et ne monte pas du fond des âges :

« Londres est le marché d'ivoire du monde. D'importants chargements d'ivoire sont envoyés aux *London Docks*[82]. Ils arrivent d'Afrique et d'Asie. Les meilleures défenses mesurent 3 mètres de long et pèsent de 140 à 180 livres. Des cornes de rhinocéros, des défenses de narval et des dents d'hippopotames (dents de chevaux marins) ainsi que des quantités de défenses vieilles de milliers d'années provenant des mammouths de Sibérie dont la race est éteinte aujourd'hui, sont gardés dans les entrepôts de Londres et mis publiquement en vente quatre fois l'an...

Le commerce du thé a été centralisé à Londres depuis que le thé commença à être importé en Angleterre, il y a trois siècles. L'importation annuelle s'élève aujourd'hui à près de 500 millions de livres. Une grande partie de cette énorme

quantité est déposée dans les entrepôts de *Commercial Road*...

Aux entrepôts de *Cutler Street* sont manipulées les épices. Le marché de Londres contrôle le prix du monde entier. Une grande quantité des épices reçues est réexportée. Ce travail demande l'expérience et les soins experts d'un personnel spécialisé. Les noix muscades sont triées à la main pour séparer les diverses qualités. La cannelle arrive en balles ayant l'aspect de bâtons desséchés dénommés *quills*. À l'entrepôt l'on ouvre et l'on examine chaque balle pour s'assurer que le contenu en est d'une qualité uniforme. Les drogues emmagasinées comprennent la rhubarbe, le sang-de-dragon[83], les gommes et les colophanes[84] qui entrent dans la fabrication du vernis; mais une section est autorisée à conserver les drogues dangereuses comme l'opium, la cocaïne et la morphine...

C'est également à *Cutler Street* que sont stockés la soie, les plumes d'autruche, les cigares, les porcelaines de Chine, les tapis orientaux. Il y a habituellement 450 000 m^2 de tapis en magasin. Londres est le marché mondial du tapis de Perse, des Indes, de Turquie et de Chine et un vaste trafic d'entreposage est établi avec le Continent et l'Amérique...

D'énormes quantités de tabac venant de l'Empire ou de l'étranger sont importées tous les ans à Londres[85]. Le stock de tabac dans les entrepôts du port est d'environ 45 720 tonnes. Sa valeur, y compris les droits de douane, dépasse 55 millions de livres sterling. Les entrepôts sont spécialement construits en matériaux ignifuges et sont munis de grues, monte-charges et presses électriques. Chaque colis est pesé à l'arrivée. Le poids net est la base sur laquelle le marchand paie les droits de douane. La prise d'échantillons de tabac est aussi du ressort des experts qui doivent s'assurer que la couleur, les dimensions, le grain et les conditions générales représentent le contenu du tonneau ou de la balle...

L'importation annuelle des vins et spiritueux à Londres est d'environ 545 millions d'hectolitres. Les *Wine-Vaults* ou caves voûtées des docks de Londres sont célèbres depuis plus

d'un siècle. Les rails des couloirs dans lesquels les fûts sont logés dépasseraient une longueur de 28 milles, soit 40 kilomètres si on les mettait bout à bout. Une température égale d'environ 60° Fahrenheit est maintenue dans les voûtes pendant toute l'année. Toutes sortes d'opérations sont entreprises par le personnel du port de Londres pour le commerce des vins et des spiritueux : jaugeage, cerclage, soutirage[86], échantillonnage, mélanges, mises en bouteilles, étiquetage... »

*

Et pendant que j'écoutais mon récitateur de runes[87], nous déambulions, montions et descendions des escaliers, franchissions des passerelles, assistions à l'ouverture et à la fermeture des écluses, à l'arrivée et au départ des bateaux, au chargement et au déchargement des allèges[88] et des péniches à voiles ou à moteur, le tympan déchiré par les hurlements des remorqueurs ou par les longs coups de sifflet des locomotives et les coups de klaxon des camions et autres signaux avertisseurs de toutes sortes de véhicules dont le trafic incessant nous passait dans le dos et dont chaque convoi dégageait une odeur *sui generis* : écœurante des cuirs verts, aigrelette et parfumée des oranges et des autres fruits, alcaline et aiguë et comme sucrée du vernis des carrosseries des automobiles toutes neuves que l'on embarquait pour l'exportation, et le relent fade des carcasses de moutons congelées que les grues déversaient par milliers sur un tapis roulant qui les élevait par saccades et dans un grand tintamarre jusqu'au sommet du frigidaire géant où un million d'entre elles sont conservées dans de la glace, comme, ailleurs, des élévateurs pneumatiques aspirent le grain dans les soutes des navires, le pèsent automatiquement, le dirigent vers le silo central, dont la capacité de 25 000 tonnes est juste suffisante pour l'alimentation de Londres pendant une semaine, cependant qu'une poussière impalpable se dépose sur vos vêtements et à la commissure des lèvres.

Et comme nous déambulions, tout un peuple de dockers nous dévisageaient et saluaient mon guide, qui d'un mot, qui d'un geste, qui d'un bref clin d'œil : des manœuvres qui n'interrompaient pas leur travail ; des hommes en salopette qui faisaient queue devant un guichet car c'était leur jour de paie ; des machinistes en cotte bleue qui passaient conduisant un chariot électrique ; des éclusiers ouvrant ou fermant les vannes, des matelots tournant le cabestan[89] ; des gardiens, des surveillants, des factionnaires en uniforme, des agents en civil, des comptables, des caissiers, des vendeurs à la criée, des experts méticuleux, des échantillonneurs, des assureurs, des commis, des cavistes ; l'ingénieur chef, l'officier commandant le port ; des douaniers, des soldats en sentinelles sous les ponts, des artilleurs, des mitrailleurs à leur pièce, des pompiers sur le qui-vive, des infirmiers, des volontaires à leur poste, des ouvriers qui parachevaient des abris blindés ou antigaz ; chacun lui faisait un salut amical ; et alors je me rendis compte que ce fonctionnaire du port de Londres qui ne payait pas de mine dans son pardessus quelconque, son cache-nez, son chapeau mou, ses minces petites chaussures et qui, depuis trois jours qu'il m'accompagnait, allait de mal en pis, toussant, crachant, se mouchant, car le beau soleil n'avait pas duré et le froid, la pluie, le brouillard, la neige avaient repris de plus belle, je me rendis compte que ce personnage était tout de même un type, l'incarnation de l'homme de la rue et bien qu'il fût, de par ses fonctions, une des émanations de l'autorité du port de Londres, laquelle, d'ailleurs, est anonyme.

*

En effet, la *Port-Authority* est composée de 28 membres. 10 d'entre eux sont nommés ; les 18 autres élus. *L'Amirauté* nomme 1 membre, le *ministère des Transports* 2, le *London County Council* 4, la *Corporation of the City of London* 2 et *Trinity House* 1. Les autres 18 membres sont élus par ceux qui paient les droits et charges du port, les propriétaires des entrepôts et les

propriétaires des vaisseaux faisant usage du fleuve. L'Autorité du port de Londres a la faculté de nommer un président ou un vice-président qui ne soit pas membre nommé ou élu de l'administration. Les membres, tous hommes d'affaires et d'expérience technique, siègent pendant trois ans *et ne reçoivent aucun traitement pour leurs services.* L'Autorité du port de Londres est indépendante et *n'est subventionnée ni par les autorités municipales ni par le gouvernement.* Son revenu provient uniquement des droits de quais et d'entreposage et des services qu'elle rend. Il n'existe pas d'actionnaires dans l'acceptation habituelle du terme. Le *Port-Stock* sert un intérêt fixe. L'Autorité du port de Londres ne s'occupe pas elle-même d'importation ni d'exportation, mais elle est seulement dépositaire des marchandises qu'elle manipule, et elle s'occupe de nombreuses transactions compliquées et délicates pour le compte des négociants, telles que : vérification du poids, de la qualité et condition des marchandises; triage des qualités et marques; déballage et examen de certains colis; fourniture d'échantillons indiquant la condition exacte des marchandises consignées; vérification des poids et mesures; remballage pour l'exportation, etc.

Ce port de Londres, dont dépend le ravitaillement quotidien de l'Angleterre et la vie économique de l'Empire, n'est pas la création d'un homme comme Suez ou le canal de Panama, c'est la création d'une Autorité qui, entrée en fonction le 31 mars 1909, a dépensé vingt millions de livres sterling pour le construire, l'équiper, l'agrandir et en faire une des merveilles du monde moderne; c'est la création d'une équipe anonyme qui ne s'est laissé arrêter par aucune difficulté et même pas celles, que l'on croyait insurmontables, de la dernière guerre; c'est la création de tout un peuple et qui ne dure que par le concours que lui apportent au jour le jour des milliers et des milliers de petits employés sans prétention, mais consciencieux dans leur partie et scrupuleux dans leur savoir-faire parce qu'ils sont honnêtes et aiment le travail bien fait, le matelot faisant un nœud solide avec un bout de cor-

dage neuf, le connaisseur triant les cigares, chacun à son métier, sans triche ni sans vantardise, chacun coopérant.

*

Le port de Londres est l'œuvre de l'homme de la rue et c'est pourquoi sans doute, comme me le disait sans ironie dans le tram qui nous ramenait en ville mon guide populaire mais exténué : *Tous les docks du port de Londres sont desservis par des chemins de fer reliés aux principales lignes du Royaume-Uni et, en vue du développement des transports routiers, on a construit ces dernières années des nouvelles voies donnant accès direct des quais au système de routes du pays, comme Londres a toujours été le point de départ de toutes les lignes de navigation, puis de bateaux à vapeur qui ont fait l'Empire. Notre port, mais c'est un acte de foi...*

(Février 1940.)

Les différents chapitres du présent petit volume ont paru entre le 15 février et le 30 avril 1940 dans La Petite Gironde, Le Petit Marseillais, Le Républicain orléanais, La Dépêche algérienne, La Vigie marocaine, Le Mémorial de Saint-Étienne, La Dépêche de Brest, *journaux français que j'avais l'honneur de représenter auprès du G.H.Q. britannique en France, en qualité de* War-Correspondent[90].

Les documents photographiques proviennent du War-Office *et du* Ministry of Information *à Londres.*

B. C.

Blaise Cendrars en correspondant de guerre photographié à Londres par Miriam Cendrars.

REPORTAGES DE GUERRE (1939-1940)

Blaise Cendrars en correspondant de guerre auprès des Forces expéditionnaires britanniques. Couché sur les caisses d'or, il accompagne les réserves de la Banque de France vers Bordeaux.

LE NOBLE VISAGE DE LA FRANCE

I

MADAME FRANÇOIS ET SES DEUX FILLES PAYSANNES FRONTALIÈRES SONT AU FOURNIL...

Elles ont un devoir :
faire du bon pain[1]

Après la première alerte sur Paris, j'ai rejoint, d'un seul bond, le petit village situé au cœur des Ardennes[2], d'où je n'ai pas pu vous téléphoner hier.

On ne pilote pas une voiture de Paris à la frontière avec un bandeau sur les yeux. Eh bien, je le déclare tout net : tout le long de la route, si l'on rencontre des militaires flânant dans les agglomérations que l'on traverse, l'armée, elle, reste invisible. Partout on travaille dans les champs, on engrange, ou l'on fait les meules et la recoupe.

Jamais la campagne française, les vergers, les potagers, les jardinets en fleurs villageoises ne m'ont paru aussi beaux que par cette dernière journée ensoleillée d'un été pluvieux et tardif. N'étaient les femmes qui viennent sur le pas de leur porte voir qui passe sur la route déserte, rien ne décèle, pour le moment, l'état de guerre dans lequel la France vient d'entrer[3] et chacun se pose avec inquiétude et surprise la question secrète :

– C'est la guerre, mais où est-elle, nous ne reconnaissons pas son visage...

Et, en effet, dans cette région du Nord-Est, si souvent souillée par l'invasion, rien ne rappelle 1914.

Madame François et ses deux filles

Ainsi, dans ce petit village des Ardennes, où je me suis rendu d'une traite, pensant le trouver en effervescence et, Dieu sait, peut-être évacué et peut-être détruit déjà (en septembre de l'année dernière, disait-on, il avait été prévu de le faire sauter avec son église, son cimetière, son monument, ses vieilles maisons !), j'eus la surprise de le trouver, les vieux au travail, les femmes à leur ouvrage et Mme François et ses deux filles au fournil.

En septembre dernier, je séjournais dans ce village et j'avais mis ma voiture à la disposition du maire de la commune pour évacuer les enfants et les impotents. C'est un peu dans cette intention, et pour être mêlé au sort de ce village, que j'ai décidé de commencer mon reportage par une incursion dans la vie du paysan frontalier. Mais le maire me répond qu'aujourd'hui il n'est pas question d'évacuer la commune, et Mme François, avec quelque fierté, que la camionnette de la boulangerie a été réquisitionnée avec sa fille aînée au volant. Autant dire que cette jeune fille de dix-sept ans est... mobilisée pour aller livrer le pain dans tout le canton. Chaque tournée représente une quarantaine de kilomètres.

Mme François et ses deux filles (la cadette a quinze ans) font trois fournées par semaine. Cela représente je ne sais combien de centaines de kilos de pain et, pour les avoir vues faire, je sais que c'est un dur travail de nuit. Ces femmes ne sont aidées que par un petit commis.

Le père François, qui a déjà fait 14, est encore mobilisé ; le fils aîné est quelque part sur la ligne Maginot.

Du bon pain

Mon arrivée inattendue a fait sensation. On veut me garder à dîner, on parle de tuer une oie, mais quand j'avoue que je suis venu avec la secrète intention de les évacuer et de les prendre avec moi dans ma voiture, cette maman et ses deux vaillantes jeunes filles se moquent de moi ; elles ont un devoir : faire du pain, du bon pain et elles ont confiance ; elles ne quitteront pas leur village.

II

« CELA NE POUVAIT PLUS DURER »

me disaient les mères et les vétérans
... au hasard de ma promenade sur les routes du Nord[4]

Dieppe, 8 septembre (*par téléphone*).

La suite de mon reportage, je la dois au hasard qui m'a fait rencontrer dans un patelin un ami[5], alors que je ne savais plus à quel saint me vouer pour téléphoner, que j'étais à bout d'essence et qu'il n'y avait plus de cigarettes nulle part.

Mon ami, qui est aujourd'hui lieutenant, m'a présenté à son commandant, lequel m'a retenu à dîner, m'a donné immédiatement le téléphone avec Paris, m'a fourni un bon d'essence pour pouvoir continuer ma route et un paquet de cigarettes bleues pour que je ne sois pas trop malheureux. Voilà l'esprit des militaires.

Quant aux civils, ils sont tout aussi gentils. Toute la journée, j'ai roulé[6].

Peuple de France

Quel chic peuple et quel beau pays que la France ! Je suis ému aux larmes, car cet accueil, je le dois au petit fanion de *Paris-soir* que j'ai arboré au pare-brise de ma voiture. Et vous

ne sauriez croire combien les gens sont heureux de voir qu'un représentant de leur journal est là. Je ne parle pas de sensation, mais d'émotion vraie.

Je mets tout le monde en garde contre les bruits multiples qui circulent, car personne ne sait ce qui se passe au juste. Et la première victime de ces bruits est le reporter qui, s'il n'en tient pas compte, peut passer à côté d'un événement ou d'une information et qui, en les écoutant, perd neuf fois sur dix son temps.

Ah ! si l'ami Giraudoux était là, je pense qu'il n'hésiterait pas une minute de plus pour appliquer le beau programme d'informations de vérité, de confiance réciproque qui est le sien et qu'il a annoncé avant-hier soir à la radio[7].

Confiance

On peut tout dire à ce peuple. On le lui doit. Le Français veut comprendre. Il a confiance.

Et je n'en veux pour preuve que le fait suivant :

Hier, chaque fois que je descendais vers le sud, j'étais seul dans ma voiture. Mais chaque fois que je remontais vers le nord, je faisais le taxi. Des femmes, qui voulaient rentrer chez elles après avoir été mettre leurs enfants à l'abri, montaient à bord. Dans l'après-midi, une vieille paysanne picarde me dit :

« Moscou leur avait promis le bonheur, la vie facile, une France heureuse. De quel bonheur parlait-il ? Moi, monsieur, j'ai soixante-deux ans, j'ai travaillé toute ma vie, et je n'ai jamais eu besoin de "leur" bonheur. J'ai perdu mon mari en 14, aujourd'hui mon fils est parti à la guerre. Comme en 14, je fais marcher la ferme, je travaille comme je l'ai fait toute ma vie. J'ai confiance. »

Sur les pavés du Nord

Quel peuple, quel chic peuple ! Je suis éreinté. J'ai fait je ne sais combien de kilomètres aujourd'hui, mais c'est bien la première fois que j'ai roulé sur les mauvais pavés des routes du Nord sans les maudire, tellement je suis content d'être là avec ces braves gens.

Le soir, j'ai la chance de trouver dans sa petite maison du bord de la mer un grand peintre moderne, célèbre en Europe et en Amérique[8].

Mon ami m'a dit

Mon ami, qui a été trépané la dernière fois, m'a dit en parlant de la guerre actuelle :

« Cela ne pouvait plus continuer. Depuis longtemps les événements en cours auraient dû faire ouvrir les yeux à certains Français sur les réalités de la vie[9]. La guerre actuelle doit guérir le monde de ces deux maladies : le germanisme et les abstractions moscovites.

Pour la France, c'est une guerre spirituelle, et la victoire doit mener à une renaissance française. Car si notre peuple passe pour changer fréquemment d'idées, ce n'est pas un peuple amorphe, asservi comme les masses allemandes[10].

C'est un peuple qui a des constantes de travail, de métier, de goût, bref des traditions qui ont fait sa grandeur dans la paix et sa vertu dans la guerre. Avec sa ligne Maginot et ses engins ultra-perfectionnés, la guerre d'aujourd'hui est la continuation[11] de la guerre de 14, car l'ennemi d'en face est le même.

Hitler est la réplique du Kaiser, l'ennemi numéro 1 du peuple allemand. Comme lui, il doit mener son peuple à la défaite[12]... »

III

VOICI SUR LES QUAIS DE FÉCAMP

ce que se disaient deux pêcheurs
« l'aîné » et le « jeunot »[13]...

Argentan, 10 septembre (*par téléphone*).

Je crois que j'ai vécu hier une des journées les plus extraordinaires de ma vie. Non qu'il me soit arrivé des aventures, rassurez-vous, mais parce que les contrastes les plus inattendus se multipliaient autour de moi dans un cadre familier, dans un pays connu, le doux pays normand aux jardinets pleins de dahlias, aux clos pleins de pommes mûrissantes, où, vraiment, je ne pensais pas rencontrer tant de contrastes violents ou subtils.

J'ai fait la grasse matinée. Je roule à petite allure sur la route du littoral normand. On se croirait encore en pleines vacances, n'étaient les jeunes filles en short qui lisent les journaux au lieu de jouer au tennis et cette angoissante absence de jeunes gens et de jeunes hommes sur les courts.

Je roule à petite allure sur la route du littoral normand comme par une belle journée de vacances et j'arrive à Fécamp, juste pour une alerte.

La circulation est interrompue. J'attends la fin de l'alerte et vais m'installer sur les quais où déjà des pêcheurs font le gros dos au soleil. La petite ville est paisible. Des femmes bavar-

dent sur le seuil de leur porte, des enfants jouent. Des gamins pêchent à la ligne. Un avion que personne ne connaît ne tarde pas à passer. Il vole comme certaines mouches charbonneuses en piquant du nez et la queue en l'air. On le suit des yeux. Est-ce un engin ami ou ennemi?...

D'une façon générale les marins ne sont pas bavards. Leur genre de vie fait que, loin d'être résignés, ils savent accepter les événements avec un certain fatalisme. Je n'ai donc pas à attendre grand-chose de leurs propos, sinon qu'ils sont unanimes à maudire les Allemands et qu'ils sont angoissés sur le sort des leurs qu'ils laisseront à la maison quand ils partiront pour une nouvelle campagne de pêche.

Dialogue de pêcheurs

Les derniers terre-neuvas[14] sont rentrés chargés à pleins bords et voilà que, comme à Boulogne et à Dieppe, l'on équipe déjà les chalutiers les plus rapides pour la chasse aux sous-marins et les plus lents pour le mouillage ou le relèvement des mines...

La secrète préoccupation de ces marins – les très jeunes et les vieux –, si attachés à leur famille, s'exprime dans le petit dialogue suivant :

Un jeunot. – C'est entendu, je pars. C'est dur, mais, moi, je suis pour la rigolade.

Un aîné. – Moi aussi, je suis pour la rigolade, mais je ris jaune. On sera vite oubliés.

Le jeunot. – Moi aussi, je ris jaune. Tu sais, c'est dur de quitter les vieux.

L'aîné. – Tu ne sais pas ce que tu dis, jeunot, mais quand tu auras femme et enfants, tu sauras alors ce que c'est que de partir...

La guerre à Deauville

Une heure plus tard, une nouvelle alerte me surprend, comme je vais passer la Seine sur le bac de Quillebeuf. On prend les précautions d'usage. Tout cela s'effectue dans l'ordre et avec calme.

Tous les ouvriers sont munis du masque à gaz, vilain visage de guerre dans le pays normand.

Malgré ces incidents, j'arrive à 11 heures et demie à la Potinière. J'avoue que ce n'est pas sans une certaine curiosité malsaine que j'ai fait une pointe jusqu'à Deauville. Mais la Potinière est fermée et les planches sont censément désertes[15]. Cela ne vaut pas la peine d'être mentionné. Quelques crabes dorent leur musculature au soleil.

Je cueille d'une bouche, aujourd'hui flétrie, mais naguère des plus aimées et des plus écoutées à Londres et à Paris[16], le propos suivant :

– Cendrars, c'est la guerre de cent ans qui commence...

Le sanctuaire désert

Pour effacer le maléfice du propos de cette vieille huguenote repentie, je file d'une traite à Lisieux où j'ajoute un cierge au buisson ardent des cierges qui se consument dans la crypte de sainte Thérèse. Mais ma surprise est grande de constater que le sanctuaire est à peu près désert. On nous dit que les fidèles sont épuisés. Durant tous ces derniers jours, la basilique a servi de refuge et de centre d'hébergement aux milliers et aux milliers d'évacués que déversaient les nombreux trains. J'aurais dû venir plus tôt. Aujourd'hui, c'est un jour creux. On se repose et l'on se prépare pour de nouveaux arrivages. Le Carmel de Lisieux est une gare régulatrice.

Comme il se fait tard, j'ai visité rapidement le camp de vacances de la Châtaigneraie, où sont évacués des gosses de

Paris. Ce n'étaient qu'ébats et cris d'enfants. Le grand parc un peu sévère était aussi bruyant que le jardin du Luxembourg un jeudi. Je crois que ce sont surtout des enfants du XIIIe arrondissement. Je puis rassurer leurs mamans restées à Paris, elles ne doivent pas s'inquiéter.

IV

HUIT JOURS SUR LES ROUTES DE FRANCE[17]

Chartres, 12 septembre.

Une petite fille pleure contre la haie, au fond d'un jardinet.

Je dois dire que je loge chez l'habitant, une grande et belle femme brune, qui est mécanicienne dans un atelier de vulcanisation.

– Micheline, dis-je à l'enfant, qu'as-tu ? pourquoi pleures-tu ?

– C'est à cause de maman, me répond Micheline qui a dix ans. Maman ne veut pas que je vous en parle.

– Allons, dis-le-moi tout de même. Je ne dirai pas que tu me l'as dit. Qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est... c'est..., me confesse Micheline en ravalant ses larmes, c'est à cause de vous.

– De moi ?

– Oui, et maman m'a grondée.

– Pourquoi ?

– C'est que vous avez une si belle voiture, monsieur. Alors j'avais dit comme ça que vous pourriez bien nous mener au Mans. Mais maman s'est fâchée

– Et que veux-tu aller faire au Mans, Micheline ?

– Papa est à la caserne. Son régiment part aujourd'hui.

Cinq minutes plus tard nous roulons sur la grand-route, Micheline et moi, avec la maman de Micheline derrière, dans la voiture.

Route impeccable

Il est temps que je dise un mot de la route. Depuis huit jours que je roule sur les routes du Nord-Est, du Nord, de la Normandie, sur des routes nationales ou par des chemins de traverse, partout la route est impeccable, goudronnée, macadamisée de frais, neuve comme si on l'eût préparée tout spécialement pour le trafic intense de ces huit derniers jours.

C'est un défilé ininterrompu et qui ne manque pas de pittoresque : beaucoup de Parisiens en sont à leur deuxième ou troisième voyage ! D'abord, ils sont allés mettre les enfants à l'abri ; puis ils sont allés chercher les vieux. Enfin, ils font un dernier voyage avec des meubles, de la literie, des vêtements – et c'est fou ce que l'on arrive à arrimer à l'extérieur d'une conduite intérieure qui n'a plus rien d'aérodynamique avec un lit-cage, des fauteuils ficelés sur le porte-bagages arrière, une bicyclette en équilibre instable sur le pare-chocs avant et de volumineux paquets, et même une causeuse ou un fragile secrétaire ou une antiquité sur le toit. Et cela roule à fond de train !

Mauvais magicien

Comme il fait une grande chaleur et que la caravane qui vient à ma rencontre se compose des véhicules les plus hétéroclites et de tous les âges, plus j'approche du Mans, plus se fait grand le nombre de ceux qui restent en panne au bord de la route, pneus crevés ou panne sèche.

Cela devient inquiétant, et je me demande quand ça sera mon tour. J'ai beau me dire que c'est dimanche, que les

pompes n'ont pas été ravitaillées, que la plupart des garages sont fermés à cause de la mobilisation, à voir tant de voitures immobilisées je ne puis m'empêcher de penser que, comme dans un conte oriental, il doit y avoir quelque part, dans cette région, un mauvais magicien qui en veut et qui s'en prend aux automobilistes... Et, pan ! c'est à mon tour. Manque d'huile, je coule une bielle.

C'est donc à toute petite allure et avec un tambour sous le capot que nous arrivons au Mans pour la revue et que Micheline et sa maman ont pu assister au défilé d'un régiment, d'un beau régiment qui partait, avec quelques saint-cyriens frais émoulus en tête et rougissant de bonheur...[18]

Micheline et sa maman rentreront chez elles par l'autocar du soir. Quant à moi, guidé par un scout qui s'est mis à ma disposition, je me rends dans un lointain garage pour faire réparer ma voiture. Un vieux brave de 14, amputé d'une jambe et qui est le seul compagnon à l'atelier, me demande un délai de quinze jours pour effectuer la réparation. Mais le jeune scout qui m'a mené là est le plus débrouillard du Mans. Il me déniche un taxi qui rentre à Paris. Je rentre désolé à Paris.

Le voyage interrompu

En route, le chauffeur me raconte ses aventures de la semaine dernière. Il a mené des Parisiens à Grenoble, à Vichy, à Poitiers, à Vannes. Il a fait cinq ou six voyages avec des femmes, des enfants, des vieux, des meubles et des paquets, et des chiens et des chats, des poupées et la cage des serins.

Ce qui l'a le plus frappé, c'est une section de 50 à 60 lascars vue la nuit dernière en gare de Bordeaux, une section de disciplinaires ou de Bat' d'Af'[19] qui montait au front.

– Je me suis laissé dire, monsieur, que c'étaient tous des déserteurs, des objecteurs de conscience, des insoumis, des petits gars qui en septembre dernier avaient renvoyé leur fascicule et qui, aujourd'hui, après la trahison de Moscou[20], sont

venus se mettre à la disposition des autorités militaires, demandant de monter en ligne et d'aller se battre.

Pan ! voici que le taxi reste à son tour en panne. Manque d'essence. Je descends de voiture. J'empoigne ma valise et comme les tours de la cathédrale de Chartres se dressent à l'horizon, je pars à pied à travers champs.

Ce soir, je serai à Paris, par le train. Je reste inconsolable d'avoir à interrompre mon reportage, mais ne regrette ni ma fatigue ni ma mésaventure, car ces huit jours que je viens de passer sur les routes pour découvrir et aimer encore plus un des plus beaux aspects de la France, celui où, digne et résolue, elle se prépare à la guerre, ce visage grave de la patrie est le plus émouvant souvenir de ma vie.

V

AUX CHAMPS, AVEC LES SCOUTS VOLONTAIRES POUR LES TRAVAUX AGRICOLES

La tâche est dure pour ceux qui ne sont pas habitués,
mais qu'importe !
Trop jeunes pour s'engager, ces jeunes gens sont heureux
de servir ainsi leur pays[21]

Pontoise, 18 septembre (*par téléphone*).

Fils, petit-fils, arrière-petit-fils, neveu, cousin d'officiers français, Claude à qui il manque trois mois d'âge pour pouvoir s'engager, meurt d'impatience. Dès le premier jour de la mobilisation, il est allé se faire inscrire dans différents comités pour faire quelque chose et se rendre utile. Comme on n'était pas pressé d'employer sa bonne volonté, son ardeur juvénile l'a fait partir aux champs comme « volontaire de la moisson ». Il est rentré hier, fourbu, le teint hâlé, les chaussures boueuses, les vêtements trempés, toujours enthousiaste, quoique légèrement désenchanté par ce premier contact avec la dure réalité qu'est la vie, la vie des hommes, la vraie, pas celle des livres, et voici ce qu'il me raconte :

Des désillusions

« Dimanche dernier, gare du Nord, grand départ de scouts pour la moisson. Chefs scouts, scouts américains, unionistes[22] et scouts de France fraternisent. Nous sommes tous enchantés de partir et de nous rendre utiles. Arrivés le soir dans une petite gare en pleine campagne, on nous embarque dans d'immenses camions à bestiaux qui nous mènent à travers une plaine sans fin dans une grande ferme isolée. Tout le monde a faim et s'inquiète du repas. Mais on visite d'abord les locaux qui nous sont réservés. C'est sommaire, mais chacun se débrouille pour s'installer de son mieux. Tout le monde a faim. Hélas ! les premières désillusions commencent. Ce premier repas est plus que frugal : une assiettée de légumes et un bout de fromage. Une canette de bière pour deux. C'est maigre. Néanmoins, le moral est bon. L'ambiance très gaie. Nous allons nous coucher en chantant.

La nuit est agitée. Nous sommes tourmentés par des petites bêtes. Peu et mal dormi. Réveil à 5 heures. Ablutions rapides. Jus. Mauvais jus. Quignon de pain. Et nous partons aux champs.

Le ciel ne nous est pas favorable, et c'est sous une pluie torrentielle qu'il nous faut arracher des haricots jusqu'à midi. Malgré cela nous chantons toujours. Le travail se fait rapidement, mais est pénible. Nous attendons avec impatience le repas de midi. Mais notre déception est grande : une assiettée de légumes et un bout de fromage !

Et la pluie...

Toujours sous la pluie, qui nous fait regretter les beaux jours précédents, nous voilà de nouveau courbés sur nos haricots. Dieu, ce que la terre est basse ! On est courbaturé. Les reins vous font mal à la longue. Jamais je n'aurais pu croire

que cueillir des haricots fût un travail aussi harassant. Et cette pluie qui ne cesse de tomber, qui trempe nos couvertures, qui nous coule dans le cou, le long des bras, qui s'égoutte par les poignets, entame notre bel enthousiasme. On avance à petits pas, de plus en plus ployés en deux, les pieds lourds, lourds de boue, et les rangées des haricots s'étendent à l'infini. Jamais on n'arrivera au bout. On ne chante plus. On est fatigué. Mais le travail se fait. Le temps passe. Le soir tombe. On rentre au campement.

Malgré notre ardeur et la bonne volonté que nous y avons mis, le patron de la ferme trouve que notre rendement n'est pas suffisant et que notre appétit est beaucoup trop grand par rapport au travail que nous fournissons. Si cela continue ainsi, j'en serai de ma poche ! dit-il. Cet homme trouve que nous engloutissons trop et que nous finirons par manger sa ferme. Et que nous a-t-il donné à manger durant huit jours ce riche fermier qui nous houspillait et qui n'a cessé d'affirmer que nous le ruinions, je vous prends à témoin, monsieur Cendrars : une assiettée de légumes et un bout de fromage, à midi et le soir. Heureusement que nous avions tous des sous et que nous allions nous ravitailler dans un village voisin. Mais, je vous assure, j'ai eu faim. Maintenant, je sais ce que c'est que la faim... »

La leçon du travail

Je regarde mon jeune ami en souriant, car je trouve que ces huit jours de dur travail lui ont fait du bien. Il a bonne mine. Quelque chose de nouveau est dans son regard et sa parole est plus assurée. Ce premier contact avec la réalité l'a marqué. Je devine que cette première expérience comptera dans sa vie et qu'il ne l'oubliera jamais. Le voilà affranchi de son adolescence. Il vient de faire son premier pas d'homme, et c'est infiniment émouvant de se dire que bientôt il participera, il compatira à la peine des hommes...

– Et maintenant, que vas-tu faire, Claude, maintenant que la cueillette des haricots est terminée ?

– Oh ! je pars demain matin. Quelques bons copains et moi, nous allons faire les vendanges.

– Mais, tu sais, c'est dur de vendanger, la hotte et les paniers sont lourds.

– Oui, je sais. Mais mes amis et moi, nous sommes forts. Braves gosses[23].

VI

« JE TRAVAILLE DANS UNE POUDRERIE À QUARANTE MÈTRES SOUS TERRE[24] »

Quelque part en Île-de-France, 20 septembre (*par téléphone*).

Je suis allé la voir. Elle m'avait écrit. Je la croyais dans le Jura avec son fils, le petit Noël. Elle m'écrit que l'enfant est resté chez son grand-père, mais qu'elle, elle est rentrée, qu'elle ne pouvait pas abandonner la petite maison où elle avait connu dix-huit mois de bonheur.

Me voici donc dans la petite ville en bordure de la grande banlieue parisienne, là où commencent les champs. Je m'arrête devant la petite maison où je suis venu dîner plusieurs fois cet été et la dernière fois, il n'y avait pas quinze jours... avant guerre.

Il y a des roses devant la porte et des pots de géranium devant les fenêtres. Les fenêtres sont ouvertes. Rien ne semble changé... sauf que la voiture de bébé n'est pas là, dans un coin du jardinet, à l'ombre d'un saule pleureur, et que par les fenêtres ouvertes ne viennent pas les accords du piano. Mais les oiseaux pépient dans les arbres et j'entends, derrière la maison, les gloussements du poulailler et les roucoulements des pigeons.

Je sonne. Personne ne vient. Je resonne, Black, le chien de garde, se met à aboyer. Félix, le chat, file comme une flèche et saute, par une fenêtre du rez-de-chaussée, dans la maison.

Je sonne et je resonne. Une voisine m'interpelle et me dit que la dame du 13 n'est pas là, qu'elle travaille à la poudrerie, qu'elle ne rentrera qu'à six heures.

Je m'éloigne. Je vais me coucher dans l'herbe au bord du canal. Il est déjà quatre heures et demie. Je vais attendre Marie-Madeleine.

J'aime mieux broyer des explosifs

Des trains militaires, des convois interminables passent tous les quarts d'heure. On les entend rouler jusqu'au fin fond de l'horizon.

Marie-Madeleine travaille à la poudrerie !... Ce n'est pas possible.

Et pourtant cela est. À six heures, quand elle arrive, elle est habillée d'une combinaison bleue, et j'ai du mal à reconnaître sa frimousse sous le grand mouchoir noué au menton. Mais elle m'a reconnu de loin et elle s'est mise à courir. Et voilà qu'elle me saute au cou et qu'elle se met à pleurer, la tête sur mon épaule. Des gens, des militaires en salopette et d'autres ouvrières qui viennent de la poudrerie, animent soudainement le chemin du canal, mais Marie-Madeleine se laisse aller et pleure sans fausse honte.

– Que je suis sotte, murmure-t-elle. Excusez-moi, mais cela me fait du bien...

Je dois dire maintenant que cette jeune mère est la femme d'un jeune musicien, d'un compositeur encore inconnu à qui j'avais confié au mois de juillet la partition de l'opéra que j'avais tiré de mon roman *L'Or*[25].

C'était un jeune ménage d'artistes, très sympathique. Lui, ayant un grand avenir. Elle, avec ses quatre sous, ayant acheté une petite maison à la campagne pour que lui puisse travailler tranquille, s'occupant du ménage, du jardin, du poulailler, entourant son « grand homme » d'un million de petits soins et de prévenances. Les deux, se penchant avec tendresse sur

un berceau. L'avenir... Et voilà que le jeune musicien est parti le premier jour.

– J'ai mené Noël chez son grand-père et je suis immédiatement rentrée. C'est peut-être bête, Cendrars, ce que j'ai fait là. Mais vous le comprendrez, quelque chose m'attirait ici, pas mes poules, pas mes pigeons, pas mes meubles, mais... Comment vous le dire, c'est ici, dans cette petite maison, dans ce petit jardin, au bord du canal que j'ai connu le bonheur... et c'est ici que je viendrais vieillir si... Enfin, peut-être que vous ne me comprenez pas, mais... je suis encore trop jeune, je suis une beaucoup trop jeune maman pour me consacrer déjà à mon fils, je ne puis pas oublier mon grand homme, ni que j'ai la garde de ses papiers, que je suis en quelque sorte responsable de sa musique, de son avenir, que je suis attachée à son nom. Je suis pleine d'angoisse. Voilà plus de huit jours qu'il est parti et je n'ai pas encore de ses nouvelles. Il me semble, tant que je resterai ici, entre son piano et ses cahiers, que je défends non pas sa mémoire, mais que je le protège d'un plus grand danger. Vous me comprenez, Cendrars, j'ai l'impression d'être une toute petite lumière dans la nuit, une lampe qui se promène dans la maison et qui passe de chambre en chambre pour ranimer des pensées et des choses tendres, et des projets d'avenir que je me refuse de ne pas voir aboutir. Ne croyez pas que je sois sentimentale. J'ai beaucoup d'énergie. Je veux lutter, lutter contre tout, et surtout contre cette sensation effarante d'avoir rêvé ou de me laisser ensevelir toute vivante sous la cendre du souvenir. Je veux défendre mon bonheur. C'est pourquoi j'ai postulé une place d'ouvrière à la poudrerie. C'est un travail dangereux, mais j'aime mieux broyer des explosifs que d'effilocher de la charpie. Je cours les mêmes risques que mon soldat. Je crois travailler pour lui, collaborer avec lui, au front, comme ici, dans notre petite maison, quand je recopiais sa musique... D'ailleurs, il faut bien vivre, Cendrars. Je n'ai plus d'argent. Tout ce que j'avais, je l'ai dépensé dans notre petite maison. Et à la poudrerie

je suis payée. Je gagne suffisamment. Je pourrai lui envoyer du tabac, une belle pipe, des colis, des surprises...[26]

À quarante mètres

Dans le train de nuit qui me ramène à Paris, je pense à ce que Marie-Madeleine m'a raconté de la poudrerie. Les ateliers sont à quarante mètres sous terre sous le parc d'un vieux château, à l'abri des bombes. Le train est plein d'ouvriers qui se rendent à leur travail : des employés de l'usine à gaz, des cheminots, des forts aux halles, des pompiers. Tous parlent de l'événement du jour, de l'entrée des Russes en Pologne, et tous sont indignés.

Une vieille femme qui tricote sur la banquette, en face de moi, me dit :

– Vous trouvez que c'est raisonnable, vous? Je travaille dans un ministère. Tous les matins je me rends dans un château des environs où nos services sont établis et tous les soirs je rentre coucher à Paris. Quelle drôle de guerre[27] ! pour travailler on est à l'abri, mais pour dormir...

Quelque part en France...

UN VILLAGE COMME TANT D'AUTRES

Voilà un mois déjà qu'une vie nouvelle a commencé, pour tous et partout, dans chaque village de la campagne française, où l'on a vu arriver les femmes et les enfants des villes, il a fallu « s'adapter » et remplacer ceux qui sont partis... À travers toute la France un monde nouveau est né, dans le courage et l'amitié. Voici dans un petit village français sembable à tant d'autres, le tableau de cette vie qui, enracinée dans la terre de France, continue toujours...[1]

Un village de trois cents feux, Le Tremblay-sur-Mauldre[2] (Seine-et-Oise). Avec sa vieille église au clocher pointu[3]; avec son château historique[4]; avec sa « maison du chevalier », une gentilhommière où feu Ambroise Vollard[5], qui vient de se tuer en auto, avait fait édifier deux vastes ateliers pour le peintre Georges Rouault[6]; avec sa petite mairie, son préau d'école[7], ses petites maisons paysannes – les Parisiens qui y ont leur maison des champs ont eu le bon goût de ne pas toucher au cachet rustique et vieillot du village –; avec les grandes fermes qui l'entourent et les champs divisés, les cultures variées, la marnière, la butte du Temps-Perdu où l'on allait chasser en automne, les bêtes à l'herbe dans les clos, les vergers, les potagers; avec sa place, ses quelques boutiques, ses deux auberges, ses artisans, son boulanger, ce village est une de ces unités

typiques qui constituent la campagne française, confèrent tant de grandeur au paysage et au pays, et sont, toujours à la dimension de l'homme, une des plus belles réussites, et des plus expressives, de la civilisation de la France.

Descendant d'auto, je me rends directement à la ferme de M. Thomas, le maire du pays.

– Albert est à la mairie, me dit la mère de M. Thomas, une nonagénaire que je trouve en train de balayer sa porte. Il y est depuis ce matin et, dame, avec ces réquisitions, ce n'est pas une petite affaire...

– Et Mme Thomas?

– Ma bru, elle est à l'étable.

Je trouve Mme Thomas, la mairesse, en train de bichonner un veau. Douze vaches sont à l'étable. Un coq chante sur le tas de fumier. Dans un coin de la cour, sous la pompe, une belle fille lave les pommes de terre destinées aux cochons. La grange est pleine. L'arbre de mai[8], encore tout enrubanné, se fane contre un mur.

– Alors, madame Thomas, la moisson est rentrée! Comment va la ferme?

– Ça va. Mais on nous a pris le cheval.

– Alors, comment allez-vous faire pour les labours et les emblavures[9] d'automne?

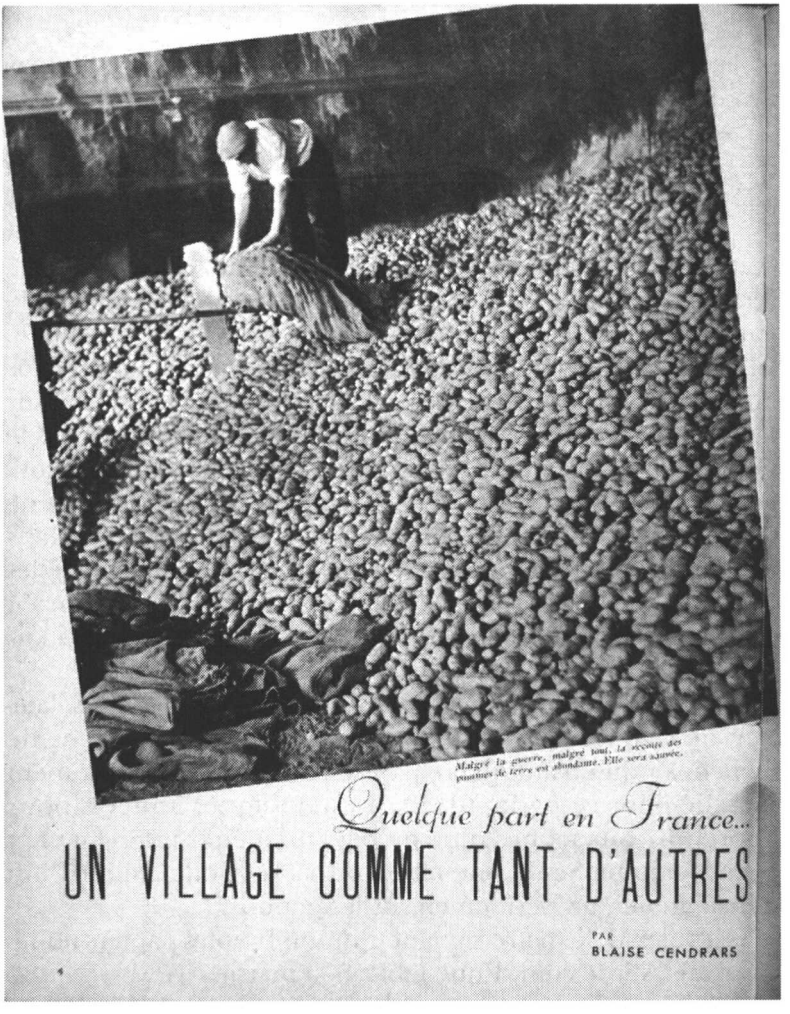
– Tiens! on s'entr'aidera...

Chez les Dalimier, à côté, une grosse et belle ferme cossue, avec des granges, des écuries, des étables, des communs en carré et la tour ronde de son pigeonnier, massive et solide comme la tour d'une fortification, on rentre justement les pommes de terre.

À Mme Dalimier, qui accourt à l'aboiement du chien de garde, je demande :

– Comment faites-vous, madame, pour l'arrachage des pommes de terre? Tous les hommes ne sont-ils donc pas partis?

– Si, ils sont partis; mais les premiers permissionnaires reviennent déjà pour les travaux d'automne. Ce sont les enfants de l'école qui assurent l'arrachage des pommes de terre.



Blaise Cendrars, Un village comme les autres, *photographie du Tremblay-sur-Mauldre illustrant* Marie-Claire *(n° 136, 6 octobre 1939).*

– Je vois que la récolte est abondante.

– Oui, elle est belle. Mais nous ne savons qu'en faire[10].

– Et votre fils ?

– Il est de la dernière classe. J'espère qu'il ne partira pas avant d'avoir mis en train les travaux d'hiver, sinon...

– Sinon ?

– Eh bien ! nous les ferons, nous, les femmes, comme en 1914[11] !

J'entends le ronflement d'une batteuse. Cela vient de la cour de la maison d'en face, chez les Régnault. C'est une petite ferme. Régnault est à la guerre. La mère Régnault surveille le gars à la batteuse, un vieux, surnommé dans le pays le Père la Chopine. Il y a longtemps que ce vieux ne travaillait plus, mais aujourd'hui il en met un coup, la fourche à la main. Juché sur la batteuse pour recevoir les gerbes que lui passe d'en bas le Père la Chopine, le petit garçon qui délie d'un coup de couteau les gerbes qu'il fourre dans la machine, c'est le fils aîné des Régnault, un vaillant petit bonhomme de douze ans. Dans la grange jouent ses deux petites sœurs, neuf et sept ans ; elles jouent à « se rendre utiles » en poussant les gerbes à portée de la fourche du Père la Chopine. Cela n'a l'air de rien, mais fait gagner du temps[12].

En me rendant à la mairie, j'entre deux minutes dans l'atelier de broderie et de restauration de tapisseries et de Gobelins[13] qu'un antiquaire parisien avait fort intelligemment installé dans ce petit village, il y a quelques années, pour apprendre aux jeunes filles du pays un métier intéressant et rémunérateur. Seule une vieille ouvrière brode aujourd'hui dans l'atelier, un petit chien sur les genoux[14].

Et voici M. le maire signant d'innombrables papiers administratifs, sur le coin d'une table, à la mairie.

M. Thomas est toujours aussi vigoureux et son œil paysan aussi malicieux. À mes questions de reporter indiscret, il me répond tranquillement que toutes les mesures avaient été prises pour recevoir un nombre considérable d'évacués, mais que les évacués qu'il attendait ne sont pas venus, sauf quelques

Parisiens et Versaillais, évacués « volontaires » qui se sont logés et ont loué des chambres chez des particuliers. La vie du village est à peine troublée, ralentie par la guerre. On s'aide mutuellement. On se prête la main. Les travaux des champs seront assurés. La moisson était à peu près terminée à la mobilisation. Avec du personnel et des moyens de fortune, on arrivera à se débrouiller sur place pour finir tant bien que mal la rentrée des récoltes. On s'en tirera.

– D'ailleurs, me dit cet homme sage qui en revient toujours au travail de la terre, qui est sa seule, sa constante préoccupation, des hommes rentrent déjà dans leurs foyers avec une permission agricole de vingt et un jours. Cela est fort bien[15]. Il ne faut pas qu'il y ait une crise du travail à la campagne ; ses conséquences seraient incalculables.

Telles sont les paroles sensées d'un paysan de chez nous.

Le forgeron est à sa forge, préparant les socs, les herses et les brabants[16]. L'épicerie est bien achalandée, et c'est l'épicière qui part en tournée dans la vieille camionnette du maçon.

M. Manceau, le maçon, est d'ailleurs un homme providentiel, car c'est lui qui remplace au fournil le boulanger mobilisé.

Je rencontre, sur la place de l'Église, Euphrasie, mon ancienne femme de ménage, qui m'annonce triomphalement que le médecin de la région l'a nommée sage-femme du village ! Elle ne se tient pas de joie.

– J'ai déjà accouché une voisine la semaine dernière, et j'en ai une deuxième pour le mois prochain[17].

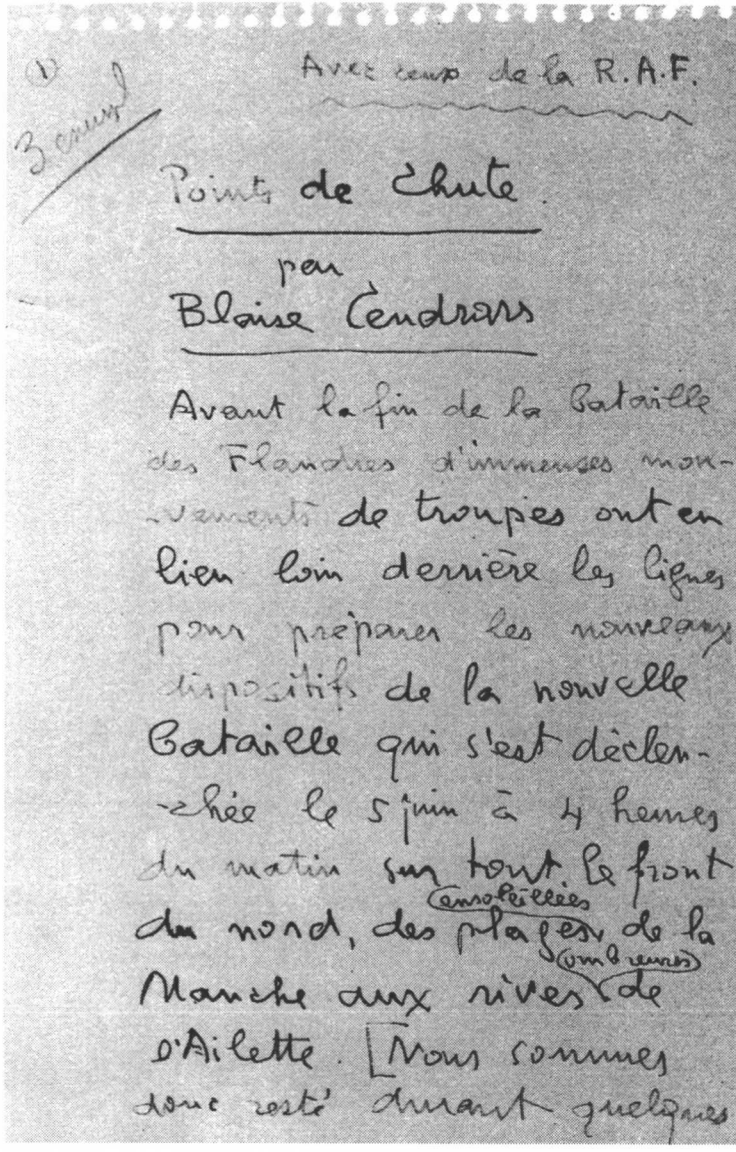
Mais à l'autre bout du village, je vais surprendre, dans sa petite maison des champs, Raymone, le grand comique de l'Athénée[18]. Mon entrée intempestive avec les photographes de *Marie-Claire* réveille en sursaut et fait bondir une ondine, Madeleine Ozeray[19], qui faisait la sieste.

Madeleine est venue respirer à la campagne. Elle s'ennuie à Paris, dit-elle. Elle voudrait jouer la comédie. Le temps lui semble long...[20]

Avant de quitter le pays, je vais serrer la main à mon vieil ami Marcel Lévesque[21], oui, Cocantin, mais il est mélancolique. Le soir tombe. Dans l'auberge, à sa place habituelle, le Père la Chopine chante la *Madelon.* Mme Garnier, au distributeur d'essence, m'apprend que son mari, comme tous les mécaniciens de France, est mobilisé comme spécialiste dans l'armée motorisée.

Nous croisons sur la route des Parisiens qui vont coucher à la campagne... au village... où rien ne semble changé[22].

AVEC CEUX DE LA R.A.F.



Avec ceux de la R.A.F.

Points de Chute

par

Blaise Cendrars

Avant la fin de la Bataille des Flandres d'immenses mouvements de troupes ont eu lieu loin derrière les lignes pour préparer les nouveaux dispositifs de la nouvelle Bataille qui s'est déclenchée le 5 juin à 4 heures du matin sur tout le front du nord, des plages (ensoleillées) de la Manche aux rives (ombreuses) de l'Ailette. Nous sommes donc resté durant quelques

I[1]

L'ESCADRILLE DU DIMANCHE

Depuis deux, trois jours, nous lui cavalions après. Quand nous arrivions *quelque part,* elle était *ailleurs*; et quand nous arrivions *ailleurs,* elle était de nouveau *quelque part.* Enfin, dimanche dernier, nous la surprîmes au gîte, dans un mince petit bois de sapins pas plus épais qu'une feuille de papier et aussi rempli de personnages et d'étonnants engins de guerre que le sont les estampes de Callot[2].

Les petits gars étaient heureux et vannés. Leurs uniformes et leurs tenues de vol fripés. Ils se plaignaient de n'avoir absolument aucune nouvelle de personne et de nulle part. Pas de lettres, pas de journaux. Impossibilité d'installer un poste de radio quand on campe dans les bois et que l'on déménage toutes les nuits. Aussi parurent-ils très surpris de notre venue et d'apprendre de notre bouche qu'ils s'étaient déjà rendus célèbres depuis dix jours qu'ils sont en France.

– Ce n'est pas chez nous que vous auriez dû venir, me disait un jeune pilote avec beaucoup de confusion. Vous vous êtes trompé. Nous n'avons pas encore eu le temps de faire grand-chose. Nous ne sommes qu'une escadrille auxiliaire de chasse. Mais allez voir l'escadrille X... Là, vous ne rencontrerez que des as.

La plupart des jeunes pilotes portaient de curieuses petites égratignures sur le visage et sur les mains comme si tous ces

garçons, au lieu d'aller sur un coup de téléphone livrer combat aux avions boches dans les nues, allaient, par ces belles journées de juin, flâner dans les taillis circonvoisins, cueillir les ronciers en fleur. D'ailleurs, ce sont des gosses de vingt ans.

Des amateurs dans la mêlée

On l'appelle l'Escadrille du Dimanche non pas parce que nous l'avons découverte dimanche dernier dans un coin de France, boisé comme un grand parc et aménagé à souhait par la nature pour servir d'aire et de cache à une escadrille de chasse ; mais on l'appelle l'Escadrille du Dimanche parce que les jeunes gens qui la composent sont des jeunes gens fortunés qui s'adonnaient en Angleterre, à chaque week-end, aux joies de l'aviation comme d'autres vont faire du canoë, ou pêcher à la ligne, ou camper le dimanche à la campagne. En d'autres mots, l'Escadrille du Dimanche est une escadrille d'amateurs.

Or, ces amateurs sont en France depuis dix jours.

Débarquée l'autre mardi, l'escadrille subit le baptême du feu le jour même, ayant à peine atterri. Elle fut bombardée, subit quelques dommages au sol et eut à déplorer la perte de deux pilotes. Mais dès le surlendemain, alertée, elle prit en chasse une formation très dense de bombardiers allemands, escortée d'une dizaine de Messerschmitt[3], fonça sur l'escorte des chasseurs qui se dispersèrent et firent demi-tour à sa vue, abattit un Messerschmitt et deux bonnes douzaines de Heinkel[4]. Ce premier combat ne dura que quelques minutes... Et depuis l'Escadrille du Dimanche continue à se distinguer.

« *Monsieur, ne parlez pas de moi, je vous en prie*
et, surtout, ne dites pas mon nom !... »

Je suis couché dans l'herbe et je bavarde avec un tout jeune pilote avec qui je suis vite entré en confiance quand je lui eus dit que j'avais un fils de son âge, qui était également pilote de chasse[5].

– Vous savez, lui dis-je, mon gamin est comme vous, il se plaint du manque de nouvelles. À part cela, il est content. Son escadrille a eu une chance extraordinaire, pas un blessé, pas un manquant, et ils ont abattu tant d'appareils ennemis depuis le 10 mai[6], que pour ne pas faire de jaloux, ils se les partagent entre eux. Ainsi la semaine dernière, chacun d'eux a eu droit à quatre boches.

– Nous, il n'y a pas assez longtemps que nous sommes dans le jeu pour nous les partager. Au contraire, chacun de nous est fier de son tableau de chasse et espère l'améliorer avec un peu de chance, me répondit mon jeune Anglais. Mais nous avons un as à l'escadrille, c'est un vieux sergent qui a fait 1914 et qui nous servait d'instructeur en Angleterre. Il a tenu à venir en France avec nous ; c'est un tireur émérite et il n'en rate pas un à la mitrailleuse. Nous avons fait une demande collective pour qu'il passe sous-lieutenant. Nous espérons qu'il va être nommé...

Au moment de partir, et alors que je suis déjà installé dans l'auto, ce jeune pilote me court après pour me dire en rougissant :

– Monsieur, ne parlez pas de moi et surtout ne mettez pas mon nom dans votre journal si vous parlez de votre visite à notre escadrille ; ma fiancée ignore que je suis en France *dans l'aviation*...

– Ne vous inquiétez pas, mon ami, il nous est interdit de nommer personne.

Que la vie de château est ennuyeuse !

J'avais tenu à aller visiter un hôpital de la R.A.F.

Au retour, nous nous arrêtons donc sur la place d'un village, devant la grille d'un château dans l'allée duquel sont rangées les voitures ambulances et de secours.

Dans le château même, les salles d'opération et de pansement sont minutieusement installées, mais les salles et les lits sont déserts. Il n'y a pas un blessé.

– Je crains que vous ne vous soyez dérangé pour rien, me dit le médecin-chef qui m'accompagne. Il n'y a pas de blessés dans l'aviation. C'est bien la grande surprise de cette guerre. Ou l'avion tombe en flammes ou le pilote saute en parachute. Dieu merci, mon hôpital est vide car les quelques éclopés qui arrivent sont immédiatement dirigés sur l'Angleterre, mais... que la vie de château est ennuyeuse !

II

DANS LE VA-ET-VIENT DES CONVOIS MOTORISÉS À LA RECHERCHE DES POINTS DE CHUTE

Avant la bataille des Flandres, d'immenses mouvements de troupes ont eu lieu, loin derrière les lignes, pour préparer les nouveaux dispositifs de la nouvelle bataille qui s'est déclenchée le 5 juin à 4 heures du matin, sur tout le front du Nord, des plages ensoleillées de la Manche aux rives ombragées de l'Ailette[7].

Nous sommes donc restés durant quelques jours sans contact direct avec nos escadrilles et nos aviateurs de la R.A.F. dont nous ne savions rien, sinon ce qu'en disaient les communiqués officiels.

– *Our boys are at work.* Nos garçons sont au travail, vous ne pouvez leur rendre visite maintenant, nous répondait-on quand nous demandions avec insistance à aller voir nos amis les aviateurs anglais. Ils ont survolé l'Allemagne. Ils ont fait de la bonne besogne. Il ne faut pas les déranger. Ils se reposent. Ils repartent; tous les jours, toutes les nuits, ils sont engagés. Il ne faut pas les distraire. Patientez, votre tour viendra...

L'attente, l'insupportable attente

Que cette attente est douloureuse quand on songe non pas seulement aux siens qui sont engagés dans la bataille, mais au sort du pays. Mais plus chanceux que les mères, les sœurs, les fiancées qui attendent, que tous les hommes de l'arrière qui espèrent et ont confiance, quoique le cœur lourd, je suis, moi, mêlé à ce grand va-et-vient des convois et des unités qui, durant ces jours derniers, parcoururent les routes de France, comme les troupeaux à l'époque de la transhumance, mais d'étranges troupeaux mécanisés, motorisés, pétaradants, tonnants, roulant sur des chenilles de fer et d'acier, secouant leur toison de tintamarre. Des convois qui n'en finissaient pas, qui s'étendaient sur des dizaines de milles et qui parcouraient des centaines de kilomètres dans leur journée comme les bêtes de l'Apocalypse[8] en marche : des camions six-roues, des voitures tous terrains, d'immenses fourgons remplis d'appareils scientifiques, de radiotélégraphie et de télémétrie[9], ou transportant à une allure accélérée des tas de soldats endormis, écrasés par la chaleur.

Alerte !

Et cela roulait par toutes les routes et se déroulait dans les deux sens, de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est. Et parfois il y avait alerte. Alors, la D.C.A[10] tonnait dans les environs, où l'on entendait une lointaine explosion de bombes.

Et nous autres, les quelques journalistes qui avions la chance d'être mêlés à ces longues colonnes motorisées, nous quittions la grande route pour nous lancer à la découverte dans nos petites voitures sport. Nous partions aux nouvelles. On filait par les chemins de traverse.

On roulait des heures par des chemins de terre, au hasard, soudainement plongés dans les effluves du printemps et le

grand silence de la campagne, hors de la pestilence et du tohu-bohu des convois, interrogeant les paysans sur les points de chute et les explosions entendues, ne trouvant généralement rien, revenant bredouille, car rien n'est aussi difficile à situer que la direction ou la distance d'une explosion, et les bergères et les faucheurs que nous interrogions nous donnant les indications les plus contradictoires ou les plus fantaisistes, surtout quand nous cherchions à leur faire préciser leurs dires.

Un pilote qui a perdu ses bottes

Pourtant, lundi matin, nous tombâmes sur un grand Dornier[11] qui avait percuté au sol. L'explosion avait dû être terrifiante, car les débris de l'appareil s'éparpillaient dans un rayon de 400 mètres. Le mitrailleur arrière était carbonisé. Des paysans avaient vu trois parachutistes atterrir, deux à l'orée d'un bois, le troisième dans un champ de trèfle. Ils s'étaient immédiatement emparés de ce dernier, qui ne pouvait courir, alors que ses compagnons s'enfuyaient. C'était le pilote de l'appareil. Il expliqua qu'il avait perdu ses bottes dans sa chute, mais se montra très vexé de se trouver pris et de n'avoir pu courir.

C'était un gaillard qui avait fait trois fois, quatre fois le voyage de Norvège. Il paraît que lorsqu'il se vit entouré, il leva les mains en l'air et se mit à crier : « Pardon, Monsieur ! Pardon, Madame ! »

C'est tout ce qu'il savait de français[12].

III

J'AI VU UN DUEL À MORT AUTOMATIQUEMENT ENREGISTRÉ PAR L'APPAREIL DE BORD[13]

Quelque part en France, juin 1940

Il y a longtemps déjà que je le savais. Mais je n'avais pas le droit de le dire. On m'avait fait la démonstration de l'appareil et j'avais assisté à la projection de plusieurs bouts de films. Il est vrai que ce n'était que des négatifs, difficiles à déchiffrer parce que trop rapides, trop courts, une notation mnémotechnique de la bataille de l'air, et, par rapport au déroulement d'un film à grand spectacle tel qu'il se pratique habituellement à Hollywood[14], ces bouts de négatifs que j'avais eus sous les yeux étaient une espèce de sténographie, mais combien plus émouvants qu'un film à grand spectacle, d'avoir été enregistrés au cœur même du combat, en pleine action, sans phrase, sans chiqué, sans mise en scène[15].

Une mitrailleuse de l'œil

Aujourd'hui que les premières images positives de ces bouts de film de combat aérien ont paru dans les journaux, je puis dire que certains chasseurs des A.A.S.F. (*Advanced Air Striking Forces*) des forces combattantes avancées de l'Air

de la R.A.F. disposent d'un appareil de prises de vues cinématographiques, qui est une petite merveille optique.

Cet appareil, branché sur le circuit de feu, fonctionne automatiquement et en même temps que la mitrailleuse du bord, chaque fois que le pilote, ayant pris son adversaire dans sa ligne de mire, appuie sur un bouton et déclenche à bout portant sa terrible rafale de 1 200 à 1 800 coups-minute.

Images terrifiantes mais saisissantes de réalité[16]

Or, tandis que ses voisines, les huit mitrailleuses du bord, tirent à une cadence record et lâchent dans chaque rafale un certain nombre de balles traceuses, le petit appareil de prises de vues niché comme les mitrailleuses dans l'un des alvéoles des ailes enregistre durant la durée de la rafale[17] tout ce qui se passe ou passe devant son objectif; un gros plan de l'avion ennemi sur lequel on plonge et dont on s'approche à une vitesse vertigineuse; le bouquet insensé des balles traçantes[18]; un virage sur l'aile avec le glacis du ciel sous l'aisselle, quand on remonte, ou le buvard écœurant de la terre si l'on attaque en piqué la tête en avant; les bonnes et les fausses manœuvres des antagonistes; une aile qui se détache, un moteur qui flambe et explose; l'appareil qui choit dans une spirale de fumée et que l'on mitraille et que l'on accompagne dans sa chute; images terrifiantes mais saisissantes de réalité, telles qu'on a pu en voir deux ou trois ces jours derniers dans les journaux.

On voit tout, car rien n'échappe à cet œil mitrailleur dont la mise au point est automatique et qui enregistre tout.

Ce que l'appareil a vu et ce que l'homme dit

Le seul défaut de ces films est d'être muets. Mais puisque j'ai la chance de vivre depuis quinze jours avec la R.A.F.,

tâchons de faire parler les aviateurs. Je m'empresse de dire que ça n'est pas facile de faire raconter à l'homme ce que l'appareil cinématographique a vu.

Nous sommes dans la chambre noire, une petite salle de projection improvisée. À l'écran, une aile, puis de nouveau, une aile mais dont on distingue la croix gammée. Un peu de fumée. Le gouvernail de profondeur qui se détache. L'avion ennemi tombe. On le suit dans sa chute au sol.

Et voici le commentaire d'un des jeunes pilotes présents :

« Nous étions en patrouille au nord de X... à 21 000 pieds. Nous apercevons une formation de 50 à 70 avions ennemis, des Heinkel précédés de Junker 87[19] et escortés par des Messerschmitt 110. Les Messerschmitt étaient à peu près au même niveau que nous. Les Heinkel et les Junker volaient à environ 14 000 pieds. Ils volaient direction N.-E. S.-O. Nous nous tenions dans le soleil à leur gauche. Nous virâmes à droite pour les attaquer par-devant. L'ennemi était en formation serrée. Il ouvrit le feu à la distance de 600 yards. Il paraît que les Messerschmitt 110 nous ont foncé dessus, mais je ne les ai pas vus.

Nous attaquons une escadrille de sept machines en V. J'attaquai l'avion d'extrême gauche. Immédiatement il rompit la formation et tomba en tournoyant vers le nord. Je lui envoyai une deuxième giclée et le suivis au sol. Il atterrit et rebondit sur une haie. Je vis les deux hommes de l'équipage sortir de l'appareil et courir pour aller se dissimuler dans la haie. C'était bien rigolo.

Puis je me dirigeai vers le N.-O., survolai une ville qui venait d'être violemment bombardée. Je vis un Junker 87 qui volait à l'est, à 100 pieds au-dessus des champs. Je le poursuivis. Il ne sembla pas qu'il eût eu un mitrailleur arrière ou que le pilote ne m'ait vu. Je le serrai par la droite sous la queue et usai ce qui me restait de munitions. Aileron et gouvernail se détachèrent et l'appareil s'écrasa au sol, où il explosa. C'est celui que vous venez de voir à l'écran. J'avais une balle dans l'hélice. »

Je lui demande : « C'est tout? »

« Oui, c'est tout, vous le voyez bien. Je suis bien rentré. »

IV

AU-DESSUS DE LA DÉFLAGRATION DES BOMBES L'ESCADRILLE ENDIABLÉE REVIENT SANS CESSE AU COMBAT

Un pilote qui venait d'atterrir en faisant cheval de bois[20], les commandes arrière coupées, déclarait, encore tout surexcité par le tournoi :

– Monsieur, jamais je n'aurais pu croire que tant d'avions pussent venir s'inscrire dans un circuit aussi serré. Nous étions là plus de cinquante, Français, Allemands, Anglais inextricablement mêlés et à nous tirer dessus et à tourner en rond tout en descendant jusqu'à moins de cinquante mètres du sol. J'en ai encore le vertige. Quelle bagarre !...

Un autre, un bombardier qui revient d'Allemagne et qui a une grosse bosse au front, l'inspecte dans un petit miroir rond qu'il tient au creux de la main :

– Regardez cette bosse, non, mais regardez-moi ça ! J'avais une mission à remplir et je l'ai exécutée. Un fameux objectif, n'est-ce pas, à en juger par cette bosse ! Imaginez que je me tenais à deux mille pieds et que la déflagration a été telle au sol que j'ai été littéralement soufflé de mon siège et que j'ai cru que j'allais passer au travers de ma toiture...

Tels sont les propos que l'on entend quand on est admis dans les camps et sur les terrains de A.A.S.F. *(Advanced Air Striking Forces),* des forces combattantes avancées de l'Air,

qui sont les escadrilles britanniques les plus ardentes et les plus intimement mêlées à la bataille : chasse, bombardement, attaques en piqué[21] des chars, missions de destruction proches et lointaines, sur les arrières immédiats des armées ennemies ou en plein cœur du pays ennemi. Escadrilles enragées, endiablées, infatigables, sans cesse engagées, sans cesse exposées, car quand elles reviennent de leurs carrousels[22] au ciel, elles sont bombardées au sol et n'ont jamais le repos.

Nouvelles nouvelles de l'Escadrille du Dimanche qui a abattu quarante-cinq avions ennemis depuis dix-huit jours qu'elle est en France

L'autre nuit, au-dessus d'un petit port de pêcheurs, cette escadrille auxiliaire de chasse, dont je vous ai déjà entretenu, rencontre une formation de cinquante bombardiers allemands (Heinkel III, Junker 88), accompagnée d'une vingtaine de Messerschmitt 110 qu'elle attaque, disperse et met à mal.

– Nous nous sommes battus à moins de cinquante pieds du sol, raconte le chef de l'escadrille, un as à quatre victoires. Nous en avons eu trois et probablement encore deux autres. Mais je n'en suis pas sûr. On n'a pas le temps de se rendre compte dans la bagarre...

– Oui, dit un jeune pilote qui en a déjà abattu sept et qui, cette fois-ci, a forcé un Junker à aller atterrir dans un champ. Comment vous dire ? Je crois même qu'un sergent de ville aurait perdu la tête. C'était comme un embarras de voitures à Piccadilly. Le ciel était embouteillé tellement nous étions nombreux. Je me demande comment nous avons réussi à nous en sortir ?

La mascotte de l'escadrille, le vieux sergent dont je vous ai déjà parlé parce qu'il est le plus adroit mitrailleur et l'homme volant le plus âgé de la R.A.F., quarante ans, dont vingt-cinq de service, a un huitième avion ennemi au tableau. Arrivé en dernier sur le lieu du combat parce qu'il avait eu

des ennuis avec son moteur, il arriva tout juste à temps pour descendre un Messerschmitt 110.

– *It was finished all-right.* Ça c'est bien passé.

Un mitrailleur de quinze ans

Dans une autre escadrille on a fait prisonnier un mitrailleur allemand, tombé en parachute. C'était un garçon de *quinze ans.*

Pour aussi extraordinaire que paraisse cette nouvelle, je puis la certifier exacte.

V

LE DERNIER QUART D'HEURE AVEC L'AVIATION ANGLAISE[23]

Cela a été très pathétique.

– Si vous voulez partir avec nous, Cendrars, vous savez que pour vous il y a une place à bord.

– Merci, mon colonel. Vous êtes trop aimable. Votre proposition me touche beaucoup. Mais malgré mon envie de vous accompagner en Angleterre, je reste en France, c'est mon pays...

– Mais réfléchissez, Cendrars, la guerre n'est pas finie. Si l'armée française met bas les armes, nous, nous allons continuer à nous battre en Angleterre. Venez avec nous. Vous pourrez vous rendre utile. Nous aurons besoin de gens comme vous. Vous savez que nous vous aimons bien.

– Merci, mon colonel. Mais c'est tout réfléchi. De quoi demain sera-t-il fait? Nul ne le sait. Je sens que mon devoir est de rester en France.

– Alors, au revoir, Cendrars, et bonne chance!

– Au revoir, Colonel. *God bless you*[24] *!*

Nous nous serrâmes vigoureusement la main et le colonel monta dans sa voiture d'état-major, qui démarra, donnant le branle à des centaines et des centaines de gros camions six-roues qui, depuis trois heures de l'après-midi, encombraient le square d'un grand port de Bretagne.

Fortune de guerre

Il était six heures du soir. Je savais que le convoi que je voyais s'ébranler en direction des quais d'embarquement n'était que le détachement avant-coureur d'innombrables autres convois de matériel qui par toutes les routes est-ouest convergeaient imperceptiblement depuis des semaines vers les ports d'embarquement. La R.A.F. nous quittait.

Malgré la vaillance, le sacrifice, la combativité infatigable de ses jeunes pilotes, le sort lui était contraire, et depuis un mois la R.A.F. suivait la fortune générale des armées, reculant étape par étape, déménageant son matériel et, ce soir, l'ordre était arrivé d'embarquer pour sauver le matériel, et ne pas le perdre comme à Dunkerque[25].

– Ce sera une guerre de cent ans, nous finirons par vaincre, m'avait dit le colonel avant de prendre congé. L'Angleterre ira jusqu'au bout. Nous sommes prêts à tout.

Une estafette

J'étais là, étrangement troublé, ému, bouleversé, adossé à la grille du square, regardant défiler les convois, évoquant les bons amis que je m'étais faits depuis un mois que je vivais avec ceux de la R.A.F., et les larmes me venaient aux yeux de voir tant de braves nous quitter à cette heure.

Je crois que je n'ai jamais connu pareil déchirement que là, sur ce trottoir, dans cette ville où j'étais arrivé dans le courant de l'après-midi, connaissant déjà la nouvelle que nous allions cesser le feu, et peut-être nous rendre, alors que les habitants de la ville nous acclamaient, croyant à du renfort, alors que tous ces camions chargés d'hommes en bras de chemise, chargés d'hommes qui chantaient, la meilleure arme, la meilleure armée de nos Alliés, la R.A.F. s'en allait, quittait la France, des centaines d'avions sillonnaient déjà le ciel,

illuminés, brillants, tout en or dans le couchant, avions qui ne me faisaient pas lever la tête car à mon chagrin se mêlait un sentiment de honte. Et c'est à cet instant précis qu'une estafette en motocyclette s'arrêta devant moi et me tendit un message, et repartit dans une immense pétarade.

C'était un message du colonel. Il m'y disait :

« Cendrars, – la nuit porte conseil. Si vous vous décidez à venir, venez. Vous nous ferez plaisir. Le dernier avion part demain matin à 11 heures. Il y aura une place pour vous.

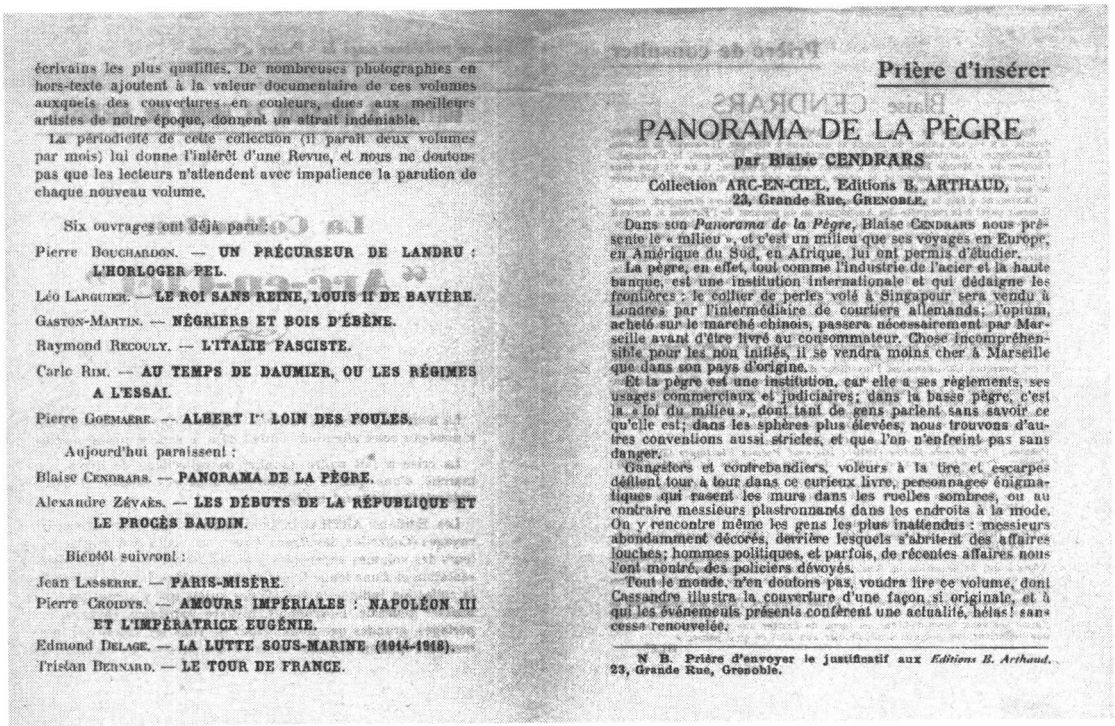
J'ai donné des ordres[26]. »

Mais le lendemain matin j'étais déjà à Bordeaux, où j'appris le changement du gouvernement et les déclarations du maréchal Pétain[27] et où je vis s'embarquer à bord d'un vaisseau de guerre dans le courant de l'après-midi l'ambassadeur d'Angleterre et une nombreuse suite, parmi laquelle beaucoup d'amis qui me faisaient signe.

Puissent-ils tenir en Angleterre, voire au Canada, et que Dieu les protège ! Je suis sûr que nous nous retrouverons bientôt.

DOSSIER

NOTICES ET NOTES



écrivains les plus qualifiés. De nombreuses photographies en hors-texte ajoutent à la valeur documentaire de ces volumes auxquels des couvertures en couleurs, dues aux meilleurs artistes de notre époque, donnent un attrait indéniable.

La périodicité de cette collection (il paraît deux volumes par mois) lui donne l'intérêt d'une Revue, et nous ne doutons pas que les lecteurs n'attendent avec impatience la parution de chaque nouveau volume.

Six ouvrages ont déjà paru :

Pierre Bouchardon. — **UN PRÉCURSEUR DE LANDRU : L'HORLOGER PEL.**

Léo Larguier. — **LE ROI SANS REINE, LOUIS II DE BAVIÈRE.**

Gaston-Martin. — **NÈGRIERS ET BOIS D'ÉBÈNE.**

Raymond Recouly. — **L'ITALIE FASCISTE.**

Carlo Rim. — **AU TEMPS DE DAUMIER, OU LES RÉGIMES A L'ESSAI.**

Pierre Goemaere. — **ALBERT Ier LOIN DES FOULES.**

Aujourd'hui paraissent :

Blaise Cendrars. — **PANORAMA DE LA PÈGRE.**

Alexandre Zévaès. — **LES DÉBUTS DE LA RÉPUBLIQUE ET LE PROCÈS BAUDIN.**

Bientôt suivront :

Jean Lasserre. — **PARIS-MISÈRE.**

Pierre Croidys. — **AMOURS IMPÉRIALES : NAPOLÉON III ET L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.**

Edmond Delage. — **LA LUTTE SOUS-MARINE (1914-1918).**

Tristan Bernard. — **LE TOUR DE FRANCE.**

Prière d'insérer

PANORAMA DE LA PÈGRE

par Blaise CENDRARS

Collection ARC-EN-CIEL, Editions B. ARTHAUD, 23, Grande Rue, Grenoble.

Dans son *Panorama de la Pègre*, Blaise Cendrars nous présente le « milieu », et c'est un milieu que ses voyages en Europe, en Amérique du Sud, en Afrique, lui ont permis d'étudier.

La pègre, en effet, tout comme l'industrie de l'acier et la haute banque, est une institution internationale et qui dédaigne les frontières : le collier de perles volé à Singapour sera vendu à Londres par l'intermédiaire de courtiers allemands; l'opium, acheté sur le marché chinois, passera nécessairement par Marseille avant d'être livré au consommateur. Chose incompréhensible pour les non initiés, il se vendra moins cher à Marseille que dans son pays d'origine.

Et la pègre est une institution, car elle a ses règlements, ses usages commerciaux et judiciaires; dans la basse pègre, c'est la « loi du milieu », dont tant de gens parlent sans savoir ce qu'elle est; dans les sphères plus élevées, nous trouvons d'autres conventions aussi strictes, et que l'on n'enfreint pas sans danger.

Gangsters et contrebandiers, voleurs à la tire et escarpes défilent tour à tour dans ce curieux livre, personnages énigmatiques qui rasent les murs dans les ruelles sombres, ou au contraire messieurs plastronnants dans les endroits à la mode. On y rencontre même les gens les plus inattendus : messieurs abondamment décorés, derrière lesquels s'abritent des affaires louches; hommes politiques, et parfois, de récentes affaires nous l'ont montré, des policiers dévoyés.

Tout le monde, n'en doutons pas, voudra lire ce volume, dont Cassandre illustra la couverture d'une façon si originale, et à qui les événements présents confèrent une actualité, hélas! sans cesse renouvelée.

N. B. Prière d'envoyer le justificatif aux *Editions B. Arthaud*, 23, Grande Rue, Grenoble.

Prière d'insérer de Panorama de la pègre *(Arthaud, 1935)*.

NOTICE SUR
PANORAMA DE LA PÈGRE

Le 17 avril 1934, *Excelsior* annonce la parution prochaine d'une « sensationnelle enquête », *Les Gangsters de la Maffia*, par M. Blaise Cendrars, l'auteur d'*Al Capone*, de *Rhum* et de *L'Or* qui, « accoutumé aux dangereuses équipées, n'a pas hésité à pénétrer dans les zones d'ombre qui représentent, en quelque sorte, les territoires interdits d'une civilisation poussée à l'extrême » :

> *Cette recherche vivante, audacieuse et souvent dramatique établira, en dehors de tout romantisme conventionnel, la géographie du banditisme moderne : mœurs, coutumes, tribus, types et chefs du* gangsland.

Le 18 avril, un encadré avec une photo de Cendrars – costume-cravate, cigarette et borsalino – rappelle aux lecteurs que l'enquête commencera « demain ». Le 19 paraît donc le premier des 18 articles de la série, qui se poursuit jusqu'au 14 mai. Dès le 18 mai, Cendrars reçoit une lettre de l'Agence Littéraire Internationale lui proposant ses services pour le « placement » de son reportage chez un éditeur. Peine perdue, c'est l'éditeur Arthaud qui, en la personne de Pierre Morel, prend directement contact avec l'auteur. Il faut dire que, princièrement orchestrée par *Excelsior*, que dirige alors Pierre Brossolette, la série, qui paraît quotidiennement à la une où elle « colle » à l'actualité – commission d'enquête sur l'affaire Stavisky et inculpation des assassins présumés du conseiller Prince –, remporte aussitôt un vif succès. La presse régionale la cite abondamment et ne tarit pas d'éloges : « Articles fort savoureux », « remarquable enquête », « fort intéressante série d'articles », lit-on dans les coupures de l'Argus de la presse conservées au Fonds Blaise-Cendrars des Archives littéraires suisses (ALS) à Berne.

Le 9 juillet 1934, Cendrars signe un contrat avec le libraire-éditeur grenoblois Benjamin Arthaud, moyennant la confortable somme de 5 000 francs correspondant à un premier tirage du livre à 20 000 exemplaires, un chiffre élevé. La date limite de remise du manuscrit est fixée au 15 août. Dans le courant du mois, Cendrars a procédé aux classiques transformations auxquelles se livraient d'ordinaire les reporters pour l'impression en volume de leurs articles : changement de titre, suppression des sous-titres, redistribution des paragraphes (le texte publié est plus aéré) et corrections stylistiques. À quoi s'ajoutent quelques remaniements plus significatifs visant à resserrer le lien avec les affaires politico-criminelles du temps et à donner davantage d'ampleur aux analyses de fond (voir Michèle Touret, « Cendrars reporter », *Blaise Cendrars*, revue *Sud*, p. 133-152). La composition d'ensemble demeure néanmoins inchangée et l'on ne saurait comparer ces ajustements avec les transformations, autrement plus importantes, que Cendrars fera subir à sa série sur Hollywood, deux ans plus tard.

Le livre paraît en 1935 dans la collection « Arc-en-ciel », sur papier rose, avec une couverture de l'affichiste Cassandre et 7 héliogravures en hors-texte de provenances diverses (*Détective*, Universal-photo et Film Pathé-Nathan). Les Éditions Arthaud, peut-on lire dans le Prière de consulter, « ont voulu donner aux lecteurs des volumes accessibles à toutes les bourses et d'une présentation et d'une tenue littéraire impeccables ». Il est vrai qu'en dépit de son prix modique, le livre tranche avec les collections bon marché de l'époque, comme « Succès » (chez Gallimard) ou « Le Livre d'aujourd'hui » (aux Éditions de France), de présentation bien plus médiocre. Un heureux compromis entre grande diffusion et qualité, et une affaire rondement menée qui font du premier vrai grand reportage de Cendrars une parfaite réussite du genre, si ce n'est tout à fait une enquête modèle...

Quelles en furent, en effet, les modalités exactes ? La mise en scène du reporter en reportage, exploitée à l'envi par un Kessel ou un Carco en semblable circonstance, reste très discrète dans *Les Gangsters de la Maffia*. Cendrars s'est-il déplacé ? Avait-il (hormis ceux que lui fournit le courrier des lecteurs !) des contacts avec le « milieu » ? Aucun document ne nous éclaire précisément sur ces questions. On note qu'*Excelsior* ne mentionne pas « Par notre envoyé spécial » comme il le fait pour la série de Philippe Soupault dans la Sarre, parue simultanément. Trois clichés seulement accompagnent la série, dans un quotidien qui fonda pourtant sa renommée sur l'illustration photographique. Cendrars était,

de longue date, un familier des lieux de son enquête – Paris, Marseille, la côte basque n'ont plus de secrets pour lui – et il connaissait suffisamment les milieux interlopes pour pouvoir concevoir un de ces reportages dont André Salmon avoue, dans ses *Mémoires sans fin*, qu'ils « se font tout aussi bien à domicile ». L'information considérable, pour ne pas dire l'érudition, dont témoigne *Panorama de la pègre*, les nombreuses coupures de presse qui figurent dans les archives de l'auteur, ainsi que le manuscrit (O 133), confirmeraient plutôt cette dernière hypothèse. Tantôt dactylographié, tantôt écrit d'une autre main, ce dernier ne porte en effet trace de l'écriture de Cendrars qu'en ce qui concerne les corrections. A-t-il dicté ses articles, ou bien s'est-il, comme il l'avait déjà fait pour *L'Affaire Galmot* avec le jeune journaliste Nino Frank, adjoint, moyennant rétribution, l'aide d'un tiers chargé de lui fournir de la « copie » ? Une série de notes préparatoires, sur papier libre ou bloc-notes (O 132), nous renseigne sur l'évolution du plan d'ensemble, manifestement conçu avant la rédaction des articles. La plupart des thèmes, parfois même des titres des chapitres sont arrêtés, mais leur nombre et l'ordre de composition restent flottants, Cendrars oscillant entre un classement par lieux géographiques et par « types » de maffieux, jusqu'à ce que se dessine la ligne générale de l'enquête – Paris pour commencer, puis les réseaux français et internationaux, pour revenir enfin à la capitale – selon une progression où l'anecdote prolifère dans un second temps, venant corroborer la thèse initiale et en amplifier l'impact pour ainsi dire « sensationnel ». Le manuscrit a été rangé par l'auteur dans une chemise au titre trompeur : « La Pègre 1934. Articles d'*Excelsior* remaniés en août ». Il s'agit, en réalité, d'un état du texte antérieur à la prépublication originale, mais que Cendrars a certainement repris lorsqu'il a procédé aux corrections pour l'édition en volume, ainsi qu'en témoigne la présence de certains passages qui, abandonnés dans *Les Gangsters de la maffia*, ont été réintroduits dans *Panorama de la pègre*.

Comme nous l'apprend la *Correspondance Blaise Cendrars Jacques-Henry Lévesque 1924-1959*, publiée sous le titre *« J'écris. Écrivez-moi »* par Monique Chefdor (Denoël, 1991), Cendrars avait envisagé de « prendre un ou deux chapitres » de ce livre, « pour les intégrer dans un morceau sur le Vieux-Port » (*L'Homme foudroyé*, 1945 ; TADA 5). Il n'en fera rien, ainsi qu'il s'en explique à son ami dans une lettre du 14 avril 1944 : « [*Panorama de la pègre*] ne m'a pas servi – ou plutôt il m'a permis de ne pas me répéter. » L'idée d'exploiter à nouveau ce reportage est cependant toujours présente à son esprit en 1953, lors-

qu'il prépare *La Rumeur du monde*, un recueil-somme de textes d'époques et d'écritures diverses, qui ne verra jamais le jour. Une première table des matières prévoyait en effet que le livre se terminât sur une section intitulée « Paris » dans laquelle figure le sommaire de *Panorama de la pègre*, biffé, dans un second temps. Ainsi tourne court l'aventure de ce texte qui, par la modernité du point de vue adopté, a cependant rompu avec les vieilleries romantiques et romanesques de toute une littérature des bas-fonds, dont la recrudescence en ces années trente tenait assurément plus du « filon » que de la rencontre avec le réel.

NOTES

1. Cendrars avait songé à intituler son enquête « En expédition au pays de "la Maffia" » ; il adopte pour *Excelsior Les Gangsters de la Maffia*, ce titre « en deux langues dont aucune n'est française », comme le lui reproche Louis Laloy dans *L'Ère nouvelle* du 15 mai 1934. Sur le contrat d'édition avec Arthaud, il est mentionné un ouvrage intitulé « *La Pègre* ou *Panorama de la pègre* ». Le titre finalement retenu, mieux frappé avec son allitération en « p », a également le mérite de mettre en valeur l'angle de perspective du panorama, une manière originale que Cendrars a eu de tirer parti de la contrainte journalistique du feuilleton. En minorant – car elle n'est pas totalement absente – l'esthétique, romanesque, de la gradation épisodique, au profit de celle, moins sensationnelle, mais plus plastique du découpage en plans et de l'art du contrepoint, chaque chapitre prenant la mesure d'une facette de la pègre, Cendrars rétablit une « visibilité » au sein de cet « anonymat chaotique » qui, selon lui, la caractérise (Voir R. Ferreira de Oliveira, « Kessel, Cendrars : deux versions de la pègre », *Littérature et Reportage*, sous la dir. de M. Boucharenc et J. Deluche, Presses universitaires de Limoges, 2001, p. 105-116).

I. CHAMPS-ÉLYSÉES 1935 *(p. 3)*

Prépublication originale (PréO), sous le titre « Champs-Élysées 1934 » dans *Excelsior* du 19 avril 1934 (p. 1) avec une photographie (« L'avenue des Champs-Élysées vue du rond-point la nuit ») et deux sous-titres : « Une formidable société anonyme » et « Aux Champs-Élysées ». La commission d'enquête sur l'affaire Stavisky et la détention des assassins présumés du conseiller Prince font la une du jour. Le

manuscrit (Ms), intitulé « Ce qui grouille dans les profondeurs », est de la main de Nino Frank. Il diffère nettement de la PréO. Les peu nombreux passages repris soit dans ce chapitre, soit dans le suivant ont été biffés ou cochés en marge par Cendrars. Des détails sur les protagonistes de l'affaire Stavisky, ainsi qu'un développement sur « La *maffia* et les *maffiosi* », ont été écartés. Le découpage en sections de l'édition Arthaud ne recoupe qu'assez exceptionnellement celui opéré par le journal au moyen des sous-titres : cette règle vaut pour l'ensemble du texte.

2. Accusé fin 1933 du détournement de fonds du Crédit municipal de Bayonne, Alexandre Stavisky fut retrouvé mort, le 9 janvier 1934, à Chamonix, une balle dans le corps. L'opinion publique ne croit pas à la thèse officielle du suicide, ainsi que Cendrars y fait allusion à travers cette expression, qui n'est pas sans évoquer un rapprochement avec sa propre qualité d'*écrivain de la main gauche*. Ce scandale, dans lequel furent impliquées plusieurs personnalités politiques, notamment parmi les radicaux au pouvoir, provoqua la démission du cabinet Chautemps et conduisit, sous l'impulsion de l'extrême droite, aux sanglantes émeutes du 6 février 1934.
3. Alfred Lœwenstein : financier belge richissime mort dans des conditions controversées en 1928. Il se serait suicidé en se jetant de son propre avion dans la mer.
4. Ivar Kreuger (1888-1932) : financier et faussaire suédois de génie, acculé au suicide par la grande crise de 1929.
5. Samuel Insull (1859-1938) : né à Londres, émigré aux États-Unis ou il prend la tête du plus grand trust électrique américain, cet ami d'Edison vit son empire s'effondrer en 1932, ruinant de nombreux actionnaires. Il fut accusé de fraude.
6. Cendrars reprend ici, parfois mot pour mot, plusieurs passages d'*Aujourd'hui* (1931 ; TADA 11) : « Le principe de l'utilité » (p. 42-43) et « Le roman français » (p. 49).
7. Boniface Marie Ernest Paul de Castellane, dit Boni de Castellane (1867-1932), célèbre dandy, ami de Marcel Proust. Il épousa Anna Gould, richissime héritière du « roi » des chemins de fer américains, et donna de fastueuses réceptions dans le palais à la façade de marbre rose construit sur le modèle du grand Trianon à l'angle de l'avenue du Bois et de l'avenue Malakoff.
8. Mot anglais : littéralement « pays du gang ». Dans un passage inédit du Ms du chapitre II, Cendrars précise : « Le *no man's land* est le

pays qui n'appartient à personne parce que personne n'y passe./ Le *gangsland* est le pays de tout le monde : mais à force d'y voir passer tout le monde il n'appartient plus à personne. »

II. UNE NOUVELLE ZONE DE TERREUR *(p. 7)*

PréO sous le même titre dans *Excelsior* du 20 avril 1934 (p. 1 et 5) avec deux sous-titres : « Jean Lorrain » et « Le collier de Mme O... ». Intitulé « D'une nouvelle zone de terreur », le Ms, dactylographié avec quelques annotations autographes, de ce chapitre figure dans un autre dossier (O 132) et comporte deux sous-titres : « Le collier de Madame B » et « Le gang land ». Il existe d'importantes différences, tant entre l'édition en volume et la préO, qu'entre cette dernière et le Ms.

9. Le gag de la porte qui se rabat de façon intempestive est un classique du burlesque américain. Charlie Chaplin a exploité à deux reprises celui, plus élaboré, de la porte à tambour, dans *Charlot, chef de rayon* (1916) et dans *Charlot fait une cure* (1917).
10. Style de jazz coloré et expressif des années 1925-1930. Le style *hot* (« échauffé ») s'oppose au style *cool*.
11. Aux États-Unis, tripot clandestin où l'on servait des boissons alcoolisées à l'époque de la Prohibition. Apparu tardivement, vers 1930, le mot est d'usage récent.
12. Poète, romancier, conteur et chroniqueur réputé, auteur d'une œuvre sulfureuse représentative de l'esprit « fin de siècle » (*L'Ombre ardente, Princesses d'ivoire et d'ivresse*, etc.), Paul Duval, dit Jean Lorrain (1885-1906), a laissé de lui l'image d'un dandy esthète et d'un homosexuel excentrique, amateur de vices et de stupéfiants.
13. Pierre Mac Orlan s'était déjà avisé du changement observé par Cendrars, lorsqu'il évoquait « les images parfaitement périmées » de la vie nocturne d'avant guerre où « chacun revêtait le costume de sa personnalité sociale » : « L'irrégulière ne se confondait pas avec la bourgeoise émancipée pour un soir ; depuis, tout s'est mêlé dans le jeu » (*Le Miroir du monde*, n° 145, 10 décembre 1932, p. 19).
14. Le développement qui suit à été substitué à l'histoire du « collier de Mme O... », par laquelle se terminait l'article d'*Excelsior* : « Au lendemain de la guerre, un couple de gens âgés et unis, M. et Mme O... – le mari avait réalisé une fortune considérable de 1914 à 1918 –, s'installent dans un appartement de luxe d'un grand hôtel pour changer d'existence.../ Le mari avait offert à sa femme un magnifique collier de perles, long de trois mètres. Mme O...

aimait ses perles d'un amour à la fois enfantin et maternel./ Un beau matin elle trouva vide la boite à cigares – car c'était une boite à cigares – où elle avait l'habitude de déposer son collier avant de se coucher. Cris, larmes. Une enquête est ouverte. En proie au délire et à la terreur, la femme, au bout de cinq jours, devient folle. On l'interne. Quelques mois après, l'homme se tue, désespéré de la demi-mort de sa compagne./ Malgré toutes les recherches des détectives et les primes des compagnies d'assurances, on n'a jamais su quel était l'homme du gang qui avait volé les perles, ni ce que ce collier, unique au monde, était devenu... » Le Ms comporte une belle version nettement plus développée de ce fait divers. Sa suppression dans *Panorama de la pègre* n'en est que plus significative. Elle traduit, en ce début d'enquête, la préférence donnée à la thèse générale sur l'anecdote et le pittoresque, ce qui ne sera plus le cas dans les derniers chapitres. Il se pourrait aussi que Cendrars ait voulu conserver « en réserve » ce texte qui aurait pu lui fournir la matière d'une « histoire vraie ».

15. Mot allemand : entente formée par plusieurs entreprises économiques, plus étroite que le cartel, mais qui ne consiste pas en une fusion complète (*Petit Larousse*).

III. LE CONSEIL DES « 33 » *(p. 11)*

PréO sous le même titre dans *Excelsior* du 22 avril 1934 (p. 1 et 5), avec trois sous-titres : « La légation du *gang* », « Le négoce » et « Attristés ». D'assez importantes variantes entre la PréO et la publication en volume. Le Ms, du même titre, se présente sous la forme d'un dactylogramme avec de nombreuses corrections autographes, qui n'ont au demeurant pas toujours été retenues.

16. Avant corrections : « Rue de Douai. Il est 7 heures et la nuit vient. C'est dans la partie escarpée, sur ce tronçon qui tout à l'heure, quand la nuit sera bien tombée, apparaîtra le moins éclairé. À trente pas de la place Clichy. »
17. Ce paragraphe ainsi que le suivant, biffés sur le Ms et absents de la version journalistique, ont été réintégrés, moyennant des ajustements stylistiques, dans l'édition Arthaud.
18. Dans cet « orateur éminent » faut-il reconnaître Jacques Doriot dont c'était la réputation ? Il venait d'être exclu du Parti communiste français en 1934 et, s'orientant vers l'extrême droite, il allait fonder deux ans plus tard le Parti populaire français (PPF).

19. Les deux paragraphes précédant l'insertion de cette note ont été ajoutés lors de l'édition en volume. Il figuraient déjà, mais biffés, sur le Ms.
20. Cette parenthèse anticipe sur l'idée qui sera développée dans le dernier chapitre, confirmant le principe d'une collecte d'informations préalable à la rédaction des articles et d'un point de vue d'ensemble sur le reportage.
21. Ce dernier paragraphe, biffé sur le Ms, n'apparaît pas dans la PréO où il est remplacé par un discours de Dante (ajout autographe sur le Ms) à propos de l'arrestation de Venture, alias Carbone, sur le point d'être libéré après plusieurs semaines d'incarcération comme suspect dans l'assassinat du conseiller Prince. Dans l'édition Arthaud, Cendrars inverse le choix.

IV. LES « 33 » ET LEURS AMIS *(p. 15)*

PréO sous le même titre dans *Excelsior* du 23 avril 1934 (p. 1 et 3), avec en sous-titres : « Les "indics" », « Soirs de rafle », « Festins » et « Les "vrais de vrais" ». De menues variantes dans l'édition en volume. Ms d'une autre main avec nombreuses corrections autographes, intitulé « Les amis des 33 ».

22. Mathurin Régnier (1573-1613) : poète français ennemi des théories littéraires de Malherbe, fameux pour ses *Satyres* inspirées d'Horace et de Juvénal. Cendrars cite les vers 211-212 de la satyre III « À Monsieur le Marquis de Cœuvres ».
23. Le baron Jean Van Heeckeren von Brandersburg (1899-1960), écrivain, dessinateur et grand voyageur, était un ami de Francis Picabia dont il partageait l'esprit dada et de Cendrars. C'était un collaborateur de la revue *Orbes* (1928-1934) que dirigeait J.-H. Lévesque, autre ami de Cendrars et son confident. Van Heeckeren est souvent évoqué dans leur correspondance *J'écris. Écrivez-moi* (*op. cit.*).
24. *Casitas* : maisonnettes. Argot argentin : lupanars.
25. Allusion à la fable de La Fontaine « Le lion et le moucheron » (Livre deuxième, fable IX), dans laquelle l'insecte se montre plus fort que le « roi des animaux ».
26. *Ribouldingue* : synonyme de « noce » ou de « bombe ».
27. Il existait, dans le Ms, une transition avec l'article suivant : « Marseille, où les scandales crapuleux et tortueux "comme cette affaire Stavisky" sont rares et petits ; Marseille que, dit-on, administrent les gangsters, les vrais... ceux qui "vomissent la maffia poli-

tico-policière"... ! / Marseille où nous serons demain. En plein gangstérisme... » Des contraintes de place dans le journal peuvent avoir été à l'origine de cette suppression.

V. MARSEILLE, MARCHÉ MONDIAL ET SECRET DE L'OPIUM *(p. 21)*

PréO dans *Excelsior* du 24 avril 1934 (p. 1 et 5), avec trois sous-titres : « Une tête brûlée », « Un chef », « L'homme privé ». Un important ajout en fin d'article pour l'édition en volume (voir note 31). Il s'agit de l'article vedette de la série, celui qui fut, avec « Les Tripots » (XIII), le plus largement reproduit par la presse régionale. La « belle Marseille » est à l'honneur dans les années trente. Carlo Rim lui a consacré l'année précédente un reportage dans l'hebdomadaire *Voilà*, et le trafic de l'opium est d'actualité : une enquête paraît dans *Miroir du monde*, en même temps que *Les Gangsters de la Maffia*. Le Ms, d'une autre main, avec de nombreuses corrections de Cendrars, s'intitule « Marseille, marché mondial de l'opium ». La version finale présente encore de notables différences avec le Ms corrigé.

28. Cendrars célèbrera « Le Vieux-Port » dans la deuxième partie de *L'Homme foudroyé* (1945 ; TADA 5, p. 39-164).
29. Cette destinée ressemble beaucoup à celle de Hans Ormund Bringolf (1876-1951) dont Cendrars publia en 1930 l'autobiographie dans la collection des « Têtes brûlées » qu'il dirigeait Au Sans Pareil. Aventurier, bandit et héros, le lieutenant de cavalerie suisse Bringolf s'engagea en 1914 dans la Légion étrangère et combattit dans les tranchées de la Somme avant d'être envoyé aux Dardanelles et sur le front de Salonique où il se fit remarquer par son audace et son courage.
30. Personnalité trouble, compromis dans les affaires Seznec puis Stavisky, l'inspecteur de la sûreté générale Pierre Bonny avait inculpé, comme suspect dans l'assassinat du conseiller Prince, le célèbre bandit corse Carbone. Ce dernier vient juste d'être relaxé lorsque paraît l'article de Cendrars. Plusieurs coupures de presse concernant le policier véreux, futur agent de la Gestapo, sont conservées aux ALS (O 135).
31. Les trois derniers paragraphes ont été ajoutés dans *Panorama de la pègre* : ils figuraient déjà, à l'état de brouillon, sur le Ms. Cet ajout met en valeur le lien entre l'enquête de fond de Cendrars et les grandes affaires de la période. À la suite de cet article, un cer-

tain Paul Isabert, « marseillais et ancien trafiquant d'opium en demi-gros », écrit à Cendrars pour lui proposer des informations sur son ancien « métier ».

VI. AU HASARD DES RENCONTRES *(p. 27)*

PréO dans *Excelsior* du 26 avril 1934 (p. 1 et 3) avec deux sous-titres : « "L'Eintellétuel" » et « Le gangster et le marchand de taureaux ». Menues variantes dans l'édition en volume. Ms incomplet, d'une autre main, comportant des ajouts et des corrections de Cendrars.

32. Raturé par Cendrars, le titre initial qui figurait sur le Ms était : « Quelques-uns parmi eux... »
33. *Tramways-tortues* : probablement une invention de Cendrars, les tramways étant réputés pour leur lenteur.
34. Chariot à deux ou quatre roues servant à transporter des fardeaux très pesants.
35. « Book » : abréviation familière de *bookmaker*, celui qui reçoit les paris des joueurs et, par extension, personne qui se livre à des pratiques frauduleuses.
36. Un coquebin est un jeune homme naïf. La clientèle, aux mœurs plus ou moins dissolues, est présentée comme jeune, élégante et frivole.
37. Un beau développement, probablement jugé trop digressif, a été barré sur le Ms : « Le platane, sous le ciel méditerranéen, est l'éternel dépositaire de l'antique sagesse. Il connaît sa mission et sait inlassablement tisser, pour celui qui en est digne, l'ambiance propice aux pensées simples et sereines, aux états euphoriques et apaisants, par quoi l'homme peut s'extraire de la frénésie, s'isoler avec soi et, retrouvant, même ignorant, le message immuable de l'Attique voisin, se gaver d'aise, de mieux-être, de joies calmes en profondeur. Du début du printemps, suivant une courbe qui marque sa sollicitude à l'homme, jusqu'aux premiers caprices de l'automne, la frondaison de l'arbre répandra une heureuse fraîcheur. Et, pour l'hiver, d'un seul souffle puissant, le mistral aura chassé au loin les feuilles désormais indésirables de l'arbre qui permet des rêveries éveillées. »
38. Le Ms s'arrête ici.
39. *Faux-poids* : fille encore mineure, dans le langage de la pègre.
40. *Avoir un bœuf sur la langue* : ne pas parler, avoir été payé pour ne rien dire.

41. « Le lion et le moucheron ». Voir note 25.
42. Célèbre tirade de la tragédie de Corneille, *Horace*, acte IV, scène 7, v. 1301-1318 (« Rome, l'unique objet de mon ressentiment! »).
43. *La maison de la bête* : peut-être *Le Sphinx*, célèbre maison close de style Art nouveau, construite par l'architecte Henri Sauvage (1873-1932), située à Montparnasse, boulevard Edgar-Quinet.
44. La « basoche » désigne de manière familière et péjorative les gens de justice.
45. Vraisemblablement Pierre Renaudel (1871-1935), homme politique proche de Jaurès qui dirigea *L'Humanité* durant la Grande Guerre.
46. Un « toton » est une toupie ventrue.
47. Cendrars semble se laisser entraîner dans un jeu verbal. Si « ratodrome » est attesté dans le *Thésaurus de la langue française* (lieu de plaisir fréquenté par des gens louches), « asinodrome » ne l'est, à notre connaissance, dans aucun dictionnaire : si l'on en croit l'étymologie, ce serait une piste où l'on fait courir les ânes (latin : *asinus*). Plaisanterie ?
48. *Se non è vero, è bene trovato* : « Si cela n'est pas vrai, c'est bien trouvé. » Proverbe italien, d'une application aisée et fréquente.

VII. DANS LES BAS-FONDS *(p. 33)*

PréO dans *Excelsior* du 27 avril 1934 (p. 1 et 5), avec un seul sous-titre : « Confession... ». Menues variantes dans *Panorama de la pègre*. Le Ms, sans titre, écrit d'une autre main avec indications marginales de Cendrars, offre, à l'exception de quelques passages repris, une version toute différente de l'article. Le « nous » y est employé de préférence au « je » et le texte met en scène la fiction du « touriste naïf ». La description de la ville est plus détaillée et l'histoire de Zette, la jeune prostituée, n'apparaît pas.

49. Des Chinois, qu'on nomme aussi « les Célestes », parce qu'ils habitent le « Céleste Empire » dirigé par le « Fils du Ciel » (l'empereur).
50. Un des rares passages repris du Ms, à l'exception de la mention sur le « rat » qui n'y figurait pas.
51. André Gaillard (1898-1929) est, en réalité, mort en 1929, des suites d'une chute dans la calanque de La Redonne, près de Marseille, au cours d'une visite qu'il rendait à Cendrars. Gaillard joua un rôle important dans le développement des *Cahiers du Sud* où il introduisit

les poètes surréalistes. Il y fera publier bien d'autres poètes et notamment Cendrars qui évoque avec amitié son souvenir dans « Le Vieux-Port » (*L'Homme foudroyé*; TADA 5, p. 127-131 et note *d* p. 136-137).

52. Désigne, en argot, un revolver.
53. Par un jeu de « variantes de faible envergure », Cendrars, selon Michèle Touret (« Cendrars reporter », *op. cit.*, p. 144), « tire le portrait vers le fantasme de persécution, vers le caprice vengeur, sinon la folie, au point que les relations entre cette fille et les autres semblent déjà annoncer celle de la femme à Mick. » Dans cette scène, Cendrars se trouve également dans la posture, qu'il cultivera dans *Histoires vraies*, du confident impromptu recueillant le récit des souffrances et du malheur des autres.

VIII. LA « BONNE VIE » *(p. 39)*

PréO dans *Excelsior* du 28 avril 1934 (p. 1 et 4), avec de nombreux sous-titres : « "Avancement sur place" », « La traite », « Quatre catégories », « La politique », « Le chef de l'organisation », « L'élément corse », « Soir d'élections ». De menues modifications dans l'édition Arthaud. Le Syndicat national des douanes, réagira, mais un peu tard (dans *Excelsior* du 10 juillet 1934), aux propos de Cendrars qui mettent en cause ses agents. Le Ms de cet article fait défaut.

54. Passage supprimé, par lequel se terminait l'article d'*Excelsior* : « Heureusement, Marseille n'est pas là tout entière, il s'en faut./ Ce serait une erreur que de le croire. Cela, c'est ce que nous sommes venus voir de cette ville diverse, mais industrieuse, belle et saine par ailleurs. »

IX. CHEZ LES CONTREBANDIERS DU NORD *(p. 45)*

PréO dans *Excelsior* du 29 avril 1934 (p. 1 et 5), avec deux sous-titres : « Contrebande du tabac » et « La saccharine ». Reprise de l'article à l'identique dans l'édition en volume. Ms d'une autre main, sans corrections, intitulé « Les contrebandiers ». Il s'agit, ainsi qu'indiqué au-dessus du titre, de « Notes » ayant servi de trame générale à l'article : Cendrars a repris, en les reformulant plus ou moins, certains passages.

55. Cendrars a confondu un nom de lieu et un nom de personne. Il n'existe pas de rue Pierre à Roubaix, mais une rue Pierre-de-Roubaix, du nom du seigneur qui obtint de Charles le Téméraire, en 1469, le droit de « licitement draper et de faire drap de toute laine », charte qui fit la prospérité de cette ville.

56. Le minerai de borax est un borate hydraté de soude qu'on trouve à l'état naturel dans d'anciens lacs asséchés. Il se présente sous forme de paillettes ou de poudre incolore ou blanche.
57. Conclusion absente du Ms.

X. DANS LE PAYS BASQUE *(p. 53)*

PréO dans *Excelsior* du 1er mai 1934 (p. 1 et 3), avec en sous-titres : « Le douanier et le maire », « Le douanier et le contrebandier », « Comment un vieux contrebandier procure une dot à sa fille ». Ceux-ci ont exceptionnellement été repris dans l'édition en volume, avec, pour le premier, l'ajout que l'on peut constater. Pas de modifications notables dans l'édition en volume. Le Ms de cet article fait défaut. Ce chapitre, ainsi que les chapitres XI et XII, qui forment un ensemble centré sur la contre bande dans le Pays basque, fournissent le contexte, et pour une part la matière (situations, anecdotes, personnages...) du scénario que Cendrars écrivit parallèlement au reportage, *Contrebandiers*, pour le jeune cinéaste Jean Vigo, mort prématurément, avant d'avoir pu le réaliser (voir p. 117).

58. Célèbre ensemble de récits de caractère plus ou moins satirique, très populaires au Moyen Âge, qui relatent le plus souvent les bons tours joués par Goupil (le renard) à Ysengrin (le loup).
59. S'enfuient.
60. La pelote basque, jeu dans lequel les adversaires envoient tour à tour une balle appelée pelote rebondir contre un mur, à main nue ou à l'aide de la *chistera*.
61. Vin de liqueur qu'on a laissé vieillir (*rancio* signifie « rance » en espagnol) et qui est devenu doux et doré (*Petit Robert*).
62. *Irrintzina* : cri des bergers et des montagnards basques, susceptible d'exprimer toute une gamme de sentiments, allant de la joie à la colère.
63. Le *fandango*, danse espagnole d'origine andalouse, est aussi la plus célèbre du Pays basque. Elle s'exécute bras levés sur un rythme de valse, aussitôt suivi de l'*arin-arin* (signifiant « léger-léger ») qui se danse en couple ou en cercle. Le « *multicouk* » est peut-être une traduction de « *mutxiko* », le plus populaire des sauts basques : chaque danseur s'avance au centre de la ronde pour sauter.

XI. SUR LA FRONTIÈRE ESPAGNOLE *(p. 59)*

PréO dans *Excelsior* du 3 mai 1934 (p. 1 et 6), avec une photographie de « L'église de Biriatou » et les sous-titres suivants : « "Transports rapides" », « Les systèmes douaniers », « Stratégie espagnole », « Stratégie française ». L'article est repris quasiment à l'identique dans l'édition en volume. Le Ms, en revanche, a été largement retravaillé. Il s'agit d'un dactylogramme intitulé « La contrebande. Industrie nationale basque », avec de rares annotations d'une autre main et comportant des sous-titres : « Historique », « La contrebande, entreprise de transport », « La grosse industrie », « L'objet de la contrebande », « Les systèmes douaniers », « Les points de passage », « Les principaux passages », « Le métier de contrebandier ». Deux pages, développant essentiellement des anecdotes, n'ont pas été retenues.

64. Le Labourd, dont la capitale est Bayonne, est une des sept provinces du Pays basque.
65. Paragraphe ne figurant pas sur le Ms.
66. *Borde* : ce terme désigne d'abord au Moyen Âge une cabane de planches puis, à partir de la Renaissance, une métairie, une ferme. Il est usité dans la France du Sud-Ouest.
67. *Bidonard* : ce mot, ignoré des dictionnaires à notre connaissance, fait sans doute partie du jargon de ceux qui se livrent à la contrebande d'alcool en le transportant par bidons.

XII. DES TRAFIQUANTS D'HOMMES AUX CONTREBANDIERS DU DIMANCHE *(p. 67)*

PréO dans *Excelsior* du 4 mai 1934 (p. 1 et 5) avec les sous-titres : « Le trafic des armes de guerre... civile », « Les contrebandiers basques contre les *gangsters* de la frontière », « Le squelette du cap Figuier », « Les contrebandiers du dimanche ». Un article du *Réveil béarnais* (1er juin 1934) réagit favorablement aux trois articles (X, XI et XII) consacrés aux contrebandiers basques. M. Blaise Cendrars « connaît parfaitement notre pays et nos coutumes » : « Les nombreuses anecdotes qu'il décrit sont très amusantes et d'un pittoresque admirablement observé. » Les différences avec le texte de l'édition Arthaud sont minimes. Le dactylogramme correspondant à ce chapitre est en revanche fort éloigné de la version publiée. Il comporte quelques annotations, le plus souvent d'une autre main, aucun titre mais plusieurs sous-titres : « Contrebandiers de chair humaine », « La contrebande d'armes », « Le

milieu des contrebandiers. Parcours et racaille », « Une journée en montagne avec les contrebandiers. Les passages », « Les diverses sortes de contrebandes suivant les endroits ». Cendrars a utilisé les informations, très précises et fournies, contenues dans ce texte beaucoup plus ample que le texte final.

68. « Quartiers », en espagnol.
69. Cette section, qui correspond au début du dactylogramme, est la seule qui soit reprise quasiment à l'identique.
70. Francesc Macià i Llussà (1859-1933) : soldat et homme politique catalan, il engagea en 1926 une action armée contre la dictature espagnole de Primo de Rivera. Malgré son échec, il gagna l'opinion catalane à sa cause. En 1931, après l'exil d'Alphonse XIII, il proclama l'indépendance de la Catalogne puis, bientôt contraint de s'intégrer à la nouvelle république espagnole, devint président de la Généralité de Catalogne de 1932 à sa mort.
71. Sur le Ms, on trouve seulement une allusion à « "l'Américano" » : « Dans cette tourbe, parmi tous ces indicateurs tantôt extrémistes de gauche tantôt de droite, ces aventuriers, on peut situer l'Américain car les chefs de bande mènent la grande vie et la couleur ne manquerait pas. »
72. « Cigare », en espagnol.
73. On ne trouve pas trace de cette anecdote dans le Ms.

XIII. LES TRIPOTS DE PARIS *(p. 75)*

PréO dans *Excelsior* du 5 mai 1935, sous le titre « Les tripots » (p. 1 et 4), avec de nombreux sous-titres : « Organisation du tripot », « Les rabatteurs », « Admission », « "Le coup du boudin" », « Les cartes "transparentes" », « Les cartes "biseautées" », « Le "montage" », « Un "grec" ». Quasiment aucune différence avec la version en volume. Le 17 mai 1934, un lecteur anonyme adresse à Cendrars une lettre : « De passage à Paris, je serais très heureux si vous vouliez bien me donner l'occasion de vous rencontrer. Je crois être à même de vous donner certains détails intéressants concernant la question des jeux, étant un peu spécialisé dans cette partie » ; et il ajoute en post-scriptum : « Je possède une documentation très complète que je pourrais le cas échéant soumettre à votre appréciation. » Le Ms, d'une autre main, avec corrections autographes, correspond aux chapitres XIII et XIV. Il existe d'assez nombreuses modifications entre le Ms et la PréO.

74. Passage du Ms ayant été supprimé : « Empressons-nous de dire qu'il existe des cercles fort honorables aussi policés et recommandables que les clubs où se réunissent les *gentlemen* anglais. Ils sont d'ailleurs des répliques de ceux-ci et jouent le même rôle, éminemment social. Le recrutement des membres y est si sévère que c'est presqu'une (*sic*) caution de haute honorabilité que d'y être admis./ Mais il est des cercles d'un ordre tout différent, qui ne sont rien moins que des entreprises de brigandage. C'est de ceux-ci que nous entendons traiter. »
75. Sur le Ms : « Sur ces derniers arrêtons notre attention un instant. » Cendrars allège son texte.
76. Le chemin de fer est une variété de baccara. Ces deux jeux opposent un banquier et des joueurs appelés « pontes », qui se tiennent autour de la table. Le « sabot » désigne, par analogie, la boîte, ouverte sur un côté, utilisée pour distribuer les cartes. Derrière les pontes, debout, misant par intermittence, se trouvent ceux qu'on appelle en argot de tripot « les faisans » (par extension, les escrocs).
77. Version sensiblement différente des deux derniers paragraphes de cette section dans le Ms : « L'on peut surveiller comme l'on voudra les mouvements des doigts et du visage du croupier, on ne verra rien. Les spécialistes eux-mêmes, lorsqu'ils ne sont pas prévenus, ne s'en aperçoivent pas. Évidemment, il n'y a que quelques hommes par le vaste monde capables de réaliser cette gymnastique, qui tient du prodige et de ceux-là, notre croupier actuel, prénommé Martin, est le maître. D'ailleurs, ils sont tous corses. »
78. Tricheur professionnel.
79. La suite du dialogue ne figurait pas sur le Ms.
80. Sur le Ms, il existe une suite de deux pages sur « la clientèle des tripots », qui sera insérée dans le chapitre XIV (3e section).

XIV. « L'ANGE BOUFFARÉO » *(p. 83)*

PréO dans *Excelsior* du 6 mai 1934 (p. 1 et 8) avec en sous-titres : « Un prince hindou dans le "milieu" », « Le milieu », « Exploitation du "milieu" », « Le chèque sans provision », « "Tarif de publicité" », « "L'astuce" », « La pieuvre ». Très peu de différences avec le texte publié. Ms commun au chapitre XIII (voir *supra*). Assez nombreuses modifications stylistiques entre Ms et PréO.

81. 500 000 francs, sur le Ms.

82. Sur le Ms, le Rajah était censé déjeuner chez le président de la République. Cendrars a peut-être eu le temps de mettre son reportage au goût de l'actualité, avant l'impression du livre, Les « têtes couronnées » en question pourraient être le roi Alexandre Ier et la reine Marie, en visite en France le 9 octobre 1934. Le souverain yougoslave fut assassiné par un anarchiste à son arrivée à Marseille, ainsi que le ministre Barthou, venu l'accueillir.
83. Un *barbeau*, en argot, désigne un souteneur.
84. La suite du paragraphe a été ajoutée pour l'édition en volume.
85. *Rigolboche* : très drôle. Le verbe « rigolbocher » qui en dérive signifie « s'amuser beaucoup, faire la fête ». Le mot serait une trouvaille verbale de Marguerite Badel, célèbre danseuse des Délassements-Comiques.
86. *Condés* : dans le contexte, synonyme d'« indicateurs ».
87. Voir note 82.
88. La version du Ms était moins étoffée : « J'ai même connu un haut fonctionnaire qui avait donné dans le piège, auquel un service exorbitant avait été imposé contre remise du chèque. Quelques semaines après, il recevait dans son bureau un tortionnaire d'un visage différent, qui le tenait, à son tour, ... par la photographie du chèque ».
89. La métaphore de la pieuvre n'était pas filée dans le Ms, qui se poursuit sur le thème des « protections » jusqu'à la conclusion suivante : « En résumé, nous pouvons écrire que le tripot est le point où se rencontrent et s'exercent deux zones d'influence, deux courants de sens opposés : celui qui s'exerce du haut en bas, profitable à ceux qui se sont isolés de la société, l'autre de bas en haut qui va se perdre par son sommet dans les sommets de cette même société. »

XV. LES « HOMMES DE CONFIANCE » *(p. 89)*

PréO dans *Excelsior* du 8 mai 1934 (p. 1 et 4) avec en sous-titres : « Les principes des *confidence-men* », « Signe distinctif : la nervosité », « Leur champ d'action », « Leurs victimes ». Les modifications pour la version en volume visent essentiellement à éviter la répétition de « confidence-man », remplacé par : « escroc », « aigrefin », « chevaliers d'industrie »... Le Ms de cet article fait défaut.

90. *Sucer une poire* : en d'autres termes, argotiques, eux aussi : « arnaquer un gogo ».

91. *Robin* : terme de dénigrement pour désigner un homme de rien. Paysan, rustre.
92. *Succers* : arnaqueurs, escrocs.

XVI. « DANS LES RUES » *(p. 95)*

PréO dans *Excelsior* du 11 mai 1934 (p. 1 et 3), avec en sous-titres : « *The rosary game* », « Une victime bien repérée », « La comédie des présentations », « Ah ! la jeunesse... », « Une folle rencontre », « La malice du père Patrick », « Le grand jeu », « Drôle de trio », « L'épreuve de l'honnêteté ». Quelques ajouts pour la version en volume. Le Ms de cet article fait défaut.

93. Fairbanks junior : fils du célèbre acteur de films d'aventures de l'époque du muet (*Le Signe de Zorro*, 1920 ; *Les Trois Mousquetaires*, 1921 ; *Le Voleur de Bagdad*, 1924, etc.), né à New York en 1909. Il joua dans *La Patrouille de l'aube* (H. Hawks, 1930), dans *Little Caesar* (Mervyn LeRoy, 1931), *Union Depot* (Alfred E. Green, 1932).
94. Ernst Haeckel (1834-1919), célèbre naturaliste allemand et disciple de Darwin, enseignait à l'université d'Iéna. Ce matérialiste militant figure parmi les lectures de Freddy Sauser qui dès mai 1907 inscrit dans son Cahier noir : « Ernst Haeckel : *Die Welträtsel* » (Les Énigmes de l'univers, *Inédits secrets*, p. 19). Lors de son second séjour en Russie, en juin 1911, il travaille à *Aléa*, un livre qu'il présente à son ami sculpteur August Suter dans ces termes : « J'y jette tout, ma vie antérieure, tout ce que je sais, tout ce que j'ignore, mes idées, mes croyances, mes vulgarités, mes démences, mes stupidités : la vie et la mort, Nietzsche et saint Jean de la Croix, Rivarol et Kant, la Bible et mon cœur. C'est un "omnibus" : la poésie populaire et le Professeur Haeckel » (*Inédits secrets*, p. 132). C'est à celui qu'il surnomme le « Faust universitaire » d'Iéna qu'il emprunte un leitmotiv : « L'ontogénèse répète la phylogénèse. » Dans son *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* (1868 ; trad. Ch. Letourneau, Paris, C. Reinwald, 1884), Haeckel est l'auteur de spéculations cosmogoniques sur le mythe de la Lémurie qui inspirent Cendrars dans « La Tour Eiffel sidérale » (TADA 12, p. 246-255).
95. Adrien Wettach, dit Grock, artiste de cirque (1880-1959), considéré comme un pionnier de l'art du clown. À la naissance du cinéma parlant, il produira et réalisera un film, *Grock* (1931), pour immortaliser son numéro. Roscoe Arbuckle, dit Fatty (1887-1933),

roi du cinéma muet, il tourna avec Chaplin, dont il partagea un temps la gloire, et Buster Keaton, qui le considérait comme son maître. Obèse, il incarnait la jovialité malicieuse.

96. Cette expression sera retenue par Cendrars en 1953 comme titre du livre demeuré inédit qu'il avait envisagé de publier chez Denoël : *La Rumeur du monde.*
97. « Ce qui entend le plus de bêtises dans le monde est peut-être un tableau », peut-on lire dans *Idées et sensations* (Charpentier & Cie, rééd. 1877, p. 94) des frères Goncourt, où se trouvent rassemblés des extraits de leur fameux *Journal.* Cette boutade, attribuée à Baudelaire par Cendrars, semble avoir été assez répandue parmi les hommes de lettres qui se piquaient de peinture.
98. Percy Bysshe Shelley (1792-1822) : poète romantique anglais. Anticonformiste, il eut une jeunesse tumultueuse.
99. « et des poètes » a été ajouté pour l'édition en volume, renforçant le portrait de l'écrivain en bandit, qui se dessine en filigrane à divers endroits du reportage (voir R. Ferreira de Oliveira, « Kessel, Cendrars : deux versions de la pègre », *op. cit.*).

XVII. LES RECELEURS DE BIJOUX *(p. 103)*

PréO dans *Excelsior* du 13 mai 1934 (p. 1 et 3), avec une photographie en tête d'article, ainsi légendée : « L'intérieur de la bourse aux diamants d'Amsterdam, qui, celle-là, est une bourse officielle ». Sous-titres : « Les "barons" de la pègre », « Les voleurs de bijoux », « Les receleurs de bijoux », « Les diamantaires marrons », « Maffia internationale », « Les "correspondants" », « Retour aux tripots », « "Le danseur mondain" ». Reprise à l'identique dans l'édition Arthaud. Ms d'une autre main, incomplet.

100. Ingénieur polonais, Dunikowsky défraya la chronique dans les années 1932-1936. Il prétendait pouvoir augmenter le rendement du minerai aurifère au moyen d'une poudre appelée « proton », inventée par son père.
101. Toute cette entrée en matière ne figure pas sur le Ms.
102. Phrase ajoutée pour l'édition en volume. Cendrars a procédé à divers allègements par rapport au Ms.
103. Passage du Ms ayant été supprimé : « Mais comment passer la frontière avec des bijoux si compromettants? dira-t-on./ C'est un jeu d'enfant. Les moyens en sont innombrables. Parmi les plus usités nous citerons celui qui consiste à les envoyer par paquet recom-

mandé ou même plus simplement comme "échantillon sans valeur" ou bien celui qui consiste à les insérer entre deux semelles de soulier ou à les faire monter en colliers, bracelets, bagues, boucles d'oreilles sur un métal vil et à en parer une femme qui fait ainsi un voyage rapide en classe de luxe. »

104. Un long passage du Ms portant sur l'écoulement de la marchandise a été supprimé.

105. Sur le Ms, l'anecdote était au contraire traitée sur le mode itératif : « L'un d'entre eux, en particulier, du genre "danseur mondain" s'est fait une spécialité du coup suivant. Il dépouille une dame de ses relations d'un magnifique collier de perles ou d'un solitaire splendide. [...] »

XVIII. LES TUEURS *(p. 111)*

PréO dans *Excelsior* du 14 mai 1934 (p. 1 et 3), avec en sous-titres : « Quatre catégories de tueurs », « Des fous en liberté », « Comment un fou officiel devient tueur », « Un crime sans aucun mobile », « La maffia ». Reprise à l'identique pour l'édition en volume. Dans l'article de *L'Ère nouvelle* du 15 mai 1934, intitulé « Crime et folie », Louis Laloy réagit – favorablement – à l'article de Cendrars dont il développe à son tour le thème.

Le Ms, du même titre, est d'une autre main. Il offre une version sensiblement différente du texte publié : Cendrars a procédé à des suppressions, ajouts, déplacements de texte.

106. *Proprio motu* : locution latine signifiant « par ses propres moyens ». Le manuscrit donne l'expression en français.

107. Fils d'un immigrant italien barbier de son état, Alphonse Capone, né à Brooklyn, est le gangster le plus célèbre de l'histoire du crime organisé. Il fait sa fortune à Chicago dans la contrebande d'alcool à l'époque de la Prohibition et devient rapidement le « tzar du crime ». Condamné à onze ans de pénitencier en 1931, il meurt d'une crise cardiaque en 1947. *Excelsior* du 17 avril 1934 présentait « M. Blaise Cendrars » comme « l'auteur d'*Al Capone* ». Il ne s'agit en réalité que d'un livre paru dans la collection « Les têtes brûlées », au Sans Pareil, qu'il dirigea brièvement au début des années trente.

108. *Trustee* : dans le droit anglo-saxon, le *trustee* est celui à qui est confiée la gestion d'un patrimoine au profit des bénéficiaires. Dans le contexte : « protecteur ».

109. Dans le jargon des marins, un « coup de chien » est une bourrasque. Dans la langue populaire, la locution désigne aussi un coup porté par traîtrise. Le Ms comportait une ébauche de « conclusion », non reprise par Cendrars, qui la jugea sans doute trop didactique : « Avec les tueurs, nous arrivons au terme de notre voyage dans ce pays étrange qui se situe confusément hors les bornes de la société. Nous l'avons exploré en tous sens pour essayer de délimiter les zones d'action de cette *maffia*, dont parlait à propos de l'assassinat du conseiller Prince l'actuel ministre de l'Intérieur. Nous avons voulu dire : "là intervient la *maffia*, là elle n'atteint pas"./ Il nous est apparu, en vérité, que c'est par les sommets qu'elle rayonnait sur la pègre. Dans cette société qui s'exclut de la nôtre, plus désorganisée, moins charpentée, plus mouvante aussi que celle où nous vivons, il y a, comme dans toute organisation sociale, une sorte de hiérarchie, des sommets actifs, dirigeants, une aristocratie et des miséreux, des médiocres./ C'est par ces sommets que s'opère la jonction avec cette sorte de monstre anonyme que l'on a appelé la *maffia*. Mais les éléments de cette *maffia* insaisissable, au masque sans visage, sans nom, c'est dans les sommets mêmes de notre société qu'il faut la situer./ Il s'y trouve, il faut le dire, trop de compromissions, trop d'avidité, trop de tares./ Le milieu est une loi à laquelle n'échappe aucune société. Il est dû, entre mille autres causes, à la diversité de l'homme, à sa réaction différente et, pour ainsi dire organique, devant les règles et les contraintes courantes. Ainsi, il apparaît inévitable. On peut seulement imaginer qu'on en restreindrait la masse par des moyens coercitifs quelconques./ Mais il devient éminemment grave qu'il entre dans le corps social en se liant à ses organes de direction. C'est là qu'est le mal. C'est cette gangrène qu'il faut traiter et dont il faut se débarrasser./ Il y aura déjà un grand progrès lorsque l'on aura construit un code des lois pratiques./ Mais l'équilibre sera certainement recouvré lorsque le tenancier n'offrira plus sans danger à quelqu'"honorable" (*sic*) des boîtes de cigares où ces objets giseront (*sic*) sur un matelas de billets de mille. »

NOTICE SUR *CONTREBANDIERS*

Il y a bien longtemps – depuis *La Fin du monde filmée par l'Ange Notre-Dame*, en 1917 – que Cendrars nourrit pour le cinéma une passion qui ne fut pas sans déconvenues. Le « divorce » pour « incompatibilité d'humeur » n'a pas encore été « prononcé », pour reprendre ses termes (entretiens avec Michel Manoll, 1950), lorsqu'en 1934 il écrit pour Jean Vigo, dans la foulée des *Gangsters de la Maffia,* le scénario de *Contrebandiers.* Ce dernier se présente comme une expansion des trois articles du reportage pour *Excelsior* consacré à la contrebande au Pays basque et, plus particulièrement, de ceux correspondant aux chapitres X et XII de *Panorama de la pègre,* paru l'année suivante. L'anecdote du brigadier Jean Bonvin épousant la fille d'un contrebandier s'y voit reléguée au second plan, au profit du couple que forment Ramuntcho et Mahi, d'une part, « l'Américain » (dont la silhouette était à peine esquissée dans le texte journalistique) et la « grue » Mimi, d'autre part. Dès lors Cendrars va pouvoir jouer sur l'alternance des lieux et des plans, le croisement des intrigues et la multiplication des scènes qui confèrent à son scénario une construction et un rythme beaucoup plus dynamiques que ceux du reportage. Qu'aurait donné à l'écran cette histoire bien dans le goût de Vigo pour le documentaire et la peinture sociale ? On en est réduit à des hypothèses... La mort de Vigo, survenue le 3 octobre 1934, coupe court à la réalisation des *Contrebandiers* et de bien d'autres scénarios, au reste, que le jeune cinéaste avait accumulés, parmi lesquels *Le Cœur volé* de Philippe Soupault ou *La Déesse* du peintre Félix Labisse.

On connaît mal le détail de l'amitié entre l'auteur de *Zéro de conduite* et le romancier de *L'Or* qui a laissé de Jean et Lydou cette émouvante évocation :

> *– Jean Vigo avait dû rester couché des années, à Berck ou ailleurs. À côté de lui, à la cure, il y avait une jeune fille, également couchée sur une planche. Ils se parlaient, ils s'aimèrent. Un jour la jeune fille, toujours couchée, vit venir dans sa chambre un jeune homme apparemment en bonne santé. C'était Vigo. Elle fut tellement frappée de le voir debout, qu'elle « décida » de guérir, elle aussi. Trois jours plus tard, elle était sur pied. « Alors, disait-elle, nous nous sommes mis l'un contre l'autre et nous nous sommes mesurés. J'étais légèrement plus grande que lui. » Ils se marièrent. Ils eurent une fillette. Elle doit avoir quinze ou vingt ans, aujourd'hui. Tous deux sont morts.* (*« Visite à Blaise Cendrars »*, par Jean Rousselot, *La Revue de la Pensée française*, n° 5, mai 1956, p. 31-35.)

Cendrars, qui fréquentait le studio des Ursulines, a pu y voir, dès octobre 1930, le premier film de Vigo, *À propos de Nice. Point de vue documenté*, tourné dans la ville où lui-même fit ses premières armes de cinéaste aux côtés d'Abel Gance sur le tournage de *J'accuse*. Il se pourrait même qu'il ait alors rencontré Vigo, qui assistait à la plupart des séances. C'est d'ailleurs à l'occasion de l'une d'elles que celui-ci fit la connaissance du jeune peintre qui s'avéra être son cousin, Albert Rièra, ami de Cendrars. Il est donc fort probable que Vigo et Cendrars se sont connus par l'intermédiaire de Rièra. Hypothèse que confirmerait la collaboration des trois hommes à *L'Atalante*, le dernier film de Vigo, dont Rièra fut coscénariste et dont Cendrars revit les dialogues – auxquels il n'aurait rien trouvé à redire (voir P.E. Salès Gomès, *Jean Vigo* (1957), rééd. Ramsay Poche cinéma, 1988, p. 171).

L'initiative du projet est venue de Jean Vigo. Dans une lettre du 12 juin 1933 à Germaine Dulac, le cinéaste évoque son retour du Pays basque : « Je suis allé demander à Blaise Cendrars un scénario sur les contrebandiers que j'espère réaliser en septembre à la frontière franco-espagnole. » En réponse à une de ses lettres, un peu plus tard, le poète lui écrit : « Moi aussi j'ai été enchanté de vous rencontrer et je suis sûr qu'à défaut d'un "bon film", comme vous dites, nous pouvons réaliser un film "potable", avec quelque chose d'excellent, parce que vous êtes jeune et aussi parce que, si je ne le suis plus, j'ai encore de fameuses réserves de jeunesse. Et avec ça on remue les montagnes, même celles du Pays basque du mois. » (lettres citées par P. Lherminier, p. 395). À la fin d'août, sur l'insistance du producteur Jacques-Louis-Nounez, Vigo abandonne ce projet pour *L'Atalante*, mais il songeait à le reprendre ensuite, d'après Jean Dasté qui devait y tenir un rôle.

Le dactylogramme du scénario des *Contrebandiers* conservé aux Archives littéraires suisses (cote : O 133) est une « esquisse » encore plus « succincte » que celle du manuscrit qui a servi à l'établissement du texte recueilli en 1985 par Pierre Lherminier dans l'*Œuvre de cinéma* de *Jean Vigo* (La Cinémathèque française/Lherminier), puis par Christian Janicot en 1995 dans *Anthologie du cinéma invisible* (Jean-Michel Place/ARTE Éditions). La troisième partie, notamment, n'y est encore, comme le signale Cendrars, qu'une « ébauche informe ». Nous avons donc adopté la version, plus aboutie, des précédentes éditions.

NOTES

1. Vigo (1905-1934) est le fils de l'anarchiste Eugène Bonaventure de Vigo – l'un des fondateurs de l'hebdomadaire *La Guerre sociale*, mieux connu sous le pseudonyme de Miguel Almereyda. Vigo n'a que douze ans lorsque son père, accusé d'espionnage pour le compte des Allemands, est emprisonné à Fresnes où, selon la version officielle, il se serait suicidé. Celui que l'on appelle le « fils de traître » passe sous un faux nom une enfance taciturne aux pensionnats de Nîmes et de Millau. Après le bac, le jeune homme se tourne vers le « cinéma social ». De santé fragile, il meurt d'une septicémie à l'âge de vingt-neuf ans laissant une œuvre fulgurante, aussi brève que subversive et poétique, qui a marqué l'histoire du septième art : *À propos de Nice*, court-métrage muet (1929), *Taris ou la natation*, film documentaire (1931), *Zéro de conduite*, tourné en 1933 et interdit en France jusqu'en 1945, et *L'Atalante* (1934).
2. Homme d'affaires, devenu sur le tard producteur de cinéma, Jacques-Louis Nounez a cinquante-quatre ans lorsqu'il rencontre Jean Vigo en juillet 1932, par l'intermédiaire de l'acteur René Lefèvre. La sympathie immédiate entre les deux hommes marque le début d'une collaboration dont résulteront *Zéro de conduite* et *L'Atalante*.
3. Le nom du personnage ne peut manquer d'évoquer le roman de Pierre Loti, *Ramuntcho* (1892), qui connut un immense succès. Loti y raconte les amours contrariées du jeune contrebandier avec la belle Grâcieuse, dans un Pays basque exotique dont il a eu tout loisir de découvrir les paysages, les us et les coutumes, alors qu'il était commandant d'une canonnière basée à La Bidassoa, à Hendaye.

4. Sur le Ms des ALS, Cendrars mentionne « Raymone », dans le rôle de Mimi.
5. *5 Horses power* : 5 chevaux en français.
6. *Venta* : auberge de voyageurs, en espagnol.
7. *Gabelou* : terme péjoratif pour désigner un douanier.
8. *Patache* : terme familier désignant, dans le contexte, une mauvaise voiture, inconfortable et désuète.
9. Coquille ? Ce vocable s'orthographie d'ordinaire « mus ». Il s'agit d'un jeu d'origine basque qui se pratique à quatre avec des cartes espagnoles (quatre séries de dix cartes appelées non pas carreaux, cœurs, piques et trèfles mais bâtons, coupes, épées et ors ; la dame y est remplacée par le cavalier).
10. Dans *Les Gangsters de la Maffia*, le père de Mahi (qui est bien vivant) s'appelle Hiscalar.
11. Mot ironique et familier pour désigner un gendarme. Du nom de l'un des gendarmes de la célèbre chanson de Gustave Nadaud, *Pandore ou les deux gendarmes* (1857) : « Brigadier, répondait Pandore,/Brigadier, vous avez raison. »
12. De « Jusqu'à présent la contrebande... » jusqu'à l'insertion de la note : reprise avec quelques menues modifications du début du chapitre X des *Gangsters de la Maffia*.
13. Une version plus développée de cette anecdote se trouve dans le chapitre X de *Panorama de la pègre*, sous le titre « Le douanier et le contrebandier ». Le contrebandier se prénomme Paco ; le nom du douanier n'est pas précisé.
14. La bataille est plus longuement évoquée au chapitre XII de *Panorama de la pègre*.
15. Ce dénouement reprend l'anecdote du chapitre X de *Panorama de la pègre* : « Comment un vieux contrebandier procure une dot à sa fille ». C'est Mahi et non sa sœur qui, dans cette version, épouse le contrebandier Jean Bonvin.
16. La scène s'inspire d'un bref passage du chapitre XII de *Panorama de la pègre*, où le faux-monnayeur retrouvé mort est « l'Américano », dont Cendrars fait non plus la victime, mais le criminel dans *Contrebandiers*.
17. Cendrars a mis en valeur l'image du squelette déjà présente dans le reportage, et sur laquelle s'achève le scénario. Un clin d'œil peut-être au squelette d'étude que l'on aperçoit sur un plan de *L'Atalante*, dans la cabine du père Jules, joué par Michel Simon.

NOTICE SUR
À BORD DE *NORMANDIE*

Qui aurait pu prédire que sous le nom de Blaise Cendrars, « le célèbre romancier d'aventures », Frédéric Sauser, qui à vingt-quatre ans faisait à bord du *S/S Birma* son premier voyage à New York, se retrouverait, au double de cet âge, « couvrant » pour « la plus forte vente des journaux français » la traversée inaugurale de l'un des plus prestigieux paquebots de tous les temps ? Publié dans *Paris-soir* du 30 mai au 21 juin 1935 en neuf articles, ce reportage n'a jamais été recueilli en volume de son vivant. Il avait tardivement envisagé, en 1953, de le reprendre dans *La Rumeur du monde*, demeuré inédit. Dans le manuscrit de ce livre, conservé au Fonds Blaise-Cendrars des Archives littéraires suisses de Berne (cote : P 115), prend place, à la section intitulée « L'Océan », l'intégralité des articles de presse, découpés et collés sur des feuilles vierges, avec corrections et indications autographes en vue de la réimpression. Les modifications apportées à la série journalistique, minimes, portent pour l'essentiel sur les titres. C'est cette ultime version, souhaitée par Cendrars, qui a été retenue pour ce volume, contrairement aux précédentes éditions, celle de Miriam Cendrars et Francis Lacassin (*Panorama de la pègre et autres reportages*, UGE, 10/18, 1986) et celle de Patrick Deville (*À bord du* Normandie, Le Passeur, 2003), qui reprennent le texte dans son premier état.

Si Cendrars s'est déjà fait un nom dans la presse comme reporter avec « L'Affaire Galmot » pour l'hebdomadaire *Vu* et « Les Gangsters de la maffia » pour *Excelsior*, c'est la première fois qu'il enquête pour un quotidien d'une aussi large diffusion : sous la houlette de l'industriel Jean Prouvost et de son jeune directeur Pierre Lazareff, *Paris-soir* avait déjà largement dépassé le million d'exemplaires. Cette collaboration marque assurément un tournant dans la carrière de Cendrars

qui, d'écrivain reconnu qu'il était, devient une personnalité connue du grand public : on le lit dans le journal, on le voit sur les photos, on l'entend à la radio. Peu d'événements, en effet, ont bénéficié dans les années trente d'un aussi considérable retentissement. À l'instar du *New York Herald*, la vénérable *Illustration* dédie à cette traversée inaugurale un numéro spécial (1er juin 1935), tandis qu'*Excelsior* renoue pour la circonstance avec sa luxueuse formule d'avant guerre en lui consacrant seize pages photographiques. Il faut dire que les enjeux, économiques, politiques et symboliques de la conquête du Ruban bleu, prestigieux trophée récompensant le navire le plus rapide du monde, n'étaient pas des moindres. Le projet d'un paquebot rapide de plus de 300 mètres de long remonte à 1927. Mis en chantier aux frais de l'État en 1930, lancé à Saint-Nazaire en 1932, ce transatlantique d'exception était censé endiguer le chômage, redonner foi dans l'avenir économique du pays et consolider l'amitié franco-américaine. Plus funeste sera le destin de l'« arche du génie français » qui, après une brillante mais brève carrière interrompue par la Seconde Guerre mondiale, chavira dans le port de New York à la suite d'un incendie, dans la nuit du 9 au 10 février 1942. L'épave grandiose et pathétique du « géant des mers » fut aussitôt immortalisée par Hitchcock dans *Cinquième colonne*.

Parmi le millier de passagers, une cinquantaine de journalistes et d'écrivains de renom sont là pour promouvoir l'« effort français ». Seul photographe professionnel à bord, Roger Schall les a saisis sous l'objectif de son Leica : Colette, a qui revient le privilège de la première classe, arpentant joyeusement le pont-promenade en compagnie de son troisième mari ; Lugné-Poe, qui hante le fumoir et le cinéma quand il ne recherche pas la compagnie des jeunes mannequins ; Pierre Wolf, pour *Le Journal*, casquette à carreaux et écharpe de laine ; discret et timide, le chroniqueur Gérard Bauer du *Figaro*, arborant une distinction d'un autre temps tandis que Mme Lebrun rit aux mots d'esprit de Philippe Soupault. L'académicien Claude Farrère, lui, fait chaise longue en lisant Jules Verne. Il est également envoyé spécial de *Paris-soir* et forme un tandem détonnant avec Blaise Cendrars, deuxièmes classes, cabine 822, qui « s'est fait engager avec une équipe de mécaniciens ». Madeleine Jacob, pour *Vu* (n° 379, 19 juin 1935), nous le décrit hantant « les bas-fonds du bateau avec un peu de mépris, quand il remonte, pour les beaux messieurs-dames du salon. Sous son béret basque, il cligne de l'œil à droite et à gauche, le mégot au coin de la bouche. S'il s'attarde au dancing vers trois heures du matin, c'est pour bientôt dire

d'un air las, et plutôt résigné que las : "Ah ! il faut que je reprenne mon quart..." »

« Ce qui m'intéresse ce sont les machines. Les tralalas et les belles réceptions entre gens du monde, j'en ai rien à foutre... » aurait déclaré Cendrars dès le départ. Est-ce à lui ? Est-ce à Lazareff, que revient l'initiative de cette descente aux « Enfers » des soutes ? Les deux hommes sont sans doute très vite tombés d'accord. Lazareff veillait à exploiter au mieux les affinités entre l'événement et la sensibilité de l'écrivain qu'il choisissait comme reporter : le thème de la mer, discret mais majeur dans l'œuvre de Cendrars, celui des bas-fonds dans lequel il vient de s'illustrer avec son reportage sur la pègre, auraient suffi à le convaincre. Car entre « le puissant, le brillant romancier de *L'Or*, de *Moravagine*, de *Rhum* » (*Paris-soir*, 30 mai 1938) et le non moins talentueux directeur de *Paris-soir*, ce n'est pas seulement une collaboration professionnelle mais une véritable rencontre, celle d'un journaliste épris de « grandes signatures » et d'un « écrivain d'action » (voir Yves Courrière, *Pierre Lazareff*, Gallimard, 1995, p. 244). Alors que Cendrars s'enfonce dans les profondeurs du navire pour y trouver la nouveauté, on sent poindre la nostalgie sous la plume de Farrère, cet habitué des transatlantiques d'un autre temps, qui centre ses articles sur la gastronomie à bord. Qu'à cela ne tienne ! Le double reportage aura ainsi offert aux lecteurs de *Paris-soir* une vision contrastée de la vie à bord qu'aucun autre journal n'a si bien réussi à mettre en scène.

Si Cendrars a entendu battre le cœur de la modernité dans les entrailles du grand colosse, il n'a guère eu le loisir d'en savourer toutes les résonances... car le temps presse, et même si c'est toujours sur le ton de l'amitié, Lazareff, inquiet du retard avec lequel lui parviennent les articles, est bien obligé de rappeler l'écrivain aux devoirs du journalisme. À la différence des enquêtes de fond sur la pègre ou sur Hollywood, pour lesquelles ce dernier pouvait bénéficier d'une vue d'ensemble sur son sujet et d'une certaine liberté dans la composition de ses articles, ceux câblés depuis *Normandie* doivent être envoyés au fur et à mesure d'une traversée strictement programmée. Cette écriture au jour le jour, sur laquelle pèse le poids de l'urgence et parfois de la commande, fait de *À bord de* Normandie un authentique reportage journalistique : écrit dans le feu de l'action. Une action assurément toute relative (Colette éprouve un certain ennui à cette traversée trop bien orchestrée) et un feu de longue date prévu. Cendrars a, certes, eu tout loisir de s'informer et de préparer sa documentation, mais il ne dispose

d'aucun recul. Là où l'on reconnaît dès lors, l'écrivain, c'est peut-être dans ce « point de vue », si cher à *Paris-soir*, qui organise secrètement le reportage, un angle de vision paradoxal, proche, en ce sens, de celui du *Panorama de la pègre*, et que Cendrars explicite dans un dactylogramme dont la nature exacte n'a pu être identifiée (article apparemment soustrait à la publication, qui semble souvent être un commentaire du reportage) :

Comme il aurait été facile de brosser un tableau romantique et de parler de l'enfer du Dante ou, à la Zola, et des soutiers au torse nu ruisselants de sueur, à moitié fous ou alcooliques. Tout cela est périmé à bord de Normandie. *Il n'y a que des graisseurs, des électriciens, des spécialistes en cotte bleue ou en cotte kaki, qui surveillent des tableaux de contrôle, des aiguilles tremblantes, des chiffres qui s'allument ou qui s'éteignent automatiquement, le feu des témoins qui clignotent, bleus, blancs, rouges, verts.*

Naguère la machine d'un navire était un engin plastique dont l'aspect, le fonctionnement et mille détails, avaient quelque chose d'humain ou de diabolique, les chaudières haletaient, essoufflées et gémissantes; on voyait fonctionner des engrenages, tourner le volant, aller et venir le double bras des pistons musclés comme ceux d'un boxeur et qui remplissait le creux de coups de poing. Aujourd'hui, je me trouve devant des surfaces lisses, ripolinées, émaillées, reluisantes, pleines de reflets, où il ne passe rien d'apparent, de visible, sinon une trépidation qui me prouve que ces surfaces sont pleines de vie. Un nouveau vocabulaire ne suffit pas pour peindre cette nouveauté, une machine abstraite, pour la comprendre, pour l'exprimer; il faut aussi une mentalité et une sensibilité nouvelles et un sens nouveau de la grandeur (ALS : O 300/1).

NOTES

1. Le titre figurant sur le Ms de *La Rumeur du monde* était « À bord de la *Normandie* ». Nous avons opté pour l'usage actuel dans la désignation du navire. Le féminin a été cependant conservé dans l'article. Voir note 3.

I *(p. 147)*

Paru dans *Paris-soir* du 30 mai 1935, sous le titre « Avec l'équipage, avant l'appareillage. Veillée d'armes sur le plus grand navire du monde », suivi, comme les autres articles du reportage, de la mention : « De notre envoyé spécial Blaise Cendrars ».

2. « Par téléphone », était-il précisé dans *Paris-soir*.

3. Après diverses hésitations – entre *Président-Aristide-Briand*, *Belle-France* ou encore *Paul-Doumer* –, le « T6 » est baptisé *Normandie* le 18 octobre 1932 par le conseil d'administration de la Compagnie générale transatlantique. Dans la presse des années trente, *Normandie* flotte entre trois genres : le féminin (majoritairement), le masculin (parfois) et le neutre (plus rarement). Selon Robert Guyon (*Écho du bastingage. Les bateaux de Blaise Cendrars*, Éditions Apogée, 2002, p. 6), l'article, en ce qui concerne les navires de la marine marchande, ne devait pas s'accorder avec le nom mais avec la catégorie du bâtiment, jusqu'à ce que sa suppression soit décidée, l'année même du lancement de *Normandie*, à l'instigation de la Transat. Le *Lexique des règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale* donne une règle différente : « L'article qui précède le nom propre *français* prend le genre de celui-ci. Ainsi le recommandent les circulaires ministérielles des 13 août 1934 et 22 mars 1955 approuvées par l'Académie française et par l'Académie de marine : la *Normandie*, la *Jeanne-d'Arc* », mais on admettra, est-il précisé, « le *Normandie* et le *France* » consacrés par l'usage ».
4. Une étamine bleue de trente mètres de long hissée sur son pavois : tel est le trophée ardemment convoité de l'Atlantique Nord qui récompense le navire le plus rapide du monde.
5. *Sabot* : bateau de mauvaise qualité, « rafiot ». Antiphrase humoristique pour désigner *Normandie* dans l'argot des mécaniciens.
6. Cendrars reprend l'une des périphrases les plus courantes dont abusait la presse pour souligner le gigantisme de celui que l'on nommait aussi le « paquebot géant », « le titan », « le monstre d'acier » ou « le roi des Océans »... Ainsi s'amorce la personnification du transatlantique en « colosse », dont le poète explorera le ventre, le cœur et enfin le cerveau. Il ne se privera pas d'utiliser d'autres clichés comme, un peu plus loin, l'image de la « fourmilière » ou les périphrases « ville flottante », « capitale des mers ».
7. Le conflit qui oppose peu avant la livraison de *Normandie*, les ouvriers des chantiers de Penhoët à la Transat a retardé les travaux de finition qui ne seront achevés qu'au cours de la traversée.
8. La « dette flottante », ainsi que le nommaient les « anti-*Normandie* », fut l'objet de bien des rumeurs et des controverses.
9. Dans l'article du même jour, Farrère évoque longuement l'atmosphère du « rapide transatlantique de 13 h 20 » qui achemine

le président Lebrun, accompagné de tout le gotha parisien, jusqu'à la gare maritime du Havre-Ville.

10. Prenant le contre-pied de la comparaison avec les autres navires amarrés, à laquelle la plupart des journalistes avaient recours pour souligner le gigantisme de *Normandie*, Cendrars en attribue la cause à l'effet d'optique produit par la ligne du navire, si bien mise en évidence par les célèbres affiches de Cassandre.
11. Cendrars a déjà célébré le « Principe de l'utilité » dans *Aujourd'hui* où il évoque : « [...] l'ingénieur moderne qui incurve savamment la coque d'un transatlantique de quarante mille tonnes, qui la boulonne intérieurement pour offrir la moindre résistance et qui arrive à donner à cette ville flottante une ligne agréable à l'œil » (TADA 11, p. 27).

II *(p. 151)*

Paru dans *Paris-soir* du 31 mai 1935, sous le titre : « Dans les entrailles du bon colosse j'ai vu battre son cœur ». Dans une autre édition du journal – il y en avait plusieurs à l'époque –, on trouve « flancs » à la place d'« entrailles ». L'article est assorti d'une photographie ainsi légendée : « Le poste d'incendie du paquebot géant ».

12. Les quatre hélices à trois pales s'étant avérées être à l'origine des vibrations que remarquèrent les passagers, surtout en 2e et 3e classe – exception faite, d'ailleurs, de Cendrars qui n'en dit mot –, elles seront remplacées par des hélices à quatre ailes.
13. *Sundeck* : étage supérieur du navire. Alors que la plupart de ses confrères se contentent de la visite guidée dans les entrailles du navire, Cendrars y passe la plus grande partie de la traversée où il « vivra la vie des soutiers », annonce *Paris-soir* à la une du 30 mai. Une photographie du « poste d'incendie du paquebot géant » est insérée au milieu de l'article du 31 mai, tandis qu'en dernière page, on peut voir Cendrars debout dans la salle des machines quand Farrère pose confortablement assis dans un des salons.

III *(p. 153)*

Paru dans *Paris-soir* du 1er juin 1935 sous le titre : « Un surveillant du bord m'avait dit : "Nous avons embarqué un mystère." Ce jour-là, à 12 heures, Lazareff adresse à Cendrars ce télégramme : « sans faute envoyez papiers au plus tard quatre heures matin heure française tous

les jours plus longs que ceux précédemment envoyés stop sont très bien mais trop courts arrivent trop tard amitiés ».

14. « En mer à bord de la *Normandie*, 31 mai (par radio) », pouvait-on lire dans le journal.
15. Périphrase dont l'invention revient à Cendrars, qui dans le Ms dactylographié se justifie ainsi : « Je n'ai aucune crainte d'être taxé d'exagération ou de ridicule, pour avoir parlé de mystère et de magie en parlant de la machinerie de *Normandie* [...]. »
16. Cette puissance est celle que développe chaque turbo-alternateur, soit 160 000 chevaux au total.
17. Cendrars décrit le système de propulsion turbo-électrique de *Normandie*, l'une des principales innovations techniques du navire, avec exactitude. Il a sans doute recueilli ses informations dans le texte de la conférence du 16 février 1935 de Henri Cangardel, administrateur-directeur général de la compagnie générale transatlantique (Éd. de l'Atlantique) ainsi que dans le numéro spécial du *Bulletin technique du Bureau Véritas*, conservés dans ses archives.
18. Loin d'en épuiser le mystère, l'explication technique l'approfondit, ainsi que l'explicite Cendrars dans le Ms dactylographié : « Tout cela est rationnel, explicable, facilement compréhensible, logique, mathématique, mais reste d'autant plus mystérieux que tout cela n'a rien d'humain et a l'air de vivre d'une vie indépendante, gratuite, inéluctable, égoïste et menaçante. »
19. Le mouvement perpétuel est une des préoccupations les plus constantes de Cendrars. Voir par exemple « Histoire du *Perpetuum mobile* » (TADA 7, p. 317-327).

IV *(p. 155)*

Paru dans *Paris-soir* du 3 juin 1935, sous le titre : « Il n'a fallu que 3 minutes pour que la *Normandie* un instant immobilisée puisse reprendre sa route ». L'incident relaté par Cendrars est également signalé en ces termes par un autre témoin : « Le tube du condensateur a cédé. Six des chaudières se sont trouvées momentanément inutilisables. La combinaison d'accouplement des turbo-alternateurs dut être changée, pendant la réparation. Cette manœuvre a été faite en trois minutes ; elle a démontré la haute compétence des hommes autour de M. Jean Hazard, et la maniabilité irréprochable du matériel. Nul, parmi les danseurs de la nuit, ne l'a même soupçonnée. » (*Inauguration et pre-*

mier voyage de Normandie, Mémorial par Henry Champly, Éditions de l'Atlantique (sans date), 1er juin 1935 ; p. 30. Ouvrage figurant dans les archives de Cendrars.)

20. De forme ovale, la salle du grill-room, décorée par Marc Simon, était située à l'arrière du paquebot. On y accédait par un monumental escalier en rampe droite à cinq paliers, au sommet duquel trônait une statue allégorique de la Normandie par Léon Baudry. « Le grill fut ouvert le second soir, à minuit, et devint immédiatement le rendez-vous favori du bateau. Le grill de la *Normandie*, peut-être la plus réussie de toutes les boîtes de nuit et promis à la plus grande gloire. Après une soirée de danse et un souper tardif, voir se lever le jour sur la mer à travers les grandes baies vitrées qui entourent la pièce est une sensation inoubliable » (Lee Creelman, *Vogue*, juin 1935).

V *(p. 159)*

Paru dans *Paris-soir* du 4 juin 1935, sous le titre : « Les vainqueurs : ceux de la machine et Jean Hazard, leur chef ». Le 2 juin, Cendrars avait reçu ce télégramme : « serions heureux avoir détails sur certains types équipage en citant noms dans prochains papiers merci – Lazareff ». Cet article répond donc à une « commande » du journal. Une carte de visite de « MADAME JEAN HAZARD » qui, « tout à fait touchée des articles parus dans *Paris-soir* concernant les machines de *Normandie* et son mari, adresse à Monsieur Cendrars tous ses remerciements, ses très sincères remerciements. »

21. Sous-titre ajouté dans le Ms de *La Rumeur du monde*. La description élogieuse de Jean Hazard qui suit s'accorde avec d'autres témoignages de l'époque.

VI *(p. 163)*

Paru dans *Paris-soir* du 5 juin 1935, sous le titre : « Tandis que New York acclamait la marche triomphale de *Normandie* ceux des machines veillaient toujours à leur poste, dans les profondeurs du navire ».

22. « Après la conquête du ruban bleu/L'Amérique entière fête le triomphe de *Normandie*/Les passagers ont été accueillis avec un enthousiasme délirant », titre *Paris-soir* à la une du 5 juin, sur quatre colonnes. Un troisième envoyé spécial, Jacques Fransalès, donne un article pour la circonstance. Une photographie montre *Normandie*, panache de fumée blanche, défilant devant les gratte-ciel de

Manhattan. Avec un grand luxe d'hyperboles, les écrivains-journalistes ont tous témoigné de l'accueil exceptionnel que fit le plus grand port du monde au plus grand navire du monde. Rien de moins qu'un « triomphe, au sens romain du mot », selon Philippe Soupault (« L'épopée de *Normandie* », *La Revue de Paris*, 1er juillet 1935).

23. Avant corrections : « Les bateaux-pompes des papiers du port faisaient marcher leurs bouquet de lances... »
24. Le succès du personnage de Mickey Mouse, apparu en 1928, est encore tout frais en 1935.
25. Le grand salon des premières classes, pièce la plus somptueuse du navire, d'une hauteur de plafond de 9,50 mètres. Située au centre du paquebot, entre la deuxième et la troisième cheminée, au niveau du pont-promenade, on la disait « dorée », en raison de ses dix colonnes, dorées, de ses panneaux de laque d'or gravés par Jean Dunaud, des peintures sur glace, or et argent, de Jean Dupas, représentant des sujets mythologiques.
26. Le Ms comporte une version plus développée et plus inquiétante de cet incident. Le texte, qui semble s'adresser à Lazareff, commence ainsi : « L'accostage difficile de la *Normandie* au quai 88 que je vous ai signalé dans mon câble de cette nuit aurait pu avoir des conséquences tragiques et c'est de justesse que non pas une catastrophe mais tout au moins une avarie grave a pu être évitée. »

VII *(p. 167)*

Paru dans *Paris-soir* du 7 juin 1935, sous le titre : « À New York *Normandie* bat un nouveau record : celui de la curiosité ». Cendrars semble avoir pris au mot le télégramme de Lazareff du 5 juin : « Inutile envoyer papiers Amérique/Envoyez deux papiers au retour sur coulisses *Normandie*/Câblez si *Normandie* bat nouveau record/amitié. » Il se souviendra de ce moment, ainsi que du point de vue adopté dans cet article, celui de la foule, dans *La Visite des souverains anglais à Paris* (voir « Ce qui fut merveilleux : la foule de Paris »).

27. 15 000 dans une autre édition de *Paris-soir*, chiffre qui semble plus vraisemblable.
28. Située au fond du navire, la salle à manger des premières classes, qui accueillait 700 passagers, est l'œuvre de Jean Patout et Henri Pacon, architectes familiers de l'aménagement des paquebots. Souvent comparée à une « grotte », cette gigantesque pièce rectangulaire de 86 mètres de long et 8 mètres de haut ne possédait

pas d'ouverture sur l'extérieur. On y pénétrait par deux portes en bronze vert de Raymond Subes. Lustres et luminaires signés Lalique et Pezel. Christofle pour l'orfèvrerie, Daum pour la verrerie. Bas-reliefs en stuc de Delamarre, Drivier, Pommier, Poisson et Janiot, sculpteurs que l'on retrouvera à l'exposition des Arts décoratifs de 1937.

29. Il s'agit du jardin d'hiver avec vue panoramique sur les flots. Dans cet espace ovale avec volières métalliques et vasques, se trouvait un échantillonnage des espèces horticoles françaises.
30. Bien qu'étant l'œuvre des mêmes architectes, la piscine contrastait, par son style épuré et son abstraction utilitaire, avec les outrances de la salle à manger. De 25 mètres de long sur 6 mètres de large, elle était composée de bains de profondeurs différentes et ornée d'une large frise en grès émaillé de la manufacture de Sèvres.
31. La salle à manger des enfants était située sur le pont inférieur. Conçue par Philippot, avec des éléphants de Jean de Brunhoff (le père de Babar) au mur et un mobilier métallique d'une modernité audacieuse, elle remporta un vif succès.
32. « Minuit n'a pas tout à fait sonné, et je suis pourtant seul, tout à fait seul dans la bibliothèque en rotonde, dont les 4 000 volumes m'encerclent comme une grande tapisserie de Cordoue », notait Claude Farrère dans son article du 31 mai.
33. La chapelle, où l'on rapporte que la marraine de *Normandie*, Mme Lebrun, devait passer l'essentiel de la traversée, se trouvait face à la salle à manger. Avec ses murs peints par Voguet, son chemin de croix en palissandre de Gaston Le Bourgeois, son mobilier, son autel et ses objets de culte d'inspiration cubiste conçus par les frères Martel, cette pièce était l'un des lieux les plus modernes du paquebot.

VIII *(p. 169)*

Cet article est paru en vedette à la une de *Paris-soir* du 13 juin 1935, où il occupe le tiers gauche de la page, chapeauté en gros caractères par une cascade de titres et de sous-titres : « Paré de gloire et dans l'enthousiasme/*Normandie* ayant battu le record de la traversée ouest de l'Atlantique rejoint le havre/C'est 12 heures 47 minutes qu'il a gagnées sur le précédent record établi par le *Bremen*/Après une triomphale réception à Plymouth, le paquebot vainqueur, salué en mer par le "Lieutenant-de-Vaisseau-Paris", arrivera vers 18 h 30 devant son port

d'attache où l'attend une foule immense »/ (D'un de nos envoyés spéciaux à bord de *Normandie*, Blaise Cendrars) ». La suite de l'article est en page 7.

34. Après l'avoir emporté à l'aller sur *Rex* de l'Italie fasciste et au retour sur le paquebot du Reich, *Bremen*, *Normandie* battra en effet son propre record en 1937, mais dès août 1936, *Queen Mary* lui avait repris le Ruban bleu (dans le sens du retour) et le lui ravira définitivement en août 1938. L'optimisme – de circonstance – de Cendrars s'avérera donc excessif.

IX *(p. 173)*

Paru dans *Paris-soir* du 21 juin 1935, sous le titre : « David et Goliath. Un rat pourrait arrêter, d'un coup, la vie à bord de *Normandie* ».

35. La traditionnelle mention « de notre envoyé spécial » est ici remplacée par la simple mention « par Blaise Cendrars ». Sans doute en raison de la nature plus libre de cet article dans lequel l'imaginaire de l'écrivain reprend ses droits, ainsi que Lazareff l'y avait « autorisé » dans son télégramme du 5 juin.
36. Il s'agit de la Société Als-Thom.
37. « Treuil à arbre vertical sur lequel peut s'enrouler un câble, et qui sert à tirer des fardeaux » (*Petit Robert*).
38. Bel exemple de ce « style des bilans » que Joseph Delteil admirait dans *L'Or* (*NRF*, 1er mai 1925).
39. Allusion, consciente ou inconsciente, au pseudonyme « Cendrars », d'autant que « ars » forme avec « rat » un quasi-anagramme.
40. L'article se colore d'une nuance fantastique déjà sous-jacente en plusieurs endroits du reportage. C'est aussi le « fortuit », ce qui échappe à la technique, le grain de sable qui défie la prévision, que Cendrars revendique.

NOTICE SUR
UNE VOIX REMONTE POUR VOUS DU FOND DES MERS

C'est dans *Le Jour*, le quotidien lancé deux ans plus tôt par l'ancien patron de *L'Intransigeant*, Léon Bailby, que paraît, le 27 janvier 1935, « Une voix remonte pour vous du fond des mers » à la très cendrarsienne rubrique « Du monde entier ». L'article, qui se poursuit en page 4, est accompagné de deux photographies : « Le Dr William Beebe prend place dans sa "bathysphère" » et « Une téléphoniste converse avec M. Beebe, qui se trouve par 800 mètres de fond ». Il a été repris dans *Le Républicain orléanais* du 21 mai 1935 avec quelques minimes différences de présentation. Le texte de référence est celui qui figure dans le manuscrit, demeuré inédit, de *La Rumeur du monde* (P 115), où Cendrars l'avait recueilli sous le titre général « Le fond de la mer », à la suite du reportage à bord de *Normandie*. Découpé dans un exemplaire du *Jour* et collé sur papier vierge, l'article est complété en marge par de menues précisions manuscrites ; les photographies sont supprimées.

Ni tout à fait chronique, ni tout à fait reportage, « Une voix remonte pour vous du fond des mers » peut être lu – profondeur oblige – comme une mise en abyme de l'un par l'autre : une manière de chronique du reportage, en somme. Avec, dans le rôle du reporter, le professeur Beebe lui-même, témoin de première main s'il en est, dictant par fil téléphonique les résultats de sa plongée au fur et à mesure qu'il l'effectue. Jamais « chose vue » ne fut plus exactement « prise sur le vif », ni enquête plus « sensationnelle », au sens fort du terme : ce sont des sensations, des images, des visions nouvelles, qu'à l'instar du poète, l'homme de science rapporte du fond de l'inconnu. De quoi susciter la sympathie de Cendrars qui se fait le chroniqueur enthousiaste de cette descente dans les abysses, d'où remonte, orchestrée par la plume de l'écrivain, la voix de l'explorateur. Ce dispositif dédoublé, qui per-

met à Cendrars de conserver les bénéfices du reportage tout en en déléguant les contraintes, et de recouvrer la liberté du conteur sans perdre la caution du vrai, n'est-ce pas déjà, en puissance, la formule de « l'histoire vraie », telle que va l'inaugurer quelques mois plus tard « En paquebot transatlantique dans la forêt vierge », paru dans le même quotidien en novembre 1935?

NOTES

1. Physicien suisse connu pour ses travaux dans le domaine des ballons stratosphériques, Auguste Piccard (1884-1962) réalisa en 1932 l'exploit mentionné par Cendrars, dont il fit le récit dans *Au-dessus des nuages*, paru chez Grasset en 1933. La même année, sa nacelle fut exposée à côté de l'engin de Beebe et Barton à l'Exposition universelle de Chicago. Il n'en faudra pas davantage pour décider Piccard à quitter les hauteurs et à devenir explorateur des océans. Il construisit à son tour plusieurs bathyscaphes et battit de nombreux records. Il a servi à Hergé de modèle pour le personnage de Tryphon Tournesol.
2. Naturaliste, océanographe et ornithologue américain, inventeur avec Otis Barton du bathyscaphe, William Beebe (1877-1962) fut le premier à observer la vie à grande profondeur, au cours des diverses plongées qu'il accomplit entre 1930 et 1934. Il a rapporté son expérience dans *En plongée par 900 mètres de fond*, paru chez Grasset en 1935. Le record absolu de profondeur fut atteint en 1960 par les Américains dans la fosse des Mariannes avec une plongée de 10916 mètres.
3. Argument classique dans la littérature de reportage de l'époque, qui revendique volontiers la supériorité du réel sur la fiction.
4. Cette tribu indonésienne située sur l'île de Bornéo faisait alors l'actualité. En 1934, deux ouvrages paraissent sur le sujet : *Bornéo. L'île des chasseurs de têtes* d'Éric Mjoberg chez Plon et un reportage de Titaÿna, journaliste-vedette de *Paris-soir* : *Une femme chez les chasseurs de têtes*, aux Éditions de la Nouvelle Revue critique.
5. Dans « Galapagos, les îles du bout du monde », paru dans l'hebdomadaire *Voilà* (7 et 14 mai 1932), Antonin Artaud évoque l'expédition américaine conduite par William Beebe. Il commence son article en des termes que n'auraient pas désavoués Cendrars : « L'idée d'un monde interdit et perdu, [...] situé dans quelque

contrée encore inexplorée de la terre, fait partie de nos rêves d'enfance. Et les descriptions de contrées semblables nous enchantent parce qu'elles éveillent en nous tout un lot brillant d'images ataviques qui nous viennent des premiers âges de l'humanité. Un mythe fécond et puissant s'exprime par ces images. Il manifeste notre croyance indéracinable en un Éden que nous voudrions non point spirituel et d'imagination pure, mais entièrement matériel, situé dans un lieu inaccessible mais certain. »

6. Précision ajoutée sur le Ms de *La Rumeur du monde.*
7. Classe de mollusques pélagiens de petite taille caractérisés par des ailes membraneuses ou nageoires au lieu de pieds.

NOTICE SUR
LA DERNIERE CHEVAUCHÉE DES PEAUX-ROUGES

« La dernière chevauchée des Peaux-Rouges » est paru en deux livraisons, à la rubrique « Du monde entier », dans *Le Jour* des 9 et 11 février 1935. L'article de Cendrars précède de deux ans les premiers textes en français d'Antonin Artaud sur son séjour au Mexique de l'été 1936 – *D'un voyage au pays des Tarahumaras* (*La Nouvelle Revue française*, n° 287) et « La race des hommes perdus » (*Voilà*, n° 354) – où il évoque à son tour le rite du peyotl dans lequel réside, selon lui, « tout le secret de ces Indiens sauvages ». On ne peut manquer d'être frappé par certaines convergences de vue entre les deux écrivains, également sensibles à l'expérience spirituelle que permet le peyotl et à sa dimension mystique. Mais tandis qu'Artaud s'est lui-même prêté à l'expérience de « ce principe magnétique et alchimique merveilleux » (*Œuvres complètes* IX, Gallimard, 1979, p. 19), Cendrars, lui, s'est plongé dans la monographie du Dr Alexandre Rouhier sur « la plante qui fait les yeux émerveillés » – ouvrage de référence en la matière paru en 1927 – et selon toute vraisemblance il n'a voyagé qu'en imagination au pays de l'« Homme rouge ».

Si – malgré la présence dans le journal de photographies qui inclineraient à le laisser croire – il ne s'agit donc pas d'une enquête mais bien d'une chronique, cette dernière n'en est pas moins d'actualité. S'y reflète, en effet, l'engouement de l'époque pour les civilisations primitives : de ces « beautés aux dents limées » qui inspirent à Dorgelès un livre sur les tribus moïs des hauts plateaux du vieil Annam, à cet « Homme nu » que Simenon recherche en Afrique en passant par ces « chasseurs de têtes » des îles indonésiennes sur lesquels se multiplient les enquêtes... Mais au lieu que la plupart des voyageurs opposent sur un mode nostalgique ces paradis perdus à une civilisation du progrès

destructeur, Cendrars se montre plus nuancé. L'apologie du secret qui s'attache aux rites millénaires n'exclut pas l'éloge de la publicité, la tradition n'est pas l'ennemie de la modernité ; et c'est à coup sûr dans la résolution des antinomies, dans la fusion du réel et du mythe et la continuité entre l'univers matériel et l'univers symbolique, que réside à ses yeux tout l'intérêt du « Cactus-Dieu ». Un intérêt assez vif puisqu'il trouve un prolongement dans celui qu'il porte, l'année suivante, à l'*ibadou*, « la plante de la lévitation », dans « En transatlantique dans la forêt vierge » (TADA 8, p. 155).

Quant à la forme, érudite et poétique, qui tient tout à la fois de la rêverie et du plaidoyer, elle est bien dans la manière de l'écrivain. Sentiment auquel le brouillon manuscrit, dont J.-C. Flückiger montre qu'il témoigne d'« un travail d'élaboration lente et obstinée », apporte une autre forme de caution (voir *Cendrars, Le Bourlingueur des deux rives, op. cit*, p. 267-273). Rien de surprenant, dès lors, à ce que Cendrars ait souhaité, en 1953, recueillir ces deux articles dans *La Rumeur du monde*, ce livre somme d'une vie et d'une œuvre, demeuré inédit. Ils figurent, soudés en un seul texte, dans le Ms de cet ouvrage conservé aux ALS (cote : P 115), sous le titre général « Révolutions ». Après avoir été prélevés dans le journal, les articles du *Jour* ont été collés sur des feuilles vierges, puis remodelés, corrigés et annotés. C'est cette version, légèrement différente de celle du journal, en particulier dans le découpage du texte et les sous-titres, que nous avons retenue.

NOTES

1. *Souffleur* : nom donné à des poissons du genre marsouin et par extension à tous les mammifères cétacés qui font, en soufflant, jaillir de l'eau de leurs évents (*TLF*).
2. *Peyotl* : petit cactus non épineux, répandu au Mexique et dans le sud des États-Unis, dont on extrait plusieurs alcaloïdes, notamment la mescaline (*TLF*).
3. Pour obtenir le droit de consommer le peyotl les tribus indiennes des U.S.A. fondèrent en 1918 une nouvelle Église chrétienne : la *Native american church of north America* (NACNA). L'usage religieux du peyotl sera toléré jusqu'en 1990.
4. Tribus indiennes d'Amérique du Nord.
5. Sous-titre ajouté pour *La Rumeur du monde.*
6. David Herbert Lawrence (1885-1930), poète et romancier anglais

à qui son apologie de l'érotisme valut en Angleterre l'hostilité des bien-pensants. Cherchant refuge à l'étranger, il fit de nombreux voyages, notamment en Italie et en Australie ; il séjourna à Taos, au Nouveau-Mexique, où il écrivit *Le Serpent à plumes*, paru en 1926.

7. Voir *Moravagine* (1926), chapitre intitulé « Les Indiens Bleus » (TADA 7, p. 145-183).
8. Civilisation précolombienne. Cendrars a évoqué plus haut la Sierra del Nayarit. Les Indiens huichol du Nayarit, État du Mexique, pratiquent encore le rite du peyotl.
9. Dans « Le Nouveau Patron de l'aviation » (*Le Lotissement du ciel*, TADA 12, p. 61), Cendrars mentionne à nouveau Rouhier et sa monographie sur le peyotl, « un modèle du genre ». Il précise à cette occasion que son ami dirige la librairie Véga, boulevard Saint-Germain, spécialisée dans les ouvrages d'occultisme.
10. Adjectif vieilli signifiant « enivrant », du latin *inebriare*, « enivrer ».
11. Allusion à la célèbre romance d'Émile Barateau (pour les paroles) et d'Étienne Arnaud (pour la musique) qui fut publiée quelques jours avant la révolution de 1848 et qui connut un succès populaire : « Voyez là-haut/Cette pauvre fenêtre,/Où du printemps se montrent quelques fleurs!/Parmi ces fleurs, vous verrez apparaître/Une enfant blonde aux plus fraîches couleurs. [...]/C'est le jardin de Jenny l'ouvrière, etc. »
12. Jusqu'à l'insertion de cette note : publication PréO dans *Le Jour* du 9 février 1935 (p. 1 et 5), sous le titre « L'épopée du peyotl. La plante qui fait les yeux émerveillés », sur une colonne gauche à la une. La suite du texte correspond au second article paru dans *Le Jour* du 11 février 1935 et intitulé : « Supprimer le peyotl, c'est enlever aux Indiens leur Dieu », remplacé dans le Ms par le sous-titre : « La racine du Diable ».
13. « On ne sent plus le corps que l'on vient de quitter et qui vous assurait dans ses limites, en revanche on se sent beaucoup plus heureux d'appartenir à l'illimité qu'à soi-même car on comprend que ce qui était soi-même est venu de la tête de cet illimité, l'Infini, et qu'on va le voir », écrit Artaud dans « Le rite du peyotl chez les tarahumaras » (1947), *Œuvres complètes* IX, *op. cit.*, p. 26.
14. *Raiz diabolica* : racine du Diable en espagnol.
15. Sous-titre ajouté sur le Ms.
16. Ce développement rappelle la fusion du mythe et de la réalité chère à Nerval, poète essentiel à Cendrars, qui semble se souvenir de ces

vers, d'inspiration pythagoricienne, du sonnet des *Chimères* (1854) intitulé « Vers dorés » : « Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché ;/Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,/Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres ! »

17. Sous-titre ajouté sur le Ms.
18. Sous-titre ajouté sur le Ms.
19. *Ceremonial leader* : Cendrars le traduit peu après par « Directeur du culte ».
20. « prière » dans l'article du *Jour.*
21. Cheval de petite taille, à demi sauvage, vivant notamment dans les Pampas d'Amérique du Sud (*TLF*).
22. Parenthèse ajoutée sur le Ms.
23. Roi des Huns, surnommé le « fléau de Dieu », Attila envahit les Balkans, pénétra en Grèce, fit irruption en Gaule et dévasta l'Italie du Nord, avant que sa mort, en 453, entraînant l'écroulement de son empire, ne mît fin au péril mongol.

NOTICE SUR
LA VISITE DES SOUVERAINS ANGLAIS À PARIS

Parue en trois livraisons dans *Paris-soir* (20 et 21 juillet) et *Paris-soir Dimanche* (23 juillet 1938), cette brève série, écrite à l'occasion de la visite du roi George VI et de la reine Élisabeth, n'avait été jusqu'ici que partiellement recueillie (voir notes). Il n'existe aucun Ms relatif à cet ensemble au Fonds Blaise-Cendrars des Archives littéraires suisses.

Premier en date d'une succession de voyages officiels qui les conduiront, l'année suivante, au Canada et aux États-Unis, le séjour des souverains britanniques à Paris marque un jalon, au moins symbolique, dans l'histoire des relations franco-britanniques. En pleine période de révisionnisme allemand, deux mois seulement avant les accords de Munich, la menace de guerre n'a jamais été si présente. La visite du couple royal est accueillie comme le « plus ferme soutien de la paix » et le garant le plus sûr du « salut du monde » : ainsi s'expriment de concert le président Chautemps et le ministre des Affaires étrangères, Georges Bonnet, à la veille de recevoir leurs prestigieux hôtes d'outre-Manche. « Angleterre + France = Paix », résume le grand reporter Jules Sauerwein, spécialiste de la question allemande.

Le retentissement que la presse conféra à l'événement fut à la hauteur de ses enjeux diplomatiques. Dès le 17 juillet, les lecteurs de *Paris-soir* sont invités à réserver le supplément illustré en couleurs contenant le programme complet des festivités (en français et en anglais), consacré à la réception du roi et de la reine. Sont mobilisés pour la circonstance André Maurois et Louis Gillet, de l'Académie française, ainsi qu'une dizaine de grands noms du journalisme. Les articles de Cendrars, qui paraissent en pages intérieures, sont, une fois n'est pas coutume, un peu noyés dans ce flot d'articles, de témoignages et de photographies. En ces journées de faste et d'apparat où les journalistes n'ont

d'yeux que pour les souverains, ne laissant pas la moindre minute de leur séjour dans l'ombre, Cendrars, lui, adopte le point de vue, résolument décentré, de l'homme des foules, qui n'est pas sans évoquer celui du Marivaux du *Spectateur français* ou du Baudelaire des *Petits poèmes en prose*. Le reporter cède ici le pas au chroniqueur. Il se fait flâneur sensible aux mouvements et aux rumeurs de la ville dans lesquels il s'immerge, captant la circonstance dans quelques instantanés saisis tantôt avec l'œil de la caméra, tantôt avec le pinceau du peintre d'atmosphère, ou la plume du romancier populaire. « C'est le peuple qui fait les légendes », conclut Cendrars. Et le poète qui en restitue le texte, conviendrait-il d'ajouter. Un poète de l'anecdotique, que ce « grand fait divers », comme dit Mallarmé, aura eu l'heur de susciter.

En l'absence de titre original (le journal n'en comporte pas et Cendrars n'en a jamais donné à cet ensemble), nous avons choisi *La visite des souverains anglais.*

NOTES

I *(p. 205)*

1. Article paru dans *Paris-soir* du 20 juillet 1938 et jamais recueilli jusqu'ici. Le roi et la reine ont quitté Londres le matin à 9 h 10 « dans leur wagon fleuri de roses et de bleuets ». Ils débarquaient à Boulogne à 12 h 40. À 13 heures le train royal s'ébranle en direction de la capitale qu'il doit atteindre à 16 h 49... Là *Paris-soir* est obligé de poursuivre sa narration au futur. Quand le lecteur aura en main l'édition du journal, les souverains seront à Paris, se préparant pour le dîner de réception à l'Élysée qui sera suivi d'un feu d'artifice sur la Tour Eiffel. De la couleur « bleu tendre » du ciel londonien au matin du départ jusqu'à celle, légèrement rosée, des draps du lit de la reine (les souverains séjournent dans les appartements royaux du Quai d'Orsay) en passant par le menu du wagon-restaurant, *Paris-soir* ne nous épargne aucun détail dans ce numéro historique, entièrement consacré à l'événement. C'est dans ce contexte que paraît en page 6, à la rubrique « Dernières nouvelles », sous le chapeau « Vive le roi!... Vive la reine!... », l'article de Cendrars.
2. Cendrars habite à l'époque tantôt à l'Alma Hôtel (aujourd'hui disparu), au 12 de l'avenue Montaigne, en face de la Comédie des Champs-Élysées, tantôt dans sa « maison des champs », au Tremblay-sur-Mauldre. Voir « Un village comme tant d'autres ».

II *(p. 207)*

3. Article paru dans *Paris-soir* du 21 juillet 1938, jamais recueilli jusqu'ici. À la une le programme de la journée : « Ce matin, le roi George VI s'est rendu à l'Arc de Triomphe où il s'est incliné sur la tombe du Soldat inconnu/À 11 heures Leurs Majestés ont été reçues en grande pompe à l'Hôtel de ville/Cet après-midi réception à Bagatelle/Ce soir grand gala à l'Opéra. » Le numéro, illustré en abondance de clichés photographiques, est à nouveau entièrement consacré à cette visite historique : on y trouve, pêle-mêle, une « Ode à l'Angleterre » de François Porché, déclamée la veille à la radio par Mme Simone, un compte rendu par Louis Gillet, de l'Académie française, du dîner de gala à l'Élysée. On raconte par le menu que Sa Majesté la reine Élisabeth a changé quatre fois de robe, on s'interroge sur le détail du protocole : « Mme Lebrun doit-elle faire la révérence à la reine ? » Moins futile, le point de vue de Cendrars empreint de la gravité symbolique de cette visite qui, tout en rappelant la Grande Guerre, voudrait appeler la paix sur demain, se ressent de l'ancien combattant.
4. Jean-Baptiste Corot (1796-1876) : peintre et dessinateur français célèbre, notamment, pour sa manière préimpressionniste d'évoquer l'atmosphère brumeuse et la lumière diffuse des paysages de la campagne française à l'aurore ou au crépuscule.
5. Abréviation courante utilisée par les Parisiens pour désigner les Champs-Élysées.
6. Spectacle qui ne pouvait que toucher le poète de la *Prose du Transsibérien*, l'ami d'Apollinaire et des Delaunay qui, eux aussi, firent de la Tour Eiffel l'un des phares de la modernité esthétique.

III *(p. 210)*

7. Seul de la série à avoir été recueilli en volume (dans *Panorama de la pègre et autres reportages, op. cit.*), cet article est paru dans *Paris-soir Dimanche* du 23 juillet 1938 (p. 4), entre un article de Louis Gillet « À la fête royale du château de Versailles je regardais le Roi... », « L'apparition au balcon au soir de la féerique apothéose du Quai d'Orsay » par André Maurois et « J'ai chanté "Ma Pomme" devant le Roi et la Reine et "Je suis plus heureux qu'un roi" par Maurice Chevalier ». Tandis que les deux académiciens n'ont d'yeux que pour les souverains, Cendrars continue à faire entendre le point de vue de la foule, à accompagner le regard des spectateurs. C'est la fin du

voyage : « Après quatre journées inoubliables les souverains regagnent l'Angleterre », lit-on en gros titre à la une. Mais ce n'est que le début du grand circuit pour la consolidation du « front de la paix » qui conduira les souverains anglais au Canada et aux États-Unis en juin 1939.

8. C'était le 5 juin 1936. Voir *À bord de* Normandie.
9. Assemblée représentative élue dans le cadre d'une libéralisation du régime tsariste, la première Douma entendait élaborer une nouvelle législation agraire. Ouverte le 10 mai 1906, elle fut dissoute par Nicolas II dès le 22 juillet.
10. Défilé de la Victoire, de l'Arc de Triomphe à la République, le 14 juillet 1919.
11. Le 22 juillet, les souverains britanniques ont été reçus à Versailles dans la grande tradition des fêtes de Louis XIV.
12. Soldats de cavalerie des corps auxiliaires indigènes de l'armée française en Afrique du Nord.
13. Après trois cents jours de règne, Édouard VIII abdique le 10 décembre 1936 pour épouser l'Américaine deux fois divorcée Wallis Simpson, et devient duc de Windsor.

NOTICE SUR
CHEZ L'ARMÉE ANGLAISE

Chez l'armée anglaise est paru aux éditions Corrêa, illustré de 17 photographies. L'achevé d'imprimer porte la date du 18 juin 1940 : les Allemands viennent d'entrer dans Paris. Rares sont ceux qui ont eu le privilège de voir ce livre à la couverture rayée bleu et rouge sur fond blanc – les couleurs de la France et de l'Angleterre –, dont le sort s'est trouvé si étroitement lié aux événements dont il témoigne. Saisi et pilonné par l'occupant dans le courant de l'été 1940, avant même que le service de presse ait pu en être assuré, il ne sera jamais réédité par Cendrars qui signe là son dernier livre de reportage. Dans *Le Lotissement du ciel* (1949), il évoquera la mésaventure de cet ouvrage (TADA 12, p. 78), venue peut-être, comme à point nommé, rappeler l'écrivain à sa vocation, à un désir d'écriture sans plus de commune mesure avec le journalisme (voir Claude Leroy, *La Main de Cendrars*, Presse universitaires du Septentrion, 1996, p. 261-268).

Parmi les rares exemplaires sauvés, l'un fut remis en octobre 1944 par les éditeurs de l'ouvrage, Edmond Buchet et Jean Chastel, à Jacques-Henry Lévesque (« Ça alors c'est un livre rare !!! », écrit-il à son ami Blaise), d'autres envoyés en novembre de la même année à Raymone, à la demande de Cendrars. Les Archives littéraires suisses de Berne (ALS, cote : O 155) en possèdent deux, sur papier bambou, dont un avec corrections autographes, sur lequel nous nous sommes fondé pour établir le texte, les modifications les plus significatives étant signalées en notes (avec la mention « exemplaire bambou »).

Il n'existe pas, à notre connaissance, de manuscrit de ce reportage dont la parution quasi simultanée dans divers quotidiens de la presse régionale rend la chronologie des prépublications complexe et parfois incertaine. Les dix chapitres de *Chez l'armée anglaise*, à l'ex-

ception du premier, ont été publiés en totalité, avec d'insignifiantes variantes, dans *Le Républicain orléanais*, *La Dépêche de Brest* et *La Vigie marocaine* et en partie dans La *Dépêche algérienne* et *La Petite Gironde*, entre le 16 février et le 3 avril 1940, tantôt sous le titre spécifique « Quelque part en Angleterre », tantôt sous le titre général « Un Français chez les Anglais ». Sous ce dernier titre était également déjà parue en seize livraisons, du 28 novembre 1939 au 27 janvier 1940, une première série du « correspondant spécial » de *La Petite Gironde* « sur le front britannique », ainsi présentée :

> *Grand voyageur et journaliste de valeur, collaborateur régulier de plusieurs grands organes parisiens, Blaise Cendrars a publié de nombreux ouvrages, où s'affirme un talent original et sûr, et dont plusieurs* (Sutter's Gold, African Saga, Little Black Stories, *etc.), traduits en anglais, ont connu la faveur du public britannique.*
> *Par ailleurs, engagé volontaire de la Grande Guerre, blessé en 1916* (sic), *Blaise Cendrars, qui fit alors noblement son devoir, a actuellement ses deux fils au front, l'un dans les chasseurs alpins, l'autre dans l'escadrille de chasse Lafayette.*
> (*La Petite Gironde*, 28 novembre 1939).

Ces articles n'ont jamais été recueillis en volume, à l'exception du dernier, qui forme l'essentiel du chapitre I de *Chez l'armée anglaise*, les neuf autres correspondant à ce que *La Petite Gironde* précise, dans son numéro du 25 février 1940, être « une nouvelle série » : « Notre collaborateur vient de passer trois semaines en Angleterre pour se rendre compte sur place de l'effort entrepris par l'Empire britannique et ses Dominions pour gagner la guerre. » À cette date, en effet, la guerre immobile s'éternise, mais l'espoir est encore intact, ainsi qu'en témoignent aussi bien Pierre Dumas, alors correspondant aux Armées françaises, dont les articles alternent avec ceux de Cendrars, que ce dernier dont l'enthousiasme pro-anglais, bien que de circonstance, est particulièrement appuyé.

Les articles parus dans la presse ont été repris pour l'édition en volume dans l'ordre de leur prépublication, à l'exception du chapitre IX (« En patrouille dans la mer du Nord »), troisième de la série à l'origine. Les variantes entre les publications préoriginales et le livre sont minimes : elles portent pour l'essentiel sur la suppression des intertitres

et le rétablissement de certains passages « échoppés » par la censure britannique.

Cendrars aurait donc séjourné en Angleterre de la fin janvier à la mi-février 1940, période au cours de laquelle il a enquêté et rédigé, dans le vif de la chose vue, *Chez l'armée anglaise*, que les éditions Corrêa avaient sans hésitation accepté d'éditer, probablement sur la foi de la première série journalistique, avant même que la rédaction en soit achevée (voir Miriam Cendrars, *op. cit.* p. 744). C'est dire qu'il s'agit là d'un livre à fleur d'événement et aussi d'émotion où l'objectivité et la subjectivité ne se démêlent pas toujours aisément l'une de l'autre. Cendrars y est pleinement journaliste, exerçant son métier avec un sens du témoignage, précis et informé malgré la censure, et pleinement homme – sensible, passionné, excessif parfois; écrivain aussi, quand l'imaginaire prend le relais du réel et que l'écriture « décolle » vers le mythe, s'amplifie en lyrisme épique. C'est peut-être cet art rhapsodique qui, en dernière instance, confère à ce livre, par ailleurs si étroitement lié aux circonstances, sa force toujours actuelle. Le 18 novembre 1944, J.-H. Lévesque écrivait à Cendrars : « ce qui m'a frappé en lisant votre petit livre de chez Corrêa, c'est que ces articles étaient *tellement objectifs et vrais* que, malgré la date où ils ont été publiés, *et tout ce qui s'est passé depuis*, il n'y a rien à en retrancher. Je suis sûr que ceux des confrères dont vous parlez dans ce bouquin seraient aujourd'hui *illisibles*, par leurs pronostics, par leurs rodomontades, par leur "fait au goût du jour". C'est encore un *cas unique* à votre actif. » Au lecteur d'aujourd'hui d'en juger.

NOTES

I. DE LA LIGNE MAGINOT AUX BASES ANGLAISES DE L'OCÉAN *(p. 215)*

Ce premier chapitre reprend le dernier article de la série intitulée « Un Français chez les Anglais » (voir Notice), paru sous le titre « XVI – Les bases anglaises » dans *La Petite Gironde* du 27 janvier 1940 (p. 1 et 2) avec une photographie : « Notre collaborateur Blaise Cendrars au milieu des Tommies ». Le début du chapitre (jusqu'à « ... dans les moindres détails de la vie courante ») a été ajouté pour l'édition en volume.

1. Ligne Maginot : système fortifié construit de 1927 à 1936 sur la frontière française du Nord-Est, à l'initiative d'André Maginot, ministre de la Guerre de 1922 à 1924 et de 1929 à 1932. Laissant

la frontière belge sans protection, la ligne Maginot ne put jouer en 1940 le rôle escompté.

2. On retrouve le goût de Cendrars pour l'angle paradoxal, celui qui, étymologiquement, s'éloigne des « tournées en commun ».
3. Le thème de la ville-champignon fascine Cendrars (*Kodak*; TADA 1, p. 147-148. *Feuilles de routes*; TADA 1, p. 233. *L'Or*; TADA 3, p. 81-83).
4. Mot anglais signifiant « souveraineté ». Ce nom a d'abord été donné en 1867 à la fédération des provinces canadiennes puis à l'ensemble des possessions de l'Empire britannique.
5. Occultées. « Passer au bleu » signifie « faire disparaître ». Au sens propre, c'est plonger le linge blanc, une fois lavé, dans un bain qui lui donnera un reflet azuré.
6. André Demaison (1883-1956), homme de lettres et journaliste, auteurs de récits « africains » (*Les Oiseaux d'ébène, Diaeli, Le Livre de la sagesse noire,* etc.) et romancier de la vie animalière connu pour *Le Livre des bêtes qu'on appelle sauvages* (1929), qui obtint le grand prix du roman de l'Académie.
7. *Navy Army Air Force Institute.*
8. George VI et son épouse lady Élisabeth Bowes-Lyon. George VI sera fait Compagnon de la Libération, à titre posthume en 1960.
9. *General Head Quarter* : Cendrars traduit par « Grand Quartier Britannique » au début du chapitre III.
10. Neville Chamberlain (1869-1940) est alors le Premier Ministre britannique (1937-1940).

II. L'EFFORT GIGANTESQUE DES DOMINIONS *(p. 227)*

PréO en deux livraisons dans *Le Républicain orléanais*, du 16 et du 17 février 1940 (p. 1), assortie de la mention « De notre correspondant aux Armées anglaises Blaise Cendrars » et de deux photographies représentant les troupes britanniques à l'entraînement. Cet article, à titre d'exemple, paraît quasi simultanément dans *La Petite Gironde* du 17 février 1940 (p. 1). Il a ensuite été repris dans *La Dépêche de Brest et de l'Ouest* du 18 février 1940 (p. 1-2), *La Vigie marocaine* des 20 et 21 février 1940 (p. 2) et *La Dépêche algérienne* du 22 février 1940 (p. 4). Quelques variantes mineures d'un quotidien l'autre, portant essentiellement sur la disposition des paragraphes et la présence (ou non) d'intertitres.

11. Il s'agit du major général Andrew Mac Naugthon, appartenant au 7e corps d'armée, dont une coquille a déformé le nom.

12. Non loin d'Arras, la crête de Vimy commande la plaine de Douai. Le 9 avril 1917, les Canadiens s'illustrèrent, au prix de lourdes pertes, dans la conquête de ce point stratégique tenu par les Allemands. Un mémorial, commencé en 1926 et inauguré en 1936, y commémore leur bravoure.
13. Les Australiens et les Néo-Zélandais débarquèrent sur les plages de Gallipoli, situé dans le détroit des Dardanelles, en avril 1915. L'Empire ottoman s'était rallié à l'Allemagne et contrôlait, entre autres, la Palestine.
14. Ce mémorial, situé au centre de la Somme, a été inauguré en 1938. L'Australian and New Zealand Army Corps (ANZAC) reconquit Villers-Bretonneux pour barrer la route d'Amiens. On y célèbre chaque année l'Anzac Day. C'est dans un corps d'Anzacs que s'engage Dan Yack, qui combattra à Vimy (TADA 4, p. 213, 244-245).
15. Le général Freyberg s'illustra à plusieurs reprises lors de la Seconde Guerre mondiale, notamment dans la défense de la Crète (mai 1941) et dans la bataille de Cassino (janvier-février 1944). La Victoria Cross, la plus estimée des décorations militaires britanniques, a été créée par la reine Victoria en 1856. Elle récompense un acte de bravoure exceptionnel.
16. Cet épisode de la bataille de la Somme eut lieu fin juillet 1916, non loin de Bapaume. La brigade sud-africaine y subit des pertes si cruelles que le bois Delville fut surnommé le « Devil wood », le bois du diable.
17. Les généraux sud-africains Jacob Van Deventer et Jan Smuts commandaient la *British East African Expeditionary Force.*
18. La base navale de Simonstown, située à 40 kilomètres du Cap, a été créée par les Anglais en 1814.

III. HUIT FRANÇAIS DANS UN AUTOCAR *(p. 233)*

PréO dans *La Dépêche de Brest,* du 22 février 1940 (p. 1-2). L'article paraît également dans *Le Républicain orléanais* des 22 et 23 février 1940 (p. 1) et *La Petite Gironde* du 24 février 1940 (p. 1).

19. Sur l'exemplaire bambou, Cendrars à rayé « III » et inscrit au-dessus, au stylo bille bleu : « PRÉFACE par Blaise Cendrars ».
20. « raquette » a été remplacé par « palette ».
21. L'écrivain et dessinateur Rodolphe Tœpffer (Genève, 1799-1846), considéré comme un des ancêtres de la bande dessinée, est l'auteur, entre autres, des *Voyages et aventures du Docteur Festus* (1833).

22. Jerome Klapka Jerome (1859-1927), célèbre humoriste anglais dont le livre le plus connu, *Trois hommes dans un bateau*, a été publié en 1921, dans la traduction de Théo Varlet, aux Éditions de la Sirène dont Cendrars a été le conseiller littéraire de 1917 à 1920 (voir ses souvenirs dans *Jéroboam et la Sirène*, TADA 11).
23. « La dernière guerre » est systématiquement remplacée par « la guerre de 14 » sur l'exemplaire bambou.
24. La défense d'Ypres, qui occupait une place stratégique, est un des plus glorieux épisodes de la participation britannique à la Grande Guerre sur le front occidental. Ypres fut à plusieurs reprises le théâtre de violents combats (octobre-novembre 1914; avril-mai 1915; juillet 1917; octobre 1918).
25. Volé, en argot.
26. « givrées » est un ajout de l'exemplaire bambou.
27. « Des poneys sauvages », est-il ajouté sur l'exemplaire bambou.
28. Le quotidien de la droite conservatrice, *L'Écho de Paris*, qui ne cessa de perdre des lecteurs après la Seconde Guerre mondiale, finit par être absorbé en mars 1938 par *Le Jour*, organe de droite proche de la ligne politique de *L'Action française*, lancé par Léon Bailby en 1933. En 1939, les tirages du *Jour-L'Écho de Paris* dépassaient à peine les 180 000 exemplaires. Jacques-Henri Lefebvre évoque sa présence parmi l'armée anglaise dans *1939-1940. Le suicide. Notes d'un correspondant de guerre* (G. Durasier & Cie Éditeurs, 1942). L'éditeur le présente ainsi : « L'auteur s'engagea à dix-sept ans pendant la Grande Guerre, passa volontairement dans l'infanterie en 1916 et fut quatre fois cité et trois fois blessé, avant d'être réformé avec une invalidité de 65%./Cet état "signalétique et des services", pour parler en style de sergent-major, lui donne droit pensons-nous à une certaine autonomie de jugement qui n'exclut pas, on le verra à chacune de ses pages, le patriotisme le plus ombrageux. » Un portrait qui conforte celui que l'on pouvait lire dans le passage suivant, biffé par Cendrars au crayon à papier : « Grand blessé de la guerre, Lefebvre est un garçon enthousiaste que la chose militaire emballe, enfièvre, empanache, fait mousser, sinon, c'est un compagnon tranquille et bien agréable. Derrière lui, M. Chenevier, le correspondant de *l'Illustration*, roulé dans sa couverture comme un caméléon frileux dans du coton (le pauvre était jaune de bile) émettait quelques remarques sensées et éclatait de rire, avant de se ren-

frogner dans son coin comme si ce rire l'avait rendu encore plus malade et plus sensible au froid ; mais à sa voix, son camarade... »

29. Doyenne des agences d'information du monde entier, l'agence française Havas a été créée en 1835 par Charles-Louis Havas. Elle sera nationalisée en 1945 et privatisée en 1987.
30. « Comme il a le physique d'un schah et que, par ailleurs, il est distrait, ce cher garçon a souvent fait notre joie, car il a ses idées et sait se faire écouter. Souvent, même, on n'entendait que lui » : ce passage a été supprimé au crayon à papier sur l'exemplaire bambou.
31. *L'Illustration* (1843-1944), premier magazine illustré créé dans la presse française. Ancêtre de la grande presse d'information, *Le Petit Journal*, fondé en 1863 par Moïse Polydore Millaud, fut le premier quotidien français à connaître de hauts tirages. Plus grand tirage des journaux du soir sous la direction de Léon Bailby, jusqu'à la fin des années vingt, *L'Intransigeant* fut détrôné par *Paris-soir*. Fondé en 1826, devenu quotidien monarchiste en 1866, *Le Figaro* évolua progressivement vers une position républicaine modérée. Après l'épisode René Coty, de 1922 à 1933, il redevint, sous l'égide de Pierre Brisson, un organe de la droite classique, qui sut dénoncer les dangers du nazisme. André Maurois faisait partie du comité de direction.
32. « Par le général Gamelin » a été ajouté sur l'exemplaire bambou. Maurice Gamelin (1872-1958) a laissé de lui l'image d'un homme brillant mais d'un piètre général en chef, n'ayant pas su saisir les occasions d'opposer une résistance efficace à l'ennemi et en partie responsable de la défaite de 40. De son quartier général établi dans le fort de Vincennes, il dirige de loin l'armée française jusqu'à ce que, dépassé par les événements, il soit remplacé, le 19 mai 1940, par le général Weygand.
33. André Maurois (1885-1967) connaît bien l'Angleterre. Il a servi d'officier de liaison avec les Britanniques durant la Grande Guerre et publié en 1918 *Les Silences du colonel Bramble*, puis *Les Discours du docteur O'Grady* (1921), romans qui s'inspirent de sa connaissance du tempérament anglais et le rendent célèbre. En 1927, il publie une *Vie de Disraeli* et, en 1937, une *Histoire d'Angleterre*. Il est élu à l'Académie française en 1938.
34. Avant ajouts manuscrits : « des secrets ou des renseignements d'ordre militaire ».

35. Peintre florentin (1397-1475). La *Bataille de San Romano* est son tableau le plus célèbre.

IV. UNE CANONNERIE *(p. 241)*

PréO dans *Le Républicain orléanais* du 25 et 26 février 1940 (p. 1) sous le titre : « Avec les fusiliers gallois, quelque part en France. Une mitrailleuse anti-tank » avec les intertitres suivants : « Comme à la foire », « L'homme et sa machine », « La grande difficulté », « Quand les machines gueulaient de faim », « Le nouveau-né ». Puis dans d'autres quotidiens, sous divers titres, comme dans *La Dépêche de Brest* du 26 février 1940 par exemple : « Visite à l'usine fabriquant le plus nouveau des canons aériens », etc.

36. *Testing-house* : bâtiment d'essais.
37. Avant corrections : « je ne sais plus quelle avenue vers Reuilly ».
38. De l'anglais *to puddle*, « troubler ». Le puddlage est un procédé métallurgique que l'on utilisait pour obtenir du fer ou un acier à basse teneur en carbone, par brassage d'une masse de fonte liquide avec une scorie oxydante dans un four à réverbère. Les puddleurs sont les ouvriers qui s'y emploient (*Petit Larousse*).
39. Ustensile à très long manche terminé par un balai rond qui sert à nettoyer les plafonds.
40. Vallée près de Jérusalem. Synonyme d'Enfer dans la Bible.
41. Terme technique pour désigner la partie évidée du fût d'un canon.
42. La dernière phrase a été ajoutée.

V. AVIONNERIE *(p. 251)*

PréO dans *La Dépêche de Brest* du 17 mars 1940 (p. 1-2) sous le titre : « L'avionnerie d'où sort le *Wellington*. Une sacrée machine » et *Le Républicain orléanais* des 17 et 18 mars 1940.

43. Au-dessus du titre du chapitre, à l'encre turquoise (« en italiques » est-il précisé en marge) se lit la note suivante : « Supplément pour illustrer ce que J.-H. LÉVESQUE appelle *la poésie des faits.* »
44. Passage ajouté, occasionnant une malencontreuse répétition avec la même description de P. Ichac, au chapitre III.
45. Héligoland ou Helgoland, principale base navale de l'Allemagne qui abrita ses sous-marins (U-Boote) et fut l'un des maillons du fameux « Mur de l'Atlantique ». Cette petite île de la mer du Nord (2 km de superficie), située au large des estuaires de l'Elbe et de la Weser (Schleswig-Holstein), possession danoise (1714) puis

anglaise (1814), fut cédée à l'Allemagne en 1890. Le 28 août 1914, la flotte anglaise y triompha de l'allemande. Cette base fut démantelée en 1947.

46. Expression désignant la structure du fuselage du bombardier Wellington. Cette dernière est constituée d'un maillage de petits éléments en tôle d'alliage léger de section arrondie puis entoilée. Cette structure souple autorise des déformations importantes du fuselage et permet aussi à l'avion de poursuivre son vol lorsqu'il a été endommagé par une attaque.
47. Alliage léger d'aluminium où entrent magnésium, cuivre et silicium. Il fut inventé par l'ingénieur allemand Alfred Wilm. Son brevet fut déposé en 1909. L'invention fut exploitée d'abord par les usines métallurgiques de Düren, d'où son nom, puis achetée par les usines Vickers, qui fabriquent le bombardier *Wellington.*
48. Symbole de *Horse power,* unité de puissance équivalant à 736 watts utilisée en Grande-Bretagne.
49. Le *Wellington* qui vole au sein de la R.A.F. depuis le milieu des années 1930 est le principal bombardier britannique de la première partie de la Seconde Guerre mondiale. Il fut remplacé en raison de sa vulnérabilité. Les aviateurs anglais le surnommaient « Wimpy », par allusion à J. Wellington Wimpy, personnage de la bande dessinée *Popeye* obsédé par les hamburgers.
50. Avant correction : « Il sort d'un "meccano" ».

VI. ADELPHI OU UN MINISTÈRE SHAKESPEARIEN *(p. 257)*

PréO dans *La Dépêche de Brest* du 18 mars 1940 (p. 1-2) et dans d'autres quotidiens. Ce texte a été repris dans *Bourlinguer* (1948), chapitre X, « Hambourg. Choc en retour » (TADA 9, p. 308-315).

51. L'Adelphi est à l'origine un bâtiment de style palladien construit par les frères Robert et James Adam, architectes, de 1762 à 1772. Il fut détruit au XXe siècle et remplacé par une bâtisse Art déco dans les années 1930. Cette dernière se situe sur la rive gauche de la Tamise (Victoria Embankment). Adelphi vient du grec *adelphos* qui signifie « frère ». Il n'est pas impossible que Cendrars l'ait choisi comme titre de chapitre, en la circonstance, pour faire allusion à la fraternité franco-anglaise.
52. La défense passive a pour charge de protéger la population civile en assurant la prévention des attaques aériennes.

53. « Ministère des Fournitures », comme Cendrars le traduit plus haut, ou « ministère de l'Approvisionnement ».
54. Edward Leslie Burgin, ministre de l'Approvisionnement (octobre 1939-mai 1940).
55. Raoul Dautry (1880-1951), polytechnicien, ministre de l'Armement (20 septembre 1939-16 juin 1940).

VII. LA LUTTE CONTRE LA MONTRE *(p. 267)*

PréO dans *Le Républicain orléanais* du 25 mars 1940 (p. 1-2).

56. La prestigieuse Académie royale militaire de Sandhurst est située dans le Surrey, près de Camberley.
57. Dans les environs de Saint-Pétersbourg, Catherine II fit construire le somptueux palais baroque de Tsarskoïe Selo qui devint le lieu de résidence d'été des tsars.
58. *Battle-dress* : « tenue de combat ». La guerre fera entrer le mot dans la langue française avec le sens de « blouson militaire en toile » (*Petit Robert*).
59. *Up to date* : « à la mode ».
60. *Kriegspiel* : littéralement, « jeu de guerre » en allemand.
61. « moi, le poète qui ai chanté le premier le monde moderne » a été ajouté sur l'exemplaire bambou. Cendrars souligne son rôle de précurseur et insinue peut-être aussi son antériorité sur Apollinaire, à travers cette allusion probable aux *Pâques* (TADA 1, p. 1-13). Il a souvent laissé entendre, en effet, que ce poème, qui, en 1912, signe son entrée dans la modernité, aurait influencé *Zone*.

VIII. LE SECRET DES SOUS-MARINIERS *(p. 273)*

PréO dans *La Dépêche de Brest* du 24 mars 1940 (p. 1-2) sous le titre « Une base de sous-marins ».

62. Le bateau de surface chargé de les ravitailler. L'image est-elle de Cendrars ? On rencontre ce terme de « nourrice » au XXe siècle pour désigner un bidon d'essence ou d'eau tenu en réserve.
63. Sa Majesté.

IX. EN PATROUILLE DANS LA MER DU NORD *(p. 279)*

PréO dans *La Dépêche de Brest* du 24 février 1940 (p. 1-2), sous-titré « Impressions du premier journaliste français admis sur un destroyer britannique en action de guerre » et avec les intertitres suivants : « Les mines », « Les sous-marins », « La relève des Héligoland ». Paru le

25 février dans *La Petite Gironde*, précédé du chapeau suivant : *Aujourd'hui, nous sommes heureux de donner à nos lecteurs la primeur d'un article hors série « En patrouille dans la mer du Nord » dont nous tenons à souligner le caractère exceptionnel. M. Blaise Cendrars est, en effet, le premier journaliste français admis sur un patrouilleur britannique depuis le début des hostilités.* Dans ses entretiens avec Michel Manoll, Cendrars se souvient du froid dont il a souffert durant les hivers très rigoureux de « cette saleté de Guerre mondiale », et notamment lors de cette patrouille en mer du Nord (*Blaise Cendrars vous parle...* 1952 ; TADA 15).

64. Ajouté au stylo-bille bleu à la suite du titre : « ou l j [our] au fond de l'eau ».
65. De l'anglais *to destroy*, « détruire ». Contre-torpilleur à marche rapide.
66. Un trompette est un joueur de trompette d'un régiment de cavalerie. La locution « cheval de trompette », selon Littré, désigne quelqu'un « qui se soucie peu des criailleries qu'on fait contre lui ».
67. Amarré de façon à le maintenir dans une direction déterminée (*Petit Robert*).
68. Chapeau imperméable dont le bord descend en arrière sur la nuque (*Petit Robert*).
69. Bateau portant une ou plusieurs lanternes à l'extrémité de ses mâts, et que l'on mouille, pour tenir lieu de phare, dans les endroits où l'état de la mer ne permet pas d'élever de construction (*TLF*).
70. Ou bouthéon. Marmite métallique aplatie et cintrée dont le couvercle peut servir d'assiette, utilisée par les soldats en campagne ou en manœuvre depuis la Première Guerre mondiale, puis par les campeurs (*TLF*).
71. Ce paragraphe, supprimé par la censure britannique, a été rétabli pour l'édition en volume.
72. Superstructure se trouvant à l'arrière d'un navire, allant d'un bord à l'autre et à l'intérieur de laquelle est aménagé l'habitat des officiers ou des passagers (*TLF*).
73. Lieu qui abrite les instruments et appareils de navigation (compas, roue du gouvernail, etc.) et où se tient l'homme de barre (*TLF*).
74. À partir de cette note et jusqu'à « nous a portés un peu plus loin » : long passage supprimé dans le journal par la censure et rétabli pour l'édition en volume.
75. Il s'agit de l'asdic, acronyme de *Allied Submarine Detection Investigation*

Committee, appareil de détection anti-sous-marine à ultrasons, mis au point en Angleterre avant 1939 et à l'origine du sonar.

76. Journal de timonerie. Le livre de loch se distingue du livre de bord. Le livre de bord enregistre, sur un navire, les marchandises et les passagers. Le livre de loch recense tous les incidents et accidents de navigation. Il servait en particulier, dans l'ancienne marine, à mesurer la progression de la vitesse d'un bâtiment à l'aide du loch, planchette de bois circulaire immergée au bout d'une ligne marquée de divisions ou nœuds.

X. LE PORT DE LONDRES *(p. 291)*

PréO en trois livraisons dans *Le Républicain orléanais* des 30 mars, 1er et 2 avril 1940 et en une seule livraison dans *La Dépêche de Brest* du 31 mars 1940 sous le titre : « Le port de Londres. Des richesses inestimables et un trésor de poésie », avec les sous-titres suivants : « Le soleil », « Je ne sais combien de bateaux », « Du fond des âges », « Le port vivant », « une équipe anonyme ».

77. John Reith (1889-1971) a été directeur de la B.B.C. depuis sa création en 1922 et jusqu'en 1938. Il est considéré comme le premier théoricien du service public de radiodiffusion.
78. L'hôtel Dorchester de Londres donnant sur Hyde Park.
79. Les docks de Victoria, inaugurés en 1855, à Plaistow Marsh.
80. *Gabare* : embarcation, souvent plate, pour le transport des marchandises.
81. Allusion à l'incendie de la cathédrale de Reims lors de la Première Guerre mondiale.
82. La création des docks de Londres, si endommagés par les bombardements durant la Seconde Guerre mondiale qu'ils ne furent pas reconstruits mais reconvertis en zone d'activités tertiaires, marque le début d'une ère nouvelle, liée au développement de la marine à vapeur (les fameux « steamer »). Les premiers a être construits furent les docks des Indes occidentales (West India docks), en 1802. Les docks au milieu du XIXe siècle comprennent, outre ces derniers, les docks de Sainte-Catherine, près de la Tour de Londres, les docks des Indes orientales, près de l'embouchure de la Tamise, et les docks de Victoria. « Le marché de Londres est le plus grand de l'univers » lit-on dans le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse, à l'article « Londres » (1873), qui ajoute : « L'aspect du mouvement commercial de Londres a

surtout quelque chose de grandiose qui laisse dans l'esprit une ineffaçable impression. » Théophile Gautier, Hippolyte Taine, tous les écrivains qui séjournent à Londres ne manquent pas d'évoquer les docks et d'en faire une description enthousiaste, parfois chiffrée comme est celle de Cendrars, au point de devenir un véritable *topos* de la visite à Londres.

83. Le sang-de-dragon est une substance résineuse d'un rouge brun qui découle de certains arbres, en particulier d'un palmier (*calamus draco*), originaire de l'Inde et des Moluques; elle est utilisée dans la fabrication des vernis.
84. Colophane : résine jaune, solide et transparente. L'usage le plus connu est celui des instrumentistes à cordes qui en enduisent les crins de leur archet.
85. Pierre Larousse notait : « La grande salle de l'entrepôt des tabacs est peut-être la plus vaste du monde. »
86. Le cerclage des tonneaux. Le soutirage consiste à séparer le vin de la lie.
87. Cendrars assimile son guide à un poète épique, et plus précisément à un scalde, ancien poète scandinave dont les chants ont été recueillis dans les sagas écrites en caractères runiques, alphabet propre au germanique septentrional.
88. Embarcations servant au chargement et au déchargement des navires.
89. Treuil vertical à barres horizontales, mû à bras d'hommes ou mécaniquement, pour rouler ou dérouler un câble, haler les fardeaux. C'est à l'aide d'un cabestan qu'on lève l'ancre.
90. On a pu retrouver l'essentiel des publications mentionnées par Cendrars, à l'exception du *Petit Marseillais* (organe du Parti communiste, où l'on ne trouve pas trace de ses articles et où il paraît peu vraisemblable, en effet, que Cendrars les ait fait paraître) et du *Mémorial de Saint-Étienne*, indisponible à la BNF, qui n'a pu être consulté.

NOTICE SUR
LE NOBLE VISAGE DE LA FRANCE

La France est en guerre depuis trois jours lorsque paraît, le 7 septembre 1939, le premier article d'un double reportage, « Le noble visage de la France », ainsi présenté dans *Paris-soir* dont Cendrars est depuis quelques années l'un des « envoyés spéciaux » :

> *Deux grands écrivains et journalistes, deux héroïques combattants de la dernière guerre, mutilés l'un et l'autre, Blaise Cendrars et Pierre Scize, ont été chargés par* Paris-soir *de parcourir nos provinces afin de saisir les émouvants aspects de la vie française, dans les champs, dans les villages et dans les villes, au cours de ces premières heures d'épreuve stoïquement supportées.*

Chacun de son côté, l'auteur de *L'Or* et celui de *L'Or du temps* sillonnent les routes de France – Cendrars avec son increvable Alfa Roméo. Colette, depuis la capitale, évoque « ceux qui restent à Paris » ; *Les Dix Petits Nègres* d'Agatha Christie paraît en feuilleton ; un encadré quotidien, « Il y a 25 ans », rappelle les faits anniversaires de la guerre de 14 : le ton est donné. Cohésion nationale et foi dans l'amitié franco-britannique sont de mise : même si l'on est loin du « bourrage de crâne » de la Grande Guerre, l'heure n'en est pas moins à l'exaltation du sentiment patriotique. Dans ce concert de voix consensuelles, que ce soit celle de Maurois, de Kessel, ou des frères Tharaud, autres écrivains invités par *Paris-soir* à témoigner sur l'entrée en guerre, le texte de Cendrars n'est nullement discordant. Lui, si volontiers paradoxal en d'autres reportages, épouse dans celui-ci, avec le naturel et l'autorité que lui confère le statut de « celui qui a déjà fait l'autre », le point de vue qu'imposent les circonstances. « Un peu trop d'"héroïsme" peut-être, de "tri-

colore", mais évidemment, c'est du service commandé », lui écrit, non sans pertinence, un ancien compagnon de la classe 17, mobilisé dans la défense passive, qui se rappelle à son souvenir. Seul, en effet, le courrier des lecteurs, conservé aux Archives littéraires suisses de Berne, fait entendre quelques dissonances. Dans ce même dossier (cote : O 307) figure également le Ms, fort peu retouché, de cet ensemble jamais recueilli par Cendrars.

I *(p. 307)*

1. Parution dans *Paris-soir* du 7 septembre 1939 (p. 1 et 4). « *Nous publions aujourd'hui le premier article que Blaise Cendrars nous téléphone des Ardennes* », précise le journal. Les articles suivants sont assortis de la mention : « (De notre envoyé spécial Blaise Cendrars) ». Aucun des titres et sous-titres de cette série ne figurent sur le Ms. Il est fort probable qu'ils aient été choisis par le journal.
2. « Marles, 6 septembre », peut-on lire sur le Ms.
3. Mobilisation générale le 2 septembre 1939 ; le 4 septembre l'Angleterre (à 11 heures) et la France (à 17 heures) sont entrées en guerre à l'expiration des ultimatums du 2 septembre demandant le retrait des troupes allemandes du territoire polonais.

II *(p. 310)*

4. Parution dans *Paris-soir Dimanche* du 9 septembre 1939, p. 2. À la une, un reportage de Jérôme et Jean Tharaud, intitulé « Du fond de la Bretagne à la capitale. La province et Paris ont pris leur visage de guerre », témoigne, tout comme celui de Cendrars, du nouveau « visage » de la France.
5. Le Ms précise « Mon ami H. M ». S'agirait-il d'Henry Muller, directeur littéraire chez Grasset, que Cendrars connaissait bien ?
6. Un erreur s'est visiblement glissée dans le journal qui interrompt la phrase à « j'ai rou- ». Sur le Ms, se lit le prolongement suivant : « j'ai roulé dans une région sans cesse alertée. Eh bien, quand je m'arrête dans un village, les gens m'entourent, non pas pour me demander des nouvelles, bien qu'ils en manquent, mais pour me demander si je n'ai besoin de rien. »
7. Cendrars fréquente Giraudoux par l'intermédiaire de Raymone qui, à partir de 1936, joue dans la plupart des pièces du dramaturge, mises en scène par Jouvet. Depuis le 29 juillet 1939,

Giraudoux est commissaire général à l'Information auprès du président du Conseil.

8. « le grand peintre moderne G. B. » précise le Ms. Il s'agit de Georges Braque, créateur du cubisme avec Picasso, à qui Cendrars a consacré en 1919 l'une de ses chroniques de *La Rose rouge* (reprise dans *Aujourd'hui*, TADA 11, p. 63-64). Ils se retrouveront à la fin des années quarante.
9. Phrase figurant sur le Ms : « Moscou est le chancre de l'Europe et l'Allemagne est un cancer. »
10. « comme les "masses" russes ou allemandes », dit le Ms.
11. « confirmation », est-il écrit sur le Ms.
12. À la fin de l'article : « 6/IX (Beauvais) » et en dessous : « 7/IX (Varengeville) », peut-on lire sur le Ms. Braque y possède une maison.

III *(p. 313)*

13. Parution dans *Paris-soir* du 11 septembre 1939, p. 2. Dans un encadré à gauche de l'article de Cendrars, une série de maximes : « En temps de paix, la bonne humeur est une politesse : durant la guerre, elle devient une vertu », etc.
14. *Terre-neuvas* : navire utilisé pour la pêche à la morue sur les bancs de Terre-Neuve, une île d'Amérique du Nord.
15. La Potinière (place où l'on « potine », bavarde) était à Deauville un lieu chic où les estivants se retrouvaient pour « potiner », avant d'aller se promener sur les fameuses planches en bois tropical, de plus de 800 mètres de long, construites au début des années vingt.
16. Ce portrait un peu réticent pourrait être celui d'André Maurois.

IV *(p. 317)*

17. Parution dans *Paris-soir* du 13 septembre 1939. Dans la « dernière édition » du journal, le titre est : « "J'ai voulu emmener Micheline embrasser son papa à la caserne" ».
18. Une lectrice, Mlle J. Couvert, se déclarant « littéralement stupéfaite par cette petite phrase », écrit à Cendrars : « Je vous en prie, Monsieur, un peu plus de pudeur. Ces lignes sont lues par tout le monde et par des gens qui souffrent (vous vous en doutez peut-être). C'est le cas pour moi qui ai un être très cher en ce moment à la gueule du canon au-dessus de la Ligne Maginot. Alors ces gens-là, Monsieur Cendrars, supportent mal de voir écrit que devant la

Guerre – ce fléau inhumain qu'il est inadmissible qu'on ne puisse arrêter – quelques personnes, fussent-ils de jeunes saint-cyriens, rougissent de bonheur./Je sais tout comme vous que pour ces petits jeunes gens la guerre n'est pas une calamité. C'est une occasion d'exercer leur métier, de prendre fièrement le commandement et s'ils réchappent de la tourmente, de gagner des galons./ Mais toute vérité n'est pas bonne à dire et à écrire surtout dans les circonstances actuelles. Voilà ce que je tenais à vous dire, Monsieur, et si le ton de ma lettre vous froisse, je m'en excuse. »

19. Bataillon d'Afrique.
20. Allusion au récent pacte germano-soviétique de non-agression signé le 23 août 1939 qui, en favorisant l'invasion de la Pologne par Hitler, fut déterminant dans le déclenchement de la guerre.

V *(p. 321)*

21. Parution dans *Paris-soir* du 19 septembre 1939, p. 2. Dans la « dernière édition » du journal », l'article paraît sous un titre différent : « Claude d'Astier, un scout parmi les "volontaires" aux travaux agricoles. Trop jeune pour s'engager, il a été remplacé aux champs ceux qui sont partis. Mais le travail est dur à ceux qui ne sont pas habitués. »
22. *Unionistes* : membres de la branche protestante du mouvement des Éclaireurs.
23. Une mère de famille de quatre fils, dont le dernier, âgé de dix-neuf ans et scout de France, est parti volontaire aux travaux agricoles, s'adresse ainsi à Cendrars : « Je veux bien croire que vous avez voulu montrer la bravoure de ces "jeunes" servant la patrie autrement que par les armes ; je veux bien croire aussi que tous les fermiers ne ressemblent pas à celui indiqué dans votre article, mais il est regrettable que ce soit un tel exemple que vous ayez choisi pour votre récit, capable de causer ainsi un nouveau souci aux mères suffisamment éprouvées. »

VI *(p. 325)*

24. Parution dans *Paris-soir* du 21 septembre 1939, à côté d'un article d'André Maurois intitulé : « Il faut produire à tout prix ».
25. Il s'agit du musicien Blanchon, dont le nom figure sur la couverture du manuscrit de cet opéra inédit (coll. privée). Ami d'enfance de Jacques-Henry Lévesque, ainsi que nous l'apprend la corres-

pondance de ce dernier avec Cendrars, Blanchon est mort sous les bombardements d'Auteuil.

26. Une lettre d'indignation directement adressée par « Une femme » à « celle qui se sent plus près de son mari en faisant des explosifs » parvient à Cendrars : « Je suis pauvre, Madame, plus pauvre que vous, certainement, mais je préférerais crever de faim plutôt que de m'employer à l'une de ces besognes de mort. Elles sont ignobles. »
27. C'est à Roland Dorgelès que revient la paternité de cette expression qui apparaît ici peu avant son acte de naissance officiel, ainsi rapporté par l'auteur des *Croix de bois* : « Quand, en octobre 1939, rentrant d'un reportage aux avant-postes en Lorraine, j'intitulai mon article : "Drôle de Guerre", je ne me doutais pas du retentissement que la formule allait avoir. Or, elle exprimait si bien le sentiment encore confus de l'opinion et des combattants eux-mêmes qu'elle passa sur-le-champ dans le vocabulaire pour s'inscrire bientôt dans l'Histoire » (R. Dorgelès, *La Drôle de Guerre*, Albin Michel, 1957, p. 9).

NOTICE SUR
UN VILLAGE COMME TANT D'AUTRES

« Un village comme tant d'autres » est paru dans le n° 136 du 6 octobre 1939 de *Marie-Claire* (p. 4-7), premier hebdomadaire féminin illustré, lancé par le groupe Prouvost en 1937, avec onze belles photographies en noir et blanc de Maurice Tabard, représentatives du goût de l'artiste pour les éclairages contrastés et les angles de vue audacieux. On découvre les habitants du petit village de Seine-et-Oise, silhouettés par Cendrars, dans leurs activités quotidiennes, ce qui accentue l'authenticité de ce bref reportage. Le ton et la ligne générale, celle de la guerre invisible mais bien présente, sont proches de ceux du « Noble visage de la France » paru le mois précédent dans *Paris-soir*. À ceci près qu'au Tremblay-sur-Mauldre, près de Versailles, Cendrars est en terrain familier : il a maintes fois évoqué dans son œuvre ce lieu de retraite et de création où il vécut le plus souvent dans l'entre-deux-guerres. « Je me suis dit qu'il serait intéressant d'aller voir jusqu'à quel point la vie de ce village a été transformée ou troublée par les événements que nous subissons depuis trois semaines et qui ont déjà bouleversé les conditions de la vie dans le monde entier », écrit-il dans un passage supprimé du Ms dactylographié avec corrections autographes, conservé aux ALS (cote : O 308). Intitulé « La vie au village », ce dernier offre une version sensiblement plus détaillée que le texte pour *Marie-Claire*, non recueilli par Cendrars, qui en avait rédigé une suite, demeurée inédite de son vivant (publiée dans *Panorama de la pègre et autres reportages*, *op. cit.*, p. 214-221).

NOTES *(p. 331)*

1. Ce chapeau, qui ne figure pas sur le Ms, a probablement été rédigé par la rédaction de *Marie-Claire*.

2. Les cendres de Cendrars ont été transportées en 1995 dans le cimetière du Tremblay-sur-Mauldre.
3. « (dont le coq a subi l'outrage d'un feu de salve des Prussiens en 1870) », poursuit le Ms. Cette précision a été utilisée pour la légende de la photographie du clocher (p. 7).
4. Le Ms poursuit : « la seigneuriale demeure de l'Éminence grise, Joseph, dit le Clerc du Tremblay, le confident et le conseiller écouté de Richelieu, château qui appartient aujourd'hui à la comtesse de Voguë ».
5. Ambroise Vollard (1866-1939) : marchand de tableaux, écrivain et éditeur français. Il contribua à la reconnaissance de nombreux grands artistes du XXe siècle, parmi lesquels Matisse, Derain, Picasso et Rouault, qui brossa son portrait.
6. Georges Rouault (1871-1958) : peintre et graveur français, en marge du fauvisme. Son œuvre, très personnelle, d'un pathétique parfois désespéré, s'est attachée à la peinture d'une humanité déchue ou marginale : filles, clowns, humbles et pharisiens. Sa palette, d'une austérité corrosive, ainsi que sa façon de cerner le motif confèrent à son art une intensité expressive d'une grande portée symbolique. À l'instigation de Vollard, son œuvre graphique prend entre 1920 et 1937 le pas sur la peinture. Il illustra d'eaux-fortes et de bois gravés *Miserere* et *Réincarnations du père Ubu* de Vollard, en 1932.
7. Le Ms ajoute : « son humble monument aux Morts de la guerre de 1914 (les noms sont gravés sur le socle) ».
8. *Arbre de mai* : arbre ou rameau enrubanné, planté durant la nuit du 30 avril au 1er mai, voire à tout autre date, devant le domicile d'une personne (fille à marier, maire, etc.) que l'on veut honorer (*TLF*).
9. Une emblavure est une terre ensemencée de blé.
10. Le Ms précise : « Il y a mévente, faute de moyens de transport. Notre camion a été réquisitionné. »
11. « Il faut produire, car elle en fera de la misère, cette maudite guerre », ajoute le Ms.
12. Sur le Ms : « La mère Régnault est enceinte. » Suit un paragraphe entier qui a été supprimé : « Deux pas plus loin, j'entre dans la propriété de feu "Monsieur Vollard". Des réfugiés de Versailles se sont installés dans les deux grands ateliers où Georges Rouault n'est jamais venu peindre. Mais, derrière, le grand jardin de fleurs qui donnaient la migraine au peintre célèbre est si touffu, si éblouis-

sant de couleurs dans ce beau soleil d'automne, qu'à moi, il me fait mal aux yeux (et aussi au cœur, en pensant à la mort toute récente de mon ami Vollard). Et Marcel, le jardinier, un artiste, se désole en me demandant ce que son beau jardin va devenir et s'il sera réduit à faire venir des légumes jusqu'à la fin de la guerre et d'arracher (*sic*) ses rosiers et ses dahlias... »

13. Métonymie pour désigner les tapisseries de la manufacture des Gobelins, tapisseries de haute lice.
14. Sur le Ms : « J'apprends que les jeunes filles ne viennent plus à l'atelier, mais qu'elles emportent du travail – des verdures, des laines assorties – à la maison. »
15. Sur le Ms : « Je suppose que M. Daladier, qui pense à la population paysanne, ne va pas tarder à nous renvoyer les auxiliaires et les chevaux qui ne sont pas absolument indispensables au développement des opérations militaires. »
16. *Brabant* : petite charrue métallique.
17. Madame Dupeyron, sage-femme à la maternité de « La Montagne », à Courbevoie, fait parvenir à la rédaction ce passage découpé dans *Marie-Claire*, ainsi commenté : « À l'heure où tant de vraies sages-femmes sont sans travail j'aimerais savoir le nom de ce médecin magicien qui transforme les femmes de ménage en sages-femmes, aussi aisément./Je préfère croire que cette Euphrasie est née de l'imagination de M. Cendrars./J'espère, Messieurs, que vous voudrez bien rectifier cette erreur dans un prochain numéro et vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs. »
18. Raymone Duchâteau (1897-1986) : jeune comédienne dont Cendrars s'éprit en 1917 et qu'il épousera en 1949. Leur longue relation blanche fut traversée de crises dont la plus grave se produisit en 1937 lorsqu'elle quitta Cendrars pour un jeune ami de celui-ci. Cet épisode douloureux lui inspira « La Femme aimée » (*La Vie dangereuse*, TADA 8, p. 275-301) qui prend pour décor le Tremblay-sur-Mauldre où se trouve la petite maison que Raymone mettait à la disposition de Cendrars. Elle faisait partie, avec Madeleine Ozeray (voir note suivante), de la troupe de Louis Jouvet qui s'installa à l'Athénée en 1934.
19. Madeleine Ozeray (1908-1988) : actrice belge, membre de la troupe de Louis Jouvet dont elle fut la femme, elle joua dans de nombreuses créations des pièces de Jean Giraudoux, ainsi qu'au cinéma. En page 7, une photographie de l'actrice posant en train d'écos-

ser des haricots, est ainsi légendée : « ... *un petit village où ceux et celles de Paris sont venus chercher le vrai calme de la campagne française. Comme Madeleine Ozeray, l'Ondine de Jean Giraudoux, que l'on voit ici si loin de la rampe...* »

20. Sur le Ms : « – Et vous, Raymone, qu'allez-vous faire ?/ – Moi ? Oh, rien. J'ai mené maman à la campagne. Mais si cette guerre devait durer, comme je ne sais rien faire, j'irai éplucher des légumes dans un hôpital... »
21. Le comédien Marcel Lévesque (1877-1962), ami de Cendrars et père de Jacques-Henry Lévesque, était son voisin au Tremblay-sur-Mauldre. Ses rôles dans *Les Vampires* et *Judex* de Louis Feuillade l'avaient rendu très populaire.
22. Sur le Ms, ajout de la main de Cendrars : « pour qui ne le connaît pas à fond. Cette nouvelle guerre, c'est comme le phylloxéra ou le doryphore, il faut être du village pour savoir que cette plaie règne, c'est une guerre insidieuse, larvée. Elle ne paraît pas... mais avec des demi-mesures on n'en viendra pas à bout. C'est M. le Maire qui m'a dit ça. »

NOTICE SUR
AVEC CEUX DE LA R.A.F.

« Avec ceux de la R.A.F. » est paru dans *Paris-soir* du 13 au 18 juin 1940, au cours de cette ultime période de la débâcle qui, en quelques jours, voit la défaite des forces françaises, le retrait de l'armée anglaise, l'arrivée de la Wehrmacht à Paris, le début de l'exode et, le 17 juin, cet armistice que Cendrars ressent comme « la mort de la France » (*L'Homme foudroyé*, TADA 5, p. 343). Rares sont les journalistes qui, depuis le début de la guerre de mouvement, ont pu, bravant comme Kessel l'interdiction qui leur est faite de sortir de Paris, témoigner de cette phase fatidique du conflit. Le 12 juin 1939, l'équipe de direction de *Paris-soir* quitte Paris tandis que s'imprime dans la capitale la dernière édition du seul journal dont la guerre fit monter les tirages. Replié à Clermont-Ferrand, le quotidien continue à paraître, mais ce sont les derniers feux du *Paris-soir* de Lazareff qui prend la route de l'Espagne le 18 juin, refusant de suivre Jean Prouvost, depuis peu ministre de l'Information, dans son choix de servir le maréchal. C'est à l'évidence pour cette raison que le dernier article de la série est resté inédit.

Rédigé dans le prolongement de *Chez l'armée anglaise* – Cendrars a rejoint l'état-major de la R.A.F. à Reims le 18 mai et l'a accompagné dans ses déplacements à Troyes, à Blois, à Nantes jusqu'au départ du dernier avion anglais, le 16 juin 1940 –, « Avec ceux de la R.A.F. » prend des allures de voyage au bout de l'inéluctable. Le Ms conservé aux ALS (cote : O 309), à l'écriture nette et quasi sans retouches, témoigne moins d'un souci littéraire que de la volonté de faire entendre une voix du fond de la tourmente, de ne pas lâcher prise, malgré l'évidence du désastre et les « images foudroyantes qui m'assaillaient à chaque tournant de route », écrira Cendrars dans *Le Lotisssement du ciel* (TADA 12, p. 77). À Bordeaux, puis à Marseille, où il se rend avec l'es-

poir de rejoindre la dernière base britannique en France, désireux, dit-il, d'« aller jusqu'au bout de [sa] mission de correspondant de guerre », il passe pour un Anglais en uniforme. Le 14 juillet, c'est le départ pour Aix-en-Provence où l'homme défait vivra en reclus jusqu'en 1948. Puis le silence du froid et de la nuit. Trois années à l'issue desquelles il renaîtra écrivain à part entière. Car c'est avec ces pages que s'achève non seulement le cycle des reportages de guerre mais aussi la période du journalisme.

NOTES

1. R.A.F. (abréviation des mots anglais *Royal Air Force*), nom donné depuis 1918 à l'armée de l'air britannique (*Petit Larousse*).

I *(p. 337)*

Parution dans *Paris-soir* du 13 juin 1940. Dactylogramme du même titre avec quelques corrections autographes, daté du 5 juin 1940.

2. Connu pour ses nombreuses eaux-fortes dont les plus célèbres sont celles des *Misères et malheurs de la guerre*, Jacques Callot (1593-1635) excelle à représenter les scènes animées d'une foule de personnages pittoresques : foires et spectacles mais aussi sièges et camps militaires.
3. Créé par Willi Messerschmitt dès 1935, cet avion de chasse (Bf 109) de l'aviation allemande, efficace et redoutable, devint célèbre lors de la Seconde Guerre mondiale.
4. Le Heinkel 111, bombardier moyen, était très vulnérable.
5. Rémy, son fils cadet, né en 1916, qui sera tué le 26 novembre 1945 à Meknès dans un accident d'avion au cours d'un exercice de tir aérien.
6. Le 10 mai 1940, les Allemands ont attaqué à l'ouest, envahissant la Belgique ainsi que la Hollande et perçant le front français à Sedan. C'est la fin de la « Drôle de Guerre » et les prodromes de la défaite : en quelques semaines la France est foudroyée. « Non, le 10 mai, l'homme n'était pas à la hauteur de l'événement », écrira Cendrars dans *Le Lotissement du ciel* (TADA 12, p. 69).

II *(p. 341)*

Parution dans *Paris-soir* du 14 juin 1940. Le titre est suivi de la mention « par Blaise Cendrars ». Le Ms autographe, intitulé « Points de

chute », est daté du 6 juin 1940. Il présente peu de corrections et très peu de différences avec le texte publié.

7. Petite rivière du département de l'Aisne (63 km) qui se jette dans l'Oise. Après la déroute des armées françaises, le général Weygand reconstitue une ligne de défense de la Somme à la Meuse, sur l'Oise et l'Aisne. La « bataille de France » reprend le 5 juin et ce nouveau front est percé.
8. Allusion à l'Apocalypse de saint Jean qui met en scène des créatures fantastiques, le Dragon à sept têtes, dont la « queue balaie les étoiles du ciel et les précipite sur la terre », et les deux Bêtes.
9. La télémétrie est l'art de mesurer les distances au télémètre, appareil optique qui permet de calculer la distance qui sépare l'observateur d'un point éloigné, d'une cible militaire notamment.
10. Défense antiaérienne. Cette abréviation signifie à l'origine « défense contre aéronefs » (1919).
11. Bombardier allemand. Il en existe de deux types, le Do 17 et le Do 217, le second étant légèrement plus grand que le premier.
12. Sur le Ms, l'article se termine ainsi : « Et il se mit à rigoler quand on lui apprit que ses deux camarades étaient également pris./ – Gut, dit-il. Sehr gut./C'est bien. »

III *(p. 344)*

Parution dans *Paris-soir* du 17 juin 1940. Le titre est suivi de la mention « (de notre correspondant de guerre auprès des armées britanniques, Blaise Cendrars) ». Ms autographe intitulé « Plus fort qu'à Hollywood », daté du 12 juin 1940 : peu de corrections, peu de différences avec le texte publié.

13. Une coquille s'est glissée dans le journal : « mort » à la place de « bord ».
14. Cendrars en sait quelque chose puisqu'il s'est rendu en reportage pour *Paris-soir* à Hollywood en janvier 1936 (voir *Hollywood, La Mecque du Cinéma*, TADA 3).
15. Ce passage n'est pas sans évoquer la définition même du reportage comme « sténographie de l'événement », par opposition à la composition et au montage qu'exige, comme pour le film à grand spectacle, le livre médité.
16. Sous-titre différent sur le Ms : « Le Duel à mort automatiquement enregistré par l'engin qui donne la mort ».

17. « Soit durant 47 secondes », est-il précisé sur le Ms.
18. Balle dont le culot contient une composition combustible qui laisse derrière elle un sillage lumineux. On dit aussi, comme Cendrars quelques lignes plus haut, « balle traceuse », mais cet usage est moins fréquent.
19. *Junker 87* : bombardiers allemands.

IV *(p. 347)*

Parution dans *Paris-soir* du 18 juin 1940. Ms autographe intitulé « Les carrousels de l'air », daté du 8 juin 1940 : très peu de corrections et de différences avec la version publiée.

20. Cendrars, poursuivant l'image du carrousel (contenue dans le titre originel, voir *supra*) dans son sens propre, assimile l'avion à un cheval. Les gaz coupés, l'avion n'est plus qu'un cheval de bois.
21. L'attaque en piqué consiste à survoler la cible et à fondre sur elle comme le ferait un oiseau de proie afin de s'en approcher le plus possible pour l'atteindre, celle-ci ayant alors peu de visibilité pour se prémunir de l'attaque.
22. Un carrousel est une parade où des cavaliers divisés en quadrilles se livrent à des exercices, des évolutions. Au sens figuré, c'est une ronde, une succession rapide d'objets, de personnes, dans un espace réduit. Le *Petit Robert*, après l'avoir ainsi défini, donne pour exemples un carrousel de voitures ou d'avions.

V *(p. 350)*

Rédigé vers le 18 ou le 19 juin 1940, cet article n'a pas été publié par *Paris-soir*. Nous reproduisons le texte du manuscrit conservé aux ALS (O 309/5), figurant sur un bloc-notes.

23. Sous le titre, Cendrars à écrit : « par Blaise Cendrars (correspondant de guerre de *Paris-soir*, attaché aux *A.A.S.F.*, aux *Forces Combattantes avancées de l'Air* de la *R.A.F.*) »
24. *God bless you* : Dieu vous bénisse !
25. 400 000 hommes des armées française et britannique se trouvèrent pris au piège à Dunkerque durant la bataille qui porte ce nom (25 mai-4 juin 1940). Une opération fut montée à partir de Douvres, l'opération Dynamo, pour les évacuer. Si environ 350 000 purent gagner l'Angleterre, les armées durent abandonner leur matériel sur les plages : plus d'un demi-million de tonnes de munitions et d'équipements furent perdues. Cet épisode de la Seconde

Guerre mondiale a été évoqué par Robert Merle dans son roman *Week-end à Zuydcoote* (prix Goncourt 1949).

26. Dans *Le Lotissement du ciel,* Cendrars revient sur cette scène : « Suivant des yeux le dernier avion qui s'éloignait, j'admis alors que nous étions battus. Cinq minutes plus tôt, je n'avais pas voulu embarquer. Je croyais encore à un redressement possible./– La France, voyons ! Verdun.../Mes adieux avec le *wing-commander* Smoke avaient été pathétiques./– *God bless you, Sir.* Vous en avez de la chance d'aller vous battre et de continuer la lutte en Angleterre. La France... je ne me sens pas le courage de l'abandonner... » (TADA 12, p. 77).
27. Cendrars arrive à Bordeaux le 17 juin, jour où Pétain demande l'armistice, qui sera signé le 22. Albert Lebrun, le président de la République, et le gouvernement de Paul Reynaud s'étaient repliés à Bordeaux le 14. Le gouvernement était divisé sur la poursuite de la guerre. Paul Reynaud démissionne et le maréchal Pétain, vice-président du Conseil, partisan de l'armistice, est désigné par Albert Lebrun comme chef du nouveau gouvernement.

BIBLIOGRAPHIE

I. ÉDITIONS

I. PANORAMA DE LA PÈGRE

1934 « Les Gangsters de la Maffia », reportage dans *Excelsior* du 19 avril au 14 mai.

1935 *Panorama de la pègre*, Grenoble, Benjamin Arthaud, collection « Arc-en-Ciel ». Couverture de Cassandre, héliogravures en hors-texte, 118 p.

1962 *Panorama de la pègre, Œuvres complètes*, Denoël, IV, p. 279-384.

1970 *Panorama de la pègre, Œuvres complètes*, Le Club français du livre, 7, p. 3-101. Préface de Raymond Dumay. Témoignages de Pierre Morel, Jean Masson, Henry Muller et Pierre-Jean Launay.

1986 *Panorama de la pègre* et autres reportages, UGE, 10/18, série « Grands reporters ». Textes recueillis par Miriam Cendrars et Francis Lacassin. Préface et bibliographie par Fr. Lacassin. p. 33-144.

II. Contrebandiers

Scénario pour Jean Vigo (1934) tiré de *Panorama de la pègre*. Jamais publié par Cendrars.

1985 *Contrebandiers*, in Jean Vigo, *Œuvre de cinéma*, édition établie et présentée par Pierre Lherminier. Préface de François Truffaut. Ouverture de Claude Aveline. Paris, La Cinémathèque française/Lherminier, coll. « Cinéma classique », 1985, p. 395-410.

1995 *Contrebandiers*, in Christian Janicot, *Anthologie du cinéma invisible*, Paris, Jean-Michel Place ARTE éditions, 1995, p. 126-133.

III. À BORD DE *NORMANDIE*

1935 Reportage dans *Paris-soir* des 30 et 31 mai, 1er, 3, 4, 5, 7, 13 et 21 juin 1935. Jamais recueilli par Cendrars.

1953 *La Rumeur du monde*, projet inabouti de recueil chez Denoël dans lequel Cendrars prévoit d'intégrer le reportage sous le titre *À bord de* la Normandie.

1986 *Panorama de la pègre* et autres reportages, UGE, 10/18, *op. cit.*, p. 147-179.

2003 Cendrars, Colette, Farrère, Wolff, *À bord du* Normandie. *Journal transatlantique.* Photographies de Roger Schall. Préface de Patrick Deville. Nantes, Le Passeur.

IV. ARTICLES (1935-1938)

« Une voix remonte pour vous du fond des mers », *Le Jour*, 27 janvier 1935 ; *Le Républicain orléanais*, 21 mai 1935. Jamais recueilli.

« La dernière chevauchée des Peaux-Rouges (Comanches, Apaches et Indiens Kiowas) », *Le Jour*, 9 et 11 février 1935.

1995 *In* Claude Leroy et Jean-Carlo Flückiger (éds), *Cendrars, le bourlingueur des deux rives*, Armand Colin, p. 267-273.

La visite des souverains britanniques à Paris :

« Perdu dans la foule qui vibre », *Paris-soir*, 20 juillet 1938. Jamais recueilli.

« Hurrah ! Hurrah ! Vive le roi ! », *Paris-soir*, 21 juillet 1938. Jamais recueilli.

« Ce qui fut merveilleux : la foule de Paris », *Paris-soir-Dimanche*, 23 juillet 1938

1986 *In Panorama de la pègre* et autres reportages, *op. cit.*, p. 273-275.

V. CHEZ L'ARMÉE ANGLAISE

1940 Reportage paru dans divers quotidiens de province (*Le Petit Marseillais, La Petite Gironde...*) du 15 février au 30 avril. Corrêa. Illustrations photographiques. Achevé d'imprimer le 18 mai, 182 p.
1948 « Hambourg », *Bourlinguer*, Denoël (reprise partielle).
1964 *Chez l'armée anglaise, Œuvres complètes*, Denoël, VII, p. 47-128.
1970 *Chez l'armée anglaise, Œuvres complètes*, Le Club français du livre, 8, p. 215-361.

VI. REPORTAGES DE GUERRE (1939-1940)

« Le noble visage de la France », *Paris-soir* des 7, 9, 11, 13, 19 et 21 septembre 1939.
1986 *In Panorama de la pègre* et autres reportages, *op. cit.*, p. 183-205.
« Quelque part en France : un village comme tant d'autres », *Marie-Claire* n° 136, 6 octobre 1939, p. 4 et 7. Illustrations photographiques.
1986 *In Panorama de la pègre* et autres reportages, *op. cit*, p. 209-213.
« Avec ceux de la R.A.F. », *Paris-soir*, 13, 14, 17, 18 juin 1940.
1986 *In Panorama de la pègre* et autres reportages, *op. cit.*, p. 225-241.

VII. AUTRES REPORTAGES DE CENDRARS

Rhum (1930), Denoël, TADA 2, 2001.
Hollywood, La Mecque du cinéma (1936), Denoël, TADA 3, 2001.

II. BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

1. MONOGRAPHIES

Bochner, Jay, *Blaise Cendrars Discovery and Re-creation*, University of Toronto Press, 1978.

Bozon-Scalzatti, Yvette, *Blaise Cendrars ou la passion de l'écriture*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1977.
Briche, Luce, *Blaise Cendrars et le livre*, Paris, Éditions L'improviste, 2005.
Cendrars, Miriam, *Blaise Cendrars* (1984; 1993). Nouvelle édition revue et augmentée, Denoël, 2006.
– *Blaise Cendrars. L'Or d'un poète*, Paris, Gallimard, « Découvertes », 1996.
Chefdor, Monique, *Blaise Cendrars*, Boston, Twayne Publishers, 1980.
Flückiger, Jean-Carlo, *Au cœur du texte. Essai sur Blaise Cendrars*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1977.
– (éd.), *Blaise Cendrars : « Je suis l'autre »*, Paris, Honoré Champion, *Continent Cendrars* n° 11, 2004.
Jaton, Anne-Marie, *Cendrars*, Genève, Éditions de l'Unicorne, 1991.
Le Quellec Cottier, Christine, *Devenir Cendrars. Les années d'apprentissage*, Paris, Champion, « Cahiers Blaise Cendrars » n° 9, 2004.
Leroy, Claude, *La Main de Cendrars*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1996.
– (éd.), *Portraits de l'artiste, La Revue des Lettres modernes*, série « Blaise Cendrars » n° 5, Paris-Caen, Lettres modernes Minard, 2003.
Lévesque, Jacques-Henry, *Blaise Cendrars*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue critique, 1947.
Michaud, Marius, *Catalogue du Fonds Blaise Cendrars, Bibliothèque nationale suisse*, Boudry-Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, « Cahiers Blaise Cendrars » n° 1, 1989.
Miller, Henry, *Blaise Cendrars* (trad. Fr. Villié), Denoël, 1951.
– *Les Livres de ma vie* (trad. J. Rosenthal), Gallimard, 1955.
Parrot, Louis, *Blaise Cendrars*, Paris, Seghers, « Poètes d'aujourd'hui » n° 11, 1948.
Touret, Michèle, *Blaise Cendrars et le désir du roman (1920-1930)*, Paris, Champion, « Cahiers Blaise Cendrars » n° 6, 1999.
t'Serstevens, A., *L'Homme que fut Blaise Cendrars* (1972), réédition chez Arléa, préface d'Alexandre Nouvel, Paris, 2004.

2.CENDRARS ET LE JOURNALISME

a. VOLUMES

Bellanger, Claude *et al.*, *Histoire générale de la presse française*, Paris, Presses universitaires de France, tome 3 (de 1871 à 1940), 1972.

Boucharenc, Myriam et Deluche, Joëlle (éds), *Littérature et reportage.* Limoges, PULIM, coll. « Médiatextes », 2001.
Boucharenc, Myriam, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente,* Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004.
Chefdor, Monique (éd.), *Madame mon copain/Blaise Cendrars et Élisabeth Prévost : une amitié rarissime,* Nantes, Éditions Joca seria, 1997 (souvenirs d'Élisabeth Prévost et correspondance avec Cendrars).
– (éd.), *La Fable du lieu,* Études sur Blaise Cendrars, Paris, Honoré Champion, 1999.
Courrière, Yves, *Pierre Lazareff ou le vagabond de l'actualité,* Paris, Gallimard, « Biographies », 1995.
Guyon, Robert, *Échos du bastingage. Les bateaux de Cendrars.* Préface de F. J. Temple. Rennes, Éditions Apogée, 2002.
Le paquebot « Normandie », *L'Illustration,* 1er juin 1935.
Touret, Michèle (éd.), *Cendrars au pays de Jean Galmot,* Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 1998.

b. ARTICLES

Berger, Pierre, « Roman et reportage, ces frères », *La Gazette des Lettres,* nouvelle série, n° 26, 15 novembre 1952.
Bildan, Gérard, « Écrire dans les journaux », *in Cendrars au pays de Jean Galmot, op. cit.,* p. 231-240.
Colonna, Vincent, « Fiction et vérité chez Blaise Cendrars », *in* Jacqueline Bernard (éd.), *Le Texte cendrarsien,* Grenoble, CCL éditions, 1988, p. 109-126.
Ferreira de Oliveira, Renaud, « Kessel, Cendrars : deux versions de la pègre », *in Littérature et reportage, op. cit.,* p. 105-116.
Jacob, Madeleine, « Les leviers de commande », *Vu* n° 379, 19 juin 1935.
Roig, Adrien, « Du Tremblay-sur-Mauldre à la découverte du Brésil (1924) », *in La Fable du lieu, op. cit.,* p. 35-54.
Touret, Michèle, « Cendrars reporter », *Sud, Blaise Cendrars,* 1988, p. 133-152.
– « L'amour de loin », *in Cendrars, le bourlingueur des deux rives, op. cit.,* p. 223-233.

3. CENDRARS ET JEAN VIGO

Jean Vigo, Premier plan n° 19, 1961.

Lherminier, Pierre, *Jean Vigo*, Seghers, « Cinéma d'aujourd'hui », n° 50, 1967.

Salès Gomès, Paulo Emilio, *Jean Vigo* (1957), Ramsay Poche Cinéma, 1988.

Vigo, Jean, *Œuvre de cinéma*, édition établie et présentée par Pierre Lherminier, La Cinémathèque française/Lherminier, 1985.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

En couverture : photographie de Blaise Cendrars parue en frontispice des *Poésies complètes* (Denoël, 1944)

En frontispice : photographie de Blaise Cendrars parue en frontispice des *Poésies complètes* (Denoël, 1944) XXXII

Cassandre, couverture de *Panorama de la pègre* (Arthaud, 1935) 2

La bijouterie Sutton, à Londres, où Stavisky négocia les bijoux qu'il avait volés, héliogravure en frontispice de *Panorama de la pègre* (Arthaud, 1935) 6

La rue Bouterie à Marseille, héliogravure illustrant *Panorama de la pègre* (Arthaud, 1935) 20

Contrebandier et son chien, héliogravure illustrant *Panorama de la pègre* (Arthaud, 1935) 38

Rendez-vous de contrebandiers près de la frontière belge, héliogravure illustrant *Panorama de la pègre* (Arthaud, 1935) 47

Jean Vigo et sa femme Lydou (*Premier Plan*, n° 19, 1961) (D.R.) 118

Le *Normandie*, couverture de *L'Illustration*, 1er juin 1935 144

Blaise Cendrars sur le pont de *Normandie* (© Roger Schall) 146

« M. Cendrars dans la salle des machines » (© Roger Schall) 150

« Dans la cage de l'escalier de fer, Blaise Cendrars, le dur, descend prendre son quart » (© Madeleine Jacob, *Vu*, n° 379, 19 juin 1935) (D.R.) 165

Blaise Cendrars à bord de *Normandie* (© Roger Schall/ © M. Cendrars) 171

Blaise Cendrars, Table de *La Rumeur du monde* (projet de 1953; coll. ALS, © M. Cendrars) 182

Blaise Cendrars, page manuscrite de *La dernière chevauchée des Peaux-Rouges* in *La Rumeur du monde* (projet de 1953; coll. ALS, © M. Cendrars) 199

« Notre collaborateur Blaise Cendrars au milieu des Tommies », (*La Petite Gironde*, 27 janvier 1940) 214

Canonnerie, photographie illustrant *Chez l'armée anglaise* (1940) 240

Le secret des sous-mariniers, photographie illustrant *Chez l'armée anglaise* (1940) 277

Le port de Londres, photographie illustrant *Chez l'armée anglaise* (1940) 290

Blaise Cendrars en correspondant de guerre photographié à Londres par Miriam Cendrars (© M. Cendrars) 302

Blaise Cendrars en correspondant de guerre auprès des Forces expéditionnaires britanniques. Couché sur les caisses d'or, il accompagne les réserves de la Banque de France vers Bordeaux (coll. M. Cendrars) 304

Blaise Cendrars, *Un village comme les autres*, photographie du Tremblay-sur-Mauldre illustrant *Marie-Claire* (n° 136, 6 octobre 1939) 331

Blaise Cendrars, pages manuscrites d'*Avec ceux de la R.A.F* (coll. ALS/© M. Cendrars) 336

Prière d'insérer de *Panorama de la pègre* (1935, coll. ALS) 356

TABLE

Préface de Myriam Boucharenc IX

PANORAMA DE LA PÈGRE

I. Champs-Élysées 1935 3
II. Une nouvelle zone de terreur 7
III. Le conseil des « 33 » 11
IV. Les « 33 » et leurs amis 15
V. Marseille, marché mondial et secret de l'opium 21
VI. Au hasard des rencontres 27
VII. Dans les bas-fonds 33
VIII. La « bonne vie » 39
IX. Chez les contrebandiers du Nord 45
X. Dans le Pays basque 53
XI. Sur la frontière espagnole 59
XII. Des trafiquants d'hommes aux contrebandiers du dimanche 67
XIII. Les tripots de Paris 75
XIV. « L'Ange Bouffaréo » 83
XV. Les « hommes de confiance » 89
XVI. « Dans les rues » 95
XVII. Les receleurs de bijoux 103
XVIII. Les tueurs 111

Contrebandiers (scénario) 117

À BORD DE *NORMANDIE*

I. Veillée d'armes 147
II. Dans les entrailles du bon colosse 151
III. Nous avons embarqué un mystère 153
IV. Il n'a fallu que trois minutes... 155
V. La conquête du ruban bleu 159
VI. Ceux des machines veillent à leur poste 163
VII. Record de la curiosité 167
VIII. D'ouest en est 169
IX. Un rat pourrait... 173

ARTICLES (1935-1938)

UNE VOIX REMONTE POUR VOUS DU FOND DES MERS 183
LA DERNIÈRE CHEVAUCHÉE DES PEAUX-ROUGES 191
LA VISITE DES SOUVERAINS ANGLAIS À PARIS 203
I. Perdu dans la foule qui vibre 205
II. « Hurrah ! Hurrah ! Vive le roi ! » 207
III. Ce qui fut merveilleux : la foule de Paris 210

CHEZ L'ARMÉE ANGLAISE

I. De la ligne Maginot aux bases anglaises de l'Océan 215
II. L'effort gigantesque des Dominions 227
III. Huit Français dans un autocar 233
IV. Une canonnerie 241
V. Avionnerie 251
VI. Adelphi ou un ministère shakespearien 257
VII. La lutte contre la montre 267
VIII. Le secret des sous-mariniers 273
IX. En patrouille dans la mer du Nord 279
X. Le port de Londres 291

REPORTAGES DE GUERRE (1939-1940)

LE NOBLE VISAGE DE LA FRANCE 305
I. Madame François et ses deux filles sont au fournil... 307

II. « Cela ne pouvait plus durer » me disaient les mères et les vétérans 310
III. Voici sur les quais de Fécamp ce que disaient deux pêcheurs 313
IV. Huit jours sur les routes de France 317
V. Aux champs avec les scouts volontaires pour les travaux agricoles 321
VI. « Je travaille dans une poudrerie à quarante mètres sous terre » 325
QUELQUE PART EN FRANCE UN VILLAGE COMME TANT D'AUTRES 329
AVEC CEUX DE LA R.A.F. 335
I. L'escadrille du dimanche 337
II. Dans le va-et-vient des convois motorisés 341
III. J'ai vu un duel à mort 344
IV. Au-dessus de la déflagration 347
V. Le dernier quart d'heure avec l'aviation anglaise 350

DOSSIER
Notice et notes sur *Panorama de la pègre* 357
Notice et notes sur *À bord de* Normandie 382
Notice et notes sur les articles (1935-1938) 393
Notice et notes sur *Chez l'armée anglaise* 404
Notice et notes sur les reportages de guerre (1939-1940) 417
Bibliographie 431
Table des illustrations 439

Achevé d'imprimer
par Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai, le 27 octobre 2006
Dépôt légal : novembre 2006
Numéro d'imprimeur : 06-2686

Imprimé en France

126333

Blaise Cendrars

•• Panorama de la pègre

Dans les années trente, Blaise Cendrars s'est lancé dans l'aventure de la grande presse, où l'appelait son ami Pierre Lazareff. Parmi les écrivains-reporters, sa place est pourtant singulière. Refusant de spécialiser sa curiosité, il a mené ses enquêtes avec éclectisme, s'attachant tour à tour à raconter la vie d'un politicien affairiste, à dresser un panorama de la pègre en 1935, à visiter les studios de cinéma à Hollywood ou à vivre la traversée inaugurale du paquebot *Normandie* (mais dans les soutes, avec les machinistes). Au déclenchement de la Drôle de Guerre, le grand mutilé devient correspondant chez l'armée anglaise. Mais, dans sa conception du journalisme, il n'a jamais séparé le témoin du visionnaire : « Un reporter n'est pas un simple chasseur d'images, il doit savoir capter les vues de l'esprit. »

La collection « Tout autour d'aujourd'hui » réunit, en quinze volumes, les œuvres complètes de Blaise CENDRARS *(1887-1961) dont elle propose la première édition moderne, avec des textes établis d'après des sources sûres (manuscrits et documents), accompagnés de préfaces et suivis d'un dossier critique comprenant des notices d'œuvres, des notes et une bibliographie propre à chaque volume.*
Avec Rhum, *une vie de l'affairiste Jean Galmot, Cendrars a rencontré le journalisme dès 1930. Dans la seconde moitié des années trente, il quitte le roman pour écrire dans la grande presse des reportages qui ont fait date :* Panorama de la pègre *(1934),* À bord de *Normandie (1935),* Hollywood, La Mecque du cinéma *(1936) et* Chez l'armée anglaise *(1940).*

Textes préfacés et annotés par Myriam Boucharenc.

DENOËL

B 25559.0 11.06
ISBN 2.207.25559-X
28 € TTC

9 782207 255599